

Québec africaine

Québec africaine

Portraits

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

Éditions science et bien commun

Québec



Québec africaine de sous la direction de Florence Piron est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 Ceci peut être votre site web principal ou la page d'informations vous concernant sur une plate forme d'hébergement, comme Flickr Commons., except where otherwise noted.

Titre : *Québec africaine*

Série : Québec ville ouverte

Auteurs : Collectif d'écriture sous la direction de Florence Piron

Design de la couverture : Kate McDonnell, à partir d'un motif de Jane Rixie (http://fr.123rf.com/profile_rixie)

Direction de l'édition : Florence Piron

Révision linguistique et mise en page : Florence Piron, Caroline Dufresne, Sarah-Anne Arsenault, Élisabeth Arsenault.

ISBN epub : 978-2-924661-08-6

ISBN pour l'impression : 978-2-924661-19-2

ISBN pour le pdf : 978-2-924661-20-8

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2017

Dépôt légal – Bibliothèque et Archive nationale Canada

Dépôt légal et première impression : 1er trimestre 2017

Ce livre est sous licence Creative Commons CC-BY 4.0

Éditions science et bien commun
<http://editionscienceetbiencommun.org>
1085 avenue de Bourlamaque
Québec (Québec) G1R 2P4

Diffusion: info@editionscienceetbiencommun.org

Paroles d'étudiantes-auteures et d'étudiants-auteurs

J'ai confiance que si on s'y mettait tous ensemble, on pourrait atteindre l'égalité, la vraie.

Il faut arrêter de traiter l'autre comme un étranger.

S'intéresser à l'autre, que ce soit en voyageant ou en abordant autrui, permettrait un meilleur vivre-ensemble.

La peur est l'ennemie de l'ouverture.

Du moment que l'on s'ouvre aux autres cultures, nous découvrons ce qui nous unit et comment nous pouvons bien vivre ensemble.

Je veux me battre pour l'égalité, l'intégration et les droits des minorités, quelles qu'elles soient.

Le partage des connaissances et des valeurs entre les Québécois et les immigrants peut réellement conduire à un peuple plus riche, et je ne parle pas d'argent.

Le partage et l'ouverture sont des valeurs originelles dont le capitalisme nous éloigne constamment.

En espérant que ce livre donnera espoir aux futurs immigrants africains.

Table des matières

| | |
|--|------|
| Avant-propos Victor Dzomo | xiii |
| Introduction Florence Piron | 1 |
| Carte des pays d'origine | 1 |
| Partie 1. Bénin | |
| 1. Judicaël Alladatin Marie-Michèle Vézina | 5 |
| 2. Appoline Fonton Amélie Houle | 9 |
| 3. Charles Moumouni Nicolas Célant | 13 |
| 4. Toundé X Vincent Dupont | 19 |
| Partie 2. Burkina Faso | |
| 5. Adama Konseiga Emie Pelletier | 27 |
| 6. Wilfried Ouedraogo Stéphanie Audet | 31 |
| 7. Jean Ramdé Malika Schneider | 35 |

| | | |
|-----|---|-----|
| 8. | Boris Idriss Gervais Salou Audrey-F. Nadeau | 39 |
| 9. | Jasmine Sawadogo Sophie Rivard-Nolin | 45 |
| 10. | Arthur Zagré Mathieu Dion Jobin | 51 |
| | Partie 3. Burundi | |
| 11. | Pierre Claver Niyonkuru Marie-Hélène Desjardins | 57 |
| 12. | Iris Ntore Myriam Laforest-Routhier | 63 |
| 13. | Athanase Rwamo Catherine Heppell | 67 |
| | Partie 4. Cameroun | |
| 14. | Félix Emmanuel Tchagoue Datchoua Manon Colonna D'istria | 75 |
| 15. | Victor Dzomo Anne-Renée Turcotte | 81 |
| 16. | Émile Kamdem Frédérique Dionne | 87 |
| 17. | Annick Kwetcheu Gamo Williams Gravel | 93 |
| 18. | Marianne Lamère Alexandra Pérez | 99 |
| 19. | Thomas Hervé Mboa Nkoudou Marie-Pier Vallières | 107 |
| 20. | Moïse Ngolwa Carole-Anne Tremblay | 111 |
| 21. | Adelle Simo et Florent Tchatchoua Liale Claudia Bolduc | 115 |

| | | |
|-----|---|-----|
| 22. | Martin Yemele Francis Gallant | 121 |
| | Partie 5. Côte d'Ivoire | |
| 23. | Agathe Aphoué Aurélié Gagnon | 129 |
| 24. | Karim Abdoul Cissé Marion Tremblay-Lachance | 135 |
| 25. | Ibrahima Massagninni Kone Kévin De Roy-Boucher | 141 |
| 26. | Jahia X Athena Masson Wong | 147 |
| | Partie 6. Djibouti | |
| 27. | Houssein Ahmed Nour Raphaël Bertrand | 153 |
| 28. | Abdourahman Abdoukader Okieh Marika Vachon-Plante | 157 |
| | Partie 7. Éthiopie | |
| 29. | Mariam Abebe Amy Loiselle | 163 |
| | Partie 8. Gabon | |
| 30. | Jacques Okoué Édou Mérodie Lepage-Pouliot | 171 |
| 31. | Tancredi Ropivia Madeleine Piette | 177 |
| | Partie 9. Guinée | |
| 32. | Souleymane Toubou Bah Sarah Jones | 183 |

| | | |
|-----|--|-----|
| 33. | Cellou Barry Mélissa Marzouk | 187 |
| 34. | René-Paul Coly Anne Fournier | 193 |
| 35. | Labico Diallo Sophie Michaud-Bélanger | 197 |
| | Partie 10. Nigéria | |
| 36. | Segun Afolabi Julia Berryman | 203 |
| | Partie 11. République centrafricaine | |
| 37. | Jo-Kirby Olongbo Jake Lamotta Granato | 211 |
| | Partie 12. République démocratique du Congo | |
| 38. | David Alain Muadiamvita Francis Lapierre | 221 |
| 39. | Estelle X Anne-Marie Demers | 225 |
| | Partie 13. Rwanda | |
| 40. | Claire D'Assise Valérie Therrien | 231 |
| 41. | Odette Kamanzi Geneviève Blanchet-Émond | 237 |
| | Partie 14. Sénégal | |
| 42. | Abdoulaye Anne Pierre-Luc Brien | 243 |
| 43. | Ndèye Marie Fall Tracy St-Amand | 249 |

| | | |
|-----|---|-----|
| 44. | Aly Ndiaye, dit Webster Andréanne Fallu | 257 |
| 45. | Cheikh Amadou Tidiane Ndiaye Catherine Lachance | 261 |
| | Partie 15. Tchad | |
| 46. | Anne Kouraga Valérie Dubé | 269 |
| 47. | Bruno Mbaïkar Samuel Giguère | 275 |
| 48. | Emmanuel Mbaï-Hadji Mbaïrewaye Maxime Blouin | 281 |
| | Partie 16. Togo | |
| 49. | Mawouko Jérémie Gnagniko Laurie Prémont | 291 |
| 50. | Epiphane Koku Kavegue Joanie Moreau | 297 |
| 51. | Micheline Randolph Benoit Bédard | 301 |
| 52. | Benoit X Christine Gervais | 305 |
| 53. | Béatrice X Clara Huyghe | 309 |
| | Partie 17. Conclusion | |
| 54. | À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages | 315 |
| | Les auteures et auteurs | 343 |
| | La série Québec, ville ouverte | 354 |
| | À propos de la maison d'édition | 356 |

Avant-propos

VICTOR DZOMO

L'idée de cette publication originale mérite d'être saluée et encouragée, car cet ouvrage comporte une forte valeur symbolique et pédagogique.

Même si ces 53 portraits ne donnent qu'un aperçu d'une communauté africaine grandissante qui contribue de manière singulière au développement de sa ville d'accueil, ils donnent à ce livre-portrait un cachet particulier.

Sur un plan contextuel, l'Afrique est considérée, dans les annuaires statistiques, comme le troisième continent d'origine des immigrants et immigrantes de Québec. Mais contrairement aux autres groupes, les ressortissants africains vivant à Québec, hommes comme femmes, participent faiblement à la vie politique, socioéconomique, et culturelle du pays d'accueil. Ils sont très peu ou pas du tout représentés au parlement fédéral, à l'Assemblée nationale et aux conseils municipaux où les décisions collectives qui les affectent sont prises. Ils interviennent rarement dans les débats publics, même lorsqu'ils sont directement concernés.

Bien que plus scolarisés que la moyenne de la population d'accueil, et présentant une structure d'emploi très semblable à celle de la population en général, ces hommes et ces femmes enregistrent un taux de chômage largement supérieur à celui de la population d'accueil. Or, si la probabilité de connaître le chômage pendant les premières années d'immigration est plus grande, et diminue avec le temps chez les immigrants en général, il en va autrement dans la communauté africaine pour lesquels cette probabilité ne diminue guère. Le chômage a de nombreuses conséquences désastreuses telles que la déstructuration des familles africaines qui, outre le manque de travail et donc de ressources économiques, doivent aussi s'adapter à

QUÉBEC AFRICAINE

d'autres codes culturels, ce qui remet en cause parfois la cohésion familiale, suscite une perte d'estime de soi et des problèmes psychologiques, voire psychiatriques.

Attachés à la terre de leurs ancêtres et soucieux du devenir de leur pays d'origine, ils et elles sont venus d'Afrique et se sont établis ici, faisant de Québec un milieu de plus en plus diversifié, s'impliquant dans la société et contribuant à la vitalité de leur milieu. Longtemps considérés comme des « intellectuels de passage », ces Canado-Québécois et Canado-Québécoises donnent le meilleur reflet de ce que l'Afrique représente. La qualité et la diversité de leurs expériences partagées entre leur pays d'origine et leur société d'accueil font d'eux des vecteurs de la diversité culturelle. Ils sont un pont naturel, des médiateurs avisés dont la vision, la réflexion et l'action sont un atout, une force et un levier pour le rapprochement culturel. La société canadienne et québécoise doit pouvoir compter sur leur apport et leur valorisation pour son développement et l'épanouissement de sa population.

Cet ouvrage rend compte de leur parcours, de leurs réalisations, de ce qu'ils et elles sont devenus à force de courage, de résilience, d'abnégation. Il témoigne du riche apport de ces hommes et de ces femmes qui, en s'épanouissant à travers leur savoir-faire et leur savoir-être, apportent une contribution non négligeable au développement du Québec et du Canada.

Ces récits, véritables fragments de vie, apparaissent finalement comme des morceaux de soleil que l'on porte en soi, avec soi, chargés d'espoir, reflètent d'une humanité que l'on voudrait voir sourdre, parce qu'elle est encore possible.

Ce recueil historique de témoignages servira sans doute d'ouvrage de référence pour des générations futures de Canado-Québécois et de Canado-Québécoises d'origine africaine. Il souligne leurs luttes au quotidien et la contribution qu'ils apportent à l'enrichissement du Québec et de son histoire. Ces hommes et ces femmes sont partenaires à part entière dans le processus d'édification de la société québécoise et canadienne et dans sa réussite en tant que démocratie prospère et pluraliste.

Et c'est dans cette quête du désir de vivre et devenir ensemble, tout entier placé au carrefour du donner et du recevoir, que le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) s'efforce de contribuer à créer des conditions propices permettant à chaque Africain et à chaque Africaine, selon son potentiel, de prendre sa place et de jouer pleinement son rôle de citoyen dans la société d'accueil. Le COPAQ les invite à faire montre de plus d'audace, de créativité et d'innovation afin que, comme le disait si bien George Sand, leur vie soit un poème aussi beau que ceux qu'a rêvés leur intelligence et qu'un jour ils le relisent avec les saintes joies de l'orgueil.

Victor Dzomo
Président, Conseil panafricain de Québec

Introduction

FLORENCE PIRON

En ce début du 21^e siècle, les débats autour de l'immigration sont intenses, passionnants et déchirants. Les populations sont divisées. D'un côté, de nombreux citoyens et citoyennes d'Amérique du Nord se souviennent que leur pays actuel a été fondé par des immigrants et des immigrantes, célèbres ou inconnus. Ils veulent perpétuer la tradition d'ouverture et d'hospitalité qui a permis à leurs ancêtres, générations après générations, de construire leur pays. Ils se réjouissent de la diversité culturelle croissante de leur ville ou de leur pays et voient en chaque personne qui vient s'y installer ce qu'elle apporte avec elle comme nouvelles idées, compétences et potentialités. Ils se souviennent aussi, parfois, que l'installation de leurs ancêtres s'est faite aux dépens des Premières Nations qui vivaient sur ces territoires.

De l'autre côté, des citoyens et citoyennes estiment que les siècles passés leur ont donné un statut d'« autochtone » ou de « propriétaire » de leur pays et de ses institutions. Cette ancienneté leur donnerait le droit légitime de se méfier des « nouveaux » qui, fuyant la guerre ou la misère ou affamés d'aventures et de nouvelles idées, continuent d'arriver du monde entier. Ces nouveaux arrivants ne pourraient-ils pas vouloir transformer le pays où ils s'installent? En fait, ils le transforment par leur simple présence. Pour ceux et celles qui craignent le changement, cette présence devient inquiétante, menaçante. Des idées qu'on croyait révolues, qui parlent à mots couverts de « pureté » d'un peuple menacé par des étrangers, refont surface dans l'espace public, dans les discours des élus, dans les politiques publiques. Ces idées nourrissent un désir de fermeture des frontières et de rejet des personnes immigrantes ou réfugiées.

Les guerres du 20^e siècle et du début du 21^e siècle nous ont fait

connaître la triste et profonde dangerosité de ces idées. Comment leur répondre? Avec quelles armes? Le Québec et la ville de Québec, bâtis par de nombreuses générations d'immigrants et d'immigrantes, sont-ils vulnérables à ces idées qui incitent à la méfiance et au rejet de ceux et celles qui viennent d'ailleurs? De nombreuses analyses et reportages montrent l'importance des préjugés, des idées reçues et des fantasmes dans la représentation mentale que se font certains Québécois et Québécoises, notamment franco-descendants, des « étrangers », ces nouveaux arrivants qu'ils ne connaissent pas et ne rencontrent pas. La méfiance envers l'autre qui est différent de soi se nourrit de l'ignorance. Les stéréotypes remplissent le vide créé par le manque de contacts et de rencontres ou les échanges superficiels. « Qui sont ces étrangers qui viennent s'installer dans ma ville? », se demandent les habitants qui y sont nés ou qui y ont grandi. « Qui sont ces personnes qui habitent la ville où je souhaite m'établir? », se demandent les immigrantes et immigrants. L'absence de réponse à ces questions peut engendrer la méfiance et le repli sur soi et nuire à la construction collective du vivre-ensemble harmonieux auquel nous aspirons tous et toutes.

Ce livre, comme l'ensemble de la série *Québec, ville ouverte* à laquelle il appartient, répond de manière concrète et simple au besoin de mieux se connaître et se comprendre. Il propose des portraits d'hommes et de femmes d'Afrique subsaharienne qui, pour une raison ou pour une autre, vivent actuellement à Québec, que ce soit depuis 50 ans ou depuis quelques mois, avec le statut d'immigrant, de réfugié ou d'étudiant. Ces courts portraits, réalisés par des étudiantes et étudiants en communication publique de l'Université Laval, nous montrent à la fois les différences, mais aussi les ressemblances entre les aspirations, les rêves, les manières de vivre et les valeurs de tous les citoyens et citoyennes de Québec, nés ici ou ailleurs. Ils nous renseignent autant sur la culture des arrivants que sur celle du Québec telle qu'observée et analysée par ces personnes : une formidable capacité d'accueil, mais des difficultés à laisser entrer les nouveaux arrivants dans l'intimité des maisons, une crainte des débats trop vifs qui peut passer pour de l'hypocrisie, une foi en l'égalité entre tous qui permet l'épanouissement, etc.

Ces portraits ont été réalisés dans le cadre du cours de premier cycle intitulé « Éthique de la communication publique » que je donne chaque année au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Il s'agissait d'un travail d'équipe noté, représentant 25 % de la note finale. Il consistait à réaliser par équipe autant de portraits que de membres de l'équipe (quatre ou cinq) et à y ajouter une réflexion collective dont les meilleurs extraits figurent dans la conclusion du livre. Les 54 étudiants et étudiantes ont d'abord bénéficié d'une séance d'information sur l'immigration africaine à Québec. Puis, s'appuyant sur un guide d'entrevue et des conseils d'ordre éthique, chacun a pris rendez-vous avec une personne

originaires d'Afrique figurant dans une liste préparée par le Conseil panafricain de Québec (COPAQ), notre principal partenaire, et complétée par différents contacts personnels. Les rencontres d'une ou deux heures ont eu lieu au domicile des personnes choisies, dans un café, à l'Université Laval et même dans une salle de billard! Les étudiants et étudiantes étaient en solo ou en duo, tout comme les personnes interviewées qui pouvaient être en solo, en couple ou en famille. En général, chaque rencontre était enregistrée pour faciliter la rédaction du portrait. La personne rencontrée pouvait choisir l'anonymat – ce fut le cas de quatre femmes qui portent un pseudonyme dans ce livre.

Le travail d'écriture a lui aussi été balisé par quelques consignes. Par exemple, je proposais d'utiliser le passé simple de la narration (pas facile!), une trame chronologique et d'inclure quelques mots ou phrases dans la langue d'origine de la personne, une photo de la rencontre ou des photos souvenirs et de nombreux extraits *verbatim* de la discussion. J'ai ensuite lu, évalué, corrigé et parfois complètement réécrit chaque portrait, avec l'aide des réviseuses, avant de le faire valider¹ par la personne décrite qui en a souvent profité pour ajouter des détails ou des précisions. Nous avons aussi décidé d'inclure dans le livre une carte et des fiches décrivant les 16 pays d'origine des personnes présentées. Ces fiches très brèves ont été rédigées par une étudiante à partir de l'encyclopédie Wikipédia et d'articles complémentaires, puis corrigées et complétées par des ressortissants ou des spécialistes des pays décrits. La version en ligne de ces fiches peut être différente de la version imprimée, en raison de leur possible mise à jour. Chaque étudiant ou étudiante avait la possibilité d'approfondir sa réflexion sur ces rencontres dans son journal de bord, une autre activité obligatoire du cours d'éthique. Des extraits anonymes de ces réflexions figurent dans l'épigraphe du livre et dans la conclusion.

Chaque trimestre depuis l'hiver 2016, le projet Québec, ville ouverte explore ainsi, avec les personnes inscrites au cours, une région du monde d'où sont issus des immigrants ou immigrantes ou un groupe minoritaire vivant à Québec. Cette activité pédagogique originale, désormais partie intégrante de mon cours, vise à sensibiliser les étudiants et les étudiantes aux enjeux éthiques de l'exclusion et du racisme, à l'expérience de l'immigration, au pouvoir de la rencontre pour chasser les préjugés, à la force de l'écriture pour construire des outils de lutte contre le racisme et à la difficulté et au bonheur de l'écoute authentique d'autrui. Cette activité s'inscrit dans ma pratique délibérée d'une pédagogie active, tournée vers l'extérieur des murs de la classe, qui vise à former des citoyens et citoyennes vigilants, sensibles à autrui et intéressés par les enjeux collectifs. Comme le montrent les témoignages des étudiants-auteurs et des étudiantes-auteurs rassemblés

1. Deux personnes n'ont pas pu valider leur portrait à temps. Ces portraits figurent quand même dans le livre en format anonymisé.

dans la merveilleuse conclusion de ce livre, cette expérience leur a effectivement permis de découvrir la richesse du vivre-ensemble et les empêchera de devenir indifférents à ce qui la menace. Ces futurs communicateurs et communicatrices, qu'ils ou elles deviennent journalistes, publicitaires ou relationnistes, seront vigilants face aux dérives racistes et à l'exclusion ou à l'injustice qui pourraient hélas croiser leur chemin. Nous espérons que la lecture de ces portraits aura le même effet sur leurs lecteurs et lectrices!

Les 54 personnes² présentées dans le livre offrent un festival de culture, d'intelligence, de bonté et de générosité. Ces 36 hommes et 18 femmes, issus de 16 pays différents d'Afrique subsaharienne, sont très instruits puisque onze d'entre eux détiennent un doctorat et cinq sont en train d'en faire un. Parmi les 38 autres, 18 détiennent une maîtrise ou ou sont en train d'en faire une, certains détenant deux maîtrises, et la plupart ont un baccalauréat. Nous avons compté que 39 d'entre eux sont venus pour étudier! Ils sont donc conformes au *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec* publié en 2009³ qui établissait qu'en 2006, 65,3 % des 22 160 immigrants et immigrantes établis à Québec avaient un diplôme post-secondaire et que, globalement, ils présentaient une scolarité supérieure à celle de la population d'accueil (p. 26). Ce *Portrait* rapporte aussi que ces personnes ont un revenu médian moindre que les autres citoyens et citoyennes de Québec et que leur taux de chômage est presque le double (9,7 % au lieu de 5 %). Les récits présentés dans ce livre mettent de la chair autour de ces chiffres, montrant les difficultés à acquérir la fameuse première expérience de travail québécoise indispensable pour obtenir un emploi, l'impossibilité de faire reconnaître ses diplômes ou son expérience antérieure, l'importance d'acquérir un diplôme local et autres expériences typiques de l'immigration à Québec.

De manière délicate, la plupart de ces récits rapportent des expériences de racisme ou de rejet vécues à Québec ou dans un autre pays occidental. Les narrateurs et narratrices attribuent poliment ces gestes ou phrases racistes à l'ignorance d'individus qui ont peu voyagé ou peu rencontré la différence. Toutefois, la fréquence de ces épisodes d'un récit à l'autre fait réfléchir, interpelle, interroge. Leur violence, bien que masquée dans les récits par la résilience des narrateurs et des narratrices prompts à « passer à autre chose », en ressort clairement. Heureusement, comme dans le récit d'Anne Kouraga, ces comportements racistes, quand ils sont publics, ne sont pas tolérés par d'autres concitoyens ou concitoyennes. Ces récits montrent ainsi, à l'inverse, de nombreux gestes d'accueil généreux et réconfortants, qu'il s'agisse de

2. À noter qu'une personne a retiré son portrait et qu'un portrait présente un couple.

3. Service des communications de la Ville de Québec (2009) *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec*. En ligne à http://blog.akova.ca/wp-content/uploads/2009/10/portrait_population_immigrante.pdf

voisins, de collègues ou des organismes officiels d'accueil des immigrants et des personnes réfugiées.

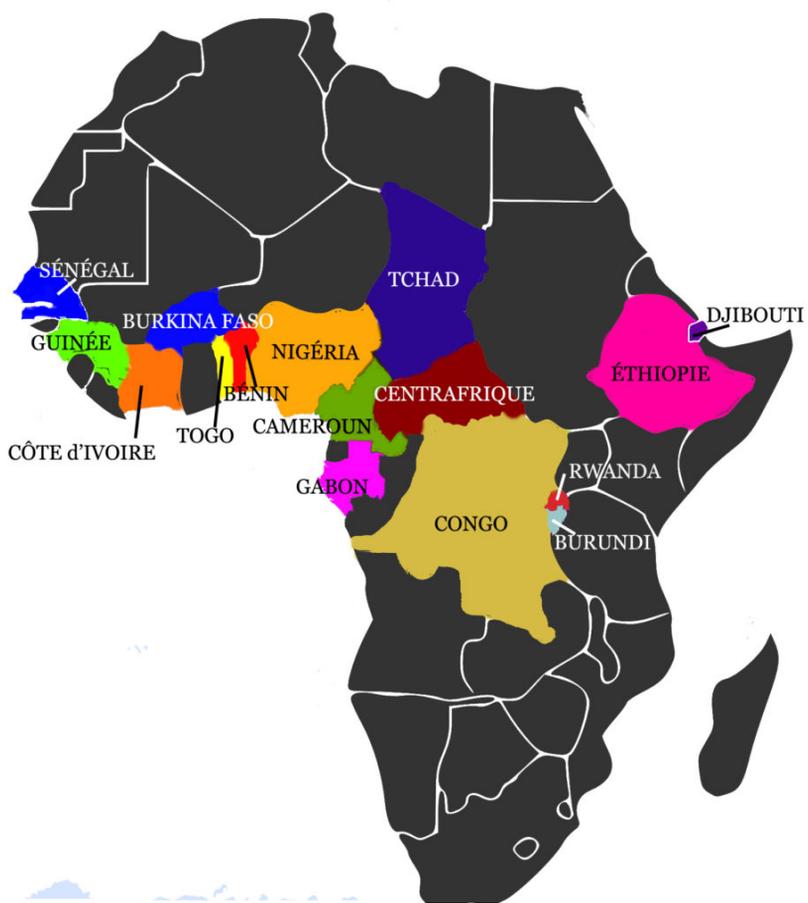
Ce projet pédagogique original a bénéficié de l'appui d'Accès savoirs, la boutique des sciences de l'Université Laval qui aide les enseignants et enseignantes à développer des projets pédagogiques tournés vers la communauté en les associant à des organismes à but non lucratif de la région de Québec. Pour ce livre, c'est le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) qui a été notre principal partenaire. Mille mercis à Mbaï-Hadji Mbaïrewaye et à Victor Dzomo qui ont été au cœur du recrutement des volontaires, c'est-à-dire des personnes qui ont accepté avec générosité le défi de raconter leur vie à un étudiant ou à une étudiante. Le Centre international de recherche sur l'Afrique et le Moyen-Orient (CIRAM) a aussi appuyé le projet et la réalisation du livre.

Ce livre existe en format imprimé, mais aussi en libre accès, comme tous les livres des Éditions science et bien commun. Le format numérique libre lui permettra de circuler allègrement sur tous les continents et d'être lu en particulier par tous ceux et celles qui rêvent de partir au Canada, au Québec. Ils y découvriront des récits qui montrent clairement ce qui se perd et ce qui se gagne dans l'expérience de l'immigration et qui pourraient les aider à faire un choix éclairé en fonction de leurs priorités.

En terminant, je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont participé avec enthousiasme à la finalisation de ce livre : Caroline Dufresne, Sarah-Anne Arsenault, Élisabeth Arsenault, Raymon Dassi, Frédérick Madore, Jean Jacques Demba, Lindsay Gueï, Jean-Baptiste Batana, Émilie Tremblay et la graphiste Kate McDonnell, ainsi plusieurs des personnes présentées.

Et bien sûr, mille mercis aux 53 hommes et femmes qui ont partagé avec sincérité une expérience humaine complexe, parfois douloureuse, parfois heureuse, mais toujours bouleversante, et aux étudiants et étudiantes qui ont si bien relevé le défi de ces rencontres et de l'écriture de ces portraits. Une expérience inoubliable pour tous et toutes!

Carte des pays d'origine



Carte réalisée par Caroline Dufresne

Bénin

Le Bénin est un pays d'Afrique occidentale qui couvre une superficie de 114 763 km², allant du fleuve Niger au nord, jusqu'à la côte atlantique au sud. Le Bénin compte plus de 10 millions d'habitants. Sa langue officielle est, comme pour la plupart des pays d'Afrique de l'Ouest, le français. Cependant, le Bénin compte une cinquantaine de langues locales, les plus répandues étant le fon, le yoruba, le goun, le mina, l'adja et le bariba.

Dans son histoire, l'organisation politique du Bénin, ancien Dahomey, se constituait de de royaumes répartis sur toute l'étendue du territoire, du Nord au Sud. À partir du 15^e siècle, la structure sociale se complexifia et on observa le développement de trois grandes aires culturelles : Bariba au nord, Yoruba et Aja-Ewé au sud. Le pays fut colonisé par la France et accéda à l'indépendance complète le 1^{er} août 1960. Les pouvoirs furent alors transmis au président Hubert Maga par le ministre d'État français Louis Jacquinot. Par la suite, comme tous les pays d'Afrique ayant accédé à l'indépendance en cette période, le Bénin connut une longue période d'instabilité politique marquée par de nombreux coups d'État. Cette période d'instabilité prit fin sous la tutelle du président Mathieu Kérékou qui marqua un tournant décisif pour le pays. Après la Conférence des Forces Vives de la Nation en 1990, le Bénin devint un exemple de démocratie en Afrique, avec une alternance politique régulière et des élections à dates fixes.

Sous son actuel président Patrice Talon, le Bénin, avec une population constituée à 50 % de jeunes de 15 ans et plus, fait face à un taux de sous-emploi d'environ 50 % et à une grande insuffisance d'énergie électrique. Les actions du gouvernement visent à faire de l'économie du Bénin une économie de service et une économie agricole, avec un objectif d'indépendance énergétique pour 2018.

Judicaël Alladatin

MARIE-MICHÈLE VÉZINA

Judicaël Alladatin, né au Bénin, vit au Québec depuis six ans, avec sa conjointe. Il travaille présentement à l'Université Laval en tant que chercheur postdoctoral en sciences sociales.

Avant de venir au Québec

Avant son arrivée au Québec, Judicaël travaillait comme assistant technique de programmes au Bénin, où il avait obtenu son diplôme d'ingénieur agro-économiste en plus d'un diplôme en économie et sociologie du développement. Il était également engagé dans le milieu communautaire à travers la création d'un organisme avec quelques jeunes amis béninois. L'emploi de Judicaël lui permettait de maintenir un lien avec le secteur universitaire, il avait donc l'occasion de se rendre à divers colloques et rencontres scientifiques, ce qui lui permettait de peaufiner son projet de thèse de doctorat.

Le choix de venir étudier à Québec

La première raison qui poussa Judicaël, ainsi que sa conjointe, à quitter le Bénin pour venir au Québec fut leur souhait commun de poursuivre les

études au niveau du doctorat. Il postula pour une bourse à l'Agence universitaire de la francophonie qui est basée au Sénégal. Ayant obtenu cette bourse, ils avaient la possibilité de sélectionner n'importe quelle université francophone partout dans le monde. Ayant rencontré un professeur de l'Université Laval lors d'un congrès scientifique, le couple décida de venir à Québec et Judicaël s'inscrivit au doctorat en sociologie à l'Université Laval.

L'arrivée à Québec

À son arrivée, Judicaël Alladatin ne connaissait personne à Québec qui pouvait l'accueillir et le guider lors de son installation dans la capitale nationale. Ce fut donc son directeur de thèse qui devint sa personne ressource. Il le mit aussi en contact avec un autre étudiant originaire du Bénin qui a pu l'aider et répondre à ses interrogations.

L'installation ne se passa pas comme prévu. La réservation à distance d'un appartement ne fut pas respectée pour diverses raisons, ce qui obligea Judicaël et sa conjointe à s'installer dans un hôtel pour leur première semaine à Québec! Grâce à l'aide d'une connaissance, ils furent orientés au bout d'une semaine vers les résidences hôtelières de l'Université Laval.

Évidemment, l'arrivée à Québec nécessita un effort d'adaptation de la part de sa conjointe et de lui-même. Pour ce qui est de la religion, Monsieur Alladatin ainsi que sa conjointe étaient déjà chrétiens. Ils fréquentèrent beaucoup l'Église St-Thomas d'Aquin à Québec, un lieu qui leur permit de se recueillir, de pratiquer leur religion et qui fut un repère pour eux. De plus, « comme on est arrivé à Québec dans le mois de décembre, la température, c'était un gros choc », explique Judicaël. En effet, vivant au Bénin depuis toujours, ils n'étaient pas habitués à des températures aussi froides! Heureusement, la langue ne fut pas une embête pour Judicaël puisque la langue officielle du Bénin, utilisée à l'école et à l'université, est le français, même si ce n'est pas sa langue maternelle.

Afin de conserver sa bourse, Judicaël devait maintenir une moyenne très élevée dans tous ses cours et s'inscrire à temps plein. Il passa donc beaucoup de temps à étudier et travailla très fort pour obtenir d'excellents résultats. Il conseille toutefois à toute personne qui désire s'installer à Québec de prendre le temps de visiter la ville, de rencontrer des gens, de ne pas s'empêcher de découvrir la terre d'accueil en consacrant tout son temps à l'école et aux études. « Pendant les quatre premières années, ma conjointe et moi étions très focalisés sur l'université [...]. Moi, j'ai fini ma thèse en moins de quatre ans. Ce n'est pas courant.

La perception de la ville de Québec

Judicaël explique qu'il fut impressionné par la diversité des gens qui

vivent à Québec. Avant son arrivée à Québec, il avait déjà une perception positive de la ville, mais elle se reprécisa avec le temps passé à Québec. Ne voulant pas avoir des idées ou des opinions non fondées sur la ville, Judicaël avait beaucoup lu afin de s'en faire une image juste. Il pensait, avant son arrivée, qu'un niveau d'études plus élevé donnait accès aux Québécois à une position sociale et économique plus élevée dans la société. Il a compris que ce n'était pas nécessairement le cas après déjà six ans passés à Québec.

Il a bien sûr rencontré des gens de Québec qui avaient des perceptions fausses de l'Afrique. Sans s'informer, ces personnes pensaient qu'en Afrique, il y avait toujours et partout la guerre. Cette représentation a choqué Judicaël Alladatin. « Il n'y a pas de problème à faire des critiques et des commentaires sur une partie du monde ou un pays, le problème c'est lorsque la critique est gratuite, basée sur l'ignorance et la méconnaissance totale du sujet », explique-t-il.

Vie actuelle à Québec

Au bout de six ans dans la ville de Québec en compagnie de sa conjointe et de leur jeune enfant, née il y a quelques mois, Judicaël travaille présentement à l'Université Laval en tant que chercheur postdoctoral en sciences sociales tout en accumulant des postes temporaires de professionnel de recherche. Il avait par le passé travaillé comme professeur au Cégep de la Gaspésie et des Îles. La petite famille retourne de temps à autre dans son pays d'origine pour rendre visite à la grande famille restée au Bénin.

À partir de cette expérience de vie, Judicaël aimerait passer un message à toutes les personnes ayant en tête d'émigrer d'Afrique vers le Québec. Il s'agit d'un message exprimé dans la langue *fongbé*, qui est régulièrement employée au Bénin, mais aussi dans certaines communautés au Nigéria et au Togo : « *é man so nou an é non hi ahi ha* », ce qui signifie littéralement « Quand tu n'es pas habillé comme il faut, tu ne peux pas aller au marché », ce que nous pourrions traduire par « Quand tu veux aller loin, il faut faire les choses en conséquence ».



Judicaël Alladatin

Appoline Fonton

AMÉLIE HOULE

Établie il y a à peine six ans au Québec pour poursuivre ses études supérieures, Appoline Fonton a vu son parcours de vie se modifier quelque peu en cours de route. La jeune femme de 34 ans, mère d'un garçon de 16 mois, est devenue résidente permanente du Canada en août dernier avec son mari. Voici la petite histoire d'une jeune femme du Bénin qui a choisi le Québec comme terre d'accueil.

Le choix du Québec pour les études

Déjà mariée, avec une maîtrise en droit des affaires en main, Appoline a reçu une bourse de trois ans de la part de l'Agence universitaire de la francophonie pour quitter le Bénin et compléter un doctorat dans un pays francophone. Loin d'être seule dans ce processus, la jeune femme a eu la chance de pouvoir sauter à pieds joints dans l'expérience avec son mari, qui lui aussi a bénéficié d'une aide financière.

Mais pourquoi avoir choisi le Québec comme endroit alors que la France était à quelques heures seulement du continent africain? La question ne fut pas très difficile à répondre pour Appoline et son mari. Le Québec leur a semblé être le meilleur endroit pour leur permettre de poursuivre leurs études et, par le fait même, découvrir un nouveau continent. « On a choisi la

ville de Québec puisqu'on voulait aller voir ce qui se passait ailleurs et il faut dire que l'Université Laval était bien cotée. »

L'expérience aurait toutefois été totalement différente si son mari n'avait pas été à ses côtés lors de ce périple. « Je ne peux pas prévoir ce qui se serait passé s'il n'était pas venu, mais ça aurait été différent du parcours que l'on a aujourd'hui. »

L'arrivée au Québec

Leur arrivée au Québec, en plein mois de décembre, ne fut pas de tout repos. Dès les premiers jours en sol québécois, Appoline et son mari réalisèrent que leurs vêtements n'étaient pas adaptés aux conditions météorologiques du Québec. Trouver un logement a aussi été problématique pour le jeune couple « C'était un cercle vicieux, c'était difficile de trouver un logement, car on devait faire une enquête de crédit même si on n'avait jamais vécu ici. Donc sans logement, tu ne peux pas avoir de compte bancaire et sans compte, tu ne peux pas avoir de téléphone », précise-t-elle. L'hôtel s'est révélé être le meilleur choix pour le couple pendant la recherche de logement.

Appoline n'a jamais cessé d'y croire et le couple a tout de même réussi à se trouver un logement à l'extérieur du campus universitaire après quelque temps. « On s'en est sorti, car la résilience fait partie de ce qu'on a toujours vécu. On sait que pour avoir ce qu'on veut, il faut faire des efforts. »

Dès son arrivée au Québec, elle reçut l'aide d'une compatriote. C'est donc une dame travaillant avec le directeur de thèse d'Appoline qui lui est venue en aide dans plusieurs aspects de la réalité québécoise, notamment pour l'habillement et la nourriture. « En tant que nouveau, on cherche toujours à comprendre l'environnement dans lequel on vit. Il faut beaucoup chercher et il faut aller vers l'information, car elle ne vient pas à toi facilement. »

Choc culturel

Plusieurs diront que se préparer avant d'arriver dans un autre pays est la clé du succès. Une chose est certaine, les véritables chocs culturels se constatent seulement sur place. Appoline en sait quelque chose. À peine sortie de l'avion, la jeune femme a vécu un véritable choc en ce qui a trait au climat. La neige était présente en quantité monstre et ses vêtements ne convenaient pas du tout. « Souvent, on demande quand on arrive à des amis africains de nous aider avec certaines informations qu'on ne connaît pas. »

Deuxième constat, la langue. Savoir lire et écrire le français est une chose, mais apprendre à bien comprendre l'accent québécois en est une autre. Même si Appoline et son mari avaient pris l'initiative d'écouter

des émissions francophones et québécoises avant leur arrivée, la réalité fut différente en sol québécois. « La langue pour les études, je n'ai pas eu de problèmes, mais l'accent dans la rue, ce n'est pas le même. »

Après quelque temps passé avec les Québécois, Appoline a constaté que la manière d'entrer en relation avec les autres et la salutation d'une personne à l'autre étaient différentes de ce à quoi elle était habituée au Bénin. « Ici, on n'a pas besoin de dire bonjour alors que dans mon pays, c'est obligatoire pour entrer en relation avec des personnes qu'on ne connaît pas du tout. C'est très différent. »

Même à des kilomètres de sa famille, Appoline s'est rapidement aperçue que les Québécois ont des habitudes différentes en ce qui concerne les habitudes familiales. Même si elle avait déjà vécu seule avec son mari quelque temps après ses études à la maîtrise au Bénin, habiter au Québec ne les empêcha pas de garder un contact régulier avec sa famille. « Ce qu'il faut comprendre c'est qu'en Afrique, il n'y a pas de prêts et bourses, ce sont tes parents qui financent tes études. En dehors des standards de l'éducation familiale, cela renforce les interactions avec eux et on garde toujours des liens, même si nous sommes loin », mentionne-t-elle.

Après quelques années passées en sol québécois, Appoline a remarqué une valeur chère aux Québécois qu'elle adore, leur simplicité. « Si on compare les Québécois aux cousins français, j'adore leur simplicité. S'ils souhaitent manger avec leurs doigts, personne ne s'en préoccupe. »

Les préjugés subsistent

Malgré l'attachement qu'elle a pour le Québec, Appoline a rapidement constaté que certains préjugés subsistent concernant la communauté africaine. Même s'il ne faut pas généraliser, Appoline s'aperçut que les gens ne sont pas toujours aussi ouverts qu'ils le prétendent. « Je ne peux pas dire que j'ai des amis, mais des connaissances. C'est comme si la place réservée à l'amitié est saturée. Mais ça ne me gêne pas, je comprends que chaque culture a ses réalités. »

Faire des études supérieures lorsqu'on est africain, c'est une chose tout à fait plausible, mais Appoline a remarqué que les Québécois étaient sceptiques lorsqu'elle leur racontait son parcours de vie. « Pour certains Québécois, un Africain qui va longtemps à l'école, ça ne se peut pas. J'ai aussi découvert que c'est comme si on n'avait pas le droit d'être plus riche et que notre vocation, c'est être pauvre à jamais. Donc quand on vient au Québec, plusieurs croient que le gouvernement nous fait venir pour nous nourrir et nous donner une vie meilleure. »

Se trouver un emploi peut aussi être complexe. Même si se trouver un emploi sur le campus pour un étudiant étranger peut être facile, la jeune

femme a entamé des démarches après sa grossesse pour se trouver un emploi à l'extérieur des murs universitaires, mais rien ne s'est encore présenté.

Avec tous les moyens qui sont à la disposition des Québécois pour s'informer, Appoline est d'avis que plusieurs ont tendance à juger sans s'informer. « Ne vient pas ici qui veut, mais qui peut financièrement. Il faut un minimum de 6 000 \$ et le prix du vol n'est pas inclus. Avec tout le matériel à leur disposition, il serait intéressant que les Québécois s'informent sur ces réalités avant de nous juger. »

Fière de son parcours de vie

Signe que la vie nous réserve parfois des surprises, et malgré les heures de sommeil qui ne sont pas toujours au rendez-vous avec un enfant de 16 mois et un doctorat à compléter, Appoline Fonton estime que la résilience et le courage peuvent mener une personne à aller loin dans la vie. Après six années passées au Québec, elle commence peu à peu à se sentir intégrée et a foi en la bonté de l'humain.

Le Québec reste une province où il fait bon vivre. À preuve, visiter plusieurs villes et régions du Québec ne fait pas peur à Appoline et son mari. De Gaspé à Québec et encore plus de découvertes pour les années à venir, qui sait où la vie les mènera.



Amélie Houle et Appoline
Fonton

Charles Moumouni

NICOLAS CÉLANT

Charles Moumouni, originaire du Bénin, a 51 ans et est actuellement professeur titulaire au Département d'information et communication de l'Université Laval. Il vit au Québec depuis maintenant 21 ans, soit depuis le 27 août 1995.

Enfance et vie au Bénin

Le père de Charles était un des responsables de la compagnie ferroviaire du Bénin, l'Organisation commune Bénin-Niger (OCBN). Il occupait le poste de chef de district et, en cette qualité, dirigeait un certain nombre de gares ferroviaires. Charles a donc grandi le long du chemin de fer. Il éprouve très peu d'attachement personnel envers sa ville natale puisque son parcours le mena sur d'autres chemins.

Charles co-fonda le journal des étudiants à l'Université d'Abomey-Calavi en 1988, ce qui marqua ses débuts dans la profession de journaliste. Cette première expérience lui permit d'entrer dans le milieu journalistique professionnel du Bénin à l'avènement de la démocratie par le moyen de la Conférence nationale, deux ans plus tard. En effet, il est important de comprendre que le Bénin fut un État marxiste-léniniste pendant 18 ans. Le pays choisit la voie de la démocratie en 1990 de façon pacifique par le biais

d'une conférence nationale. Il s'agit encore aujourd'hui d'une des transitions démocratiques les plus réussies de l'histoire du continent africain.

Au lendemain de cet événement majeur qui a marqué un tournant politique dans l'histoire du Bénin, il fallait animer la vie démocratique au pays. C'est ainsi que j'ai été appelé à œuvrer comme journaliste.

Une carrière sur son envol

Comme Charles était très actif dans son champ professionnel, plusieurs opportunités sont apparues rapidement.

D'abord, j'ai bénéficié d'un coup de main de la part de certaines organisations de coopération internationale, notamment la coopération française. J'ai été le récipiendaire du deuxième prix du concours des jeunes journalistes du Bénin, ce qui m'a valu une bourse pour aller étudier au Centre de formation et perfectionnement des journalistes (CFPJ) à Paris.

Plusieurs activités culturelles menées dans le cadre de l'Ensemble artistique et culturel des étudiants de l'Université nationale du Bénin lui permirent de voyager dans la sous-région ouest-africaine, notamment au Togo, au Ghana, au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire, mais jamais pour s'y installer. Ce fut différent lorsqu'il quitta le Bénin pour la capitale française où il s'installa quelques mois pour ses études. Son expérience française le mena même jusqu'à Strasbourg pour un stage au journal *Dernières Nouvelles d'Alsace*. Ce fut un moment très important dans le perfectionnement de sa formation.

L'appel de l'Amérique

La deuxième fois qu'il sortit longuement du Bénin, ce fut grâce à une bourse du gouvernement américain (programme *Young African Leaders*) qu'il reçut après avoir cofondé l'Union des journalistes de la presse privée du Bénin (UJPB). Encore aujourd'hui, cette organisation, devenue Union des professionnels des médias du Bénin (UPMB), a pour mission de former les jeunes journalistes africains de demain, que ce soit à l'aide de séminaires ou d'activités de formation. La bourse lui permit d'aller aux États-Unis faire la tournée d'une quinzaine d'États afin de comprendre la pratique du journalisme dans cette autre culture.

Ce voyage m'a ouvert vraiment les yeux sur les autres réalités du monde, ce premier programme aux États-Unis.

Peu de temps après être revenu au Bénin, il reçut une deuxième bourse, *The Hubert Humphrey Fellowship* (en l'honneur de l'ancien vice-président américain), valable pour une période d'un an. Cette bourse l'amena à

s'inscrire pour deux sessions à l'Université du Maryland, après trois mois à la Boston University, et à vivre une première expérience de vie complète sur le continent nord-américain.

Cette bourse fut vraiment importante pour son cheminement professionnel, puisqu'elle l'amena à œuvrer comme stagiaire pour de grandes institutions américaines telles que le journal *Los Angeles Times* (il a même assisté au fameux procès de O. J. Simpson), Cornell University et Colorado State University.

Ces stages m'ont permis d'en ajouter encore à mes premières expériences. J'ai fait un peu de « millage », comme on dit au Québec, et c'est dans le cadre de cette bourse que j'ai eu l'occasion de venir à Québec pour la première fois.

Québec, un déclic naturel

L'Université Laval, conjointement avec l'Université Western Ontario, organisait chaque année, durant la période de ses études, une rencontre internationale sur la question du journalisme de développement. En 1994, les organisateurs cherchaient un certain nombre de journalistes africains. Comme Charles était déjà du bon côté de l'Atlantique, ils firent appel à lui.

Je crois que cela a été une rencontre déclic pour moi. D'abord pour la personne qui m'avait reçu – le doyen d'alors François Demers – mais également pour l'Université. J'ai fait le tour des États-Unis, mais curieusement, le Québec m'a plu et je m'étais dit que c'était l'endroit où je voulais terminer mes études.

Il voulait terminer ses études de droit (doctorat) en même temps qu'un diplôme en communication. Le Québec et l'Université Laval lui offrirent cette possibilité. La question de la langue fut également un facteur important dans sa décision. Une fois terminée son année au Maryland, il débarqua à Québec.

Le fait que Québec est un milieu francophone qui pouvait m'offrir rapidement l'occasion de finir mes études de droit a été déterminant. Il y avait aussi la ville de Québec : déjà, à l'époque, j'ai vu une ville que j'ai beaucoup aimée. J'ai vu une belle combinaison de nature et de culture qui m'a beaucoup charmé.

L'adaptation et l'intégration à un nouveau milieu

La période d'adaptation à son nouveau milieu fut globalement très positive. Bien sûr, il y eut les difficultés d'usage telles que les premiers contacts avec la langue parlée à Québec : c'est le français, mais un français si différent de celui du Bénin. Il a fallu à Charles du temps pour s'adapter à ces différences linguistiques, mais il se retrouva rapidement dans un milieu « tissé serré », ce qui lui fut très bénéfique. L'ambiance à l'université, dans ses

cours, était très bonne et il lui fut très facile de se lier avec ses confrères de classe.

Je pense que dans l'intégration des immigrants, c'est très important, le premier milieu. Je suis entré dans un groupe très amical. On avait une vie sociale, on s'invitait à faire des activités ensemble, on sortait ensemble. Le milieu d'accueil fut donc très important.

Ayant l'objectif précis de terminer deux maîtrises en même temps, il choisit de se consacrer entièrement à ce projet et de ne pas travailler à l'extérieur. Heureusement, ses contacts avec ses enseignants furent chaleureux en raison de son bagage professionnel et il obtint la possibilité de travailler dans ses deux champs d'études dès la fin de sa première session. Il se retrouva ainsi titulaire d'un doctorat en droit (2001), d'une maîtrise en droit (1997) et d'une maîtrise en communication publique (1997) de l'Université Laval, ce qui s'ajoutait à sa maîtrise en droit (1993) et à sa maîtrise en anglais (1993) de l'Université nationale du Bénin.

Il se doutait bien qu'il devrait passer par une adaptation à l'hiver québécois, mais celle-ci ne fut pas aussi difficile qu'il avait pu le croire. Étant principalement à l'intérieur des installations de l'Université puisqu'il étudiait, travaillait et vivait sur le campus, il lui arrivait peu souvent de subir les foudres de l'hiver québécois.

Je ne me suis pas programmé pour voir les aspects négatifs de mon arrivée ici. Je suis venu par moi-même pour un but. Je me suis programmé pour ça et c'était comme si j'étais dans une bulle où je ne voyais que ce qui me poussait vers la réalisation de cet objectif.

Aujourd'hui

Charles Moumouni, tout en étant professeur à l'Université Laval, est toujours très engagé dans l'action en faveur de l'émergence des pays africains ou des pays des Suds en général. Il est, par exemple, directeur de la revue *L'Année francophone internationale*, une publication de huit éditions annuelles d'informations et de recherche sur les réalités politiques, diplomatiques, économiques, sociales et culturelles de 80 pays, avec plus de 100 collaborateurs à travers le monde. Il est aussi le rédacteur en chef de la revue interdisciplinaire électronique *Perspective Afrique*.

Chef de mission dans le cadre des Études sur l'environnement juridique, fiscal et économique des affaires pour le compte du Projet d'Appui à la Gouvernance Économique (PAGE) au Ministère de l'Économie et des Finances du Mali (2017), il a aussi été expert chef de la mission d'élaboration du Plan stratégique de communication sur les réformes structurelles et la gouvernance économique au Bénin, pour le compte du Ministère de l'Évaluation des politiques publiques et des Programmes de dénationalisation

(2014). Il est directeur général de l'Institut des relations internationales et des études stratégiques (IRIES) du Bénin et professeur invité à l'Institut de recherche empirique en économie politique (IREEP), Université d'Abomey-Calavi (Bénin).

D'un immigrant à un autre

Pour lui, l'Afrique et le Québec ont beaucoup plus en commun qu'on peut le croire. Si on reprend l'histoire traditionnelle africaine, on y voit beaucoup de valeurs qu'on retrouve dans la province de Québec, notamment en ce qui a trait à l'importance de la famille.

Les immigrants doivent cependant faire preuve d'ouverture à la culture et à la réalité québécoises. Il ne faut pas s'inquiéter si les premiers contacts sont plus rudes. Les Québécois ne sont pas toujours du genre à faire les premiers pas. Les immigrants doivent y être préparés et savoir engager la conversation. En agissant ainsi, ils pourront découvrir une facette de la vie québécoise très proche de leur Afrique natale.

Normalement, un Africain qui arrive à Québec ne devrait pas avoir de problème d'intégration, puisqu'il va y trouver des valeurs qui sont assez proches de ce qu'il vit chez lui.



Toundé X

VINCENT DUPONT

Née au Bénin, Toundé (*pseudonyme*) s'est installée au Québec au milieu des années 1990. Elle vit maintenant une vie harmonieuse avec son mari québécois, ses filles de 12 et 17 ans et ses amis. Elle est heureuse dans son emploi, malgré un retour obligé sur les bancs d'école pour faire reconnaître son expertise scientifique.

S'installer au Québec

Toundé est originaire de Cotonou, au Bénin, la capitale économique du pays et également sa plus grande ville. Elle s'est installée au Québec au milieu des années 1990 en ayant une image bien précise du Canada. En fait, comme pour beaucoup de gens de son pays d'origine, s'installer au Canada était un rêve. Pour Toundé, le Québec, c'était un grand pays, un pays où tout le monde, peu importe le sexe ou l'ethnie, jouit d'une grande liberté et où il fait bon vivre dans la sécurité et la paix. Bref, un endroit « où tout le monde a le droit de parler ». Ayant déjà vécu dans d'autres villes, elle a découvert l'endroit et eut l'idée de s'y installer après son passage à l'Université Laval. D'autres éléments, tels que les services de santé offerts gratuitement, la langue et le goût de découvrir autre chose, c'est-à-dire l'aventure, ont aussi fait en sorte qu'elle décida d'emménager au Canada et,

plus précisément, au Québec. Bien sûr, cette vision un peu utopique du pays subit le test de la réalité...

Son arrivée au Québec

Toundé travaille dans le domaine de la santé. En arrivant au Québec en 1995, elle avait l'intention de pratiquer sa profession et d'ouvrir sa propre officine. En effet, avant son départ vers le Canada, on lui avait indiqué qu'avec un diplôme, elle pourrait facilement trouver du travail, puisqu'elle était formée dans le domaine scientifique. Hélas, elle s'aperçut rapidement que la réalité était bien différente de ce qu'on lui avait dit. En effet, dès son arrivée, on lui indiqua que sa formation n'était pas valide au Québec et qu'elle devait retourner aux études si elle souhaitait pratiquer sa passion, son métier. Bien évidemment déçue, mais courageuse, Toundé décida alors de faire une maîtrise en microbiologie moléculaire et cellulaire, tout en gardant l'intention de retourner un jour travailler en pharmacie.

Malgré tout cet acharnement et ses nombreuses années d'études, elle a quand même eu beaucoup de difficulté à trouver un emploi dans son domaine. Elle a eu sa période de découragement, se demandant que faire, si elle allait « devoir vendre du *ketchup* » – parce qu'elle faisait du bon *ketchup* maison – ou accepter cet emploi non qualifié même si elle était bien plus formée que la moyenne des gens. En fait, bien que hautement qualifiée et spécialisée dans un domaine, les employeurs étaient clairement réticents à lui donner sa chance, à lui offrir enfin l'emploi qui lui revenait logiquement depuis son arrivée au pays. Puis, un beau jour, elle rencontra des gens admirables qui lui ont donné sa chance et Toundé a pu recommencer à pratiquer en tant que pharmacienne.

Toundé fut bien accompagnée durant sa maîtrise par l'équipe de recherche de l'Université Laval dans laquelle elle travaillait. On lui a fourni tout ce dont elle manquait et avait besoin, et ce, dès son arrivée. Par contre, ce fut plus difficile lors de son intégration dans la société. Tout allait bien pour elle au travail, avec ses collègues, mais en dehors, c'était différent.

Plus précisément, Toundé m'a fait part de situations désagréables auxquelles elle a dû faire face. En effet, dès son arrivée dans la ville de Québec, elle s'aperçut qu'il existait une certaine forme de gêne chez les gens à aller vers elle. On peut aussi parler d'une peur de l'inconnu. Cette peur, bien que différente de gestes de racisme purs et durs, était vraisemblablement une attitude dérivée de ce fléau de société. De la même façon, on l'a souvent catégorisée par rapport aux autres en raison de ses origines. Elle m'a fait part d'une expérience très désagréable qui s'est produite lors d'un stage au CHUL de Québec. Toundé était dans la salle en train de manger quand on lui a demandé ce qu'elle « faisait là, si elle était là pour ramasser le sol ou quelque chose de ce genre ». Cet exemple montre très bien en quoi la

société a encore à évoluer par rapport aux différences culturelles. Bien que l'individu en question n'avait sûrement pas d'idée mesquine en tête, il a quand même involontairement fait mal à Toundé. De la même manière, ses propres enfants ayant la peau très pâle puisque le papa est québécois, Toundé s'est déjà fait arrêter dans la rue alors qu'elle marchait avec eux pour se faire demander si elle était leur gardienne et si elle était intéressée par un autre emploi en tant que nounou. « C'était quelque chose » et « ce n'était pas évident » sont les mots qu'elle emploie aujourd'hui pour décrire ces anecdotes au goût amer.

Sa vie québécoise

S'habituer à certains aspects qu'implique le fait de vivre au Québec peut parfois être difficile pour les immigrants. Que ce soit par rapport à la langue, au climat ou aux activités typiques qui sont pratiquées, le tout peut devenir un véritable choc pour les gens lorsqu'ils arrivent dans notre pays. Toundé connaissait déjà bien le mode de vie nord-américain. Puisque sa langue naturelle est le français, elle n'a eu aucune difficulté à s'habituer aux façons de communiquer des Québécois. Mis à part quelques exceptions, elle n'a pas eu de misère à se faire comprendre et à bien communiquer avec les gens.

Par contre, il lui a été plutôt difficile de faire face au climat glacial et aux activités qui y sont liées. Il faut comprendre que le froid auquel nous sommes tous confrontés durant l'hiver peut être un véritable choc chez quelqu'un qui est habitué à des températures beaucoup plus chaudes. De plus, les activités et loisirs disponibles et facilement accessibles durant cette période de l'année étaient complètement nouveaux pour Toundé. Elle a d'ailleurs raconté une mésaventure qui lui est arrivée lors de sa première sortie en patin, mésaventure qui l'a même conduite jusqu'à l'hôpital. Malgré tout, elle garde un souvenir plutôt comique de cet accident.

D'un point de vue positif

D'abord, il faut spécifier que Toundé ne s'est jamais considérée comme différente. Elle a toujours gardé en tête que « personne n'était meilleur qu'elle ». Elle a toujours pensé « que tout le monde a ses qualités et ses défauts et qu'il faut essayer de s'entendre ». Cet état d'esprit a certainement facilité son intégration dans la société québécoise. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Certains ne veulent pas aller vers les autres et c'est dommage, parce que ça ne facilite pas l'intégration.

Ce que Toundé apprécie le plus du Québec, c'est vraiment l'aspect de liberté qui existe chez nous. Elle m'a raconté plusieurs expériences qu'elle aimait comparer à d'autres qu'elle a vécues lors de son séjour dans d'autres villes. La liberté qui règne au Québec a même semblé l'impressionner et,

bien sûr, la faire sentir bien et au bon endroit. Elle vit maintenant une vie harmonieuse avec son mari québécois, ses filles de 12 et 17 ans, ses amis et son emploi et semble bien heureuse de ce qu'elle est devenue grâce à ses expériences.

De plus, elle semble avoir grand espoir en notre génération. Bien qu'il y ait des exceptions, la majorité des jeunes qu'elle a rencontrés dans les dernières années lui ont inspiré un vent de fraîcheur face à certains sujets tabous comme le racisme. Elle semble voir de beaux jours pour le Québec devant elle. Le fait que les problèmes concernant le multiculturalisme soient mis de l'avant plus facilement et plus souvent qu'auparavant semble aussi la réjouir. Toundé croit en fait qu'il faut en parler, qu'on doit parler de ces problèmes si on veut les régler.

Ses recommandations

Comme il a été dit plus haut, Toundé croit dur comme fer qu'il faut parler du racisme pour l'éliminer. Elle pense que bien que la situation s'améliore, il faut encore mettre beaucoup d'efforts pour développer l'ouverture d'esprit des gens et provoquer une discussion forte et pertinente. Sa recommandation principale concerne l'image qu'on peint du Québec et du Canada aux gens qui s'engagent dans une démarche d'immigration. Elle a eu beaucoup de difficulté à se trouver un emploi, et ce, même si on lui avait fait miroiter le contraire. Bref, Toundé croit qu'il faut vraiment dire la vérité aux gens avant qu'ils n'arrivent au pays, et ce, afin d'éviter les déceptions et les périodes creuses. Elle veut qu'on spécifie clairement que les gens d'ici sont catholiques et que les autres religions doivent s'adapter à notre mode de vie. En fait, elle semble ne pas être d'accord avec ceux qui se présentent ici en voulant imposer leurs convictions et leurs habitudes de vie.

Au final, Toundé « croit que l'immigration est une richesse et qu'on doit se parler, ne pas s'étiqueter et donner une chance à tout le monde, sans exception ». Son message aux Québécois est clair : « il faut s'ouvrir à la différence et explorer cette différence, car nous en sortirons tous plus forts ».

QUÉBEC AFRICAINE



Grande mosquée de Porto-Novo

Burkina Faso

Le Burkina Faso, littéralement « pays des hommes intègres » et anciennement République de la Haute-Volta, est un pays d'Afrique de l'Ouest sans accès à la mer. Il possède une superficie de 274 400 km² et est entouré par le Mali au nord et à l'ouest, le Niger à l'est, le Bénin au sud-est, le Togo et le Ghana au sud et la Côte d'Ivoire au sud-ouest. La langue officielle est le français. De nombreuses langues nationales cohabitent, dont le mooré, le dioula, le gulmancema et le foulfouldé.

Avant la colonisation, le territoire du Burkina Faso était partagé en quatre différents royaumes ou chefferies : Gurma, Mossi, Gwiriko et Liptako. À partir de 1966, le Burkina connut une instabilité politique sans précédent avec une série de coups d'État. En 1983, l'arrivée d'un gouvernement révolutionnaire dirigé par Thomas Sankara, homme politique panafricaniste, permit d'entreprendre de nombreuses réformes majeures pour combattre la corruption et améliorer l'éducation, l'agriculture et le statut des femmes. Le 15 octobre 1987, Thomas Sankara fut toutefois assassiné lors d'un coup d'État organisé par son ami Blaise Compaoré qui dirigea ensuite le pays jusqu'à tout récemment. Le nom Burkina Faso fut adopté le 4 août 1984.

Aujourd'hui, le Burkina connaît un faible taux de scolarisation et le chômage est en expansion. La plupart des jeunes se redirigent vers l'exploitation artisanale des mines, avec des installations archaïques. Au niveau de la sécurité, la partie nord du pays est prise d'assaut par des groupes rebelles, voire terroristes. Enfin, un phénomène de révolte citoyenne prend le dessus; des jeunes décident de se rendre justice en créant des groupes d'autodéfense nommés Koglweogo. Le gouvernement tente actuellement d'y remédier.

Adama Konseiga

EMIE PELLETIER

Adama Konseiga est né dans la ville de Bobo Dioulasso au Burkina Faso. En 1993, il quitta son pays d'origine pour visiter le continent voisin, l'Europe, afin d'étudier au Centre d'Études et de Recherches sur le Développement International (CERDI). En 2000, passionné par la recherche, il démarra un doctorat chapeauté par la collaboration entre l'Université d'Auvergne en France et l'Université de Bonn en Allemagne. En 2004, ses efforts portèrent fruit et il reçut son diplôme de doctorat en sciences économiques. Entre temps, Adama Konseiga et sa femme eurent leur première fille qui naquit en France.

Une période sud-africaine

Pour la suite de sa carrière, Adama Konseiga hésita entre le Canada et l'Afrique du Sud. Son choix s'arrêta sur ce dernier pays. En effet, l'image stéréotypée qu'il avait alors des immigrants au Canada était celle de conducteurs de taxi, ce qui ne l'intéressait pas du tout. Il quitta alors l'Europe avec sa famille afin de s'installer en Afrique du Sud. Bon nombre d'ethnies cohabitaient dans ce pays, un défi qui fascinait Adama. En 2005, il obtint un contrat de chercheur au Département des sciences économiques et de gestion de l'Université de Pretoria. Parallèlement, il occupa un poste de

chercheur postdoctoral jusqu'en avril 2007 au Centre de recherche sur la population africaine et la santé (Kenya). Toutefois, en raison du climat social tendu en Afrique du Sud, il décida de repartir et, cette fois, d'immigrer au Canada. Cette décision fut un choix personnel et assumé. Ce pays fascinait Adama Konseiga en raison de ses deux langues officielles, le français et l'anglais.

L'immigration au Canada

Adama arriva d'abord au Canada avec sa fille de trois ans pour découvrir le pays et sa culture. C'est le 27 mars 2007 qu'il atterrit à Montréal où il eut son premier contact avec la neige : « Nulle part ailleurs au monde, je n'avais vu ça ». Il passa le premier mois seul avec sa fille, découvrant les difficultés de lui trouver une garderie. Même s'il était seul et grandement occupé à prendre soin de son enfant, il suivit le processus d'immigration qui dura six semaines au total. Le personnel mandaté pour aider les immigrés accueillit Adama et lui offrit les formations nécessaires. Par exemple, il apprit à mettre en valeur son *curriculum vitae* pour augmenter la possibilité d'être embauché. Il adora passer du temps à la bibliothèque centrale de la ville de Montréal afin de se rapprocher de la culture de son nouveau pays. Les formations se déroulèrent bien : « Au bout de six semaines, je reçus un drapeau québécois et j'en suis toujours fier ». En mai 2007, M. Konseiga obtint un poste d'assistant de recherche au sein d'un groupe de recherche affilié à l'Université de Sherbrooke dans le domaine de l'économie et du développement international. Il eut également un contrat à la Faculté d'administration en tant que chargé de cours.

En septembre 2007, Adama obtint un poste à Québec, à l'Institut pour le Développement en Économie et en Administration (IDEA), et s'installa dans cette ville avec sa petite fille. Quelques mois plus tard, sa femme entama son processus d'immigration pour les rejoindre. Les retrouvailles furent appréciées après cette longue séparation! Malgré le froid, « nous avons fait nos chemins et on s'est bien intégré ». En effet, l'intégration de la famille se déroula particulièrement bien, car le fait d'avoir vécu en Europe leur avait permis de se familiariser avec le mode de vie occidental.

Culture et valeurs québécoises

Aujourd'hui, Adama Konseiga souligne la spécificité qui démarque les Québécois du reste du monde occidental : « les gens tiennent vraiment à leur but ». Mais parfois, ils se renferment un peu sur eux-mêmes... En effet, la famille habite dans une maison où elle côtoie le même voisin depuis plus de trois ans. Malheureusement, Adama sait qu'il ne franchira jamais la porte de la maison de son voisin en raison des valeurs culturelles qui les distinguent, alors qu'en France, un voisin l'aurait invité à prendre un café

chez lui. Pourtant, pendant l'hiver 2009, alors qu'Adama voyagea à plusieurs reprises en raison de son travail à l'IDEA, le voisin rendit plusieurs services à sa femme qui était enceinte de leur deuxième enfant, par exemple en déneigeant la cour. À son retour, Adama offrit au bienfaiteur une bouteille de vin en guise de remerciement. Mais le voisin n'accepta pas ce cadeau, car il ne voulait rien en échange de ses services. En Afrique, le partage est une valeur essentielle qu'Adama partage avec sa famille et ses voisins. Ne pas être en mesure de « franchir des portes » dans son entourage est difficile et crée parfois des frictions.

Adama est épanoui dans la ville de Québec. Il souligne se sentir protégé par les droits dont les citoyens bénéficient : « Je trouve que, même avant d'avoir un passeport, on te fait comprendre que tu as les mêmes droits que les autres ». Son travail à l'IDEA lui a donné l'occasion de réaliser des missions au nord du Québec et dans le reste du Canada. Depuis qu'il a quitté son pays d'origine, c'est au Québec qu'il s'est senti le mieux accueilli. Les membres québécois de son entourage professionnel et amical aiment bien l'intégrer dans diverses activités. Lorsqu'on lui dit « nous sommes tous des immigrants », cela le rassure, car il sait qu'il n'est pas le seul à vivre cette expérience.

Musulman, Adama Konseiga célèbre parfois les grandes fêtes occidentales qu'il a connues et adoptées au moment où il vivait en Europe. Ses enfants sont imprégnés de la culture québécoise et de ses fêtes. À cet effet, la famille décore la maison pour l'Halloween et célèbre la tradition avec les enfants du quartier.

Lorsqu'il travaillait à l'IDEA, Adama devait voyager souvent, ce qui devenait exigeant. Pour cette raison, il occupe depuis juin 2012 un poste de conseiller en planification stratégique au ministère du Tourisme de Québec. De plus, il partage la gestion du restaurant africain *La Calebasse* avec son amie Agathe Aphoué. Bon nombre d'individus les aident dans ce projet entrepreneurial en leur offrant de leur temps, car le domaine de la restauration n'est pas simple à Québec. Les activités de promotion du restaurant ont permis à Adama de se rapprocher de la communauté africaine de Québec et de nouer de nombreux liens avec plusieurs immigrants. Sa collègue et lui ont réussi à faire leur place au sein de la communauté et à faire de ce restaurant un lieu de rencontre convivial incontournable.

Combattre les préjugés

Selon Adama, les Québécois construisent leur perception de l'Afrique subsaharienne à partir de ce que racontent les médias qui mettent surtout l'accent sur la pauvreté et la misère de l'Afrique et accentuent ainsi les préjugés. Il est difficile pour les membres de la communauté africaine d'atténuer l'image que les Québécois ont d'eux. Mais l'inverse est aussi vrai

: des images déformées circulent en Afrique à propos de l'Occident. Adama Konseiga raconte que, lorsqu'il a quitté son pays en 1993 pour s'installer en France, des amis lui disaient : « ça va être facile pour toi, alors dès que tu arrives, envoie-nous 100 francs français ». En effet, ceux qui restent au pays bénéficient du départ de l'autre. Cependant, une fois arrivé dans le pays d'accueil, Adama s'est rapidement aperçu que 100 francs français équivalaient à une grosse journée de travail et même plus...

Adama hésite à toujours conseiller à des personnes d'immigrer au Canada. Déménager n'est pas toujours la meilleure solution pour amasser le plus d'argent. Certains sont mieux là où ils vivent. Tout de même, le Québec peut assurer un avenir stable aux familles immigrantes. Adama Konseiga sait que ses enfants seront dans une situation intéressante dans l'avenir, car ils seront plus intégrés que lui. « Ce n'est pas matériel, ce que l'on vient chercher ici, c'est un avenir visible ».

Afin d'atténuer les inquiétudes des Québécois au sujet de l'immigration, Adama Konseiga leur suggère d'aller sur le terrain, en Afrique, et de découvrir de nouvelles cultures. Il est important de demeurer ouvert d'esprit et d'aller à la rencontre des autres. Il ne faut pas avoir peur.



Aurélié Gagnon, Adama Konseiga, Agathe Aphoué et Emie Pelletier

Wilfried Ouedraogo

STÉPHANIE AUDET

Wilfried Ouedraogo est à l'origine un Ouagalais, c'est-à-dire un habitant de Ouagadougou, la capitale et la plus grande ville du Burkina Faso. Il est arrivé au Québec à l'âge de 18 ans, déjà adulte, il y a maintenant 15 ans.

Décisions

Wilfried avait envie de voir le monde. Il ne fait pas partie des immigrants qui veulent à tout prix quitter leur pays pour éviter des conflits ou des dangers potentiels. Il a toujours été curieux de ce qui se passe ailleurs. Lui qui aimait étudier, il a décidé de profiter de son statut d'étudiant pour voyager. Il a donc choisi de se tourner vers l'Université Laval pour ses études.

Il était clair pour Wilfried qu'il allait s'envoler vers le Canada puisque ce pays était bien connu de sa famille. Son père avait quitté le Burkina Faso dans les années 1970 afin d'étudier à Montréal et en gardait de très bons souvenirs. Wilfried avait donc une certaine confiance dans le pays où il allait s'installer. Outre le fait de suivre les traces de son paternel, il savait par le bouche-à-oreille que le Québec allait lui offrir une belle qualité de vie, une sécurité incomparable à d'autres endroits, ainsi que des frais de scolarité abordables. C'était aussi très réconfortant pour Wilfried de choisir un endroit où l'on parlait français, une langue qu'il connaissait bien.

Son arrivée au Québec

Bien que muni de beaucoup d'informations sur le Québec, Wilfried est tout de même arrivé tout seul en terre canadienne. Ne connaissant personne à sa nouvelle destination, il n'a été accueilli par personne. Seuls les employés de l'aéroport ont pu lui montrer le chemin vers la sortie de l'établissement. On peut donc dire que son arrivée fut, de ce point de vue, difficile. Arrivé à l'extérieur de l'aéroport, il faisait face à son nouveau quotidien. Il a dû, très rapidement, apprendre à apprivoiser son nouvel environnement sans l'aide de quiconque.

Malgré cette difficile arrivée, Wilfried a trouvé que le Québec était un peuple qui voulait aider les nouveaux arrivants à s'intégrer. Comme son père le lui avait raconté, il a constaté que les Québécois étaient non seulement accueillants, mais aussi ouverts d'esprit. Ce comportement lui a donné confiance dans son choix. Il s'est donc engagé dans divers sports et activités sociales pour échanger avec autrui. Étant un garçon très sociable chez lui, en Afrique, il était très important pour lui de s'efforcer de retisser des liens aussi forts dans son nouvel environnement que dans sa ville natale.

Outre le climat, Wilfried a aussi dû apprivoiser le système universitaire québécois qui, selon lui, est beaucoup plus pragmatique que le système français en vigueur dans les universités de son pays. Mais son temps d'adaptation n'a pas été très long. En effet, ses quatre années universitaires se sont déroulées dans le succès, au point qu'il n'a guère rencontré de difficulté à trouver un emploi par la suite. Il m'a également souligné qu'il a été facile pour lui de comprendre le système politique du Québec, ainsi que la culture québécoise.

Regard sur le Québec

Wilfried pense que les Québécois regorgent de belles valeurs, notamment la franchise et la persévérance qu'il remarque chez les personnes qu'il côtoie. Il constate cependant un certain manque d'ouverture au Québec, voire même au Canada en général. Il donne l'exemple de la religion, qui, selon lui, est rejetée pour plusieurs raisons qu'il comprend mal. Même la religion catholique, c'est-à-dire la religion traditionnelle de la majorité des Québécois, lui semble n'avoir plus beaucoup de place aujourd'hui dans la société. Il estime que les Québécois ont tort de penser que c'est en ignorant les religions qu'on respecte mieux les différences. La peur de l'étranger ou de l'arrivée d'immigrants le laisse aussi perplexe. Il constate cependant que lorsque le peuple québécois est bien informé, la peur en question se dissout. Encore faut-il que les gens veuillent s'informer...

Selon Wilfried, l'Afrique est un réel tabou pour les Québécois qui tendent à penser que sa terre natale est condamnée à une misère généralisée.

Mais ce n'est pas une bonne vision de l'Afrique, dit-il, les Québécois ne sont pas réellement informés sur ce qui se passe là-bas. Une meilleure information changerait cette vision. Ceux qui sont piqués par la curiosité et qui s'envolent vers l'Afrique avouent qu'ils sont surpris et qu'ils ne s'attendaient pas du tout à ce qu'ils ont vu, vécu.

Sa vie actuelle

Wilfried Ouedraogo est très bien intégré à la société québécoise. À la suite de ses études, il a trouvé un emploi dans son domaine. Il est le président de « Québec Immobilier International » qui a trois buts : l'accompagnement lors de l'achat d'une propriété au Québec, l'accompagnement lors de l'achat à l'international, ainsi que l'accompagnement dans le transfert de connaissances entre le Canada et les pays émergents. Sa compagnie fait donc le pont entre le Canada et l'Afrique.

Bien que le travail lui prenne tout son temps, Wilfried accorde beaucoup d'importance à ses relations interpersonnelles au Québec. Il s'est fait de très bons amis, avec qui il a tissé des liens très forts, voire même aussi forts que les liens avec ses amis d'Afrique. Un projet n'attend pas l'autre, dit-il. Partager des projets, c'est selon lui la meilleure façon de s'épanouir et d'échanger avec les autres. Pour lui, ce fut bénéfique! Il m'avoue même qu'il pense avoir tiré le meilleur de sa vie au Québec. Il s'est établi ici et veut y rester. Comme il partage tout ce qu'il apprend avec ses amis d'Afrique lorsqu'il va les visiter, son expérience n'est pas seulement bénéfique pour lui, mais aussi pour ceux qui l'entourent.

Message aux Québécois et aux potentiels immigrants

Wilfried pense que la meilleure recommandation à donner aux potentiels immigrants au Québec est d'avoir l'esprit ouvert. Il leur sera ainsi plus facile d'assimiler les nouvelles valeurs auxquelles ils seront confrontés et de s'intégrer tant du côté professionnel que social. Le Québec est une terre d'accueil formidable, facile d'accès et surtout épanouissante.

Très analytique, Wilfried estime que les Québécois ne devraient guère s'inquiéter des immigrants, puisque le gouvernement est sélectif dans cette démarche, qu'il choisit ses immigrants. Il souligne l'importance de ceux-ci pour l'essor économique, social et culturel du Québec. Avec le vieillissement de la population, le faible taux de natalité ainsi que la retraite des baby-boomers, les immigrants auront un rôle primordial, voire de choix dans l'avenir du Québec.



Wilfried Ouedraogo

Jean Ramdé

MALIKA SCHNEIDER

Burkinabé d'origine, mais né en Côte d'Ivoire, Jean Ramdé est à présent québécois, professeur à l'Université Laval. Dès son plus jeune âge, il avait déjà la bougeotte et l'envie de voyager.

Vers le Québec

Après son enfance ivoirienne, Jean Ramdé vécut près de quatre ans au Burkina Faso et deux ans au Togo où il commença des études de psychologie et de sciences de l'éducation. Comme il souhaitait continuer sa formation dans une université d'un pays du Nord, il se mit à chercher des universités convenant à ses très faibles moyens financiers. Il découvrit alors qu'en Allemagne, les frais de scolarité seraient gratuits pour lui. C'est donc dans ce pays qu'il partit, à l'âge de 24 ans, pour étudier afin de devenir psychologue.

La barrière de la langue fut le premier défi de taille à relever. Il dut suivre des cours de langue allemande avant de poursuivre ses études. C'est au cours de cette période qu'il entendit parler du Québec. Le Canada avait toujours été un pays qui l'attirait, mais les frais de scolarité universitaires canadiens lui étaient toujours apparus trop élevés pour sa propre situation

financière : « C'est un rêve qui ne va jamais se réaliser, donc je ne peux pas me lancer là-dedans », se disait-il.

Après ses études en Allemagne, il décida d'émigrer au Québec en tant que travailleur qualifié, en tant que psychologue. Il lui fallut tout de même près de deux ans pour finaliser tous les papiers et les entrevues. C'est en se projetant avec optimisme dans l'avenir et en se rappelant que le Canada est un pays démocratique doté d'une belle nature qu'il arriva le 5 mars 2002 au Québec, à l'âge de 33 ans. Ce fut à ce moment précis que le parcours du combattant débuta.

Un parcours de combattant

Au moment de son arrivée au Québec, M. Ramdé se sentait bien. Il avait aperçu plusieurs policiers noirs à l'aéroport, ce qu'il n'avait jamais vu en Allemagne et qui le rassura pour la suite. Le Québec allait lui apporter la sécurité qu'il n'avait pas connue en Allemagne.

La désillusion apparut quelques semaines après son arrivée. L'accent local, le langage et les modes de communication se révélèrent des défis importants. Le simple achat d'une maison souleva des difficultés importantes, car il n'avait aucun historique de crédit, ni références. Il convient aujourd'hui qu'il avait la chance, à l'époque, d'être seul, car au moins il n'avait pas à se « préoccuper » des autres membres de sa famille. Cependant, une autre difficulté majeure apparut, qui traumatisa grandement Jean : l'absence de reconnaissance de son diplôme de psychologue obtenu en Allemagne.

C'est perdre son identité professionnelle. Quand j'ai terminé mes études en Allemagne, tout le monde m'appelait le psychologue. Au Québec, je n'avais même pas le droit de porter ce titre-là. Ça, c'est ce qui a été le plus difficile.

Travailler et s'adapter

Il commença donc à travailler au Québec dans des entreprises comme Transcontinental, avec des horaires variables, mais toujours de nuit, et ce, au salaire minimum. Après quelques conseils judicieux de la part d'une personne africaine qui avait vécu la même expérience, il tenta de sortir de cet emploi épuisant et obtint un contrat dans une maison de jeunes, au salaire minimum malgré sa maîtrise. « Ma boss avait à peine terminé son secondaire 5 », ironise-t-il aujourd'hui.

Cette expérience lui permit tout de même de découvrir la culture et la jeunesse québécoises. Elle lui donna l'opportunité de pouvoir travailler dans au Centre jeunesse de Montréal comme éducateur. C'est à ce moment précis que Jean Ramdé décida de continuer ses études au doctorat à l'Université de Montréal, tout en travaillant en tant qu'auxiliaire de recherche et éducateur.

À la fin de sa scolarité de doctorat, il souhaita obtenir plus d'expérience en enseignement et en recherche. Il postula alors sur tous les postes ouverts à travers le Québec et le Canada. Il réussit à obtenir un poste de chargé de cours à l'Université d'Alberta. Ce fut reparti pour une aventure de près de deux ans dans cette province canadienne. Toujours dans le but de devenir professeur d'université, il continua de postuler dans d'autres établissements au Québec. Il aboutit alors à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Finalement, il postula à l'Université Laval. Depuis 2012, il y œuvre en tant que professeur de psychoéducation.

Une adaptation familiale

Selon le professeur, les relations familiales font partie « des éléments qui peuvent accentuer la détresse qu'on peut ressentir » quand on arrive dans un environnement totalement étranger. La famille qui est restée sur place a de grandes attentes concernant le partage des biens financiers. « Même si tu n'as pas forcément de revenus, la famille pense que tu as de l'argent, mais que tu ne veux pas en donner », explique Jean.

Au niveau individuel, il existe une pression personnelle qu'on appelle la piété filiale et qui consiste à vouloir absolument aider les autres. C'est une charge très lourde.

On se torture avec cette exigence qui n'est pourtant pas obligée. Je regrette seulement [ma décision de partir] quand j'essaie d'expliquer aux gens qui sont restés dans mon pays que je n'ai pas autant de ressources financières qu'ils le pensent.

Dès son arrivée au Québec, Jean Ramdé a parrainé celle qui devint plus tard son épouse et qui était restée au Burkina Faso. Quelque temps plus tard, la voici arrivée en terre québécoise. « Son adaptation a été difficile, parce que nous n'avions pas le même niveau d'acculturation. Cela faisait longtemps que j'avais quitté l'Afrique de l'Ouest par rapport à elle. Au début, c'était difficile », avoue-t-il.

Sa petite fille lui demande toujours : « Papa, je ne comprends pas pourquoi à la télévision, quand on montre l'Afrique, c'est soit les animaux ou soit les guerres. » Il lui explique donc que la vie normale n'émeut personne dans les reportages ou les médias étrangers.

Conseils d'un Africain au Canada

Le professeur de l'Université Laval convient qu'aujourd'hui, les nouveaux arrivants africains ont plus de facilité en raison du nombre importants d'Africains qui ont immigré au Québec et au Canada depuis les dernières années.

Les Africains qui immigrent à présent vont moins vers l'adaptation. Je ne sais pas si c'est une bonne chose. Quand on arrive dans un pays, le mieux c'est de s'adapter. S'adapter, ça demande de l'énergie, de la tolérance, de l'acceptation et ça demande de laisser passer certaines parties de soi pour réussir.

Personnellement, il n'a pas eu le choix, lors de son arrivée en Allemagne, de « s'obliger à s'adapter » en raison de la différence langagière. Il insiste notamment sur le fait que ça demande du courage d'expérimenter de nouvelles choses. Et souvent, il a l'impression qu'il y a en a beaucoup qui n'ont pas ce courage.

Pour ma part, j'ai dit à ma fille qu'il était important de toujours avoir des amis nés au Québec et des amis nés ailleurs aussi. Ça permet de trouver un certain équilibre pour soi-même.

Il faut avoir conscience en immigrant dans un pays que l'adaptation est un cheminement qui est long. Il est nécessaire de passer plusieurs années dans un nouveau pays et une nouvelle région avant d'être totalement intégré. Les nouveaux immigrants africains doivent aussi avoir conscience que leur niveau de vie va se retrouver modifié au Québec et au Canada durant les premières années après leur arriver.

Il insiste sur le fait qu'il faut faire énormément d'efforts pour s'adapter et enfin se sentir québécois ou canadien.



Jean Ramdé

Boris Idriss Gervais Salou

AUDREY-F. NADEAU

Le 26 août 2001, à l'âge de 20 ans, Boris atterrit à l'aéroport de Montréal après une année intense de procédures. Son frère l'attendait depuis bientôt deux heures. Le processus aux douanes canadiennes fut plus long que prévu : vérification du visa, demande de documents officiels et plusieurs questions qui lui furent posées sur les raisons de son départ et où il vivrait au Canada. Bref, toutes les questions de routine nécessaires à l'entrée au pays. L'officier lui remit finalement son permis d'étude et Boris retrouva enfin son frère qu'il n'avait pas vu depuis sa dernière visite à Ouagadougou, capitale du Burkina Faso, il y avait plus d'un an.

Alors que son frère le conduisait vers sa maison, il observa les alentours et remarqua que ce n'était pas comme il l'avait imaginé. En fait, ce n'était pas comme on le lui avait fait croire. Pas de gros édifices à perte de vue comme on lui avait montré à la télévision, ni même de gratte-ciel. Il mentionne : « Tu sais, lorsqu'on arrive en terre inconnue, tout ce qu'on en sait, c'est ce que l'on nous a montré et laissé croire à la télévision, dans les films ou même en photos ». C'est ainsi qu'il fit connaissance avec la réalité québécoise qui était tout autre que sa vie dans sa ville natale de Ouagadougou au cours des vingt dernières années.

Son parcours

Ayant grandi dans une famille de six enfants, Boris a beaucoup de reconnaissance pour sa maman. Son père étant décédé alors qu'il n'était âgé que de dix ans, il a beaucoup reçu de celle qui a consacré sa vie à ses enfants sans jamais se remarier. À l'âge de 11 ans, Boris quitta le nid familial pour aller étudier dans un pensionnat pendant cinq ans. Il poursuivit ensuite ses études au lycée technique de sa ville natale. Déterminé à poursuivre ses études à l'université, il obtint l'aide financière de son oncle, qui était auparavant très proche de son père, afin d'atteindre son but en venant étudier au Canada. Pourquoi le Canada? « C'est ici qu'il y a la meilleure éducation », dit-il. Cette somme lui permit de s'inscrire en génie civil à l'Université de Moncton. Il avait fait le choix de cette université parce qu'elle avait une bonne réputation et que les frais de scolarité étaient les plus bas au Canada. Par ailleurs, l'enseignement était en français, mais l'université était située dans une ville bilingue.

Malgré l'aide financière reçue de son oncle, il dut faire beaucoup de sacrifices pour obtenir son diplôme de baccalauréat (premier cycle universitaire). À cette époque, il n'était pas permis aux étudiants étrangers de travailler hors du campus. À son arrivée à Moncton, aucune recherche de logement n'avait été faite. Il a passé ses premières heures en résidence universitaire, mais comme une pension en résidence coûtait plus de 4 000 \$ par session, incluant la nourriture et que ses ressources étaient limitées, il chercha une autre solution et réussit à trouver un logement plus convenable. Sa mère lui avait donné 1 200 FF (francs français), ce qui représentait à l'époque 300 dollars canadiens, pour subvenir à ses premiers besoins. On comprendra que ce montant est insuffisant pour un étudiant qui s'établit au Canada pour la première fois et qui doit tout se procurer. Après trois semaines, il ne lui restait que 5 dollars! Il se demanda comment il allait s'en sortir. Ce n'est que la semaine suivante qu'il eut accès aux fonds fournis par son oncle. Ces moments lui ont permis de comprendre qu'ici, l'argent serait le vrai nerf de la guerre et que, dorénavant, « l'argent serait son papa et sa maman ». La première année s'écoula rapidement. Tout l'argent reçu de son oncle ayant été dépensé, il devait maintenant penser à une façon de payer ses prochaines sessions. « Un guerrier fléchit, mais ne tombe pas », dit-il. Ayant toujours une solution aux obstacles qui se présentaient sur son chemin, il décida d'aller travailler aux États-Unis puisque le taux de change lui était avantageux. De cette façon, il fut en mesure d'amasser les sous nécessaires à sa session universitaire suivante. Il répéta l'expérience les années suivantes, afin de rembourser la session précédente et de payer les coûts pour la session à venir. Lors de sa quatrième année, il reçut finalement une bourse pour terminer ses études en raison de son poste de vice-président académique à la Fédération des étudiantes et étudiants de l'Université de Moncton.

Son intégration

À son arrivée au Canada, Boris ne passa que les deux premiers jours chez son frère à Montréal. Il vola ensuite de ses propres ailes vers Moncton, là où il allait passer les cinq années suivantes pour ses études. Là aussi, il fut déçu de ne pas voir de gros bâtiments comme il se l'était imaginé. « L'accueil a été chaleureux », dit-il, « mais la différence était trop grande » comparativement à sa ville d'origine et il eut besoin d'un moment d'adaptation. Il était aussi difficile de garder contact avec sa famille. « En 2001, Internet n'était pas ce qu'il est aujourd'hui au Burkina Faso et ceux qui y avaient accès avaient une connexion très lente et c'était difficile de communiquer avec eux », dit-il.

Il se nourrit de sandwiches les premiers jours suivants son arrivée avant de repérer un restaurant de style « buffet chinois » où il put manger à sa faim. Il n'était cependant pas habitué à manger sucré et eut envie de manger des plats épicés dont il avait l'habitude. À la maison, Boris avait observé plus d'une fois sa mère et ses sœurs à l'œuvre, mais jamais il n'avait vraiment concocté de plats lui-même. Heureusement, pendant son enfance, sa mère le forçait à aider les femmes de la maison lorsqu'elles apprêtaient le repas et il avait retenu comment elles s'y prenaient. Bien qu'il ne fût pas en mesure de retrouver tous les ingrédients et épices nécessaires à la préparation des repas de son pays, il fut en mesure de reproduire sensiblement les mets traditionnels par le souvenir qu'il avait de ceux-ci.

Boris est tout de suite allé vers les autres pour faire connaissance. C'est d'ailleurs ce qui a grandement facilité son intégration. À ses yeux, puisque c'était lui qui arrivait dans un nouveau pays, il était normal de faire les premiers pas et de vouloir en apprendre plus sur les gens qu'il allait côtoyer. Passionné de sport et de soccer, il demandait déjà deux heures après son arrivée s'il y avait une équipe qu'il pourrait intégrer. À sa grande surprise, il reçut un peu plus tard un appel du capitaine de l'équipe de soccer de l'université, les *Aigles Bleus*, l'invitant à se joindre à eux en après-midi. C'est ainsi qu'il intégra immédiatement l'équipe. C'est aussi en partie pour cette raison que son intégration s'est bien déroulée puisqu'il s'est tout de suite lié à un réseau de gens ayant la même passion que lui.

Par la suite, il poursuivit ses études par une maîtrise dans le même domaine à l'Université Laval, se spécialisant davantage en gestion de la ressource hydrique. Pourquoi l'Université Laval à Québec? « À la suite d'une invitation de l'équipe de soccer du *Rouge et Or* » dit-il. Il obtint d'ailleurs à plusieurs reprises la mention de joueur par excellence du circuit. Sa philosophie? « L'excellence est un art que l'on n'atteint que par l'exercice constant. Nous sommes ce que nous faisons de manière répétée. L'excellence n'est donc pas une action, mais une habitude » (Aristote). C'est de cette façon que Boris agit, dans le but de devenir toujours meilleur et de donner le maximum de lui-même. On le surnomme d'ailleurs « guerrier »

depuis toutes ces années puisqu'il a toujours fait preuve de ténacité et de volonté en donnant le meilleur de lui-même. C'est dans cette pensée qu'il agit et qu'il pousse son entourage à se dépasser.

Boris aujourd'hui

« Il y a encore beaucoup à faire et à apporter », dit-il. Au Québec, les écoles disposent de programmes sport-études qui permettent aux jeunes de s'épanouir et favorisent ainsi l'engagement scolaire, mais ce genre de programme n'existe pas au Burkina Faso. De plus, des études démontrent que le sport permet de cultiver l'esprit compétitif et la confiance en soi tout en augmentant la discipline personnelle. Aussi papa d'une petite fille, il aimerait que celle-ci soit sûre d'elle et confiante de sa propre valeur, car c'est selon lui un des plus beaux cadeaux que l'on peut se faire à nous-mêmes. Toujours motivé à en faire plus, le Burkinabé d'origine n'écarte pas la possibilité de retourner dans sa ville natale pour travailler au développement de celle-ci. À l'emploi de la Ville de Québec comme ingénieur civil depuis plus de neuf ans, Boris redonne aussi beaucoup à sa communauté. Ancré dans ses racines, il est président et fondateur d'un organisme à but non lucratif qui vient en aide aux enfants dans les pays en voie de développement. Plus précisément, le principal objectif de l'organisme en question est de voir à l'amélioration de la qualité de l'enseignement en fournissant du matériel pédagogique, informatique, sportif et éducatif aux élèves et aux enseignants. L'organisme *360 Développement* accompagne plusieurs établissements d'enseignement primaire publics dans les tâches d'éducation et de formation en remettant des dons. Depuis 2010, du matériel sportif et scolaire a été remis à plus de 30 000 jeunes élèves burkinabés dans le but de les motiver à poursuivre leurs études et ainsi augmenter le taux d'alphabétisation de leur population. En 2015 seulement, une vingtaine d'écoles primaires ont pu bénéficier de plusieurs centaines de maillots, ballons et manuels scolaires.



Le Québec versus l'Afrique

Tout comme il se l'était imaginé lui-même, certains Québécois qui ont croisé son chemin avaient une idée préconçue de l'Afrique. Tel que montré à la télévision et dans les films, la majorité d'entre eux avaient l'image d'enfants mal nourris, de pauvreté et de tueries. On lui demanda même à la blague s'il était arrivé à la nage... Toujours souriant et ouvert à l'échange, Boris

répondait patiemment en tentant de développer la curiosité de ceux qui le côtoyaient.

L'une des différences les plus marquantes selon lui entre le Burkina Faso et le Québec concerne le niveau d'entraide.

Ici à Québec, dit-il, nous avons l'assurance et la technologie : c'est principalement pour ces raisons que le partage, l'entraide et l'échange sont moins marqués. Dans mon pays, même un vélo peut transporter plusieurs passagers. Ici, s'il arrive un incident à notre maison ou notre voiture, ce sont les assurances qui déboursent plutôt que d'avoir à demander l'aide à nos voisins.

Tout cela fait en sorte que les Québécois sont plus individualistes que les Burkinabés. Là-bas, au Burkina, comme les moyens financiers sont moindres qu'ici au Québec, l'entraide devient une chose primordiale. « Pourquoi posséder chacun de nous un barbecue ou une piscine alors qu'on ne les utilise que quelquefois par année? Nous pourrions les partager entre voisins? » Il en est de même pour le volet médical. Au Québec, nous avons un système de santé remarquable et tout sera payé à partir du moment où l'on entre dans un hôpital. En Afrique, c'est la famille qui doit s'occuper de la personne souffrante et déboursier pour tout le matériel utilisé, jusqu'aux gants de latex des soignants.

Boris raconte aussi une anecdote vécue par son oncle lors de ses premiers jours au Québec pour expliquer que la première expérience est souvent déterminante. Alors qu'il prenait place dans un autobus où il n'y avait que quatre passagers, l'oncle décida de se joindre à une dame afin de lancer la discussion et ainsi rendre le voyage plus intéressant, mais celle-ci se leva et changea de place. Pour lui, ce fut une expérience marquante puisqu'il essayait seulement d'échanger et s'intéresser aux personnes avec qui il allait faire la route, alors que la dame voulait être seule. On peut cependant voir la situation positivement si l'on en conclut qu'on peut facilement être seuls et dans la tranquillité au Québec. C'est d'ailleurs l'une des choses que sa mère préfère lors de ses passages à Québec, puisqu'elle est rarement seule dans sa maison de Ouagadougou. Comme c'est très familial et convivial, elle est la plupart du temps en compagnie de personnes qui lui rendent visite. Boris explique aussi qu'en raison des faibles moyens financiers des familles et de l'importance primordiale des liens familiaux, les résidences pour personnes âgées n'existent tout simplement pas au Burkina Faso. Les aînés sont aux petits soins de leur famille immédiate. Finalement, l'écoute est aussi une chose très importante dans la culture africaine. Il est essentiel de prendre le temps d'écouter ses proches, mais aussi de prendre le temps pour soi.

Ses conseils personnels

Selon Boris, le meilleur exemple à suivre pour s'intégrer serait le

suivant : agir comme en voyage, c'est-à-dire observer et apprendre. En effet, lorsque nous sommes en terre inconnue, nous agissons avec prudence et dans le respect des personnes qu'on visite. Dans une situation d'immigration, ce conseil va dans les deux sens : les immigrants comme les habitants locaux doivent faire preuve d'ouverture et de curiosité envers leurs différences mutuelles. Les Québécois ont beaucoup à partager avec les immigrants, mais ont aussi beaucoup à apprendre d'eux.

À l'ère des nouvelles technologies où toutes les possibilités sont envisageables, il est aussi important d'avoir une certaine ouverture sur le monde et sur les différentes cultures. Beaucoup d'entre nous aimons voyager et en apprendre plus sur les différences culturelles. Cette curiosité devrait aussi se diriger vers les immigrants de notre ville. Boris suggère de s'investir dans des activités de groupe selon nos intérêts, comme dans le sport ou la musique, pour favoriser les liens entre personnes d'origines différentes.

Nous apprenons et apprendrons toujours et c'est pourquoi il ne faut pas avoir peur d'aller vers les gens pour échanger.



Boris Idriss Gervais Salou

Jasmine Sawadogo

SOPHIE RIVARD-NOLIN

Jasmine Sawadogo, 22 ans, est originaire de Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso. Toutefois, elle ne vécut pas toute son enfance au Burkina. Ses parents désirant étudier dans un pays étranger, elle frôla le sol canadien dès son plus jeune âge et, de l'âge d'un an à six ans, vécut au Québec avec les membres de sa famille. Ses parents ayant développé une grande ouverture d'esprit vis-à-vis du Canada et de la possibilité d'étudier à l'étranger, ils transmièrent à leurs enfants le désir de voyager. C'est ainsi que les deux grands frères de Jasmine partirent au Canada pour leurs études et que Jasmine décida de les rejoindre.

La France avant le Canada

Pourquoi partir pour étudier? Au Burkina, un diplôme obtenu à l'étranger est plus reconnu, plus valorisé, qu'un diplôme local et offre la possibilité d'avoir un meilleur emploi. La décision de quitter son pays pour étudier dans une université d'un pays du Nord ne fut donc pas difficile pour Jasmine, inspirée par le modèle de ses parents tous deux détenteurs d'un doctorat de l'Université Laval. Il est important de préciser que ce départ n'est toutefois pas définitif. Jasmine désire retourner vivre dans son pays dans

quelques années, en y amenant tout le bagage qu'elle aura acquis grâce à cette belle expérience.

Avant de venir s'installer à Québec, Jasmine fit ses premiers pas à l'extérieur de son pays en France, plus précisément à Lille. Grâce à une bourse d'études obtenue au Burkina Faso, elle partit vers le continent européen dans le but de faire un baccalauréat en sciences de la santé. Même si cette expérience en France facilita sa transition vers le Canada par la suite, en raison des similarités entre les deux cultures, le choc fut grand pour Jasmine. Alors qu'elle a pu s'installer avec son frère au Québec, elle dut apprendre rapidement à se débrouiller par elle-même en France.

Plusieurs différences entre le Burkina Faso et la France l'ont frappée. L'existence en France d'un système public de santé et d'une couverture d'assurance en santé fut une première découverte qui fit comprendre à Jasmine à quel point un pays pouvait être différent d'un autre. La facilité de trouver des médecins et le remboursement des médicaments furent des choses qu'elle découvrit en France. Elle trouve la France toutefois bien plus stricte au niveau des études qu'au Burkina Faso : « En classe, nous n'avions même pas la possibilité de manger. Il y avait même des caméras qui nous surveillaient pour s'assurer que nous n'apportions pas de nourriture en classe ». Ses trois années d'études furent toutefois une belle expérience et un bon tremplin vers le Canada.

Si elle apprécie la France, Jasmine trouve néanmoins que les habitants de ce pays ne font pas preuve d'une grande ouverture d'esprit. On y retrouve encore beaucoup de racisme et malgré le fait qu'elle ne fut pas confrontée à de mauvaises aventures, elle dut y faire face à quelques reprises. Par exemple, lors d'une activité de bénévolat qu'elle réalisa dans un centre de personnes âgées, une dame ne voulut pas qu'elle s'assoie à côté d'elle pour le repas. Même si Jasmine n'en souffrit pas vraiment, la présence de ce racisme plus élevé devint une autre des raisons qui poussèrent Jasmine à s'installer au Canada pour terminer ses études.

L'arrivée au Canada

Il n'y a que quelques mois que Jasmine est installée au Québec. La transition fut très facile en raison des ressemblances entre la France et le Québec, mais aussi de la présence de son frère qui était déjà installé à Québec. Elle commença en septembre sa maîtrise en épidémiologie à l'Université Laval. Rapidement, elle se fit des amis tant africains que québécois. Il était important pour elle de s'entourer non seulement de membres de la communauté africaine, mais aussi de Québécois pour mieux comprendre leur culture. À son arrivée, les gens furent très ouverts et jusqu'à maintenant, elle n'a été confrontée à aucune forme de racisme. Elle trouve

que les gens ici sont beaucoup plus ouverts d'esprit, qu'ils n'ont pas peur d'aller vers elle, ce qu'elle apprécie grandement.

Contrairement à son expérience en France, la vie étudiante à Québec est très plaisante pour Jasmine. Non seulement la discipline est moins stricte, mais tout est plus simple quant aux horaires, aux cours et aux travaux hors cours. Elle trouve que la façon dont est organisé le système universitaire lui a permis de s'adapter encore plus facilement au Québec et de progresser.

Des valeurs différentes

Si Jasmine s'adapte facilement au Québec, il n'en reste pas moins qu'elle remarque quelques différences entre son pays d'accueil et son pays d'origine, principalement en ce qui a trait aux relations entre les membres de la famille et entre un jeune et son supérieur.

Au Burkina Faso, le vouvoiement est une preuve de respect envers une personne plus âgée. Le fait que les Québécois tutoient sans problème leurs professeurs ou des gens qu'ils connaissent à peine lui demanda un moment d'adaptation. Pour elle, le tutoiement est une façon de communiquer trop intime lorsqu'on ne connaît pas bien la personne. De ce fait, même dans les relations avec les membres de la famille, notamment avec les grands-parents, le vouvoiement est de rigueur au Burkina Faso. Cela représente une marque de respect. Dans son cas, Jasmine tutoya ses parents rapidement, mais ce fut vraiment une exception. Mis à part elle et ses frères, aucun autre membre de sa famille ne tutoie les autres. Pour démontrer un rapprochement, les Burkinabés ont plutôt l'habitude d'ajouter le surnom de tantie ou tonton avant le prénom de la personne, tout en continuant de la vouvoyer. Le rapport à l'autorité et les relations familiales sont pour le moment les principales différences de valeurs qu'elle constate entre le Québec et le Burkina Faso.

Un projet ambitieux

À la suite de ses nombreuses découvertes grâce à ses études internationales, un projet est né dans la tête de Jasmine. Après la fin de ses études, elle désire vivre ici encore quelques années dans le but d'acquérir une expérience internationale. Mais son but principal est de créer au Burkina Faso une structure de santé publique semblable à celle du Québec. Car si Jasmine aime le Québec, il est certain qu'elle désire retourner vivre dans son pays d'origine dans plusieurs années pour améliorer la qualité de vie au Burkina Faso et notamment son système de santé. Elle mise donc sur tout l'apprentissage qu'elle fait ici pour venir en aide à son pays en lui apportant un meilleur système de santé. Ce projet peut sembler ambitieux, mais Jasmine désire amener avec elle tout ce que le Canada lui aura appris pour aider les Burkinabés.

Recommandations

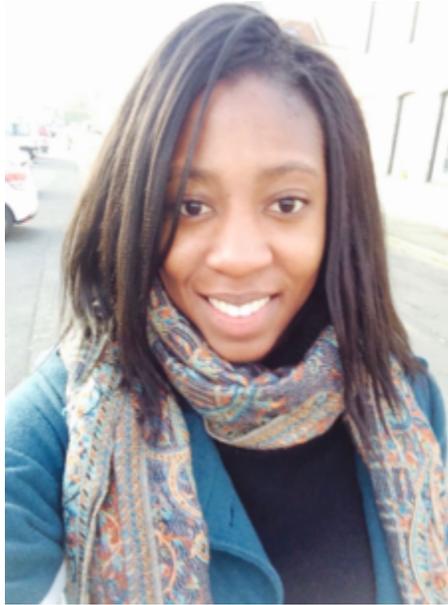
Ses recommandations pour les Africains désireux de venir s'installer ici sont simples : il ne faut pas avoir peur de découvrir le monde. Toutefois, il est bien important de se préparer à cette découverte. Elle recommande aussi de ne pas rester enfermé, de s'ouvrir aux autres sans peur de se faire rejeter. Les Québécois sont pour elle un peuple qui n'a pas peur des autres et qui est prêt à les accepter. Il ne faut donc pas avoir peur d'aller à la rencontre des Québécois et ne pas rester qu'avec des membres de la communauté africaine. Pour elle, il est plus facile d'apprendre des gens qui nous accueillent en les côtoyant plutôt qu'en les regardant et essayer de les comprendre.

Une petite note important selon elle : se préparer à l'hiver! Si cela paraît simple comme idée, c'est très important! La différence de climat peut être une rude épreuve si l'on n'est pas bien préparé.

Message aux Québécois et Québécoises

Il est important pour Jasmine de faire comprendre aux Québécois qu'il ne faut pas avoir peur de la différence. Elle comprend toutefois qu'il n'est pas simple de prendre en charge des gens qui arrivent d'un pays très différent et dont les valeurs et la culture sont très différentes. Mais, selon elle, il est important pour les Québécois d'apprendre à connaître les immigrants, de connaître leur histoire. Car s'ils ont décidé d'immigrer, c'est qu'il y a une raison, une histoire derrière cela. C'est en comprenant cette histoire qu'on peut plus facilement leur faire une place dans notre société. Un dernier point qu'elle trouve important d'ajouter dans son message : on ne sait jamais ce que ces immigrants pourront faire pour le Québec. En les refusant, nous refusons peut-être des personnes qui pourront faire grandir le Québec et ses habitants!

QUÉBEC AFRICAINE



Jasmine Sawadogo

Arthur Zagré

MATHIEU DION JOBIN

Arthur est originaire de la ville de Ouagadougou, au Burkina Faso. Ses frères et lui y passèrent leur enfance, alternant entre les bancs d'école et les terrains de sport. Comme c'est le cas de beaucoup de jeunes au Burkina Faso, le football, qu'on appelle « soccer » au Québec, était l'un de ses passe-temps préférés. Après avoir terminé ses études secondaires dans son pays, il décida de quitter la maison et le Burkina afin de continuer ses études au niveau universitaire.

Choisir le Québec

Plusieurs options s'offraient alors à lui. Certaines écoles supérieures aux États-Unis et dans des villes canadiennes attirèrent son attention, mais la ville de Québec apparut vite comme le choix idéal. Tout d'abord, la présence de quelques membres de sa famille déjà installés dans la ville de Québec était rassurante. Également, la langue pesa dans la balance. Bien que la langue maternelle d'Arthur soit le *mooré*, il parlait déjà couramment le français, langue d'enseignement dès l'école primaire au Burkina Faso.

Arthur arriva au Québec le 22 novembre 2014. En tenant compte de la température dans son pays d'origine et du mois de son arrivée, il n'est pas difficile d'imaginer qu'il eut un petit choc!

C'est plutôt cliché, mais la première chose qui m'a frappé, c'est le froid de l'hiver. Pourtant, je m'y attendais. Aujourd'hui, je me dis qu'il y a des choses que tu ne peux réellement réaliser sans les avoir préalablement vécues.

Afin de faciliter la transition, Arthur alla vivre avec son cousin pour le premier mois. Ensuite, il déménagea sur le campus de l'Université Laval dans une des résidences. Lors de notre rencontre, Arthur a décrit cette période comme étant celle de son adaptation. Il dut apprendre à se débrouiller par lui-même, à se responsabiliser, car même s'il possédait un certain réseau de soutien au Québec, sa famille immédiate n'était pas là.

Une difficulté à laquelle Arthur s'est heurté dans les premiers moments fut l'alimentation. Il a vite vu beaucoup de différences entre la cuisine québécoise et celle de son pays natal.

La plus grosse différence que je vois entre la nourriture ici et au Burkina Faso est dans le temps de préparation. Nous prenons beaucoup plus de temps à préparer des repas plus consistants et diversifiés.

Comme tout immigrant arrivant dans un nouveau pays, Arthur rechercha donc des épiceries spécialisées. Des commerces africains lui permirent de retrouver les épices et aliments appréciés.

L'adaptation à un nouvel environnement académique

Peu après son arrivée au Québec, Arthur débuta son programme en informatique à l'Université Laval. Le fait d'avoir déjà fréquenté l'université au Burkina Faso lui permit de s'ajuster rapidement. Le volume de travail requis ne le déstabilisa pas, car cela ressemblait à ce qu'il avait déjà vécu.

Par contre, même s'il parlait le français depuis sa tendre enfance, Arthur a mentionné la langue comme la première difficulté à laquelle il fit face dans le cadre académique.

Même si l'on parle la même langue, nous avons des accents fort différents et ne prononçons pas les mots pareillement. Dans les premiers mois, je devais souvent deviner certains mots que le professeur disait. Cela me demandait probablement plus d'efforts en classe, mais j'ai très bien composé avec la situation.

Le deuxième obstacle apparut lorsqu'il suivit un cours à distance pour la première fois. Arthur n'avait jamais été exposé à une telle forme d'enseignement par le web. Toutefois, il remarqua rapidement que la clé pour réussir dans de telles conditions est d'être bien organisé. Il fut donc extrêmement rigoureux dans la réalisation de ses travaux et réussit sans problème.

Concilier travail, loisirs et rencontres

L'une des réalités des jeunes immigrants est souvent qu'ils doivent travailler dur pour conserver une bonne situation financière, contrairement à plusieurs jeunes Québécois dont les parents sont là pour les soutenir. Même si ses études lui imposaient une charge de travail très exigeante, Arthur avait des factures à payer. Il se trouva donc un emploi dès son premier été au Québec. C'est vers le sport qu'il se tourna. Arthur postula auprès de l'Université Laval, en plus de différentes ligues civiles, et commença à arbitrer des matchs de soccer.

J'ai été arbitre au soccer pour les ligues au PEPS. Ensuite, j'ai également arbitré dans d'autres ligues organisées par les villes, ce qui m'a permis de me promener un peu partout et de connaître davantage les alentours. Étant donné que j'ai toujours pratiqué ce sport, je me suis dit que ce serait un environnement agréable pour travailler. En plus, je me disais que cela me permettrait de rencontrer des gens qui partagent l'un de mes intérêts.

Avec un peu de recul, Arthur est très heureux d'avoir pris cette décision. Il a d'ailleurs rencontré plusieurs de ses amis grâce au sport, que ce soit en arbitrant ou en le pratiquant.

Ce qui lui manque

Lorsque j'ai demandé à Arthur ce qui lui manque de chez lui, il m'a parlé de ses proches, évidemment. Ensuite, il me parla de certains traits de personnalité spécifiques aux gens de son pays. Par exemple, Arthur a remarqué que les gens ici sont très sérieux et, dans une certaine mesure, plutôt réservés, voire renfermés.

Pour donner un exemple, lorsqu'une personne fait le marché ici, elle est très concentrée sur la tâche à accomplir. Elle s'y rendra, effectuera ses achats et reviendra à la maison sans se soucier de ce qui se passe autour. Chez nous, on interagit beaucoup plus avec les gens autour de nous quand on va au marché. C'est la même chose si l'on croise régulièrement une même personne sur son chemin. Après un certain temps je la saluerai et nous finirons par dialoguer. Ici, je ne le fais pas, car j'ai l'impression que ce n'est pas dans la coutume.

Arthur me parla de cette camaraderie et du sentiment de collectivité qu'il adorait en Afrique. Il insista toutefois sur le fait que ces valeurs ne sont pas absentes au Québec; elles se manifestent différemment. Dès son arrivée, il se sentit très bien accueilli, ne se jugea jamais mis de côté et trouva toujours de l'aide quand il en avait besoin.

Projets futurs

Aujourd'hui, Arthur continue de travailler avec ardeur à l'université et termine tranquillement son parcours universitaire. Ses plans pour le futur ne sont pas définitifs. Bien qu'il envisage de travailler dans le domaine du développement de logiciels au Québec, il évalue aussi la possibilité de retourner au Burkina Faso. Se qualifiant d'aventurier, Arthur regarde également vers les États-Unis et le très gros marché que représente le Japon pour faire carrière. Avant cela, il souhaite avoir quelques années d'expérience professionnelle. Arthur est ambitieux et désire apprendre, c'est ce qui le motive dans la réalisation de ses projets.



Arthur Zagré

Burundi

Le Burundi est un pays enclavé d'Afrique de l'Est ayant comme pays frontaliers la République démocratique du Congo, le Rwanda et la Tanzanie. Il possède un grand rivage sur le lac Tanganyika. Avec une population de 11 millions d'habitants, le Burundi compte 18 provinces et 119 communes. Sa capitale, Bujumbura, est la ville la plus peuplée. Les langues officielles du Burundi sont le kirundi et le français, auxquelles s'ajoutent le kiswahili et l'anglais.

Depuis 1903, le Burundi faisait partie de l'Afrique orientale allemande. Après la Première Guerre mondiale, le pays tomba dans le giron belge qui s'appuyait sur l'aristocratie tutsie. L'indépendance du pays fut proclamée le 1er juillet 1962. Le roi Mwambutsa IV établit alors un régime de monarchie constitutionnelle qui fut aboli en 1966. Des conflits récurrents et meurtriers opposèrent Tutsis et Hutus en 1965, 1972, 1988 et pendant les années 90. En 2000, l'accord d'Arusha marqua le premier pas vers la paix civile et conduisit à une nouvelle constitution, toujours en vigueur. Néanmoins, le président Pierre Nkurunziza, élu en 2005 et réélu en 2010, entra en 2015 dans un troisième mandat transgressant les accords d'Arusha et replongeant ainsi le pays dans une crise violente.

De nos jours, de nombreux Burundais vivent en exil, notamment au Rwanda. Au pays de Nkurunziza, la conjoncture politique a fortement compromis la sécurité des citoyens. L'exercice autoritaire du pouvoir a conduit les autorités à réprimer violemment toute velléité démocratique, se servant souvent des *imbonerakure*, sorte de milices du parti majoritaire inféodé au pouvoir, pour semer la terreur à Bujumbura. La communauté internationale condamne le système politique burundais et réclame une structure plus démocratique, ainsi qu'une meilleure gouvernance. C'est à ce titre que l'Union Européenne a appliqué des sanctions contre le régime burundais, dénonçant une violation récurrente des droits de l'homme.

Pays essentiellement agricole, le Burundi accuse un grand retard sur les infrastructures, l'éducation et la santé publique. La corruption, l'impunité, la

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

pauvreté, la famine et l'instabilité politique sont des éléments qui y minent la paix et la sécurité, d'où la fuite des citoyens vers les pays voisins.

Pierre Claver Niyonkuru

MARIE-HÉLÈNE DESJARDINS

Originaire de la banlieue de Bujumbura, capitale du Burundi, Pierre Claver Niyonkuru fut un enfant heureux. En effet, il eut la chance d'avoir une famille aimante qui fit tout pour le voir réussir :

Ma maman et mes sœurs sont les personnes auxquelles j'attribue ce que je suis aujourd'hui. Elles n'ont rien ménagé pour me donner tout ce dont j'avais besoin, malgré la limite de leurs moyens.

Enfance

Ses parents étaient tous deux des enseignants au primaire, un métier qui n'était pas très valorisé. Malgré cela, son père s'assura que ses six enfants fréquentent les bonnes écoles et qu'ils aient la meilleure éducation possible : « Il a tout mis en œuvre pour que ce rêve soit réalisé, parfois au détriment du reste de la famille. » Tous ses enfants lui sont d'ailleurs très reconnaissants pour les sacrifices qu'il fit tous les jours pour leur procurer la meilleure vie possible.

En plus de recevoir tout l'amour dont un enfant peut rêver, Pierre, l'aîné, bénéficia du soutien de sa collectivité, et ce, à toutes les étapes de sa vie. La banlieue de Bujumbura est un endroit où il faisait bon vivre et

où les habitants se soutenaient mutuellement, ce qui fut essentiel au bon développement de Pierre. Son enfance fut équilibrée et il était entouré d'amour.

Le départ du Burundi

Pierre Claver Niyonkuru reçut une bonne éducation, ce qui l'amena à trouver un bon emploi. C'est d'ailleurs pour des raisons liées à sa carrière qu'il prit la décision de quitter son pays natal en 2001. Toutefois, d'autres raisons le poussèrent à ne pas y revenir par la suite : « C'est la guerre qui m'a fait décider de ne pas y retourner. Je l'avais vécue et j'en avais marre ».

Le premier arrêt de Pierre fut les États-Unis. Il obtint un contrat au siège social de l'organisation pour laquelle il travaillait dans son pays natal. Lorsque son contrat se termina, il quitta les États-Unis pour se diriger vers le Canada, plus précisément vers la ville de Toronto.

J'avais choisi le Canada parce que j'ai toujours cru que c'était un pays dont je partageais les valeurs.

L'intégration au Canada

Dès son arrivée à Toronto, Pierre fut accueilli par un organisme chrétien. L'accueil fut chaleureux et fraternel. De plus, un autre homme d'origine tanzanienne (la Tanzanie étant un pays voisin du Burundi) y fut accueilli au même moment, ce qui facilita leur intégration mutuelle. Après une semaine dans la maison de l'organisme, Pierre quitta vers le centre-ville de Toronto où un ami l'attendait. Cet ami l'accompagna tout au long de son intégration dans la grande ville. Ainsi, Pierre fut plus confiant et fin prêt à débiter sa nouvelle vie, dans un nouveau pays. « J'ai tout de suite commencé à faire des petits boulots à gauche et à droite. Je lui suis reconnaissant pour sa disponibilité. »

Après cinq années de résidence à Toronto, Pierre partit à Québec afin d'étudier à l'Université Laval. Il voulait reprendre ses études en tant que francophone et les frais de scolarité étaient moins élevés à Québec qu'à Toronto. Toutefois, il n'avait qu'une idée en tête, celle de terminer rapidement ses études pour retourner à Toronto.

Ayant déjà vécu cinq ans au Canada, son intégration dans la ville de Québec se passa sans anicroche. De plus, ce n'était pas sa première visite dans la vieille ville, ce qui aida grandement à diminuer son sentiment d'être dans l'inconnu.

Je parlais déjà français, j'allais à l'école, j'habitais seul, ma famille, c'était mes amis et connaissances. Je suis catholique pratiquant, je n'ai donc pas eu beaucoup de difficultés sur le plan religieux ni sur les traditions.

Le système politique ne lui causait aucun problème, car l'essentiel pour lui était d'être loin de la guerre, ce qui était tellement positif. Les habitants de la ville de Québec étaient sympathiques envers lui et il passa de très bons moments à découvrir cette nouvelle ville. Les seuls problèmes furent, d'une part, nos hivers québécois qu'il trouva et trouve encore très peu supportables et, d'autre part, la difficulté à obtenir un emploi.

J'ai réalisé qu'au Québec, il est difficile pour un étranger, surtout un noir, de trouver un emploi décent. Et quand il en trouve un, c'est presque toujours les emplois que les Québécois "pures laines" ne veulent pas prendre.

La vie au Canada

Les valeurs diffèrent d'une culture à l'autre, mais Pierre Claver Niyonkuru dit apprécier et partager l'essentiel des valeurs québécoises. Toutefois, il y voit plusieurs lacunes, entre autres une tendance à l'hypocrisie et trop de rectitude politique : « Bien souvent, les gens disent une chose alors qu'ils pensent le contraire et ne veulent pas offusquer l'autre parce qu'ils craignent de se faire juger et disent alors ce que l'autre veut entendre ». Ces valeurs font que le peuple québécois est parfois difficile à saisir, car on doit toujours se demander si ce qui est dit est réellement pensé, ou si c'est simplement dit pour faire plaisir ou pour éviter l'affrontement.

Une autre lacune est la discrimination systémique dont sont victimes certains groupes sociaux, par exemple les immigrants, les Amérindiens, les musulmans, les femmes et les noirs.

Je crois sincèrement que c'est une discrimination très solide et difficile à résoudre, car elle est érigée en système. Pour y remédier, il faudra une bonne dose de volonté de tous les acteurs, à commencer par les plus influents.

Dans plusieurs situations, les Québécois vont juger négativement les personnes issues d'autres cultures, et ce, sans raison réelle. Pourtant, c'est quelque chose qui doit être corrigé pour faciliter l'intégration de personnes ayant besoin d'aide ou désirant vivre une vie meilleure.

Une dernière lacune quant aux valeurs québécoises concerne les relations parents-enfants. Ayant eu une enfance remplie d'amour et de soutien parental, Pierre estime que les Québécois ont une façon parfois matérialiste d'élever les enfants. Bien entendu, cette lacune n'est pas associée à toutes les familles, mais elle est bien présente dans notre société.

Je le remarque surtout depuis que j'habite en Occident, où les enfants ont matériellement tout, mais ne voient pas leurs parents ou ne passent pas des moments de qualité avec eux, car ils doivent travailler tout le temps. Moi, mon accès au matériel était limité, mais j'ai toujours été bien entouré.

Les impressions de Pierre sur la culture québécoise sont demeurées

relativement stables au fil des années, excepté celle relative à l'emploi : « J'ai compris que le Québec est une terre d'accueil magnifique, mais on veut des immigrants qui viennent faire ce que les "pures laines" ne veulent plus faire. » Malgré cette difficulté, il vit actuellement très bien avec son entourage québécois et s'est fait beaucoup d'amis et de connaissances. Depuis 2013, il renoua avec ses origines en communiquant davantage avec sa famille et ses connaissances demeurées au Burundi. « J'ai compris avec le temps que, malgré les difficultés qu'il y a, c'est le seul pays au monde où je suis citoyen à part entière. »

Les Québécois et l'Afrique

Selon lui, une majorité de Québécois perçoivent l'Afrique très négativement et ont d'immenses préjugés sur ce continent sans jamais y avoir mis les pieds. Ces fausses idées et impressions sont malheureusement véhiculées par les médias et leur message négatif sur l'Afrique et ses habitants. Lorsqu'il est fait mention de l'Afrique dans les bulletins de nouvelles, c'est toujours pour présenter de mauvaises nouvelles. Pourtant, comme partout ailleurs, il n'y a pas que du mauvais. Ce sont les médias qui ont choisi de dévaloriser ce continent, ce serait maintenant à eux de remédier à la situation en présentant les bons coups et pas seulement la pauvreté, la guerre et les crimes.

L'Afrique est un continent de 54 pays, il y a sans doute des problèmes, comme partout ailleurs, mais il y a certainement des aspects très positifs en Afrique. Pourquoi ne pas les montrer au monde?

Recommandations

Pour une meilleure intégration des immigrants lors de leur arrivée au Canada, Pierre Claver Niyonkuru précise qu'il faudrait que le peuple québécois les accepte comme étant des Québécois à part entière, afin qu'ils puissent s'épanouir pleinement.

J'ai toujours de la peine quand je réalise que dans mon entourage, il y a des gens qui ont effectué des études jusqu'au doctorat, mais qui finissent par travailler comme plongeurs dans des restaurants. Ils perdent espoir, ils sont frustrés et ils ne croient plus au rêve québécois qu'ils avaient à leur arrivée. Et nous, en tant que société, nous perdons, car on a trop investi pour très peu de retombées.

Pour que les Québécois puissent penser de cette manière, le gouvernement devra changer sa façon de présenter les immigrants. Ce sont de grandes étapes pour un pays, mais elles sont essentielles pour un meilleur vivre-ensemble. Les immigrants veulent s'intégrer, se plient en majorité à notre culture et à nos valeurs, et en retour, nous leur fournissons un travail

dévalorisant et nous nous intéressons peu à eux. Il faut commencer à les considérer comme des citoyens à part entière et non comme des réfugiés qui viennent voler nos emplois et notre argent.

Message aux Québécois

La plus grande étape en temps que société est d'accepter les immigrants, mais comment faire? Le message de Pierre est simple : vaincre la peur. C'est l'Humain qui se crée une peur face à quelque chose qui ne doit pas être craint.

Ces gens que nous craignons, ce sont nos semblables, accueillons-les car nous aussi, nous avons été accueillis. Le Québec est une terre d'immigration et, en tant que peuple, nous devons notre survie, entre autres, à l'arrivée de ces immigrants. Le monde change, il est devenu un véritable village, le changement est inévitable. Changeons avec le monde, sinon, nous aurons et la peur et le changement, et nous serons des perdants sur toute la ligne.

Changer une mentalité est un travail de dur labeur qui peut durer toute une vie. Trop longtemps, notre peuple s'est créé des craintes envers des gens qui ne méritent pas d'être traités de la sorte. Personne ne décide de son pays et de sa situation de naissance. Pourquoi ne pas nous ouvrir réellement aux autres cultures et essayer de les comprendre, au lieu de les décourager et de les dénigrer?



Pierre Claver Niyonkuru

Iris Ntore

MYRIAM LAFOREST-ROUTHIER

Iris a passé les cinq premières années de son enfance à Bujumbura, la capitale de son pays natal. Puis elle a commencé à voyager. En effet, le travail de son père les a amenées, ses sœurs et elle, à vivre au Rwanda, ainsi que dans la République démocratique du Congo. Elle retourna vivre au Burundi quelques années avant de quitter le pays pour terminer ses études.

Ensuite vint l'Europe

Âgée de 19 ans seulement, nouvelle arrivante en France, Iris s'inscrit à l'Université de Saint-Étienne. Elle garda tout de même contact avec un bon ami, qui devint, vers la fin de ses études en France, son mari. Un mariage religieux en Belgique et un mariage civil en France les unissent maintenant pour toujours. Après quatre ans parmi les Français, cette jeune Africaine quitta de nouveau son domicile pour s'établir avec son mari dans un tout autre coin du globe, le Canada, afin d'y poursuivre ses études.

Puis le Canada

Le 23 août 2012, Iris et son mari arrivèrent à Québec. Nouveaux mariés, nouveaux arrivants, nouveau continent, les changements ne

manquèrent pas! Sa première année à Québec fut occupée à la fois par ses études de baccalauréat en sociologie et par une grossesse. Iris mit au monde une petite fille en septembre 2013; elle quitta alors les bancs d'école de l'Université Laval pour cajoler sa petite pendant un congé de maternité qui lui donna l'occasion de découvrir les séries télévisées québécoises. Iris décida ensuite de se lancer dans une maîtrise en sociologie à partir de septembre 2014. Pouvant comparer plusieurs systèmes universitaires, Iris m'a confié que « c'est plus enrichissant d'étudier ici [au Québec] qu'en France ». Les bonheurs ne cessèrent de pleuvoir sur le couple qui accueillit un petit garçon en janvier 2016.

Des difficultés à surmonter

En arrivant au Québec, Iris rencontra plusieurs obstacles à son intégration. L'accent québécois est tellement particulier qu'il lui donna du fil à retordre dès le début. Elle m'a raconté qu'à son arrivée au Québec, le douanier l'a gentiment accueillie d'un « Bonjour ». Une fois les formalités complétées, celui-ci lui a souhaité la bienvenue au Canada, puis l'a saluée d'un dernier « Bonjour ». Or cet emploi de « bonjour » pour dire au revoir était pour elle inhabituel si bien qu'elle ne savait pas comment réagir ni quoi dire. Cette anecdote la fait encore rire après quatre ans. En plus de l'accent, Iris a eu de la difficulté à maîtriser les expressions typiques québécoises. Elle s'aida beaucoup de l'anglais pour comprendre certaines d'entre elles. Outre la langue, le coût de la vie eut un réel impact sur Iris. Elle découvrit qu'il est dispendieux de vivre à Québec, plus précisément l'achat de nourriture de bonne qualité et l'abonnement à des forfaits de téléphonie mobile.

Alors qu'elle a légèrement ressenti le racisme en France, Iris trouve les Québécois très accueillants et ouverts. C'est avec le temps qu'elle a observé quelques marques de racisme, mais qui ne l'ont jamais touchée personnellement. Elle soutient aussi qu'il y a souvent des malaises, car « les Québécois ne sont tellement pas habitués à voir des Africains que c'est difficile pour eux de créer des liens. »

Ah, les enfants!

Iris accoucha de deux magnifiques enfants en santé ici à Québec. Aujourd'hui, elle raconte que ce n'est pas facile d'avoir des enfants au Québec. Loin de sa famille et de la communauté africaine à laquelle elle a été habituée, elle se sent bien seule dans son logement avec son mari pour s'occuper de sa fille de 3 ans et de son garçon de 10 mois. Les repères culturels présents en Afrique lui manquent beaucoup. On la sent un peu nostalgique de ne pas avoir accès à toute l'aide qu'elle aurait eue en Afrique pour élever ses enfants. Elle soutient par contre qu'il y a des avantages à élever ses enfants à Québec : « On est plus proche de ses enfants, il y a

une meilleure relation, mais ce n'est pas évident ». De plus, elle souligne que la maternité demande beaucoup d'organisation et d'adaptation, mais que le système mis en place par l'État aide énormément.

L'hiver québécois

Avec les enfants viennent aussi les sorties à l'extérieur. Iris mise sur ses enfants pour se convaincre de sortir de la maison pendant l'hiver. Elle concède qu'il est important de mettre le nez dehors par temps froid, même si l'envie n'y est pas, simplement pour voir le soleil et se remonter le moral. Pour elle, l'hiver québécois, « c'est long, c'est vraiment long! ». Par contre, le froid de l'hiver au Québec est plus supportable que celui de la France, car il n'y a pas d'humidité. De plus, nos bâtiments sont prêts à affronter l'hiver. Les classes de cours, tout comme les appartements, sont beaucoup mieux chauffés et isolés qu'en France. Pour conclure sur son expérience avec l'hiver, elle a réaffirmé que « c'est beaucoup plus supportable, mais c'est la durée qui est vraiment pénible. »

Une histoire de valeurs

Iris a souligné, lors de notre entrevue, qu'elle trouvait impressionnant de voir à quel point les Québécois sont proches de leur famille. En effet, il serait très déchirant pour eux de voir leur enfant quitter le pays pour s'établir ailleurs et c'est ce qu'elle trouve émouvant. Cependant, la plus grande valeur des Québécois restera le respect : « Ils respectent qui tu es, ce que tu fais, ton espace et j'apprécie vraiment ça ». De plus, la place des femmes dans notre société et nos familles est très appréciée par Iris. En effet, elle concède qu'il est plaisant que les hommes soient aussi utiles que les femmes dans les tâches domestiques. La force de caractère des femmes est autorisée ici au Québec, alors qu'elle l'est beaucoup moins au Burundi.

Aujourd'hui

Depuis maintenant quatre ans, Iris vit ici, à Québec. Ses cours de maîtrise en sociologie sont terminés, mais il lui reste à compléter la rédaction finale de son mémoire pour obtenir son diplôme. Ainsi, elle fréquente toujours le campus de l'Université Laval. Elle garde contact avec sa famille burundaise grâce aux médias sociaux et à toutes les applications disponibles pour discuter d'un pays à l'autre, car on peut sortir une femme de l'Afrique, mais jamais nous ne pourrons sortir l'Afrique de cette femme.



Myriam Myriam Laforest-Routhier et Iris
Ntore

Athanase Rwamo

CATHERINE HEPPELL

Athanase Rwamo grandit au sein d'une famille chrétienne de douze enfants dont le père était proche des missionnaires, ce qui lui permit d'envoyer ses enfants à l'école. Tout au long de son enfance, Athanase fut témoin de conditions de vie misérables au Burundi et de conflits incessants.

La vie avant de quitter le pays

Le Burundi d'Athanase Rwamo, petit pays de 27 834 km² et dont 93 % de la population vit avec moins de deux dollars par jour, est classé parmi les pays les plus pauvres d'Afrique. Depuis l'indépendance, il a été marqué par des guerres ethniques qui ont laissé beaucoup d'orphelins, abandonnés à eux-mêmes et ne pouvant pas aller à l'école. Athanase évolua dans un pays où la liberté de s'exprimer était impossible, seule la liberté de penser était possible... S'opposer au pouvoir pouvait conduire à la peine de mort. Les Burundais et Burundaises étaient donc obligés de conserver leurs opinions pour eux-mêmes.

On a la liberté de penser, mais on ne peut pas l'exprimer. Si on n'est pas pour le pouvoir, on vous tue. On garde tout à l'intérieur et cela tue mentalement quand on n'arrive pas à dégager ce qu'il se cache à l'intérieur.

Athanase Rwamo poursuit ses études à l'Université nationale du Zaïre (République démocratique du Congo) en sciences politiques et administratives et occupa d'abord un emploi au sein du ministère de l'Intérieur avant de s'impliquer dans la grande et noble cause des enfants de la rue. M. Rwamo a eu quatre enfants, soit trois garçons et une fille.

Du Burundi vers le Québec

Athanase Rwamo vint en sol québécois à plusieurs reprises pour suivre des formations ou encore assister à des conférences avant de s'établir officiellement au Québec. « Le Burundi était dans une situation de quasi guerre. Nous, la société civile, étions les plus menacés, donc certains sont partis en Europe, certains sont venus ici », explique-t-il. Ce n'est toutefois pas seulement la violence au Burundi qui le fit partir. Il souhaitait aussi rejoindre ses deux fils déjà installés à Québec pour leurs études. La langue française l'incita également à choisir le Québec plutôt que l'Europe.

Athanase m'a confié que quitter son pays d'origine fut une épreuve très difficile, même en sachant que c'était pour le mieux.

Aucun n'immigrant n'éprouve de la joie à quitter son pays, car il doit le faire malgré lui, à cause d'une contrainte comme la guerre. En quittant notre pays, on laisse nos familles, nos biens dont nous ne savons pas ce que l'avenir leur réserve. Peut-être qu'ils seront détruits. Si on réussit à s'échapper, c'est déjà beaucoup. Il faudrait que l'autre aille l'amabilité de nous accueillir.

Arrivée au Québec

Athanase Rwamo réside dans la Ville de Québec depuis maintenant trois ans. M. Rwamo dit, somme toute, ne pas avoir eu de problèmes majeurs d'intégration. Il a d'abord été accueilli par la communauté du quartier Maizerets, dans le secteur de Limoilou où il s'est établi. Étant catholique pratiquant, ses premiers échanges avec la population québécoise se firent d'abord dans la paroisse. Des prêtres et religieuses lui ont confié certaines tâches diverses, dont celle de donner des cours de français aux allophones.

Ce premier contact m'a permis de m'intégrer et de faire connaissance avec certaines réalités québécoises. En enseignant le français, je devais beaucoup lire et enseigner aux gens la culture québécoise. Donc je n'avais pas le choix de lire et de m'informer pour connaître moi-même cette culture.

Environ six mois plus tard, on lui a demandé de siéger au Conseil de quartier de Limoilou. C'est grâce à ces expériences bénévoles qu'il put ensuite décrocher son premier travail rémunéré à Québec au sein d'Entraide Agape, un organisme soutenu par Centraide. Son mandat consistait à développer une base de données ainsi qu'un bulletin d'information. Il bénéficia d'une prolongation de ce contrat pour six mois additionnels et

œuvra pour un programme qui expédiait des vêtements dans des pays défavorisés et pour un autre qui s'occupait des personnes âgées. Finalement, Athanase Rwamo travailla pendant trois mois pour La Maison Dauphine de Québec qui vient en aide aux enfants de la rue. Ayant atteint l'âge normal de la retraite au Québec, il devint ensuite beaucoup plus difficile à Athanase de se trouver du travail.

C'est dur, la situation financière, mais ma femme et mon fils ont des emplois, alors nous nous soutenons à trois. Je travaille à la mise sur pied d'un travail autonome, car malgré mon âge, je suis encore en santé et en forme et j'aimerais être consultant pour les enfants en difficulté.

La vie à Québec

« Le plus difficile, c'est l'hiver! Le plus froid chez moi était 15 degrés », s'exclame Athanase Rwamo. En effet, la température semble avoir été le plus grand choc auquel M. Rwamo a dû faire face au Québec.

Athanase Rwamo trouve que les gens sont très gentils, mais que la culture québécoise est très différente de la sienne. Même si la religion principale au Québec est le catholicisme tout comme dans son pays d'origine, il soutient que le Québec est surtout catholique « par les noms ». Il fait notamment référence aux noms donnés aux institutions, villes, villages, tels que Saint-Hubert ou Saint-Jean-Sur-Richelieu, dont les noms font référence à la sainteté. « Quand on arrive, on pense qu'on va trouver la même ferveur religieuse qu'au Burundi, mais pas du tout », dit-il.

Athanase Rwamo mentionne qu'un des avantages de vivre au Québec est la démocratie. Ici, les immigrants ont le droit de parler, de s'exprimer et de dévoiler leurs opinions. De plus, au Québec il y a une classe moyenne, ce qui est une différence majeure en comparaison de son pays d'origine. Dans son pays, il y a les pauvres ou les riches, sans juste milieu, tandis qu'au Québec, la grande majorité de la population fait partie de la classe moyenne. « Autant les riches et les pauvres ont accès aux marchés ici. Dans mon pays, on vit surtout de ce qu'on produit ». D'ailleurs, M. Rwamo dit qu'au Burundi, il n'est tout simplement pas possible de vivre du salaire minimum tandis qu'au Québec, c'est possible même si ce n'est pas nécessairement facile. Au Burundi, une personne ayant un salaire minimum pratique toujours une deuxième activité : soit elle cultive la terre, soit elle a une petite boutique pour subvenir à ses besoins.

Athanase Rwamo ne semble pas avoir vécu d'expériences de racisme ou de préjugés, même s'il a été quelquefois confronté à des personnes tenant des propos peu flatteurs envers les immigrants. M. Rwamo cite d'ailleurs quelques-uns de ces propos tels que « moi j'aime les étrangers, mais chez eux, pas ici » ou encore « toi je te tolère, mais je n'aime pas voir les arabes ».

Un regard vers l'avenir

Pour être heureux, il faut rendre l'autre heureux. En aidant les immigrants, on se fait également un cadeau en tant que québécois. Il faut être solidaires, soutient-il en s'adressant aux Québécois.

Pour Athanase Rwamo, devoir vivre dans un autre pays par contrainte est une triste réalité à laquelle sa famille et lui doivent faire face.

Mon pays me manque bien sûr, mais j'essaie de m'intégrer ici pour ne pas avoir le cœur en l'air. Je dois penser à mes enfants, me stabiliser. Si les enfants voient un père instable ou inquiet, ils ressentiront la même chose. Il faut mener la lutte au quotidien.

En écoutant les propos de M. Rwamo, on réalise à quel point le processus d'immigration est difficile. Plusieurs se découragent et demeurent sur l'aide sociale. Pour faciliter le processus, Athanase Rwamo conseille avant tout aux futurs immigrants de se laisser accompagner.

Il faut absolument que l'immigrant passe par ces structures sinon il sera désorienté. En fait, il y a tout ici pour les immigrants. L'État a mis sur pieds beaucoup de structures pour accueillir les immigrants.

Les réseaux sociaux permettent d'ailleurs aux immigrants de garder le contact avec leur famille, selon lui. On ne peut jamais être seul, à moins qu'on le veuille vraiment.

Quel message Athanase Rwamo donnerait aux Québécois à propos de leurs inquiétudes éventuelles face aux immigrants? Il explique « qu'à un certain moment, ils ont aussi raison d'être inquiets. Avec l'immigration massive, on donne beaucoup d'argent, tandis que les autochtones continuent de souffrir ou que nous devons toujours vivre avec le salaire minimum. Il faut absolument être ouvert et aider les autres! ».

En concluant sur ces sages paroles, voici une photo de la famille de celui qui a su éveiller en nous un mélange d'émotions teinté de tristesse, d'espoir, de joie. D'ailleurs, je tiens à souligner que son engagement au service de la communauté lui a valu plusieurs prix de reconnaissance, dont le Prix des Nations Unies pour la lutte contre la pauvreté remis à New York le 9 septembre 1999 et le Prix des Nations Unies pour la Société civile remis le 8 décembre 2001 à Vienne. Vous pouvez d'ailleurs en savoir plus en lisant son livre « LA RUE, refuge et calvaire », dont il a eu la délicatesse de nous offrir un exemplaire.



Athanase Rwamo et sa famille

Cameroun

Le Cameroun est un pays d'Afrique centrale possédant une belle diversité climatologique, géographique, humaine et culturelle, lui valant le qualificatif d'« Afrique en miniature ». Étendu sur 475 442 km², il compte environ 23 millions d'habitants. Les Camerounais utilisent comme langues officielles le français et l'anglais, mais le pays comporte plus de 242 langues locales. De nombreux peuples y cohabitent, tels que les Peuls, les Kirdis, les Bamiléks, les Tikars, les Betis, les Yabassi, les Dibom et les Sawa.

Le nom du Cameroun est d'origine portugaise. Ce furent en effet des marins portugais qui, entrant dans l'estuaire du fleuve Wouri en 1472, s'extasièrent devant l'abondance de crevettes et le nommèrent *Rio dos Camaroes* (rivière des crevettes). Par dérivation successive, il fut nommé Kamerun par les Allemands et finalement Cameroun.

Fait notable, le Cameroun n'a jamais été une colonie. Territoire sous protectorat allemand jusqu'à la fin de la Première guerre mondiale, il fut placé sous tutelle françaises et anglaise jusqu'à son indépendance, en 1960.

De l'époque précoloniale à nos jours, les peuples camerounais, hétérogènes, présentent plusieurs formes d'organisation sociale : on retrouve de vastes tribus où l'on distingue des royaumes, des lamidats, des chefferies, mais aussi des peuples nomades ayant adopté la transhumance.

Si le Cameroun est parmi les pays les plus scolarisés au sud du Sahara, son économie est demeurée agricole et artisanale. La capitale, Yaoundé, est le centre administratif le plus important du pays, alors que la ville portuaire de Douala reste la capitale économique. Dans ces milieux urbains, l'insalubrité des quartiers populeux contraste avec la splendeur des quartiers résidentiels cossus. Le clivage social est tout aussi pénalisant pour les populations rurales, de plus en plus contraintes à l'exode vers la ville.

Suite à son indépendance, le Cameroun fut présidé pendant 22 ans par Amadou Ahidjo, qui démissionna en 1982. Vint alors au pouvoir l'actuel président Paul Biya. 35 ans plus tard, sa succession suscite aujourd'hui de nombreux questionnements et craintes.

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

Pays en voie de développement, le Cameroun connaît des insuffisances en infrastructures, ce qui limite ses possibilités de développement. Le nord du Cameroun est également victime du terrorisme islamique.

Félix Emmanuel Tchagoue Datchoua

MANON COLONNA D'ISTRIA

À brebis tondue, Dieu mesure le vent

Félix Emmanuel Tchagoue Datchoua est arrivé au Québec le 5 septembre 2013. Il y a rencontré Davina à qui il s'est uni en 2015, peu avant la naissance de leur fils. En plus d'être le roi du billard, Félix est ingénieur statisticien et économiste (ISE). Après l'obtention de son diplôme, il décida de poursuivre au doctorat en sciences économiques. C'est ce qui l'amena à l'Université Laval et à Québec.

Décision de quitter le Cameroun

Félix quitta d'abord le Cameroun, son pays d'origine, pour le Sénégal en 2008. Il fut admis à l'ENSAE – Sénégal à la suite du Concours de sélection des Ingénieurs statisticiens économistes, organisé par le CAPESA de Paris. Après avoir terminé ses études d'ingénieur, il travailla sur l'Enquête démographique et de santé à indicateurs multiples (EDS-MICS) avec l'Agence nationale de la statistique et de la démographie du Sénégal et USAID (Fond d'aide au développement des États-Unis) jusqu'en 2013. Il enseigna à cette même période des cours de statistiques (paramétriques et non-paramétriques), de macro-économie et de micro-économie à l'ENSAE

et à l'Université de Bambey. Il appréciait de pouvoir ainsi vivre sur le terrain et enseigner les matières qu'il aimait, ce qui lui permettait de s'approprier davantage ce savoir et de trouver les mots pour bien le communiquer. Attiré par une carrière d'enseignant des universités plutôt que par une carrière d'ingénieur, il décida de quitter son cocon pour accéder au statut de « docteur ». Assistant de recherche au Centre de recherche et d'économie du développement du Sénégal, il n'était cité dans ses articles qu'en tant qu'ingénieur et souhaitait devenir « professeur ».

Il refusa une première admission à l'Université Laval en 2011, puis l'accepta en 2013. Le choix de la province de Québec se fit aisément, Félix ayant pour volonté d'approfondir l'anglais et de repartir bilingue de l'Amérique, tout en étudiant en français. Selon lui, le Canada est un pays qui a réussi son bilinguisme – le seul pays, avec le Cameroun, son pays d'origine, dont le français et l'anglais sont les langues officielles. Puis s'en vint le choix du domaine d'étude : possédant une formation de mathématicien, il décida de se spécialiser en économie appliquée aux sciences sociales. C'est ainsi que le 5 septembre 2013, il atterrit au Canada muni d'une admission à l'Université Laval et d'une bourse d'excellence.

Arrivée à Québec

En arrivant, Félix était seul et ne savait pas comment se rendre à l'Université Laval. Il ne savait pas non plus qui, sur le campus, pourrait l'accueillir ou l'héberger, comment allait se passer son futur programme... D'abord installé chez la grande sœur d'une amie, il déménagea ensuite dans un appartement à Sainte-Foy, puis obtint une chambre en résidence, sur le campus de l'Université Laval. Il s'intégra facilement grâce à des amis de Dakar qui s'y trouvaient déjà, qui le soutinrent et le préparèrent à son nouveau milieu de vie. L'un de ses camarades, arrivé au Québec depuis 2011, lui expliqua le fonctionnement de l'Université et du programme. Le BVE (Bureau de la vie étudiante) de l'Université Laval et son activité de parrainage facilitèrent son intégration, tout comme l'appui des étudiants du doctorat en économie qui réunirent les nouveaux et leur donnèrent des conseils pour réussir leur arrivée.

Le Québec est une société riche. Si vous êtes bloqué quelque part et que vous ouvrez la bouche pour demander, vous aurez des retours positifs.

Une autre expérience positive pour Félix fut sa rencontre avec l'Association des étudiants camerounais et le partage évangélique avec d'autres étudiants catholiques au pavillon Lemieux du campus de l'Université Laval. Plusieurs activités y sont offertes, comme la table du pain, la table à café, la rencontre de l'agent pastoral. Félix considère l'un d'entre eux, Jean Bernard Rousseau, comme « son grand frère Québécois », car il est ouvert et solidaire. En riant, il dit de lui : « et pourtant il est Québécois! ». La facilité

de Félix à aller vers l'autre facilita son intégration. Tout semblait se profiler sous les meilleurs auspices.

Mais le 10 octobre 2013, à peine un mois après son arrivée, Félix fut victime d'un accident de la route suivi d'un délit de fuite. Percuté alors qu'il était en vélo par un conducteur qui, en tentant de doubler un véhicule immobilisé, s'est retrouvé sur le trottoir opposé, il fut blessé. Il dut ensuite redoubler d'efforts pour suivre ses cours. Heureusement, l'accident ne l'empêcha pas d'obtenir de très bons résultats.

Félix n'était pas au bout de ses peines : il fut mis hors de son programme à la suite d'une erreur humaine. En effet, un de ses cahiers d'examen fut oublié à la correction, ce qui le mit en situation d'échec. Bien que ce cahier ait été retrouvé par la suite, il était trop tard, la décision ne pouvait être modifiée, lui dit-on. Félix reçut seulement quelques excuses et on lui parla d'une seule solution, celle de le rétrograder à la maîtrise, car il était trop tard pour postuler ailleurs.

Après l'accident et la perte du cahier, Félix fut victime d'un problème administratif de taille. Il n'obtint qu'un permis d'études de deux mois, délivré et renouvelé indéfiniment. Or, sans ce permis d'études, il lui était impossible de travailler plus de 20 h par semaine et de déposer son mémoire. Il avait perdu sa bourse à cause de son changement de programme universitaire.

Les obstacles s'accumulaient depuis son arrivée : une session difficile faite de peu de sommeil et de beaucoup de travail, la perte de sa copie et la situation d'échec qui s'ensuivit. Son temps se partageait entre la résidence, la salle d'étude et la salle de cours, sans jamais de repos. Autre déception : sans aucun cours en anglais, son rêve de bilinguisme s'effritait. Triste bilan : une première année de doctorat couronnée par un échec, une deuxième à cheval entre maîtrise et emploi jusqu'à la fin de l'année 2015, puis l'attente anxieuse de la réponse des services d'immigration chaque fois qu'il devait renouveler son permis d'études. À la limite de la dépression, Félix pensa à tout lâcher pour retourner au Cameroun.

Il n'y a aucun moyen de sortie pour un « étudiant étranger ».

Cependant, tout ne fut pas que négatif. Félix est satisfait de sa formation qu'il estime de très bonne qualité, ainsi que des enseignants qu'il trouve très ouverts et accueillants, lui offrant la possibilité d'échanger avec eux autant que de rencontrer des grands noms de son domaine. Surtout, Québec lui a permis de rencontrer son épouse et lui a donné un fils qui illumine sa vie actuelle.

Félix aujourd'hui à Québec

Il sait qu'il est nécessaire de socialiser, d'aller vers les gens pour

comprendre, pour partager les expériences, car « en aidant les autres, on s'aide soi-même ». Cette maxime agit comme une thérapie et lui permit de faire face aux multiples embûches de son parcours. Avec l'aide de ses amis et de sa future épouse Davina, il a pu relever la tête, relativiser et continuer son ascension.

En s'installant à Québec, il a découvert une société dynamique, riche, qui travaille de façon assidue. Il pensait être facilement reconnu dans sa branche, et par la même occasion trouver rapidement l'emploi qui lui correspondrait. Et pourtant, ce n'est pas si évident : malgré un CV fourni, un statut d'ingénieur statisticien économiste (ISE) et de mathématicien émérite, d'enseignant de renom, Félix eut de la difficulté à s'insérer sur le marché du travail. Sa formation n'est pas reconnue à Québec. Il déplore que cette société soit un peu fermée sur elle-même et ne reconnaisse que les diplômes accordés par son système d'enseignement. Il a remarqué que son domaine n'est pas le seul à être touché, que c'est assez généralisé. Comme à son habitude, Félix fait preuve d'ouverture d'esprit, car il comprend les réserves des employeurs québécois.

Ils maîtrisent leurs programmes et leur système, et il faut s'assurer que l'élément s'intègre dans le système. À chaque société ses règles.

Une fois bien intégré dans la société québécoise, Félix désira partager son expérience au niveau de la communauté et venir en aide aux nouveaux arrivants. Il devint président de l'Association des Camerounais et Camerounaises de Québec. Son rôle était d'inciter à la socialisation, d'accueillir les nouveaux arrivants et de proposer des activités de parrainage, entre autres. Par le biais de son organisation, il jumela des jeunes en formation avec des travailleurs pour les imprégner du monde du travail et faciliter la vie à ceux qui arrivent ici. Conscient que le choc culturel est grand, il sait que beaucoup de ses connaissances ont des difficultés à s'intégrer. Il organisa des parties de soccer, des sorties, des voyages, des assemblées générales et des repas, bref il organisa maintes activités pour que les nouveaux se sentent dans une atmosphère plus conviviale.

S'il apprécie la rigueur, la force de travail et la ponctualité des Québécois, il émet une réserve quant à leur franchise. Il ressent parfois une distance avec certains d'entre eux, une certaine froideur. Alors que certaines personnes semblaient ouvertes au moment de le rencontrer, notamment lors des travaux de groupe, il s'est parfois senti évité par ces mêmes personnes lorsqu'il les recroisait. Non sans humour, Félix les excuse : « peut-être qu'ils nous confondent, qu'ils ne se souviennent pas de notre visage ».

Il ne se sent cependant pas concerné lorsqu'on parle de racisme, car il n'a pas vécu de telles expériences négatives au Québec. À part une situation où un professeur a tenu des propos choquants et irrespectueux envers les personnes qui ont des diplômes d'« Afrique », il ne se souvient pas de s'être

retrouvé face à un racisme clairement assumé. Par contre, il est amusé d'entendre les Québécois dire de l'Afrique qu'elle n'est pas un continent, mais un pays. Il semble y avoir une méconnaissance de la culture africaine, peut-être due à un manque d'intérêt de la part des Québécois.

Les gens vont s'intéresser à l'Afrique peut-être lorsque l'Afrique saura montrer ses richesses autrement.

Encore une fois, il excuse cette méconnaissance et reconnaît que les médias jouent un grand rôle. Il trouve déplorable le portrait misérabiliste qu'ils dressent de l'Afrique, vue comme en guerre ou représentée par des enfants qui meurent de faim et du choléra. « Mais ce n'est pas ça, l'Afrique », dit Félix.

L'Afrique, c'est plus de 50 pays, dont la majorité est en paix. L'Afrique n'est pas cet amas de terre où il n'y a que des pauvres vivants dans des arbres. Si c'était le cas, les ambassades des pays occidentaux seraient de grands arbres (rire).

Encore faut-il définir le terme de pauvre : on peut être riche matériellement et très pauvre d'esprit, on peut également être pauvre matériellement, mais être très riche d'esprit, avec un système social qui va avec.

En Afrique, il y a plus de solidarité, il y a beaucoup d'entraide et d'assistance les uns envers les autres, la société fonctionne comme un système social. C'est ce qui fait que les gens se sentent bien là-bas et pourquoi ceux qui arrivent ici ne sont pas à l'aise : c'est très capitaliste, ici.

Des conseils pour réussir son intégration

La première règle de la science, c'est l'observation. Tu as deux yeux pour regarder, tu as deux oreilles pour entendre et tu as une bouche pour parler. Alors tu peux parler moins, écouter beaucoup et observer longtemps.

Tels étaient les propos de son enseignant à l'école primaire. Félix souhaite pouvoir les partager avec les nouveaux arrivants. Il préconise cet élan vers l'autre, cette volonté de se renseigner et de ne pas rester dans l'ignorance. Plus largement, lorsqu'on questionne Félix sur l'immigration au sens le plus large du terme, il délivre des paroles sages :

Sur le plan humain, j'ai été éduqué à comprendre que l'autre vous apporte quelque chose, quelque chose de riche. Quelque chose de nouveau. La diversité peut être une richesse. Si les choses se passent toujours dans un cadre de respect mutuel, si je respecte la religion de l'autre, si je respecte ses croyances, si je respecte son orientation sexuelle, si je respecte ce que l'autre est, dans son entité, tel qu'il est, exactement tel qu'il est, comme il est, et si l'autre vous respecte en retour, je pense qu'il n'y aura jamais de problème.

Il évoque cette nécessité de respecter les valeurs du pays qui nous accueille. Le choix du Canada doit se faire si l'on se sent proche de ce pays et

qu'on accepte d'en partager les valeurs. « Une richesse va se dégager de cette alliance », conclut-il.



Manon Colonna D'istria et Félix
Datchoua

Victor Dzomo

ANNE-RENÉE TURCOTTE

Originaire du Cameroun, Victor Dzomo est arrivé d'abord seul au Canada, plus précisément à Québec, le 26 août 1989, une date fétiche pour la famille. En effet, cette date marque son entrée au Canada, mais également, l'anniversaire de sa première fille, Ornella-Wendy. « C'était une très belle journée de fin d'été, le ciel était tout bleu, j'en étais très impressionné », dit-il, parlant de son atterrissage sur les terres montréalaises. À la base, il était venu au Québec pour poursuivre ses études doctorales.

Arrivée au Québec

La première difficulté rencontrée par Victor Dzomo a été la monnaie. En effet, puisque la monnaie au Cameroun est le franc, il devait toujours faire la conversion en dollar canadien. De plus, au Cameroun, la taxe est déjà comprise dans le prix final. Il lui a été difficile de comprendre que le prix qu'on lui demandait de payer pour un article n'était pas le prix indiqué sur l'étiquette! L'achat était toujours un peu plus dispendieux que ce qu'il pensait. Ainsi, la première fois qu'il a fait des courses a été un moment important de son apprentissage de la vie québécoise.

Il a ensuite vécu pendant un an dans une chambre en résidence universitaire, avant l'arrivée de sa femme et de son fils, âgé de deux ans à

l'époque. En effet, il était alors habituel que le mari arrive le premier dans le pays afin de s'acclimater et de faciliter l'arrivée de sa femme, le cas échéant. À la fin de sa première année à l'Université Laval, Victor Dzomo troqua sa petite chambre en résidence universitaire pour un appartement sur le boulevard Nelson, à Sainte-Foy.

Pour ce qui est de la langue, il s'estime chanceux. Non seulement l'une des langues officielles du Cameroun est le français, mais ses professeurs de l'Université Laval avaient, pour la plupart, effectué leurs études en France. Il a mieux compris leur français que le parler québécois avec ses expressions typiques pas toujours faciles à comprendre.

Premiers contacts avec les Québécois

Arrivé au Québec un samedi pour une rentrée universitaire qui débutait le lundi suivant, les premiers contacts de Victor Dzomo avec les Québécois ont été évidemment les étudiants du campus. Il garde un merveilleux souvenir de son premier ami québécois, Réjean Roy : « Il était vraiment sympathique. C'est lui qui est venu vers moi, le premier. Très accueillant. Il me posait plein de questions », ce qui était différent de ce qu'il avait vécu à Paris, par exemple. En général, il a trouvé les Québécois bien sympathiques, chaleureux et ouverts d'esprit, ce qui a par la suite grandement facilité son intégration dans la société québécoise.

Ce qui est marquant dans la culture québécoise, c'est que les gens sont curieux, tandis que dans la culture camerounaise, les gens ont tendance à être plus discrets, plus réservés. Par exemple, ils se retiendraient un peu de demander son âge à une personne ou de parler de sujets personnels s'ils ne sont pas assez familiers, alors que ça ne dérange pas les Québécois.

Selon Victor Dzomo, la société québécoise est un peuple très peu complexé qui va vers les autres. Les Québécois sont, selon lui, admirables. D'ailleurs, il trouve extraordinaire le fait que la jeunesse québécoise accumule une expérience de travail non négligeable durant le parcours scolaire et non à la toute fin des études comme au Cameroun.

Pourquoi Québec, Canada?

La raison pour laquelle Victor avait choisi le Canada est simple. Tout d'abord, il était juriste de formation. Il souhaitait poursuivre ses études doctorales en science politique en Amérique du Nord où l'approche sociologique était privilégiée. À l'époque, en Europe occidentale tout comme dans les universités africaines, les études en science politique s'inclinaient sous le prisme juridiciste traditionnel, ce qui ne l'intéressait pas beaucoup. De plus, l'Université Laval avait conclu une entente de réciprocité avec l'Université de Yaoundé en ce qui concernait les équivalences de

diplômes et leur reconnaissance. Ces trois raisons ont pesé dans la balance du couple au moment de décider de s'établir au Canada. Par ailleurs, le fait qu'un de ses cousins vivait déjà à Trois-Rivières a joué en faveur du choix du Québec et non d'une autre province canadienne.

Des parents d'exception

Les Dzomo ont eu le privilège d'être exposés très tôt à divers peuples et à différentes cultures, ce qui les a prédisposés à l'ouverture, au rapprochement culturel et à la diversité culturelle. C'est ainsi qu'ils ont établi une politique de la « porte ouverte » quant à l'éducation de leurs enfants. En ce sens, ils ont toujours été très accueillants concernant les amis de leur progéniture et leurs parents. De plus, les Dzomo sont une famille de sportifs, maman ayant évolué jusqu'au niveau universitaire en hand-ball et le papa au basket-ball. C'est tout naturellement qu'ils ont transmis leur passion à leurs trois enfants : soccer, basket-ball ou football universitaire – dans lequel leur fils a excellé – ainsi que le rugby – pour les filles Dzomo. Ces épreuves sportives, en plus de leur permettre de performer dans leurs études, leur ont également permis de développer de solides liens d'amitié avec leurs coéquipiers et leurs camarades de classe. De plus, le couple a toujours eu l'habitude de s'intéresser aux amis de leurs enfants, ainsi qu'aux parents de ceux-ci. Ils aiment recevoir et ça se ressent.

La perception des Québécois face à l'Afrique

Dans certains cas, les Québécois désignent l'Afrique comme un continent. Mais pour bien des gens, l'Afrique est, à tort, considérée comme un pays. Victor Dzomo dit bien comprendre cette ambivalence, car bien malheureusement, la perception des Québécois de l'Afrique est biaisée par les médias. En fait, ce qu'on connaît généralement de l'Afrique tel que véhiculé par « Vision mondiale », par exemple, ce sont ces images affligeantes de catastrophes naturelles, de tragédies humaines portées par des peuples miséreux d'hommes, de femmes et d'enfants faméliques, les ravages du sida, de la malaria, du virus Ebola, des guerres ou des insurrections armées. Ce sont ces images qui influencent et forment l'opinion publique occidentale face à ce continent.

Il existe pourtant une autre image de l'Afrique, celle d'une Afrique heureuse, mais c'est rarement cette image qu'on verra dans les médias occidentaux. Il y a des choses qui se font en Afrique qui méritent d'être connues. Quand les médias ne font pas honnêtement leur travail, ce que la population québécoise voit de ces pays, surtout celle-là qui n'a pas traversé les frontières nationales et dont la connaissance des pays africains se limite à ce que leur montrent les médias, c'est malheureusement cela, l'Afrique.

Cette image réduit la culture africaine à la pauvreté, à la misère et aux tragédies, une image chargée négativement, alors que bien souvent, ce n'est pas du tout le cas.

Des recommandations pour les nouveaux arrivés

Victor Dzomo conseille à toute personne arrivant au Canada de garder l'esprit ouvert. En effet, ayant souvent milité pour la cause des étudiants étrangers, il mentionne que l'Université a mis en place des structures susceptibles de faciliter l'accueil des étudiants immigrants. Cependant, pour que celles-ci fonctionnent de manière optimale, un maillage d'ententes et de partenariats avec les associations d'étudiants étrangers sur le campus et leurs associations nationales hors campus devrait s'établir, car ces dernières connaissent mieux les réalités des étudiants étrangers, peuvent servir de pont pour leur réussite académique et favoriser une meilleure intégration sociale. Les étudiants étrangers auraient ainsi des repères solides dès leur arrivée et ne seraient pas laissés à eux-mêmes.

Aujourd'hui

À l'heure actuelle, Victor Dzomo est le président du Conseil panafricain de Québec. Confédération des associations nationales africaines affiliées et d'organismes évoluant auprès des communautés africaines de Québec, le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) est une corporation à but non lucratif et non partisan créée en janvier 2015. Sa mission est de réaliser une plus grande unité et solidarité entre les associations et communautés africaines de Québec dans le but de mieux représenter leurs membres, promouvoir leurs expertises, afin que chacun, selon son potentiel, puisse prendre sa place et jouer pleinement son rôle de citoyen dans la société d'accueil.

Sur le plan professionnel, après l'obtention de son doctorat, Victor Dzomo a été d'abord chargé de recherche en politiques publiques à l'Université Laval avant d'occuper le poste de conseiller en relations internationales du Directeur général des élections, puis de conseiller en affaires internationales et de conseiller en politiques de culture et des communications au ministère de la Culture et des Communications.

Côté familial, leur fils Olivier-Edgar, après avoir été très actif dans le milieu de basket-ball et du soccer à Québec, a quitté la ville de Québec après ses études collégiales pour rejoindre les rangs de l'équipe de football des Carabins de l'Université de Montréal, tout en poursuivant ses études aux HEC. Il occupe présentement un emploi dans le domaine du marketing et des ventes à Montréal. Leur fille aînée, Ornella-Wendy, a décidé de suivre la voie paternelle en décrochant brillamment un double baccalauréat à l'Université d'Ottawa en Droit et en Développement international et

mondialisation; après l'école du Barreau, elle poursuit le programme de *Juris Doctor*. Quant à leur fille cadette, Arlène-Audrey, elle a opté pour la faculté de médecine de l'Université Laval où elle poursuit actuellement ses études en kinésiologie, option ergonomie.

Leur grande famille demeure au Cameroun, où ils vont régulièrement en visite resserrer les liens familiaux toujours très forts. Tout est toujours bien organisé et planifié par la famille pour les accueillir et rendre leur séjour des plus agréables. D'ailleurs, ils communiquent régulièrement avec les membres de leur famille grâce aux merveilles de la téléphonie IP, ce qui resserre davantage leurs liens.

Un message pour les Québécois inquiets de l'arrivée des Africains au pays

Le président du COPAQ affirme qu'il faut abattre les préjugés. Il avoue tout de même que le discours des médias sur les accommodements raisonnables est de nature à susciter un sentiment d'insécurité chez les Québécois. Cependant, il insiste tout de même sur le fait qu'il faut aller à la rencontre de l'autre, le comprendre et partager ce que l'on est, toujours avec cette constante ouverture d'esprit. Le tout, dans l'optique de réaliser notre désir profond de vivre ensemble, conclut-il.



Alexandra Pérez, Marianne Lamère, Victor Dzomo et Anne-Renée Turcotte



La famille Dzomo

Émile Kamdem

FRÉDÉRIQUE DIONNE

« *Nga beu meu ngouon* »
« *Ich bin ein Weltbuerger* »
« *I am a world citizen* »
« *Soy un ciudadano del mundo* »
« Je suis un citoyen du monde »

(traduction libre)

Bien que certains s'imaginent que chaque personne en provenance d'Afrique cherche au Québec un havre de paix, ce ne fut pas le cas d'Émile Kamdem. En effet, quand il décida de partir de son pays natal, c'était avant tout pour faire ses études supérieures dans une bonne université. C'est pourquoi, à l'âge de vingt ans, il quitta son Cameroun natal et s'installa d'abord en Allemagne.

Pourquoi partir?

Émile Kamdem est originaire de Baham au Cameroun. La population de cette région se divise en deux catégories : les personnes vivant de l'agriculture et les gens d'affaires. La majeure partie de la population vit du faible revenu généré par l'agriculture. Les jeunes qui tentent de trouver

une alternative plus intéressante partent souvent vers la ville. Également, le système éducatif est problématique dans les villages, car il manque de tout (personnel, école, matériel, etc.) et les infrastructures sont désuètes¹. C'est en quête d'une meilleure éducation que M. Kamdem quitta sa région et même son pays natal.

Sa vie en Allemagne

Se retrouver en Allemagne fut pour Émile un profond changement, car dans ce pays, rien ne ressemblait au Cameroun. Il dut apprendre une nouvelle langue, de nouvelles manières et une nouvelle culture. Les principales difficultés auxquelles il fut confronté à son arrivée en Allemagne furent la pression sociale et le coût de la vie. Effectivement, un *deutsche mark* (monnaie allemande) valait mille francs CFA (monnaie de son pays d'origine). Par ailleurs, la pression sociale constituait un autre défi qu'il affronta grâce au soutien de son entourage.

Une des raisons qui guida Émile vers ce pays fut la gratuité scolaire que pratique l'Allemagne au niveau universitaire, contrairement à d'autres pays comme le Canada où les frais de scolarité sont beaucoup plus élevés (par exemple, sa sœur paie actuellement 10 000 \$ par session). C'est pourquoi, à l'âge de vingt ans, il y commença des études de génie électrique. Une fois son diplôme obtenu, il fut engagé par une entreprise locale pour y développer des logiciels, ce qui, à l'époque, représenta un vrai défi pour lui puisqu'il n'avait pas étudié dans ce domaine. Déterminé à réussir, il se retrouva sept ans plus tard à gérer sa propre équipe de travail, ce qui fit naître en lui une passion pour la gestion.

Il résida en Allemagne pendant une quinzaine d'années avant de venir étudier un an au Québec. Pendant ce séjour, en 2009, il mit sa maison en location. Quand il revint en Allemagne, un an plus tard, il prit la décision de ne pas retourner vivre dans sa maison et se mit alors à la recherche d'un endroit où habiter. C'est de cette situation que lui vint l'idée d'un réseau d'échange de maisons qu'il baptisa *SmileKconnects*. Ce réseau, qui existe encore aujourd'hui, offre plusieurs services et permet d'échanger. Ce réseau comptait plus d'une centaine de membres en 2011.

Son arrivée au Québec

Le premier pas en sol québécois d'Émile Kamdem eut lieu en 2009, quand il vint faire un MBA en gestion des affaires à l'Université Laval. Il retourna ensuite un an en Allemagne avant de venir s'établir définitivement

1. CVUC-UCCC. (2014). « BAHAM ». En ligne. URL : <http://cvuc.cm/national/index.php/fr/carte-communale/region-de-louest/156-association/carte-administrative/ouest/hauts-plateaux/452-baham> Consulté le 23 novembre 2016.

dans la ville de Québec en 2011, rejoignant par le fait même sa famille qui y résidait depuis 2007.

Dès son arrivée, il fit face à sa première déception. Son diplôme universitaire allemand n'était pas reconnu au Québec. Il dut choisir entre des cours compensatoires ou recommencer ses études. Heureusement, il se fit engager par une entreprise peu de temps après son arrivée afin de gérer une équipe de travailleurs. Selon ses dires, il faut davantage faire valoir ses compétences « pratiques » ou son expérience de travail au Québec qu'ailleurs, puisque la « culture du diplôme » y est moins présente qu'en Afrique ou en Europe, ce qui peut s'avérer déstabilisant pour une personne qui déménage ici. Au Québec, il faut travailler d'arrache-pied pour montrer sa compétence. D'ailleurs, en plus de travailler en tant que gestionnaire, Émile continua à s'occuper de son entreprise d'échange de maison.

Six mois après son arrivée, en 2012, il acheta une maison qu'il baptisa la *Halte internationale* (www.lahalteinternationale.com). Il y offre différents services, dont l'hébergement, dans le but de permettre les échanges culturels et les échanges de services. Il a baptisé *SinergyK* (www.sinergyk.com) ce projet fondé sur la cohabitation et la synergie interculturelles qui vise à apporter des solutions pratiques et immédiates aux besoins des nouveaux arrivants nationaux ou internationaux (étudiants, travailleurs temporaires, stagiaires, professionnels) : logement temporaire d'appoint, premier réseau social, mobilier de première nécessité, gardiennage, et autres. *SinergyK* s'active à mettre en place des solutions communautaires simples dont les nouveaux arrivants peuvent se servir pour apprivoiser leur nouveau milieu. Le site *Smilekconnects* (www.smilekconnects.net) propose un accès en ligne à toutes ces solutions. Ces projets d'Émile visent tous à améliorer les conditions de vie des nouveaux arrivants et participent ainsi à l'émancipation de la société québécoise en encourageant de manière concrète le vivre-ensemble.

Émile travaille actuellement dans une entreprise internationale de haute technologie basée à St-Nicolas où il gère l'équipe de développement logiciel composée de plus de 20 ingénieurs qu'il doit encadrer chaque jour selon les besoins de la compagnie : planifier, organiser, diriger, contrôler, gérer et faire aboutir les divers projets de la compagnie tout en respectant les attentes internes et des clients. Ce superbe poste de cadre prouve qu'un immigrant africain peut réussir à faire reconnaître ses talents au Québec.

S'adapter aux Québécois?

Durant la rencontre, Émile Kamdem explique qu'il n'a pas eu de difficulté à s'adapter au Québec puisqu'il avait déjà vécu longtemps dans un pays occidental. Étant père de trois enfants, il dit que pour eux, la ville de Québec est un environnement plus qu'adéquat. Une des valeurs qu'il admire chez les Québécois et Québécoises est leur ouverture sur le monde.

Quand on s'adapte et qu'on prend ses marques, on se sent chez soi. Émile se sent chez lui et en sécurité à Québec. S'il est suivi par une voiture de patrouille, il n'a jamais peur de se faire arrêter à cause de la couleur de sa peau, contrairement à d'autres endroits où il aurait pu se sentir plus discriminé. Il estime, bien qu'en précisant que sa démonstration est exagérée, que « si au Québec on n'aime pas les étrangers, en Allemagne c'est multiplié par cent ». Il se décrit comme « blindé » face aux remarques ou aux attitudes racistes. Il mentionne en riant certaines difficultés vécues en Allemagne il y a quelque temps : « Quand tu étais un noir et que tu marchais dans les rues, les gens sortaient et se disaient « est-ce que c'est vrai? » ». Selon lui, bien que l'Allemagne s'ouvre davantage aujourd'hui, il reste quand même qu'au Québec, un immigrant africain se sent beaucoup plus chez lui et en sécurité.

Recommandations

En résumé, l'entretien s'est révélé très inspirant. Émile offre plusieurs conseils aux personnes qui immigreront au Québec. Il considère qu'un effort doit être fait des deux côtés. Comme il le dit si bien : « Je pourrais te donner un plat de nourriture, il faut quand même que tu fasses l'effort de manger ». Les Québécois doivent être ouverts pour bien accueillir les nouveaux arrivants. De leur côté, les immigrants doivent aller vers les gens, initier le premier contact.



Émile Kamden

QUÉBEC AFRICAINE



Frédérique Dionne et Émile
Kamdem

Pour en savoir plus : « Emile Kamdem, Ing. MBA », en ligne à
<http://manyattanetwork.com/mq-folks/emile-kandem>

Annick Kwetcheu Gamo

WILLIAMS GRAVEL

Faites-le quand même...
Les gens sont souvent déraisonnables, illogiques et centrés sur eux-mêmes,
Pardonne-les quand même...
Si tu es gentil, les gens peuvent t'accuser d'être égoïste et d'avoir des arrière-
pensées,
Sois gentil quand même...
Si tu réussis, tu trouveras des faux amis et des vrais ennemis,
Réussis quand même...
Si tu es honnête et franc, il se peut que les gens abusent de toi,
Sois honnête et franc quand même...
Ce que tu as mis des années à construire, quelqu'un pourrait le détruire en une
nuit,
Construis quand même...
Si tu trouves la sérénité et la joie, ils pourraient être jaloux,
Sois heureux quand même...
Le bien que tu fais aujourd'hui, les gens l'auront souvent oublié demain,
Fais le bien quand même...
Donne au monde le meilleur que tu as, et il se pourrait que cela ne soit jamais
assez,
Donne au monde le meilleur que tu as quand même...
Tu vois, en faisant une analyse finale, c'est une histoire entre toi et Dieu,

cela n'a jamais été entre eux et toi.
– Mère Teresa de Calcutta

Enfance camerounaise

Annick Kwetcheu Gamo naquit dans la ville de Loum, située à environ trois heures de la capitale économique nommée Douala. Elle vécut dans un large cocon familial composé de sa mère, ses cousins, ses cousines, ses oncles, ses tantes et ses grands-parents. Annick appartient à l'ethnie bamiléké, dont font partie les Bafang, les Bangu et les Batchingou.

Comme tous les enfants, elle alla à l'école et en profita pour s'amuser en faisant des bêtises, en courant un peu partout, mais aussi en cueillant des goyaves et des mangues dans les arbres. Son moment préféré était lorsqu'elle dansait dehors, lors de la saison des pluies qui se déroule du mois de mai au mois de septembre. Rester à l'intérieur n'était pas une option, le meilleur moyen de développer le plein potentiel de l'imagination d'un enfant était de faire des poupées avec des herbes hautes, des téléphones à l'aide de boîtes de conserve et des voitures en bois.

Un parcours français

Dès l'âge de dix ans, Annick déménagea en France avec sa famille et y habita jusqu'à ses 23 ans. Elle vécut principalement à Paris, mais aussi dans les villes avoisinantes. Entretemps, elle voyagea beaucoup afin de découvrir de nouvelles cultures et des endroits magnifiques comme l'Australie. Lorsque ce fut le temps de choisir l'université pour ses études, Annick choisit « Grenoble École de Management », située dans la région Rhône-Alpes.

Plus tard dans son cheminement, elle apprit que son école avait une entente avec l'Université Laval située à Québec. Elle postula pour un échange international et eut le choix entre l'option de six mois (une session) ou l'option d'un an (deux sessions). Elle choisit de se diriger vers le Québec pendant un an, car elle trouvait que la province canadienne était moins dépaysante que la Chine où certains de ses amis se rendirent. Au Québec, la langue officielle est le français, donc elle pouvait partir de la France sans s'inquiéter de devoir apprendre une nouvelle langue. Son choix fut aussi influencé par son intérêt envers la mentalité nord-américaine et par la bonne image du Canada. À l'âge de 23 ans, Annick prit donc son envol vers le Québec afin de commencer un MBA (maîtrise en administration des affaires) en gestion internationale pour une durée d'un an.

Arrivée à Québec

À son arrivée, elle eut quelques problèmes avec la langue québécoise, car elle ne comprenait pas toutes les expressions utilisées. La jeune

Camerounaise s'habitua toutefois très rapidement au parler québécois et tomba en amour avec la ville de Québec – mais pas avec son froid légendaire! Elle fut marquée par la grandeur des centres commerciaux, des voitures et des autoroutes. Comme elle était arrivée seule sur le campus universitaire de l'Université Laval, elle choisit de s'impliquer dans des associations étudiantes comme l'APMAL (Association des Participants à la Maîtrise en Administration de l'Université Laval) afin de mieux s'intégrer. Cette association, dont elle devint vice-présidente exécutive moins de quatre mois après son arrivée, fut d'ailleurs son parachute dans la société québécoise. Elle eut un second parachute lorsqu'elle rencontra des Camerounais habitant à Québec. En se faisant des amis de son pays d'origine, elle put se reconnecter avec sa culture et échanger avec eux.

Au niveau des ressemblances entre le Québec et la France, Annick mentionne la politique : « La politique, c'est de la politique ». Par contre, une grande différence émerge entre les deux pays : la religion. Annick est chrétienne catholique et va à l'église tous les dimanches, et ce, encore aujourd'hui. Elle trouve que la religion est beaucoup moins présente chez les Québécois, comme le démontre la fermeture de plusieurs églises, dont celle qu'elle fréquentait.

Comprendre les Québécois

À propos des valeurs et des traits particuliers des Québécois, Annick estime la société québécoise a un côté entrepreneurial et pragmatique beaucoup plus développé qu'en France : « La valeur du réseau est importante et les règles du jeu sont plus établies ici qu'ailleurs », mentionne-t-elle. C'est une caractéristique des Québécois qu'elle a compris rapidement. En revanche, elle ne peut comprendre la manie de vouloir tout traduire en français, comme les titres des films et les noms des magasins, ce qui ne se fait pas en France. Selon elle, la loi 101 qui vise à préserver la langue française dans l'espace public québécois pourrait nuire à long terme aux citoyens au niveau professionnel.

Elle a vécu une expérience de racisme au Québec, mais ce ne fut pas assez pour qu'elle généralise et considère tous les Québécois comme des racistes. Cette situation lui fit mal, mais elle garda en tête que la source du racisme est avant tout l'ignorance.

Une vision tronquée de l'Afrique

Avec les images qui leur sont présentées à la télévision, les Québécois pensent encore que la misère règne partout en Afrique. Selon Annick, ils ne savent pas que le continent est en pleine émergence et qu'il se développe très rapidement. Aussi, certaines personnes tendent à voir les immigrants comme

des gens qui veulent fuir leur pays, alors que la plupart veulent venir habiter ici par choix.

Annick organise d'ailleurs au mois de mai 2017 le Forum Jeunesse Afro-Québécois qui portera sur l'intégration des jeunes afro-descendants au Québec. Un des thèmes sera les idées reçues sur les Africains de la part des Québécois, mais aussi l'inverse.

Recommandations pour les futurs Africains du Québec

Annick conseille fortement aux nouveaux arrivants de s'impliquer socialement afin de ne pas s'isoler. Il est facile de se refermer sur soi-même lorsque nous ne connaissons personne. Pour elle, l'implication étudiante est un bon moyen de développer des relations avec les gens : « Aller vers les autres et prendre le risque d'initier le contact, c'est la solution ». Annick veut que les Québécois comprennent que les images présentées aux nouvelles ne sont que des préfabriques de peur, car elles ne montrent que le pire. Il faut parler avec les gens pour comprendre leur réalité et arrêter de les juger. Elle dit que nous sommes tous des êtres humains et nous devrions nous parler, car parfois il y a un grand écart entre deux cultures.

Le présent et le futur

Maintenant âgée de 29 ans, cela fait six ans qu'Annick habite au Québec. Elle travaille dans une compagnie d'assurance avec un permis de travail (résidente) et considère la possibilité de devenir citoyenne canadienne, puisqu'elle sera éligible à partir de 2019. Depuis la fin de ses études, elle a gardé contact avec ses amis de l'APMAL et les Camerounais qu'elle avait rencontrés. Elle dit avoir beaucoup aimé son expérience à l'Université Laval, car elle y a fait des rencontres extraordinaires. Annick retourne régulièrement au Cameroun durant l'hiver québécois afin de profiter de la chaleur de son pays d'origine.

QUÉBEC AFRICAINE



Annick à Paris



Signature du Livre d'or de la Ville de Montréal pour le Forum Jeunesse Afro-Québécois



Annick à la découverte de la Gaspésie



Plage de Kribi, Cameroun



Promenade en pirogue



Célébration de la fête de la
Sainte-Famille au Cameroun

Marianne Lamère

ALEXANDRA PÉREZ

Marianne Lamère est née au Cameroun, plus précisément dans le royaume *bamoun* de la province de l'Ouest. C'est en 1990 qu'elle est venue retrouver son mari installé au Québec depuis l'année précédente, dans le cadre d'un regroupement familial. La famille est maintenant composée de trois enfants. Le premier est arrivé à l'âge de 2 ans au Québec et les deux filles sont nées au Québec. Leur fils Olivier-Edgar a étudié aux HEC à Montréal et travaille en marketing et vente. Leur fille aînée, Ornella-Wendy, a obtenu une double licence en droit et en développement international et mondialisation à l'Université d'Ottawa. Elle vient tout juste de réussir son examen du Barreau et continue avec le programme de Juris Doctor (Common law). La plus jeune, Arlène-Audrey, étudie en kinésiologie, option Ergonomie à la Faculté de médecine de l'Université Laval. Voici l'histoire d'une femme énergique et bonne, engagée au service de la communauté.

Culture camerounaise

La région de Bamoun d'où vient Marianne Lamère est réputée pour sa culture, son artisanat et ses traditions séculaires. Elle nous a montré de très beaux tissus provenant de la culture *bamoun* qui présentent les 18 dynasties

royales. Nous avons pu ressentir la fierté et le sentiment d'appartenance de Marianne Lamère envers sa culture, c'était très touchant. Elle nous a parlé d'un grand événement qui se produit tous les deux ans et qui se nomme *Nguon*. Cette tradition, qui en était à sa 546^e édition en décembre 2016, regroupe toute la population *bamoun*, ainsi que de nombreux touristes et amis des arts locaux et internationaux pendant trois jours pour célébrer la culture et les traditions *bamoun*. Chaque journée est remplie d'activités telles que des danses traditionnelles, des cérémonies rituelles, des soirées récréatives et des expositions de trésors artistiques du peuple *bamoun*.

Son mari Victor ne vient pas du même royaume, même s'il est aussi de l'Ouest du Cameroun. C'est pourquoi ils n'ont pas la même langue maternelle.

Du Cameroun au Québec

Après ses cinq années d'université au Cameroun, Marianne Lamère avait obtenu ses diplômes de professeur des collèges, puis de professeur des Lycées d'enseignement technique. Pourquoi quitter le Cameroun et s'installer à Québec en 1990? Ses raisons de partir étaient doubles : la poursuite de ses études, mais aussi le regroupement familial. Son mari, Victor Dzomo, était en effet arrivé le premier au Québec en 1989 pour ses études doctorales, comme c'était habituel de faire à l'époque. Elle l'a rejoint l'année suivante, accompagnée de leur fils aîné âgé de deux ans. Son mari avait alors pris la décision de quitter le campus et de louer un appartement afin d'avoir assez de place pour la famille.

Ce qui l'a vraiment convaincue d'embarquer dans cette aventure vers le Québec, c'est lorsque le Canada a conclu une entente avec le Cameroun en formation professionnelle, visant à expérimenter le programme canadien d'enseignement et de formation professionnels dans quelques établissements techniques : le programme d'assistance en enseignement technique (PAET). Dès son arrivée au Canada, elle a obtenu la lettre d'admissibilité lui permettant d'enseigner du ministère québécois de l'Éducation, des loisirs et des sports. Cependant, afin d'enrichir son parcours académique, elle a décidé de s'inscrire à une maîtrise en sciences de l'éducation (technologie éducative) à l'Université Laval qu'elle a obtenue en 1994.

Après l'obtention de cette maîtrise, Marianne a fondé un organisme qu'elle a dirigé et dirigé pendant une dizaine d'années. Il regroupait des services intégrés pour soutenir les familles ayant des jeunes enfants et leur permettre d'avoir du répit, d'intégrer le marché de l'emploi et de concilier travail-études-famille. Par la suite, elle a œuvré à titre de chargée de projet à l'Université Laval avant d'intégrer le monde de l'entrepreneuriat qui la passionne au fil des jours. Son parcours professionnel depuis son arrivée au Québec est coloré par son grand désir social de venir en aide aux autres, de

même que sa passion pour l'organisation et la gestion d'événements dans un contexte d'échanges interculturels. C'est une vocation chez elle.

L'accueil des Québécois et l'adaptation

Quand Marianne est arrivée à Québec, ce fut très facile pour elle de s'adapter, car son mari était là pour elle. Un de ses atouts était sa maîtrise du français, ce qui facilita la communication et les relations avec les Québécois. En effet, même s'il existe plusieurs langues au Cameroun, les deux langues officielles sont le français et l'anglais. Madame Lamère et monsieur Dzomo se sont créés des amitiés très fortes. À titre d'exemple, ils ont rencontré un couple de Québécois, Réal et Sylvie, sur le Chemin des Quatre-Bourgeois, durant l'été 1990. Depuis, ils sont devenus de très bons amis et se voient régulièrement.

Les Québécois sont des gens très ouverts, quand on arrive quelque part, au début il peut y avoir de la méfiance, mais aussitôt qu'on se parle et s'ouvre à l'autre, on se comprend et les relations deviennent fluides et sincères.

Évidemment, lorsqu'on arrive dans un nouveau continent, un nouveau pays, on doit s'adapter au mode de vie local. même si Marianne avait un excellent français parlé et écrit, ce n'était pas toujours facile, au début, de suivre et comprendre ses cours en raison du français québécois. Elle se souvient par exemple avoir entendu dire « ou bedon » [déformation de « ou bien, donc, »] dans l'un de ses premiers cours. Elle n'avait bien sûr aucune idée de ce que cela signifiait!

« Notre politique c'est la porte ouverte »

La famille de madame Lamère n'a jamais subi d'acte flagrant de racisme au Québec, ni les parents, ni les enfants. Pour ces derniers, le sport a joué un rôle notable dans leur intégration. « Nos enfants sont des sportifs, ils ont toujours fait du sport tout en excellant dans leurs études, sans négliger celles-ci. Nous avons déjà été sportifs nous aussi, j'ai joué au handball collégial et universitaire, quant à Victor, il était dans l'équipe de basketball de son université. » Pour le couple, il est important d'être présents dans la vie de leurs enfants et de les encourager à faire du sport. Ils font aussi toujours preuve d'ouverture, une valeur importante pour eux et qui leur a permis d'avoir de bonnes relations avec les Québécois. « Les enfants ont des amis, des camarades, et si on veut apprendre à les connaître et les comprendre, on les invite à la maison, ils sont les bienvenus. » Pour eux, c'est très important de créer de bonnes amitiés. Leurs voisins, leurs amis, leurs connaissances sont toujours les bienvenus chez eux et la dégustation de mets africains est toujours au rendez-vous. Dans la communauté africaine de Québec, madame Lamère est considérée comme une personne ressource pour les

nouveaux arrivants qui ont besoin de références et de conseils. On l'appelle souvent « Maman Marianne ».

Valeurs québécoises

Marianne apprécie beaucoup l'ouverture d'esprit des citoyens québécois, qu'elle trouve chaleureux, accueillants et très généreux. « La société telle qu'elle est faite, l'organisation municipale, etc., tout est organisé pour que les gens vivent bien ». Elle mentionne notamment les comptoirs alimentaires et vestimentaires pour les étudiants qui n'ont pas assez d'argent ou les personnes dans le besoin. Elle trouve formidable de voir une société prendre ainsi soin des gens qui ont besoin de soutien. Au fil des années, elle a remarqué l'importance du réseautage entre les personnes.

Il y a beaucoup d'occasion de réseautage, c'est vraiment bien au Québec. Quand les personnes ne s'enferment pas chez elles et vont vers les autres, ça crée du réseautage et ça crée des liens.

Il n'y a pas vraiment de valeurs québécoises qu'elle n'aime pas. Elle se sent bien au Québec. Cependant, il y a des habitudes qui la rendent triste. Dans certaines familles, elle a observé des comportements irrespectueux des jeunes à l'égard de leurs parents. Marianne explique que le respect entre parents et enfants est important dans sa culture. De plus, elle trouve difficile de voir des familles placer les aînés dans des résidences pour personnes âgées alors qu'elles pourraient s'en occuper.

Je trouve cela difficile, c'est triste, car ces personnes âgées ne méritent pas ça. Ce n'est pas généralisé, mais puisque le système est fait ainsi, puisque le rythme de vie ne permet pas à certaines familles de s'en occuper, c'est comme ça, ça se comprend. Il devrait y avoir beaucoup plus de visites de leurs proches. Je remarque qu'entre les membres d'une famille proche, ça peut faire beaucoup de temps qu'ils ne se sont pas vus, quand bien même il n'y a pas de problème entre eux.

Pour elle, il est très important de prendre soin des relations familiales. Même si madame Lamère ne va pas au Cameroun chaque année, elle garde un contact étroit avec sa famille et lui parle très régulièrement. Lorsqu'elle, son mari et ses enfants rendent visite à leur parenté au Cameroun, leurs familles sont toujours heureuses de les recevoir et font tout en leur pouvoir pour rendre leur séjour le plus agréable possible.

Comment les habitants de Québec perçoivent-ils l'Afrique en général?

Selon Marianne, les Québécois ne sont pas toujours bien informés sur les pays étrangers, en particulier le Cameroun. Plusieurs personnes lui disent : « Vous venez de l'Afrique? », alors elle doit expliquer que l'Afrique est un

continent et non un pays. Souvent, les gens croient qu'en Afrique, il y a tout le temps des catastrophes, des guerres, le sida, etc. C'est évidemment l'image qui est donnée par les médias aux Québécois qui n'ont pas d'autres référents, ce qu'elle trouve bien dommage.

Toutefois, les malentendus se font aussi dans le sens inverse. Madame Lamère donne comme exemple la première fois où sa mère est venue les visiter et a eu pitié d'elle et de son rythme de vie accéléré : « Vous faites comment pour passer à travers toutes les tâches quotidiennes, vaisselle, jardin, maison, courses? Vous ne vous reposez pas? ». Au Cameroun, explique Marianne, les familles aisées ont souvent des nounous, des employés qui font le ménage, le jardin, les repas, etc. Au Québec, les gens ont rarement les moyens d'engager quelqu'un pour s'occuper des tâches ménagères, de l'entretien du jardin ou pour préparer les repas!

Recommandations pour faciliter l'arrivée au Québec

Selon Marianne, les gens du Cameroun qui arrivent au Québec ne sont pas toujours assez sensibilisés à la réalité de la Belle Province.

Les services d'immigration font ce qu'il faut, ils donnent l'information, mais avant de quitter, il faut que les immigrants soient mis au courant de la réalité : ce n'est pas facile, il faut chercher, il faut avoir l'expérience. Certains pensent qu'avec juste leur diplôme, ils vont réussir à trouver un travail. Mais non, ce n'est pas ça, la réalité.

De plus, elle insiste sur le fait que lorsque les Africains arrivent au Québec, ils doivent aller vers les autres. Il faut qu'ils s'ouvrent aux Québécois. Elle les encourage à ne pas rester chez eux et à participer à des activités pour s'intégrer.

La plupart ne participent pas assez aux activités, organisées dans la ville, pourtant il y en a tellement, et la plupart sont gratuites.

Mieux vivre ensemble

Nous avons demandé à Marianne Lamère si elle avait un message pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants. Elle nous a répondu :

Il faudrait qu'ils abattent les préjugés. Il y a beaucoup de préjugés. Quand on parle d'un Africain, l'image qu'on a souvent, c'est qu'il est pauvre, qu'il vient chercher de l'aide, etc., alors qu'il a aussi des valeurs et compétences à partager avec la communauté d'accueil.

De plus, elle trouve très important d'aborder l'autre et de discuter avec lui, pour apprendre à le connaître et le comprendre : la communication, c'est

la clé des bonnes relations. Elle nous laisse avec un mot de la fin très touchant : « Il faut abattre les préjugés pour pouvoir vivre mieux ensemble pour que tous contribuent à l'avancement de la société ».



Alexandra Perez, Marianne Lamère, Victor Dzomo et Anne-Renée Turcotte



Palais royal de Foumban

QUÉBEC AFRICAINE



Musée royal de Foumban

Thomas Hervé Mboa Nkoudou

MARIE-PIER VALLIÈRES

Être Africain ce n'est pas une question de couleur de la peau, c'est une façon d'être.

Thomas Hervé Mboa Nkoudou a grandi au Cameroun, plus précisément dans un petit village de la région du centre, proche de la capitale politique, Yaoundé. Au lycée, Thomas se spécialisa en mathématiques et en biologie, puis il continua ses études à l'Université de Yaoundé en biochimie. Il obtint aussi un diplôme en enseignement secondaire à l'École normale supérieure de Yaoundé. En plus de ses études, Thomas fonda une école primaire et une école maternelle dans son village qui en était dépourvu. Il a pu ainsi scolariser plus de 250 élèves! Il a d'ailleurs l'ambition de fonder d'autres écoles au Cameroun, du niveau primaire jusqu'au niveau universitaire. Après ses études, Thomas enseigna brièvement, puis occupa un poste de fonctionnaire au ministère de l'Enseignement secondaire du Cameroun.

Il vivait une vie paisible entouré de sa femme et de ses quatre enfants lorsque, voulant continuer ses apprentissages au plan intellectuel, il s'inscrivit à une maîtrise offerte par l'Université Laval en sciences de l'éducation délocalisée au Cameroun, ce qui signifie que tous les cours se donnaient à Yaoundé. En 2015, peu après l'obtention de son diplôme, Thomas fit la

rencontre virtuelle, sur le web, de Florence Piron, professeure-chercheuse de l'Université Laval qui travaillait alors sur un projet collaboratif en Afrique francophone subsaharienne (le projet SOHA). Florence ou, comme il aimait l'appeler, la « dame en ligne » a été impressionnée par le dynamisme de Thomas et son niveau avancé de connaissance de certains concepts. Thomas et Florence travaillèrent ensemble un bon moment par le biais d'Internet avant que Thomas quitte le Cameroun. En effet, très satisfaite du travail de son collaborateur et voyant tout son potentiel, Florence lui proposa de faire un doctorat sous sa direction au Département de communication et d'information de l'Université Laval. Après d'importants préparatifs, notamment l'obtention du visa qui, au Cameroun ou en Afrique, est « un véritable combat qui fait de nombreux perdants », Thomas put partir pour le Québec.

De l'Afrique au sol canadien

C'est donc en septembre 2015 que Thomas Hervé Mboa Nkoudou dit au revoir à sa famille et quitta pour la première fois sa terre natale pour venir au Québec en tant qu'étudiant étranger inscrit au doctorat. Le Canada l'attirait depuis longtemps puisque le pays « offre beaucoup d'opportunités pour les intellectuels, beaucoup d'opportunités de s'affirmer, de travailler. Au Cameroun, il n'y a pas les infrastructures et le bien-être que je retrouve ici, mais il y a d'autres choses telle que la familiarité. Je suis très ancré dans les valeurs africaines et je ne retrouve pas ça ici! ».

Pour Thomas, il est impossible de penser ne pas retourner au Cameroun puisqu'il a beaucoup d'attaches là-bas, dont sa famille, mais également sa grande famille, son village, l'école qu'il a mise sur pied. Quitter le Cameroun voudrait dire abandonner ce projet formidable qu'il chérit, de même que la possibilité de fonder d'autres écoles. Il pense beaucoup plus à l'entre-deux : venir chercher au Québec des connaissances et des expériences et retourner les partager au Cameroun pour en faire profiter sa communauté.

Choc culturel

Lors de ses premiers contacts avec la population québécoise, les éléments qui l'ont le plus marqué sont le rapport aux aînés et le rapport à l'autre. Ce sont deux éléments très importants pour lui. La façon dont les enfants parlent à leurs parents ici au Québec l'a choqué. Ce n'est pas quelque chose qui serait acceptable chez lui.

Au Cameroun, il y a un grand respect pour les parents, mais également pour les aînés. Jamais les enfants n'appelleraient leur parent par leur prénom ou encore oseraient répliquer. Il existe une distance entre les enfants et les parents. À ce sujet, l'éducation est très différente.

Il serait difficile pour Thomas de penser emmener ses enfants au Canada ou au Québec, car il craint qu'ils perdent ces valeurs.

Il a aussi été marqué par l'individualisme dans les transports en commun, notamment. Tout le monde porte des écouteurs et personne ne se parle. Il raconte que chez lui, quand on entre dans le bus, on dit bonjour : « Pas besoin de se connaître pour se parler ». Cela fut un choc culturel lorsqu'à Québec, il entra dans le bus en disant bonjour à tout le monde, mais que personne ne lui répondit. Il se demandait ce qui n'allait pas. Il s'est vite rendu compte qu'au Québec, si les gens ne se connaissent pas, ils ne se saluent pas.

Intégration académique

Son intégration au plan académique s'est très bien faite, puisque Thomas possédait déjà les connaissances de base et avait une expérience de la recherche. Avant de venir au Canada, il n'avait toutefois jamais voyagé. À cet égard, le Québec et le Canada lui offrent une opportunité de s'épanouir davantage intellectuellement. Depuis son arrivée, il a fait beaucoup de voyages : Thaïlande, Paris, Madrid, États-Unis, Genève. Tout cela en un an, ce qui a encore plus élargi ses horizons.

Par contre, les différences culturelles peuvent parfois mener à des anecdotes cocasses. Un jour, à l'heure du midi, un collègue doctorant lui demande s'il veut venir manger avec lui et d'autres doctorants. Thomas accepta et y alla. Chacun déballa alors sa boîte à lunch et mangea son repas. Thomas, pour sa part, s'était attendu à ce que quelqu'un lui propose de partager un repas... Au Cameroun, quand on invite quelqu'un à manger, c'est pour lui offrir le repas. Quelques jours plus tard, Thomas invita ses collègues à manger à la manière camerounaise, pour leur montrer ce que cette expression signifiait pour lui.

Intégration sociale

Thomas s'est trouvé un logement près de l'université quelque temps après son arrivée. Les propriétaires sont un charmant couple de personnes âgées qui l'a accueilli comme un fils. Ensemble, ils font des soupers, visitent des attractions dans la ville, font des courses et bien plus encore. Tous les dimanches, Thomas et la dame font la cuisine et de la pâtisserie ensemble. Quelques fois par mois, il joue au soccer avec la ligue de soccer de Québec, et ce, en plus de faire partie d'une ligue camerounaise à l'université. Cela lui permet d'évacuer le stress des études.

Au niveau social, je me sens curieusement. L'idée de la supériorité des blancs, que j'avais, disparaît peu à peu. Pour beaucoup d'Africains, le blanc est supérieur, c'est-à-dire que quand tu écoutes un Africain, ce qu'il dit n'est pas

aussi vrai que si un blanc le disait. C'est un traumatisme de la colonisation qui reste toujours présent, malheureusement.

Des valeurs qui lui manqueront

Le Québec est la première société blanche que Thomas fréquente et il peut avouer, après avoir fait quelques voyages dans la dernière année, que les Canadiens sont des personnes joyeuses qui se rapprochent des populations africaines.

L'une des valeurs que Thomas apprécie grandement du peuple québécois, c'est la chaleur humaine. Pour illustrer ses propos, il donna l'exemple suivant. La veille du jour de l'an, il marchait seul dans les rues de Québec et, sur son chemin, il rencontra un couple qui l'invita à passer la soirée avec eux en lui disant qu'on ne pouvait pas passer le réveillon seul. Aujourd'hui encore, ils gardent contact et se visitent de temps en temps.

Une autre valeur qu'il apprécie, c'est la confiance accordée aux autres. Au Québec, il est facile de se faire comprendre et de se faire écouter. Quand on dit quelque chose à une personne, cette dernière le prend comme argent sonnant, pas besoin de justification supplémentaire. Il aimerait retrouver cela dans son pays.



Thomas Hervé Mboa Nkoudou

Moïse Ngolwa

CAROLE-ANNE TREMBLAY

Moïse Ngolwa est né au Cameroun en 1972. Il avait 26 ans lorsqu'il quitta son pays natal. Diplômé en histoire, il souhaitait poursuivre sa maîtrise à l'étranger, en se dirigeant vers une branche plus littéraire. L'Allemagne fut sa première destination.

La vie en Allemagne

Il eut la chance d'avoir de bons professeurs et amis en Allemagne, ce qui facilita son intégration. Il témoigne toutefois y avoir connu certaines formes de discrimination :

Dans la rue, les gens sont portés à te regarder, à te juger. Ils ne te saluent pas. Tu entres dans le bus et les gens ne se parlent pas. C'est beau l'Allemagne, mais ce n'est pas très chaleureux. Cependant, ce n'est pas la raison pour laquelle j'ai quitté ce pays.

En effet, Moïse ne se voyait pas rester en Allemagne, car les débouchés dans son domaine semblaient inexistantes. De plus, il souhaitait vraiment travailler dans un milieu francophone. Il connaissait le Québec et il avait appris son histoire au travers des livres. De plus, il avait une amie qui avait assisté à un colloque de l'Université Laval et qui lui en avait parlé, ainsi que

de la ville de Québec. Comme Moïse souhaitait poursuivre sa thèse et que son envie de partir s'accroissait, il en fit part à ses professeurs. Quelque temps après, il constitua son dossier d'immigration au Canada en envoyant sa demande de certificat de sélection du Québec à Vienne, en Autriche.

Les démarches

Moïse se considère chanceux, car il répondait très bien aux critères nécessaires à son admission au Canada : il était francophone, il avait fait des études et il possédait les moyens financiers pour faire évaluer son dossier.

Je ne venais pas d'un milieu pauvre. Je ne me suis jamais senti stressé et je n'ai jamais eu de problème relatif à ma demande d'immigration. Le seul bémol était lié à la durée du processus, car après l'examen du dossier, l'entrevue au consulat du Québec et l'obtention du certificat de sélection du Québec, il fallait joindre audit certificat d'autres documents qui étaient cette fois envoyés à l'ambassade du Canada en Allemagne. S'en suivait alors une nouvelle étude du dossier, une batterie d'examen médicaux, puis la délivrance du visa.

L'arrivée au Québec

C'est en tant que travailleur qualifié que Moïse arriva au Québec, avec des diplômes obtenus au Cameroun et en Allemagne ainsi que des expériences de travail acquises durant son cheminement. Le Québec lui sembla tout de suite chaleureux. Dès qu'il entra dans l'aéroport de Montréal, l'affiche « Bienvenue au Canada! » lui sauta aux yeux.

Je n'avais pas vu ça ailleurs! La grosse différence avec l'Allemagne, selon mes expériences, c'est qu'ici, les gens se parlent! Je rentrais dans l'autobus et le chauffeur disait « bonjour ». Entamer un dialogue avec l'autre me semblait plus facile.

Rapidement, il comprit qu'au Québec, ses compétences et ses diplômes ne garantiraient pas son intégration, ce qui est ironique, puisque la formation, les études et surtout les expériences de travail font partie des critères de sélection des immigrants. De plus, les expériences de travail acquises à l'étranger sont souvent surclassées par la fameuse « expérience québécoise » demandée à tous les nouveaux arrivants. Même si la maîtrise qu'il avait complétée en Allemagne fut reconnue au Québec, elle n'équivalait pas à une maîtrise québécoise selon l'évaluation comparative des études effectuées hors du Québec.

Moïse déplore que les immigrants fassent souvent des sacrifices énormes afin de pouvoir se réaliser professionnellement au Québec, pour ensuite y vivre une grande déception en lien avec ce manque de reconnaissance de leur formation et de leur expertise. Il remarque que, même

pour ceux et celles qui ont continué leurs études au Québec et qui y ont obtenu un diplôme, la situation n'est pas toujours reluisante.

Pas facile, l'intégration

Persuadé de pouvoir travailler dans son domaine d'études, Moïse posa sa candidature à maintes reprises pour des postes qui correspondaient tout à fait à ses compétences, mais sans succès. Selon lui, si les immigrants ne se sentent pas bien intégrés à Québec, ce n'est pas parce qu'ils refusent de s'ouvrir à la culture québécoise. Sans vouloir généraliser, Moïse pense que certaines institutions québécoises tout comme certaines personnes ne sont pas assez ouvertes à la diversité et que la connaissance qu'elles ont des immigrants est pétrie de stéréotypes.

Comment un immigrant peut-il développer un sentiment d'appartenance lorsqu'il n'est pas accepté, lorsqu'il est cet « autre » qu'on redoute et dont on se méfie, lorsque ses études et ses compétences acquises ici comme ailleurs ne sont pas reconnues à leur juste valeur, lorsque son projet d'immigration économique s'apparente à des espoirs perdus, des rêves brisés, et ce malgré tout son bagage?

Je connais plusieurs Québécois issus de l'immigration qui ont simplement déchanté.

Le « Nous autres » exclusif

Selon Moïse, lorsque certains Québécois s'adressent à un immigrant, ils le font en ces termes : « Nous autres, les Québécois... ». Cette façon de s'exprimer retire implicitement à l'immigrant son appartenance à la société québécoise. Moïse trouve que cette binarité discrimine les immigrants qui sont devenus Québécois et encore plus leurs enfants qui sont pourtant nés ici et qui fréquentent la même école que d'autres enfants québécois appelés, à tort ou à raison, « de souche ». Selon Moïse, de tels mécanismes divisent les gens et mettent de l'avant les différences plutôt que les ressemblances. Ce faisant, ils génèrent de l'exclusion. S'il a fait des sacrifices pour venir vivre au Québec et qu'il a dû endurer le jugement et l'absence de reconnaissance de ses compétences, il ne veut pas que cela affecte les enfants des immigrants. Même s'il est conscient qu'il vient d'ailleurs, il estime qu'il serait difficile d'expliquer aux enfants québécois dont les parents sont issus de l'immigration qu'ils ne sont pas d'ici.

Si le Québec veut avancer et grandir comme nation, il faudrait compter sur l'apport des Québécois issus de l'immigration... Quelle perte! Que d'espoirs perdus si l'on ne parvient pas à mettre à profit toutes ces compétences et expériences acquises autant ailleurs qu'ici!



Cameroon

Adelle Simo et Florent Tchatchoua Liale

CLAUDIA BOLDUC

Adelle Simo et Florent Tchatchoua Liale ont quitté leur pays natal pour venir étudier et travailler au Québec en 2011. Ils ont surmonté bien des obstacles pour s'adapter à leur nouvelle vie. Voici leur histoire.

Du Cameroun au Québec, en passant par la France

Adelle et Florent sont originaires du Cameroun, mais plus spécifiquement de la province de Douala. Ils expliquent qu'au Cameroun, chaque ville, chaque région a ses propres coutumes et mœurs et que celles-ci diffèrent d'un bout à l'autre du pays. Au total, plus de 250 langues différentes coexistent au Cameroun. Ces nombreuses langues rendent parfois la conversation difficile entre les habitants qui ne viennent pas des mêmes régions.

La principale raison de leur départ du Cameroun fut leur désir d'étudier à l'extérieur du pays pour obtenir un diplôme qui serait reconnu internationalement. Florent quitta l'Afrique dans les années 1990 pour étudier en Méditerranée, aux États-Unis et finalement en France, en *Hotel Management Marketing* et *Computer science*, tandis qu'Adelle quitta le continent en 2002 pour aller étudier en France. Elle y passa un peu plus de huit ans et y fit tout son cursus universitaire, jusqu'au doctorat en sociologie

du travail à l'Université de Strasbourg où elle fut codirigée par une professeure de l'Université Laval. Celle-ci joua un rôle déterminant dans son parcours et demeure une personne très significative pour elle, une référence, un mentor. L'engouement de Florent et d'Adelle pour l'aventure influença également leur décision de quitter leur pays d'origine. Au fil des années passées en Europe, ils réalisèrent qu'ils se plaisaient bien en Occident et que la perspective de revenir habiter au Cameroun leur convenait de moins en moins. Leurs habitudes de vie avaient changé et un éventuel retour dans leur ville natale les obligerait à devoir se réadapter à leur culture d'origine.

Installés en France depuis plusieurs années, leur goût de l'aventure les stimula à vouloir à nouveau changer de pays, changer d'environnement. Adelle vint d'abord au Québec en 2009 en tant que touriste et elle eut un coup de foudre. Elle convainquit rapidement Florent et toute la famille de faire le grand saut. Ce qui lui avait particulièrement donné envie de s'établir au Québec, c'était la possibilité de voir ses rêves se réaliser : le marché du travail de la Belle Province lui semblait plus ouvert qu'en France où les nombreuses barrières structurelles ralentissaient son avancement.

De l'arrivée à Québec à l'intégration

Le couple prépara son départ un peu plus d'un an à l'avance et immigra officiellement au Québec à l'hiver 2011. Déménager en famille leur permit de s'adapter plus facilement.

Parmi les facteurs qui aidèrent Adelle et Florent à bien s'installer à Québec, le programme de prêts et bourses aux étudiants, réservé aux résidents permanents et aux citoyens constitue, est l'un des plus importants. Selon Adelle, il constitue une aide non négligeable pour ceux et celles qui souhaitent reprendre des études mais qui n'ont pas de grandes réserves financières. Comme elle voulait retourner à l'université pour obtenir les qualifications qui l'aideraient à s'intégrer professionnellement, elle s'inscrivit à la maîtrise en sciences de l'orientation de l'Université Laval. Florent retourna aussi aux études dans le but d'obtenir un diplôme en informatique, car ses diplômes n'avaient malheureusement pas été reconnus. Fêru de communication et de TI, il se familiarisa rapidement avec le monde des événements socioculturels et est actuellement responsable des communications du Conseil panafricain de Québec.

Florent et Adelle expliquent qu'ils n'eurent pas de difficulté à comprendre les expressions québécoises. En effet, rappelons que la codirectrice de thèse d'Adelle en France était d'origine québécoise, et Florent se dit avoir toujours été très à l'aise avec les langues et les expressions. Toute la famille put donc s'adapter très rapidement grâce aux cercles d'amis et au travail.

Parmi les éléments plus difficiles, Adelle mentionne le climat : elle n'est

pas *fan* de l'hiver et Florent se décrit comme « l'être le plus frileux de l'univers ». Ils sont arrivés au Québec en plein hiver et ne s'attendaient pas du tout à des températures aussi extrêmes.

Aussi, Adelle fut déçue de constater que certains Québécois semblaient fermés sur eux-mêmes, plutôt réticents, froids et réservés dans leurs contacts avec autrui. Elle associe ce type de comportement à la peur de l'inconnu. Elle trouve particulièrement navrant de saluer les gens sans que la pareille lui soit rendue. Elle espère que la situation changera avec l'arrivée de davantage d'immigrants. Florent, quant à lui, a parfois été surpris de découvrir une tendance à l'hypocrisie chez certains, mais il apprécie la chaleur générale des relations.

Du côté des valeurs québécoises qu'elle chérit, Adelle mentionne le respect de l'autre. Elle affirme que les Québécois sont un peuple pour qui le respect des autres est très important. Cette valeur s'observe dans de nombreuses sphères de la vie, ce qu'elle considère comme une bonne chose.

Leur vie aujourd'hui

Le parcours surprenant d'Adelle lui a permis d'acquérir de nombreux diplômes universitaires. À ce jour, elle possède un doctorat, trois maîtrises et deux baccalauréats (licences). On peut également dire qu'Adelle est très bien installée à Québec. Elle et son mari ont acheté un jumelé à Ste-Foy et comptent y rester longtemps. Florent, grâce à son diplôme en technologies de l'information, a un très bon emploi au gouvernement du Québec, plus précisément au ministère de l'Environnement, en tant qu'informaticien. Il est bien intégré dans son équipe de travail. Vice-président et chargé des communications du COPAQ, très engagé dans la communauté, il est aussi promoteur et maître de cérémonie lors d'événements culturels et corporatifs. Il a animé pendant plusieurs saisons des émissions de radio à CKRL et à CKIA. Pour sa part, Adelle est chargée de cours et professionnelle de recherche à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, plus précisément en sciences de l'orientation. Dans ses recherches, elle s'intéresse à l'insertion socioprofessionnelle de différentes clientèles : jeunes, femmes, immigrants, etc.

Pour le moment, Adelle et Florent ne pensent pas retourner habiter un jour au Cameroun. Ils souhaitent continuer à avancer dans la vie et ne pas revenir en arrière. Ils conservent toutefois de nombreux contacts avec leur pays natal, puisque la plupart de leurs frères et sœurs habitent toujours là-bas. Certains membres de la famille d'Adelle sont déjà venus lui rendre visite à Québec, telle que sa mère en novembre dernier. Adelle n'est toutefois pas retournée au Cameroun depuis quatre ans, et Florent depuis six ans.

En ce qui concerne les relations d'amitié, Florent a beaucoup plus de temps que sa femme pour socialiser, il est très connu et apprécié non

seulement par la communauté québécoise, mais aussi par toutes les autres communautés grâce aux services qu'il rend et à son éternelle disponibilité. Adelle travaille beaucoup, ce qui ne lui laisse pas beaucoup de temps pour entretenir des relations interpersonnelles.

Bref, ils considèrent avoir réussi leur intégration principalement parce qu'Adelle a obtenu un emploi qui est en lien avec ses qualifications et parce que Florent est complètement épanoui entre ses engagements dans la communauté et son travail au ministère. Adelle soutient qu'un immigrant qui n'a toujours pas décroché d'emploi après cinq ans n'a pas réussi à s'intégrer correctement.

Fausse perceptions de l'Afrique

Au sujet de la vision qu'ont les Québécois de l'Afrique, Adelle et Florent soutiennent que le problème vient de ce que les médias montrent seulement le mauvais côté de ce continent, l'envers du décor. Ils expliquent qu'on représente souvent l'Afrique avec des cabanes, des huttes et des gens qui n'ont même pas de vêtements. On ne montre jamais l'Afrique sous son beau jour. Pourtant, l'Afrique est un continent bien plus développé qu'on le croit. Il y a de nombreuses universités et plusieurs intellectuels également. Adelle et Florent soutiennent aussi qu'il est tout à fait possible de préférer vivre en Afrique qu'en Occident. Ainsi, il faut arrêter de voir l'Afrique simplement comme un continent pauvre. Ils soulignent également que la plus belle richesse de l'Afrique réside dans la solidarité humaine. En effet, pour les Africains, l'être humain est plus important que l'argent et c'est quelque chose qu'on ne pourra jamais leur enlever.

Adelle et Florent mentionnent qu'il est parfois difficile de distinguer si les Québécois qui se ferment à eux sont simplement craintifs ou s'ils sont réellement racistes, parce qu'ils ne le disent pas ouvertement. Adelle ne se souvient pas d'avoir vécu une situation de racisme, mais c'est arrivé à sa fille : quand elle travaillait dans des magasins ou chez Macdonald, certains clients n'étaient pas gentils avec elle, d'autres évitaient de toucher sa main lorsqu'elle redonnait la monnaie et certains disaient qu'ils voulaient être servis par une Québécoise et non par elle.

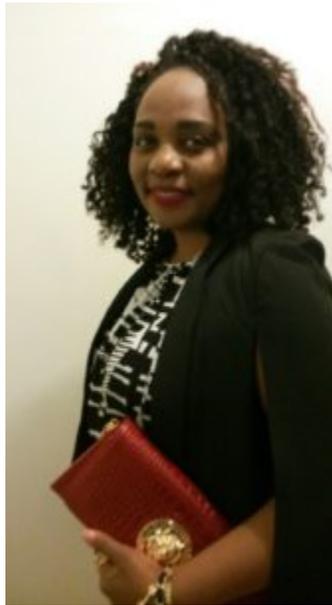
Elle croit qu'au Québec, les gens ont souvent peur de l'inconnu si bien que, dès qu'un problème survient, certains n'hésitent pas à pointer du doigt les immigrants.

Recommandations

À ceux et celles qui voudraient venir étudier au Québec, Adelle et Florent recommandent d'être très bien préparés. Les études au Québec, c'est sérieux, c'est un travail à temps plein qui est très exigeant. Ayant étudié dans

trois pays différents, Adelle affirme qu'étudier au Québec demande plus de rigueur qu'ailleurs et est très formateur. Il faut donc y être bien préparé pour ne pas échouer. Adelle explique qu'il y a très peu d'Africains qui partent directement d'Afrique pour venir étudier au Québec parce que les études y coûtent très cher. La plupart des Africains vont étudier en France parce que ça ne coûte presque rien, les immigrants payant le même montant que les Français. Donc, pour venir étudier ici, les immigrants doivent être issus d'une famille aisée ou avoir de bonnes bourses. Adelle et Florent considèrent qu'il est plus avantageux d'être résident permanent que de détenir un visa étudiant parce qu'il y a plus d'avantages et que l'accès aux programmes gouvernementaux comme les prêts et bourses est alors possible.

Aux Québécois et Québécoises qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants, Adelle et Florent répondent qu'au Canada, un long et sérieux processus de sélection précède l'autorisation de l'immigration d'une personne ou d'une famille. Les dossiers sont analysés sur de longues périodes de temps, si bien que la plupart des immigrants qui arrivent ici sont sûrement de bonnes personnes.



Adelle Simo



Florent Tchatchoua Liale

Martin Yemele

FRANCIS GALLANT

Ayant vécu au Cameroun jusqu'à l'âge adulte, Martin quitta son pays d'origine en 2001 pour immigrer en Allemagne, puis au Canada. Il fonda sa famille à Québec et y vit encore aujourd'hui avec sa femme et ses trois enfants. Détenteur d'un doctorat en foresterie, Martin travaille désormais dans ce domaine qui le passionne. Voici le portrait de sa captivante vie.

Jeunesse au Cameroun

Né à Douala, la capitale économique du Cameroun, Martin y vécut quelques années avec ses parents. Douala est une ville portuaire industrialisée. Plus tard, vers l'âge de 5 ans, il quitta ses parents pour aller vivre avec un ami de son père qui était instituteur à Bafoussam, dans l'ouest du Cameroun. C'est auprès de ce dernier et dans cette ville qu'il passera ses années scolaires du primaire et du secondaire, jusqu'à l'âge de 18 ans. Martin eut une enfance relativement tranquille, loin des problèmes économiques et sociaux majeurs. Encore aujourd'hui, ses parents vivent à Douala.

Martin fit des études universitaires en foresterie dans son pays natal. Il participa ensuite à un programme de coopération internationale dans lequel il se spécialisa dans le domaine de la transformation du bois. À noter que le jeune Camerounais entretenait déjà à ce moment des contacts avec le

Québec, puisqu'il reçut l'enseignement de quelques professeurs québécois. « J'ai eu des professeurs québécois lors de mes études universitaires au Cameroun, mais je n'avais pas gardé de liens avec eux », m'a-t-il dit. À ce moment de sa vie, il n'avait pas encore l'intention ou même l'idée de quitter le Cameroun. Cela est venu bien plus tard.

Début de sa vie adulte au Cameroun

Après ses études universitaires, Martin trouva rapidement un emploi en tant que professeur de foresterie dans un lycée technique du Cameroun. Si on compare avec le Québec, enseigner dans un lycée technique correspond ici à enseigner au niveau collégial. À l'époque, Martin n'avait pas encore rencontré sa femme et n'était donc pas marié. Avec son salaire d'enseignant, il faisait partie de la classe moyenne camerounaise, ce qui signifie qu'il vivait bien, économiquement parlant. Notons, cependant, qu'il est important de relativiser lorsqu'on parle de cette classe moyenne camerounaise. En effet, en Amérique du Nord, la classe moyenne est quantifiée de manière très différente par rapport à celle de l'ensemble des pays d'Afrique. Le revenu moyen d'un habitant nord-américain de la classe moyenne est bien supérieur à celui d'un habitant africain faisant également partie de la classe moyenne. Par conséquent, le niveau économique de Martin, lorsqu'il enseignait au Cameroun, était nettement inférieur à celui d'une personne de la classe moyenne qu'on peut retrouver dans les pays occidentaux par exemple. Cette réalité économique a d'ailleurs motivé en partie son départ du Cameroun.

Mais ce n'est pas la principale raison qui l'a mené à quitter son pays. Après avoir enseigné pendant environ 10 ans, Martin voulait faire autre chose, vivre d'autres expériences; il désirait exercer un emploi plus spécialisé en lien avec le domaine de la foresterie. Or, le problème était le suivant : les universités et les établissements d'enseignement au Cameroun n'offraient pas de programme pour poursuivre à un niveau supérieur dans son domaine d'expertise, en l'occurrence la transformation du bois. « La filière pour laquelle j'avais été formé, soit la transformation du bois, n'était pas très développée localement. Je devais donc me chercher une institution universitaire où je pouvais aller compléter mes études et ma formation », m'a-t-il expliqué lors de notre rencontre.

Ce fut donc principalement pour étudier que Martin décida de quitter le Cameroun. Mais, avant tout chose, le Camerounais devait faire un choix : à quel endroit allait-il poursuivre ses études? À partir de ce moment, il envisagea plusieurs programmes et établissements universitaires aux quatre coins du globe. Les possibilités étaient vastes : Afrique du Sud, Allemagne, France, Canada, États-Unis... Finalement, Martin décida d'immigrer en Allemagne.

Départ pour l'Allemagne

En 2001, Martin quitta donc le Cameroun pour compléter une maîtrise en Allemagne. Il choisit ce pays non seulement pour sa proximité géographique par rapport au Cameroun, mais surtout pour la qualité des programmes offerts. En effet, les Allemands ont développé, dès les années 1980, des programmes d'études internationales de qualité qui leur permettaient de recruter des étudiants partout dans le monde, a-t-il affirmé durant l'entrevue.

Dès son arrivée en Allemagne, Martin disposait déjà de certaines notions de base en allemand. Il faut comprendre qu'avant d'être une colonie anglaise et française, le Cameroun était une colonie allemande. La langue allemande fait donc partie de la culture camerounaise et plusieurs jeunes Camerounais apprennent les rudiments de cette langue à l'école, comme ce fut le cas de Martin. Cela aida certainement Martin à s'intégrer plus aisément dans la société allemande et à s'adapter à la réalité linguistique de ce pays d'Europe. Toutefois, en raison de la provenance internationale des étudiants, la langue première utilisée lors des cours, voire par les étudiants entre eux, était l'anglais. Cela fit un grand plaisir à Martin, puisqu'il maîtrisait déjà très bien l'anglais. Le fait de bien maîtriser cette langue demeure d'ailleurs l'un des facteurs qui l'a poussé à choisir ce programme en particulier plutôt qu'un programme francophone. D'ailleurs, il faut savoir qu'en France, l'obtention d'un visa d'étude était très compliquée, ce qui n'était pas le cas en Allemagne. Cet aspect influença également le choix final de Martin.

Arrivée au Québec

Le cheminement qui mena Martin au Québec, et plus précisément à Québec, commença par la lecture d'articles de chercheurs de l'Université Laval, en lien direct avec son domaine d'expertise, soit la transformation du bois. Dès ce moment, il commença à faire des recherches quant à la possibilité d'immigrer au Canada. Ainsi, son processus d'immigration débutait. Après plus de deux ans en Allemagne, il quitta le pays pour venir s'installer à Québec.

En arrivant ici en 2004, Martin avait comme objectif de continuer dans le même domaine en poursuivant au doctorat. Dès son arrivée sur le campus de l'Université Laval, il rencontra tout d'abord un professeur qu'il avait préalablement ciblé pour lui demander de superviser une éventuelle thèse de doctorat. Le professeur accepta immédiatement. Martin m'a confié qu'il avait planifié quelques rencontres avec des professeurs d'autres universités au Canada au cas où le professeur de l'Université Laval aurait refusé de le superviser. Il avait notamment planifié de se rendre à l'Université de Toronto et à l'Université du Nouveau-Brunswick. Bien sûr, il n'eut pas à aller à

ces endroits. « C'est sûr que si je n'avais connu que Toronto, par exemple, j'aurais peut-être choisi d'y habiter », m'a-t-il dit durant notre rencontre.

C'est en Allemagne que Martin vécut l'ensemble de ses chocs culturels et où il dut s'adapter à la réalité occidentale. Néanmoins, il connut à Québec quelques inconforts culturels, dont le premier fut au niveau de la langue. En effet, Martin a longtemps eu du mal avec l'accent québécois. Il ne comprenait pas plusieurs termes et expressions d'ici, ce qui pouvait, parfois, le rendre confus. Mais il s'adapta à cet accent et le comprit au fil du temps. À ce qu'il m'a dit, son plus gros choc fut au niveau climatique. Le froid est une réalité bien présente au Québec et certaines personnes ont du mal à s'y faire. Martin fut chanceux puisqu'il arriva ici en plein mois de mars, lorsque la neige fondait. Mais lorsque l'hiver suivant arriva, Martin se rendit compte que l'hiver était loin de celui vécu en Allemagne, un hiver durant lequel la neige tombe, mais fond aussitôt.

Je me souviens qu'au mois de novembre, il y avait eu une grosse tempête et beaucoup de neige était tombée. Je demande donc à un ami si la neige va fondre. Il me répond qu'elle va fondre, mais à la fin du mois de mars. Et là, j'ai compris que c'était au-delà de tout ce que je m'imaginai, m'a-t-il confié en riant.

Dès la première semaine après son arrivée, Martin loua une chambre en résidence sur le campus. Le fait d'habiter à proximité de l'université fut d'ailleurs pratique pour le Camerounais, puisqu'il pouvait se rendre à ses cours et accéder aux installations en tout temps. D'ailleurs, Martin m'avoua que vivre en résidence lui était très pratique pour éviter les contrecoups climatiques puisqu'il avait accès aux tunnels pour se déplacer partout sur le campus. Martin a eu également à s'adapter à un autre élément : les moyens de transport. « À Québec, c'est différent de l'Allemagne pour les transports. En Allemagne, tout le monde se déplace en vélo », m'a-t-il confié. Il reconnaît qu'avec les conditions climatiques d'ici et les collines, il est plus difficile de se déplacer en vélo en dehors du campus. Dans son cas, Martin fut tout de même choyé puisqu'il pouvait bénéficier, au besoin, de covoiturage de la part de ses amis.

Pour ce qui est de l'accueil qu'il a reçu en arrivant à Québec, Martin m'a confié qu'il avait été excellent, surtout dans le milieu universitaire. Il s'est d'ailleurs intégré beaucoup plus facilement ici qu'en Allemagne, affirmant que, là-bas, la barrière linguistique fut le facteur qui a le plus nui à son intégration. Le Camerounais m'a également rapporté qu'il a mis du temps à sortir de son quartier universitaire. Durant les cinq ou six premiers mois, Martin effectuait l'ensemble de ses achats, activités ou tâches quotidiennes dans les établissements autour de l'université, sans aller au-delà de ce quartier.

Aujourd'hui à Québec

Martin a aujourd'hui 46 ans et vit à Québec avec sa femme et ses trois enfants de quatre, six et onze ans. Il réside à Neufchâtel. Il a connu sa femme au Cameroun en 2001, juste avant de partir pour l'Allemagne. Il est d'ailleurs retourné dans son pays natal en 2004 pour se marier avec elle. Celle-ci l'a ensuite rejointe au Canada en 2005, soit un an plus tard, avec leur premier enfant âgé alors de six mois. Ses deux plus jeunes enfants sont nés au Québec.

Martin a bien sûr complété son doctorat et travaille aujourd'hui pour le gouvernement dans son domaine d'expertise. Martin et sa famille retournent encore de temps en temps au Cameroun, environ à tous les trois ou quatre ans. C'est en 2014 que toute la famille est allée au Cameroun pour la dernière fois.



Martin Yemele à la cabane à sucre, en 2008

Côte d'Ivoire

La Côte d'Ivoire s'étend sur 322 462 km². Située en Afrique de l'Ouest, elle est bordée au nord par le Mali et le Burkina Faso, à l'ouest par le Libéria et la Guinée, à l'est par le Ghana et au sud par l'océan Atlantique. Elle a pour capitale politique et administrative Yamoussoukro et compte 31 régions. Avec plus de 26 millions d'habitants, la Côte d'Ivoire a pour langue officielle le français et possède plus de 60 ethnies. Celles-ci se regroupent en cinq grandes ethnies, localisées dans les régions suivantes : au nord, le groupe voltaïque (gur) ou sénoufo; au nord-ouest, le groupe mandé du Nord ou malinké; à l'ouest, le groupe mandé du Sud; au sud-ouest et au centre-ouest, le groupe krous; au centre et à l'est, le groupe akans, qui représente plus de 41,1 % de la population.

D'abord protectorat français en 1843, puis colonie française en 1893, le pays acquit son indépendance le 7 août 1960, sous Félix Houphouët Boigny, premier président de la République. Dans les années 1990, le pays traversa des périodes de turbulence aux plans social et politique. En 1999, il connut un premier coup d'État. Entre 2002 et 2004, il vécut une crise politico-militaire. Entre 2010 et 2011, les hostilités reprirent lors des élections présidentielles opposant Laurent Gbagbo et Alassane Ouattara.

Aujourd'hui, le gouvernement en place connaît de nombreuses mésententes et des conflits avec la fonction publique. Le domaine de l'éducation est particulièrement touché, ce qui réduit l'accès des jeunes à ce droit fondamental. Les autres défis importants portent sur la santé et surtout la sécurité.

Agathe Aphoué

AURÉLIE GAGNON

Agathe Aphoué est née au Togo d'un père ivoirien et d'une mère togolaise. Elle a quitté le Togo à l'âge de 6 ans pour Toumodi, en Côte d'Ivoire, où elle a été élevée par son père. Sa décision d'immigrer au Canada fut consciente et assumée. En effet, elle venait rejoindre son mari qui s'était inscrit à l'Université Laval afin de poursuivre ses études .

Le processus d'immigration et son arrivée au Québec

Le processus d'immigration ne se fit pas du jour au lendemain. Comme Agathe avait un emploi et que son petit garçon allait encore à l'école primaire, il fallut trouver le moment idéal pour quitter leur pays. Le processus d'immigration vers le Québec dura un an, du moment où elle prit sa décision jusqu'au moment de quitter la Côte d'Ivoire. Son départ eut lieu en décembre 1991, juste avant le temps des fêtes. Elle fut d'abord accueillie comme visiteuse pendant trois mois. Son permis fut ensuite renouvelé pour lui permettre de se marier. Le processus d'immigration fut un peu plus long pour elle que pour son fils, mais n'a duré que quelques mois. Elle est par la suite devenue résidente permanente, puis citoyenne canadienne en 1996. Toutefois, l'une des conditions pour rester au Québec était que son mari la parraine pendant 10 ans.

À son arrivée à l'aéroport, trois personnes furent présentes pour l'accueillir : son mari et deux amis. Elle reçut donc un accueil très chaleureux, mais comme c'était le plein hiver, le froid fut un réel choc! On lui avait toujours dit qu'il faisait très froid ici, mais elle ne s'attendait pas du tout à un froid aussi intense. Elle trouva toutefois que la neige rendait les paysages très beaux. Il y avait beaucoup de neige au sol. Les maisons étaient décorées et illuminées un peu partout dans la ville pour la fête de Noël. Elle fut surprise, puisque dans son pays d'origine, il n'y avait ni lumières ni décorations de Noël dans les rues. Quelques jours après son arrivée, elle passa à Rivière-du-Loup où elle trouva les décorations et la neige encore plus féériques.

Les premiers mois au Québec

Les premiers mois au Québec furent très difficiles pour Agathe et sa famille. Comme elle n'avait pas les papiers lui permettant de travailler, elle ne pouvait pas se trouver d'emploi. Ce n'est que lorsqu'elle reçut son statut d'immigrante et son numéro d'assurance sociale qu'elle put retourner aux études.

Pour son fils, c'est l'intégration à l'école primaire qui fut difficile. À cette époque, peu de Noirs étaient installés dans la ville de Québec. Les Québécois n'étaient donc pas habitués à côtoyer des personnes d'autres cultures. D'ailleurs, le fils d'Agathe était le seul Noir de son école. Il voulait jouer avec les autres, mais ceux-ci ne voulaient pas. Pour Agathe, ce n'était pas la faute des enfants, car ils ne connaissaient pas l'immigration et l'échange des cultures. Malgré l'intimidation, Agathe encouragea toujours son fils à ne pas se laisser faire et à croire en lui. Mais « en tant que parent, on souffre de voir nos enfants vivre ainsi ».

Elle se souvient d'ailleurs de la première fête d'anniversaire de son fils après son arrivée au Québec. Il invita les gens de sa classe. Personne ne vint, sauf le petit voisin malgache. Il vint porter un petit cadeau en compagnie de son père sans toutefois oser rentrer dans la maison. Ce fut très dur pour lui et pour Agathe de vivre le rejet des autres.

Agathe prenait une marche tous les jours dans son quartier. C'est d'ailleurs de cette façon qu'elle fit la connaissance de sa première amie ici, une Japonaise, témoin de Jéhovah. À plusieurs reprises, elle tenta de convertir Agathe à cette religion! Agathe invita plutôt sa nouvelle amie chez elle afin de discuter de Dieu. Ce fut d'ailleurs cette amie qui lui montra comment faire un pâté chinois. Petit à petit, leur famille s'adapta à la culture québécoise. Même si Agathe achetait des produits typiques de l'Afrique dans une petite épicerie africaine et que son conjoint rapportait des ingrédients de leur pays lors de ses voyages d'affaires, elle cuisinait régulièrement des plats typiquement québécois.

De la Côte d'Ivoire au Québec

Dès son arrivée, Agathe nota plusieurs différences entre son pays d'origine, la Côte d'Ivoire, et le Québec. D'abord, elle trouva les gens très froids. Dans son pays d'origine, les gens prennent le temps de parler à l'autre. Tout le monde se dit « bonjour ». Lorsqu'elle arriva, elle dit « bonjour » à tout le monde, mais les passants ne lui répondaient pas. Elle insista au début, pour se rendre compte que les gens ici ne se disaient pas « bonjour » entre eux. Aujourd'hui, elle remarque qu'elle agit maintenant comme ces gens-là. Même entre Africains, ils ne se disent plus « bonjour ». Elle remarqua également que la notion de partage était différente. Lorsqu'elle habitait en Afrique, elle avait l'habitude de vérifier si son voisin avait quelque chose à manger et elle intervenait au besoin.

Toutefois, Agathe note que les choses ont beaucoup changé depuis son arrivée au Québec. Elle se rend compte qu'avec le nombre croissant d'étudiants étrangers et la nouvelle génération, les gens sont beaucoup plus ouverts qu'autrefois. D'ailleurs, le deuxième fils d'Agathe, né ici, ne fréquente plus d'Africains, alors que son premier enfant eut beaucoup de difficulté à s'intégrer et à se faire des amis.

Malgré le racisme qu'elle a vécu, les conditions sont meilleures ici. La ville est propre et les taxes sont utilisées pour des services offerts à tous. D'ailleurs, leur famille est beaucoup moins malade qu'en Afrique. Lorsqu'elle était en Côte d'Ivoire, elle allait à l'hôpital toutes les semaines pour faire soigner son fils qui était malade. Depuis leur arrivée, Agathe et sa famille n'ont pas eu à se rendre à l'hôpital.

Aujourd'hui

À l'heure actuelle, Agathe est copropriétaire du restaurant La Calebasse situé sur l'avenue Myrand. Elle avait toujours rêvé d'être entrepreneure. Même lorsqu'elle était en Afrique, elle préparait du jus qu'elle vendait dans son quartier. Sa mère fut d'ailleurs commerçante pendant longtemps, ce qui lui a donné envie de se partir en affaires.

Même si la restauration, c'est difficile aujourd'hui, notre restaurant s'est taillé une place auprès de la communauté africaine de la ville de Québec.

Au début, elle était seule dans le projet. Elle a par la suite rencontré son partenaire d'affaires, Adama Konseiga. Ensemble, ils décidèrent de déplacer le restaurant sur l'avenue Myrand, un endroit beaucoup plus central pour le public cible. Aujourd'hui, le restaurant est un incontournable de la communauté africaine de la ville de Québec.

La perception de l'Afrique par les Québécois

Pour Agathe, tout dépend de l'impression que les Africains projettent ici au Québec. En effet, elle est convaincue que si les Africains projettent la pauvreté, les gens de la ville de Québec penseront nécessairement qu'ils sont pauvres. Elle mentionne que, souvent, les gens sont surpris d'apprendre que beaucoup d'Africains en ville ont la télévision et que leurs maisons sont climatisées. D'ailleurs, en Afrique, certaines personnes vivent beaucoup mieux que des Québécois, tellement que certains ne veulent même pas quitter leur pays. Elle trouve que les médias projettent l'image d'une Afrique toujours pauvre, ce qui influence les Québécois.

Une expérience à recommander

Agathe constate que beaucoup d'Africains rêvent du Québec, même si ceux qui sont ici leur mentionnent que ce n'est pas le paradis. Ce qui intéresse les gens, c'est la sécurité et la stabilité, ce qui est possible au Québec. Son parcours fut une expérience à la fois difficile et enrichissante, mais aujourd'hui elle se considère chanceuse de pouvoir vivre dans un pays en paix et où les conditions sont bonnes. Elle remarque d'ailleurs que la mentalité dans son pays a beaucoup changé : elle ne se sent même plus à la maison en Côte d'Ivoire. Chez elle, c'est le Québec. Ce n'est que lorsqu'elle vit du racisme qu'elle se rend réellement compte qu'elle est immigrante.

Le message d'Agathe aux Québécois et Québécoises

Agathe souhaite que tout le monde s'ouvre aux autres cultures et soit moins méfiant. Il faut arrêter de généraliser et plutôt chercher à côtoyer les Africains qui sont maintenant chez eux au Québec.

N'cloho Je t'aime

QUÉBEC AFRICAINE



Aurélie Gagnon, Adama Konseiga, Agathe
Aphoué et Emie Pelletier

Karim Abdoul Cissé

MARION TREMBLAY-LACHANCE

Ni mayara dounia connon ité coyé Ni codomakila ité colon : Quand les pieds ne se promènent pas, l'œil ne peut pas voir beaucoup de choses. – traduction libre

Originaire de Bouna, ville au nord de la Côte d'Ivoire, Karim est né d'un père ivoirien et d'une mère malienne. Voici le récit de la vie d'un artiste et homme de cœur, doté d'une ouverture inouïe sur le monde.

Enfance

Karim n'a jamais rêvé d'être un artiste. Il fut élevé par sa grand-mère paternelle. Alors que la tradition familiale voulait qu'il aille à l'école, Karim sut bien vite que les études ne l'intéresseraient pas. Il se rappelle d'ailleurs avec humour :

J'étais le premier petit-fils de ma grand-mère, j'étais comme l'enfant chouchou. Alors, quand je lui ai dit que je n'irais pas à l'école, pour elle ce n'était pas grave, je resterais avec elle à la maison, c'est ce qu'elle voulait. Donc ça n'a pas aidé!

C'est ainsi qu'il occupa ses journées à cirer des chaussures dans la rue

pour faire un peu de sous et à faire des acrobaties sur la plage d'Abidjan, ville du sud de la Côte d'Ivoire, participant parfois à des compétitions amicales avec les autres jeunes du quartier. À l'âge de quinze ans, il fut approché dans la rue par un homme qui, l'ayant vu faire ses acrobaties, l'invita à travailler pour le *Cirque du monde*, organisme de cirque social créé par le *Cirque du Soleil* en partenariat avec l'organisme *Jeunesse du monde* pour venir en aide aux jeunes en situation précaire. Il réalisa alors qu'il pouvait faire carrière dans un domaine qui le passionnait, celui du cirque.

Le début d'une vie hors du commun

Son emploi au sein du *Cirque du monde* l'amena à voyager dans plusieurs pays et à développer des liens avec plusieurs communautés. Après avoir suivi des formations de base en cirque social de 2000 à 2003 avec le *Cirque du Soleil* en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso et au Cameroun, il devint instructeur de cirque pour le *Bureau international catholique de l'enfance* dans plusieurs pays. Il se rendit au Liban, en Syrie et en Turquie où il travailla dans les camps de réfugiés et auprès des jeunes en difficulté. Curieux de tout ce qui l'entoure, Karim développa en parallèle sa passion pour la musique, ainsi que ses talents en chant et en percussions.

L'arrivée à Québec

C'est dans le contexte du 400^e anniversaire de la ville de Québec que Karim fit son arrivée dans la région de Québec. Il avait été envoyé par le *Cirque du monde* pour représenter l'ensemble des moniteurs de l'organisme. Il partagea alors son vécu et sa philosophie de vie avec des jeunes Québécois de différents milieux, autant dans les communautés autochtones du nord du Québec que dans les établissements scolaires et dans les centres communautaires un peu partout dans la province. Il enseigna également à l'école de cirque de Québec et à celle de Gaspé. C'est d'ailleurs en Gaspésie qu'il vécut son premier contact avec l'accent québécois. Il raconte :

Le vendredi, au cégep de Gaspé, il y a de l'impro. Il n'y a personne dans les rues, tout le monde est au cégep. Quand je suis arrivé à l'impro, tout le monde riait. Sauf moi, je ne comprenais absolument rien! Mais deux mois après, j'ai commencé à rire, comme tous les autres.

La langue n'est que l'une des multiples facettes de l'intégration dans un nouveau pays. L'intégration de Karim fut grandement facilitée par son caractère : sa curiosité et son ouverture sur le monde lui permirent de créer des liens forts partout où alla et de savoir s'entourer des bonnes personnes.

En arrivant dans la capitale, il eut un coup de cœur. L'accueil des gens, leur ouverture d'esprit, leur pacifisme sont de nombreux traits qui le

convainquirent de s'établir ici. Après avoir parcouru le monde, il cherchait un endroit où poser les pieds afin de construire quelque chose de plus durable. Quand on demande à Karim ce qu'il préfère du Québec par rapport à son pays natal, il répond avec sagesse qu'il a l'habitude de ne jamais comparer les pays :

Chaque pays a sa réalité. Quand je vais dans un pays, le plus important, c'est de prendre tout ce qui est bon. Il faut travailler pour son bonheur, il n'y a pas de terre promise, la seule qui existe, c'est celle où l'on se trouve et où on est bien.

D'ailleurs, il faut creuser loin pour trouver un aspect du Québec que Karim aime moins. Et encore, très diplomate, il répond que tout dépend des circonstances, mais que s'il devait absolument en identifier un, ce serait la tendance à se plaindre. Pour lui, avoir un travail, une famille et arriver à s'en sortir sont des éléments qui sont synonymes d'une belle vie. Il ne comprend pas que certains puissent se plaindre malgré cela.

La réalité québécoise

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Karim aime se garder occupé : intervenant auprès de jeunes enfants, organisateur d'événements, musicien, il ne chôme pas! Travailler auprès des jeunes enfants lui permet de mettre à profit ses valeurs humaines et sa grande compréhension de l'autre. Il parle d'ailleurs avec amour et camaraderie des jeunes qu'il aide :

Certains jeunes ont juste besoin de plus d'attention et d'encadrement. Il faut créer un lien avec les jeunes, il n'y a pas de magie, il faut d'abord trouver leur amitié.

Toujours la tête remplie de projets, Karim vient de mettre sur pieds une maison de production qui vise à faire découvrir aux Québécois les différentes cultures des pays qui l'ont façonné. Faute de pouvoir retourner dans chacun de ces pays, il souhaite en amener une parcelle là où il réside présentement, précisant que la culture est l'arme du futur.

Lancer un regard en arrière

Karim a passé sa vie à voyager. À la question de l'ennui et de la nostalgie, il répond : « Je peux dire que je m'ennuie de l'Afrique. Et je parle de l'Afrique, mais je m'ennuie du Liban, du Cameroun, de la Belgique, de plein d'endroits où je suis passé, parce que j'ai tissé des bons liens avec des gens ». Heureusement, il garde le contact grâce à Facebook, mais la vue de certaines images lui rappelle ses passages dans différents endroits et il ressent une certaine nostalgie. Son remède à ce sentiment? Il sait s'entourer des bonnes personnes partout où il se trouve. D'ailleurs, son

intégration au Québec s'est faite assez facilement, puisqu'il côtoyait déjà plusieurs Québécois lorsqu'il travaillait pour le *Cirque du monde*, autant en Côte d'Ivoire qu'au Cameroun. Que ce soit à Montréal ou à Québec, il avait déjà développé un bon réseau de contacts. Mais ce ne sont pas tous les immigrants qui ont cette chance. D'après lui, ce qui facilite l'immigration, c'est le partage. Le partage entre les immigrants de leurs expériences vécues et de leur bonne *vibe*. Il ajoute : « Et pourquoi pas la partager avec nos amis Québécois, cette bonne *vibe*? »

À ce propos, Karim déplore le manque d'entraide entre les Québécois. Ici, des organismes ou des associations sont mis sur pied pour offrir des services aux gens dans le besoin et bénéficient de subventions. Sur le continent africain, ces programmes n'existent pas et les gens sont obligés de s'entraider. L'entraide est donc une valeur très présente à cause des conditions de vie plus difficiles dans certains pays d'Afrique.

Un regard positif sur la vie

Enrichi de ses nombreux voyages, Karim a développé une vision inspirante de la vie. Selon lui, s'ouvrir sur le monde est primordial. Il faut oser bouger et passer à l'action, car il y a tellement de choses à voir : des personnes merveilleuses, de la bonne nourriture, etc. Il faut profiter de la vie, c'est le plus important. Le travail est nécessaire, certes, mais comme il le dit si bien : « Un être humain n'est pas fait pour simplement être là, c'est pour ça qu'on a des jambes! ». La curiosité et la largeur d'esprit qu'il a depuis son tout jeune âge l'ont aidé à traverser les épreuves, à s'intégrer et à découvrir de multiples facettes du monde.

En voyageant un peu partout, il est facile d'imaginer qu'il ait pu faire face à certains préjugés. Karim insiste pourtant sur le fait qu'il ne pense pas que ce soit les gens qui véhiculent les préjugés associés à l'Afrique, mais bien les médias. Les médias ne parlent pas des pays stables et paisibles, ce qui fait que les Occidentaux croient que l'Afrique n'est que guerre, famine et problèmes. Il mentionne par exemple qu'on n'entend jamais parler de la Namibie, du Libéria ou du Ghana, des pays africains en paix et prospères. Selon Karim, les préjugés sont normaux. Ils traduisent l'ignorance des gens plutôt que leur méchanceté. Il faut simplement que chacun prenne le temps d'expliquer sa réalité. Le dialogue est la clé entre les différentes cultures pour mieux se comprendre. Il ajoute d'ailleurs que l'immigration constitue une force pour un pays, car le mélange des cultures peut apporter beaucoup à une nation. On ne peut qu'être en accord avec lui!

QUÉBEC AFRICAINE



Karim organise des soirées-spectacle en plus d'y être musicien. Celle-ci avait lieu au District Saint-Joseph, à Québec.



Karim travaille entre autres comme intervenant auprès des jeunes enfants.

Ibrahima Massagninni Kone

KÉVIN DE ROY-BOUCHER

Âgé de 30 ans, Ibrahima Massagninni Kone est originaire de Korhogo, au nord de la Côte d'Ivoire. Il a grandi à Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire. N'ayant pas de femme ni d'enfants, Ibrahima était déjà sur le marché du travail et complétait sa deuxième année de doctorat lorsqu'il prit une importante décision : quitter son pays pour venir étudier au Québec. C'est le 22 août 2015 qu'il arriva à Québec, prêt à avancer dans ses études doctorales à l'Université Laval.

Partir d'Abidjan

Ibrahima savait depuis longtemps déjà qu'il ferait son doctorat à l'extérieur de la Côte d'Ivoire. Plusieurs destinations s'offraient à lui, entre autres les États-Unis, la France et le Canada. Le Canada fut son choix final pour plusieurs raisons, mais surtout pour la langue. Ibrahim désirait rédiger sa thèse dans la langue de Molière. Les États-Unis furent donc écartés, car cela aurait nécessité au moins une année supplémentaire pour se familiariser davantage avec l'anglais. C'est également pourquoi il a pris la décision de ne pas poursuivre ses études dans de grandes villes canadiennes comme Toronto ou Montréal. En ce qui concerne la France, elle fut écartée en raison de son marché du travail saturé et de l'embauche difficile. La ville de Québec

représentait le parfait compromis. Approuvée 100 % francophone, elle avait le meilleur profil pour assouvir sa soif de connaissances. C'était donc à Québec, aux abords du fleuve St-Laurent, qu'il allait rédiger sa thèse de doctorat.

Une fois la décision prise, un long processus d'admission débuta. L'université étant choisie, il prit l'initiative d'écrire directement au directeur du programme de doctorat afin de lui faire part de ses intentions. Après l'envoi de son dossier vint l'attente. À la suite de l'approbation de son dossier, il lui fallut poursuivre les démarches auprès du bureau du registraire, demander le certificat d'acceptation du Québec (CAQ), le permis d'études et le visa. Quatre mois plus tard, il reçut ce dernier. Il était prêt pour un départ à l'aventure.

Québec

Dès son arrivée au pays, Ibrahima s'est senti bien accueilli. Il a été dirigé et conseillé, entre autres, par le personnel de l'Université Laval et plus précisément par le service de parrainage du Bureau de la vie étudiante. Il fut pris en charge par un autre étudiant étranger, originaire du Costa Rica, qui l'aida à se procurer un téléphone. Un étudiant béninois rencontré à l'aéroport l'a même aidé à se procurer des vêtements chauds pour l'arrivée de l'automne et de l'hiver. N'ayant pas encore de logement à son arrivée, Ibrahima avait préalablement loué une chambre dans une auberge. À peine quatre jours plus tard, il trouva son nouveau chez-lui et put donc officiellement entamer sa vie québécoise.

Ses perceptions avant d'arriver au Québec

Au départ, Ibrahima avait l'impression que les gens de Québec étaient super accueillants, mais cette impression se dissipa : au bout d'une semaine ou deux, il se sentait toujours seul. Ses interactions avec les Québécois étaient toujours courtoises et souriantes, mais cela n'allait jamais plus loin. Il croisait souvent dans la rue un étudiant dont il avait déjà fait la connaissance, mais c'était comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

En fait, Ibrahima s'attendait à se faire des amis rapidement, mais ce ne fut pas le cas. Cette difficulté à socialiser faisait en sorte que lorsqu'il n'était pas à l'Université, il restait chez lui, ce qui l'empêcha de découvrir la région de Québec en dehors du campus et du Vieux-Québec. Il ne participait pas aux différentes activités proposées sur le campus et ce fut ainsi tout au long de sa première session. Ce manque de convivialité allait à l'encontre de ce à quoi il était habitué. En Côte d'Ivoire, les gens se parlent, ils peuvent aller prendre une bonne bière, se visiter par la suite : la vie communautaire est riche. Au Québec, il fallait faire plus d'efforts que ça. Il prit donc du recul, un temps de réflexion. Évidemment, il se sentait seul, sa famille et ses amis

étant désormais très loin. Il avait toutefois un cousin à Montréal, qu'il visita à quelques reprises.

Malgré ce manque de proximité, il continue d'affirmer que les gens de Québec sont accueillants et courtois. S'ils n'apprécient pas une personne, ils restent tout de même respectueux et ne le lui disent pas. Ibrahim aurait pu interpréter ce trait de personnalité comme de l'hypocrisie, mais a compris qu'ici les gens cachent leur haine, si haine il y a, et que c'est mieux ainsi. Les Québécois ont une bonne maîtrise d'eux-mêmes et savent cacher leurs émotions et conserver un environnement sans conflits. En Côte d'Ivoire, si une personne n'aime pas une autre personne, cette dernière l'aurait immédiatement su ou remarqué, à moins de se le faire dire ouvertement par l'autre personne.

Autre défi pour Ibrahim : la langue. Bien que les Ivoiriens et les Québécois parlent le français, les deux ne se comprennent pas toujours. Il s'est rendu compte, comme de nombreux étudiants étrangers, que les gens d'ici parlent québécois, pas français, ou du moins un français fortement influencé par l'anglais. À son arrivée, il avait beaucoup de difficultés à comprendre les propos des gens de Québec. Il ne comprenait pas, entre autres, les présentations et les exposés oraux des autres étudiants dans ses cours. Toutefois, lorsque les enseignants parlaient, c'était plus facile car ils étaient plus compréhensifs et faisaient des efforts en conséquence.

Il eut la chance d'arriver au Québec en été, ce qui lui a donné le temps de s'habituer aux changements de température au fil des saisons. Le climat ne fut donc pas un obstacle. Il en aurait été différemment s'il était arrivé à la session d'hiver.

Maintenant

Ibrahim s'est très bien intégré à la société québécoise. Bien qu'au départ le côté un peu plus individualiste des Québécois l'ait frappé, il comprend maintenant que c'est dans la culture. Il est présentement assistant du cours « Introduction aux relations publiques » dans son département à l'Université Laval. De plus, il a acquis une plus grande facilité à comprendre le français version Québec. Il lui arrive même parfois de sortir quelques jurons typiques, un vrai Québécois!

Grâce à *Skype* et au téléphone, il reste proche de sa famille et de ses amis vivant un peu partout dans le monde. Son frère habite présentement en Inde, sa sœur aux États-Unis et son cousin en France. Ils ne sont pas encore venus lui rendre visite, mais il compte bien aller passer deux ou trois semaines en Côte d'Ivoire en décembre 2017. Bien qu'il n'ait pas d'amis étudiants ivoiriens, il continue de tisser des liens avec les étudiants québécois lors de soirées 5 à 7 et organise des soirées de *chilling* (détente) en dehors du cadre académique avec des étudiants d'autres nationalités. Il envisage de

repartir après ses études, en fonction des options et des opportunités qui se présenteront d'ici la fin de son doctorat.

Comment les Québécois perçoivent l'Afrique

Les Québécois connaissent mal l'Afrique. Selon Ibrahima, ils sont toujours surpris lorsqu'il leur parle du continent, mais toujours curieux d'en apprendre plus. L'image qu'ils ont de l'Afrique, c'est la pauvreté, le stéréotype du safari et de la vie sauvage. Lors d'un 5 à 7, il montrait à des amis du Québec des photos d'Abidjan, sa ville natale. L'un d'eux lui a alors demandé comment il était possible qu'il y ait des *building* là-bas. Malgré le fait que ce soit tout de même la capitale de la Côte d'Ivoire, donc une grande ville, les gens ont encore de la difficulté à se l'imaginer. Une autre personne lui a demandé s'il se considérait chanceux d'être au Canada. Ibrahima a choisi le Canada pour étudier, ce qui n'est pas comme s'il avait été sauvé de son continent.

Conseils aux immigrants

Ibrahima explique que le Québec est un endroit où il fait bon vivre, mais qu'un étranger ne devrait pas venir pour le travail. Même si cela peut paraître malheureux, c'est une réalité. Les informations reçues par les services d'immigration lorsqu'il était en Côte d'Ivoire et la réalité en sol canadien ne concordent pas. On lui avait dit en Afrique qu'il était possible de se trouver un emploi au Canada dans son domaine, mais une fois arrivé ici, les employeurs exigent que la personne ait une expérience de travail canadienne. Malgré le fait qu'un immigrant ait toutes les qualifications nécessaires, il frappe tout de même un mur à son arrivée sur le marché du travail canadien et se retrouve à devoir accepter des emplois mal payés. De plus, cela coûte extrêmement cher à un étranger pour étudier au Canada s'il n'a pas de bourse ou d'entente entre les deux pays.

Il conseille également aux gens de ne pas s'attendre à être immédiatement intégrés. Il rappelle que l'intégration n'est pas automatique puisque la culture des pays d'Afrique et du Québec n'est pas la même et que cela peut prendre du temps avant d'être totalement accepté. Il rappelle aussi que ce n'est pas au pays d'adopter ta culture, mais l'inverse. Tu ne peux pas demander aux Québécois de changer leurs habitudes pour se conformer à ta culture. Mais l'inverse est aussi vrai : les Québécois doivent accepter que l'autre soit différent et ne pas l'opprimer dans ses pratiques et ses coutumes.

Après deux ans, Ibrahima est un ivoirien qui a su s'intégrer dans une société riche en couleurs et en histoire. Ce fut un plaisir pour moi de faire sa rencontre et d'enrichir mes connaissances sur le monde. Je lui souhaite le meilleur des succès dans ses projets futurs, qu'ils soient ici ou ailleurs.



Kévin De Roy-Boucher et Ibrahima Massagnini Kone

Jahia X

ATHENA MASSON WONG

Jahia (*pseudonyme*) est une jeune femme de 23 ans qui vit à Québec depuis 2013. Originnaire de Côte d'Ivoire et plus précisément de sa capitale économique, Abidjan, elle vient d'une famille principalement constituée de femmes : elle a trois sœurs aînées et un frère. L'une de ses sœurs réside à Montréal, mais le reste de sa famille est toujours en Côte d'Ivoire. Jahia est célibataire et sans enfants – pour l'instant, dit-elle.

Le grand départ

Avant de décider de quitter son pays, Jahia étudiait dans une université privée de sa région. Un jour, elle eut une discussion déterminante avec sa sœur qui résidait à Montréal depuis quelques années. Celle-ci la questionna sur ses aspirations professionnelles et lui suggéra de voyager afin d'élargir ses horizons. Jahia débuta sa réflexion et en vint à la conclusion qu'il lui fallait effectivement tenter l'expérience de partir, ce qui lui permettrait à la fois de découvrir une nouvelle culture et d'approfondir sa formation universitaire et ses activités professionnelles. Elle décida de marcher dans les pas de sa sœur et d'opter pour le Canada, plus précisément pour le Québec, attirée par la qualité de la formation offerte, les opportunités d'emploi et, bien sûr, l'usage du français comme langue officielle, qu'elle

parlait déjà. Elle savait également que la province était cosmopolite, ayant en tête l'exemple de la ville de Montréal qui regorgeait, dit-elle, de communautés culturelles diverses. Elle se tourna toutefois vers la ville de Québec, séduite par l'excellente réputation de l'Université Laval dans les milieux universitaires de Côte d'Ivoire.

Son arrivée à Québec

Les premiers moments furent assez difficiles, mentionne-t-elle, notamment parce qu'elle ne connaissait personne et qu'elle arrivait dans un environnement bien différent du sien. Cependant, elle fut très bien accueillie par un ancien président de l'Amicale Ivoir-Canadienne de Québec (l'AMICQ), association qui vise à réunir les étudiants, les travailleurs et les visiteurs d'origine ivoirienne résidant dans la capitale nationale, mais également les gens d'autres nationalités. Il aida Jahia à trouver un parrain qui, à son tour, lui procura une aide précieuse pour s'installer et s'intégrer dans sa nouvelle vie.

La langue représenta pour Jahia un défi d'adaptation plus grand qu'elle ne l'imaginait. Bien qu'issue d'un pays francophone, elle trouva les expressions et l'accent québécois souvent difficiles à comprendre. Cependant, elle tient à souligner que les Québécois furent toujours sympathiques avec elle et surtout très courtois, malgré l'incompréhension linguistique qui entravait parfois leur communication.

Jahia fut rapidement enchantée par son expérience universitaire au Québec. Selon elle, la formation qu'elle reçoit à l'Université Laval était de qualité et les enseignants étaient toujours disponibles, motivant les élèves à prendre contact avec eux lors de difficultés. Elle trouva néanmoins difficile la recherche d'un emploi étudiant, surtout en raison de son manque d'expérience professionnelle sur le sol québécois. Mais elle réussit quand même à s'en dénicher un. Quant au climat, elle fut évidemment surprise par le froid mordant de l'hiver québécois, qu'elle trouve encore difficile à supporter, mais elle trouve cependant la neige magnifique. Tout de même, ajoute-t-elle, « disons que je me sens mieux en été! ».

Sa perception de la société québécoise

Jahia trouve les valeurs québécoises souples, généreuses, ouvertes et accueillantes.

Ce que j'apprécie le plus, c'est que les femmes et les hommes ont les mêmes droits, tout comme dans mon pays d'origine, contrairement à certains pays où les droits de la femme sont piétinés, où la femme est « chosifiée », où elle est toujours réduite et où elle est appelée le « sexe faible ».

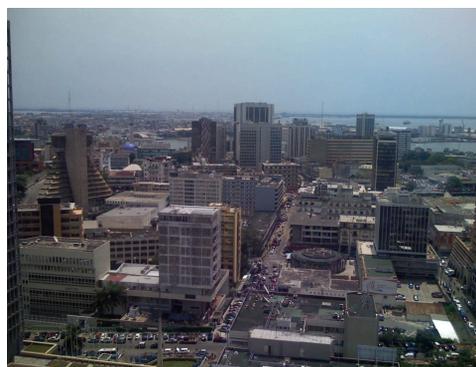
Elle admire également « la fierté, l'authenticité qu'affirment les Québécois en général, leur acharnement au travail, surtout le travail bien fait. [...] Ils sont toujours prêts à aider les autres ». La courtoisie et le respect sont deux autres valeurs qu'elle remarque fréquemment autour d'elle. De plus, elle trouve que l'importance de la famille semble clairement ancrée dans les valeurs québécoises. « C'est une chose que j'aime beaucoup, car moi aussi, l'une de mes valeurs repose sur ma famille », dit-elle.

Sa vie à Québec

Bien installée, Jahia occupe présentement un emploi à Québec et a désormais quelques amis d'origine québécoise. Elle garde cependant une relation très serrée avec sa famille restée en Côte d'Ivoire. Les amis de son pays natal sont également toujours bien présents dans sa vie. Malgré la distance, elle réussit à garder le contact avec les gens qu'elle aime grâce à Facebook.

Jahia a un message pour les nouveaux immigrants : « Dans le processus d'immigration, il faut toujours bien s'informer afin de pouvoir se préparer et mieux s'adapter à la vie au Québec. Les ambassades, les consulats, les amis et les connaissances sont là pour vous aider. » Elle aimerait également dire aux Québécois qu'ils ne devraient pas s'inquiéter de l'arrivée d'immigrants, car

les immigrants n'ont pas pour objectif d'envahir et de s'approprier le pays d'accueil. Ils participent au développement de celui-ci : ils travaillent pour et avec les Québécois et les Canadiens, ils payent les impôts et les taxes, etc., et ils acquièrent les connaissances nécessaires qui leur permettront éventuellement de développer leur pays d'origine. Ils veulent par-dessus tout se construire des relations et entretenir de bons liens avec leur entourage d'accueil.



Abidjan. Source :

<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Abidjanpyramid>

Djibouti

Djibouti est un pays de la Corne de l'Afrique, situé sur la côte ouest du débouché méridional de la mer Rouge. Le français et l'arabe sont les deux langues officielles du pays et elles sont enseignées dans le système scolaire. Le somali et l'afar sont des langues dites « nationales » : avec l'arabe yéménite, l'oromo ou encore l'amharique, ce sont les principales langues de la vie quotidienne. La présence de nombreux Américains, en particulier autour de la base militaire, justifie le fait que l'anglais prend de plus en plus d'importance. Avec moins d'un million d'habitants, la superficie du pays est de 23 200 km².

Djibouti fut colonisé vers 1862 et se nommait à cette époque « la côte française des Somalis ». Malgré le fait que ce territoire était convoité par les anglais et les italiens, ce furent les Français qui réussirent à s'y installer, Djibouti étant un port d'escale sur la route de l'Indochine. L'arrivée du Général de Gaulle dans ce pays en 1966 fut accueillie par des cris d'indépendance et des manifestations. La légion étrangère intervient alors contre les manifestants, faisant plusieurs morts et blessés. Cet événement occasionna des prises de conscience : c'est ainsi que des militants nommés Mahamoud Harbi, Hassan Gouled et Mohamed Kamil se battirent afin de réclamer l'indépendance de Djibouti. L'indépendance fut obtenue le 27 juin 1977, donnant naissance à la République de Djibouti avec à sa tête le président Hassan Gouled Aptidon.

Aujourd'hui, les objectifs que le gouvernement doit atteindre ne sont pas des plus simples. Le premier défi concerne la corruption des policiers et le taux d'absentéisme très élevé des fonctionnaires. Le second concerne le tribalisme et le traitement préférentiel accordé aux personnes de la même ethnique que soi. L'État essaie de rendre tous les Djiboutiens égaux. Enfin, depuis maintenant deux ans, le gouvernement s'engage dans l'éducation en excluant les livres français de toutes les écoles publiques afin de les remplacer par des livres écrits par des professeurs djiboutiens dans le but de permettre aux étudiants et étudiantes d'en apprendre un peu plus sur l'histoire de leur pays.

Houssein Ahmed Nour

RAPHAËL BERTRAND

Houssein Ahmed Nour naquit en 1987 à Djibouti. Il quitta sa famille à l'âge de 23 ans pour venir s'installer à Québec. En effet, obtenant d'excellents résultats scolaires à l'école, il fut sélectionné par la province de Québec pour venir étudier dans la capitale nationale dans un domaine qui l'intéressait grandement : l'informatique de gestion.

Arrivée à Québec

À son arrivée en 2010, Houssein n'avait ni famille ni amis au pays. Heureusement, sa connaissance du français, l'une des langues officielles de Djibouti, facilita grandement son intégration, d'autant plus que de nombreuses ressources gouvernementales furent mises à sa disposition pour accélérer son adaptation à sa nouvelle vie. Peu après son arrivée, il rencontra deux autres Djiboutiens ayant obtenu leur visa de résidence en même temps que lui. En plus de devenir ses colocataires, ils furent également ses premiers amis au Québec.

Bien qu'ayant encore peu de connaissances dans le domaine de l'informatique de gestion, Houssein entreprit ses études avec succès au Cégep Limoilou. Trois ans seulement après son arrivée dans la belle province, il obtint son diplôme d'études professionnelles. Trouver du travail

par la suite ne fut pas un problème; il fut recruté par une firme de consultation informatique pour laquelle il travaille encore aujourd'hui. La même année, sa femme vint le rejoindre à Québec. Ils ont un petit garçon, né au Québec et âgé d'un peu plus d'un an.

Adaptation à l'environnement et à la culture québécoise

À son arrivée au Québec, Houssein vécut un véritable choc culturel. N'ayant jamais vu de neige de sa vie, son premier hiver fut assez difficile. Refusant de se laisser décourager par le froid québécois, Houssein entreprit alors de suivre des cours... de ski de fond! « Cela m'a permis de m'intégrer plus facilement et de faire des connaissances! Maintenant, chaque hiver, je fais du ski de fond », explique-t-il. Habitué à des températures minimales de 30°C au Djibouti, il dit pouvoir maintenant apprécier l'hiver et s'être équipé en conséquence. Voir son environnement changer du tout au tout au courant de l'année était complètement nouveau pour lui, mais il considère aujourd'hui le changement des saisons comme étant l'une des choses qu'il préfère du Québec.

Au-delà de l'aspect climatique, Houssein dut modifier certaines de ses habitudes de vie. Par exemple, il n'était pas habitué à payer des taxes sur les produits qu'il achète en magasin. « Chez moi, on négocie. Le vendeur me dit qu'il vend une telle chose pour 1 000 pièces, moi je lui offre 500 pièces, je l'achète finalement pour 700. Ici, on te dit que c'est 10 pièces et finalement on te dit que c'est 12 », témoigne-t-il. Personne ne lui ayant expliqué ce phénomène à son arrivée, il reçut souvent quelques réponses agacées de la part des vendeurs.

Houssein remarque que la plupart des Québécois ne savent pas grand chose de l'Afrique et notamment de son pays natal, dont seules trois ou quatre de ses connaissances connaissaient l'existence avant de le rencontrer. Si Houssein avait des conseils à donner aux nouveaux immigrants venus d'Afrique, il leur dirait de faire attention à leur attitude envers les autres. Par exemple, un homme ne devrait pas agir avec les femmes comme il le ferait à Djibouti. Selon lui, un jeune célibataire pourrait ici être accusé de harcèlement sans se douter que son comportement est inacceptable au Québec. Un autre conseil qu'il aimerait donner serait d'être honnête. Houssein apprécie que les Québécois soient des gens francs et directs. Il croit qu'il s'agit d'une belle valeur et que les futurs immigrants devraient y porter attention.

Se sentir chez soi

Houssein se sentit bien accueilli dès son arrivée au Québec. De manière générale, il trouva les Québécois gentils, chaleureux et souriants. Plusieurs éléments de son quotidien changèrent, mais souvent pour le mieux. Il

découvrit avec bonheur un service de transport en commun fiable et efficace ainsi qu'une omniprésence des technologies. À Djibouti, l'accès à Internet et même à des ordinateurs est souvent difficile. Ainsi, sans avoir encore revu d'amis ou de membres de sa famille djiboutienne depuis qu'il vit au Québec, Houssein put néanmoins rester en contact avec son pays natal grâce aux technologies comme *Skype*.

Toutefois, certains événements récents tels que le débat sur le port des signes ostentatoires ou encore sur les accommodements raisonnables ont souvent pesé lourd sur Houssein et sa femme. En effet, s'il respecte et apprécie les valeurs québécoises, il trouve dommage que l'État cherche à s'incruster dans la vie personnelle et religieuse des gens. Sa femme étant voilée et travaillant dans la fonction publique, ce sujet touche directement Houssein, qui ressent une certaine montée de l'intolérance dans la population, en particulier depuis l'élection de Donald Trump aux États-Unis. Il croit fermement que ce genre d'événement politique a un impact direct sur l'attitude des Québécois envers les minorités et les immigrants. Selon lui, un État qui resserre les règles en matière d'immigration sous la pression d'une intolérance populaire ne peut qu'entraîner des conséquences négatives sur la société. Houssein dit lui-même avoir remarqué une différence dans le regard que portent les gens sur lui et sur sa femme.

Sur une note plus positive, Houssein prévoit faire, dans les prochains mois, un voyage à Djibouti pour retourner voir sa famille et ses amis qu'il n'a pas revu depuis son grand départ. Sa femme et lui se questionnent souvent sur l'avenir de leur fils, car ils tiennent à l'élever selon les traditions et la culture djiboutiennes, tout en veillant à son intégration harmonieuse à la culture québécoise. Être en mesure de trouver un équilibre sain entre ces deux cultures est le défi que se donne cette jeune famille pour les années à venir.



Houssein Ahmed Nour

Abdourahman Abdoukader Okieh

MARIKA VACHON-PLANTE

Voilà maintenant un peu plus de cinq ans que le Djiboutien d'origine a affronté le froid de l'hiver pour venir s'établir dans la ville de Québec, dont il ne connaissait pas l'existence avant son arrivée. Après avoir mis quelques mois à s'adapter à la culture et au mode de vie de sa terre d'accueil, Abdourahman Abdoukader Okieh peut affirmer qu'il est devenu un vrai Québécois. Voici le portrait d'un jeune père de famille de 30 ans venu s'établir dans la Vieille Capitale.

Quitter son pays

Abdourahman Abdoukader Okieh a grandi dans la plus grande ville de son pays du même nom, Djibouti, où il a étudié jusqu'à l'âge de 21 ans. Grâce à une bourse d'études, il partit alors en France y pour faire une maîtrise en informatique. C'est en discutant avec des amis que le projet d'immigrer au Québec lui vint à l'esprit.

À l'été 2009, Abdourahman commença à remplir les nombreux formulaires d'immigration, ce qui l'amena à rencontrer les responsables de l'immigration au Québec dans le cadre d'une entrevue. Il raconte que c'est sa motivation qui lui a permis d'obtenir son certificat de sélection puisqu'il ne connaissait rien de la province!

Un agent de l'immigration m'a posé des questions sur le Québec et je ne connaissais absolument rien. Heureusement, le monsieur a vu que j'étais motivé pour partir, mais que je ne savais rien de là où je mettais les pieds, car j'étais incapable de citer trois villes québécoises. Pour moi, il n'y avait que Montréal, Montréal et Montréal.

L'étape la plus importante dans le processus fut sans contredit sa participation à une foire de l'emploi de la fonction publique québécoise qui se tenait en France au début de l'année 2011. C'est à ce moment-là qu'il a postulé pour travailler à Québec et que son périple en sol nord-américain a débuté.

Confronter les différences

Bien que son arrivée dans la région de la Capitale-Nationale ne se soit pas faite en période de grand froid, mais bien au début du mois de septembre, Abdourahman a rapidement pris conscience de ce qu'est le Québec. Le lendemain de son arrivée, son cousin, qui demeurait dans la ville de Montréal depuis quelques années déjà, lui fit déguster le met typique de la belle province, la poutine...

Ce qui a été le plus difficile pour le Djiboutien, c'est sans contredit le climat qui est très différent de celui de son pays d'origine, où on enregistre une température moyenne de 27°C. Même s'il avait déjà entendu de nombreuses histoires sur le Québec et ses bordées de neige, ce n'est qu'à la saison hivernale qu'il a pris conscience de ce qu'était l'hiver.

L'homme, maintenant âgé de 30 ans, fut également confronté très tôt aux différences entre sa culture et celle de sa terre d'accueil. Les mœurs québécoises sont un peu austères, selon lui. La fraternité entre collègues s'est avérée plus rare qu'il le pensait.

Ici, on sort du boulot et chacun part dans son petit coin. Tu te retrouves seul chez toi. C'était difficile. Il faut se recréer un réseau en dehors du bureau. J'étais toujours lié avec mon réseau en France et dans mon pays d'origine, mais ce n'est pas pareil.

Bien qu'il ait été habitué à résider loin de sa famille lorsqu'il était en France, Abdourahman avoue que cette réalité s'est révélée beaucoup plus difficile qu'il le croyait.

Arrivé en France, j'ai survécu à cette solitude. Heureusement, je vivais dans une résidence universitaire. Ici [à Québec], c'était encore pire parce que là-bas il y avait au moins les autres étudiants. Quand l'hiver est arrivé, j'étais tout seul dans mon appartement du Vieux-Québec à écouter le sifflement du vent. Ça prend du courage.

S'adapter à son nouveau milieu

En aucun cas, il n'a été question pour le jeune père de famille de baisser les bras devant les défis qui se sont dressés devant lui. Ce qui l'a poussé à avancer sans regarder derrière, c'est sa résilience. Tout n'a pas toujours été facile pour le Djiboutien qui, lors de son séjour en France, a connu ce que sont le racisme et la discrimination. Heureusement, des tels épisodes ne se sont pas produits depuis son arrivée à Québec.

Selon Abdourahman, les Québécois ne sont pas mal intentionnés dans leurs commentaires qui sont quelquefois désobligeants; ils sont plutôt ignorants du quotidien des Africains. Les préjugés perdurent dans la société moderne. M. Abdoukader Okieh attribue cette naïveté aux images que véhiculent les médias.

On nous montre que l'Afrique c'est l'insécurité, la famine, la pauvreté et la guerre. Je peux dire que c'est partout comme ça. Dans mon pays, on n'a jamais connu la guerre. Les Québécois croient qu'il n'y a pas d'électricité, que nos moyens de transport ne sont pas les mêmes qu'ici. Je m'amuse bien à faire accroire à mes collègues qu'on se déplace à dos d'éléphant pour aller à l'école et que nos animaux domestiques sont des lions.

Il tempère toutefois ses propos en confiant que les habitants de son pays d'origine ne connaissent pas davantage le Québec et ses réalités : « C'est récemment que j'ai appris que Céline Dion est québécoise alors que j'écoute ses chansons depuis que je suis petit! ».

Les discours véhiculés en Europe n'aident pas non plus les immigrants comme Abdourahman à se forger une opinion fidèle sur le Québec.

Lueur d'espoir

Malgré cette méconnaissance, les habitants de la province font preuve d'ouverture, selon lui. Tout comme son peuple, les Québécois ont dû s'adapter aux changements sociaux au fil du temps. Les Djiboutiens font face au même défi. Dans son pays, par exemple, la polygamie disparaît progressivement à mesure que les jeunes voyagent et s'ouvrent au monde.

En faisant des études, les gens vont à l'extérieur et voient d'autres cultures. Cette génération-là est revenue au pays en disant qu'ils n'auraient dorénavant qu'une seule femme.

Au Québec, ce changement se traduit par une meilleure acceptation de l'autre. Il reste beaucoup de travail à faire dans ce sens, mais la volonté y est, selon son témoignage. Le message d'Abdourahman Abdoukader Okieh est d'aller vers l'autre et de ne pas hésiter. C'est d'ailleurs de cette façon que le Djiboutien a compris la réticence des Québécois face aux nouveaux

arrivants. Toutefois, il rappelle que le Québec a été fondé grâce à l'immigration et que c'est une réalité qu'on ne peut pas ignorer.

Transmettre ses valeurs

Bien qu'il se considère maintenant Québécois, le père d'une petite fille de cinq mois soutient qu'il est important pour lui d'expliquer à cette dernière d'où il vient.

Quand on ne sait pas d'où on vient, on ne peut pas savoir où on s'en va.

C'est un beau défi qui attend le citoyen canadien, qui devra jongler entre l'histoire québécoise et celle de ses ancêtres. Une valeur qu'il souhaite partager à la société québécoise et éventuellement transmettre à sa jeune fille, c'est l'entraide, le partage.



Abdourahman Abdoukader Okieh

Éthiopie

D'une superficie de 1 137 000 km² et deuxième pays d'Afrique par sa population, l'Éthiopie partage ses frontières avec l'Érythrée, la Somalie, le Soudan, le Kenya et Djibouti. Depuis l'indépendance de l'Érythrée en 1993 (ancienne province éthiopienne), l'Éthiopie n'a plus d'accès à la mer. Située en zone tropicale et à proximité de l'océan Indien, l'Éthiopie est traversée par plusieurs zones climatiques et présente une forte biodiversité. Deuxième plus ancienne nation chrétienne au monde, l'Éthiopie est aujourd'hui constitutionnellement laïque, même si de nombreuses croyances coexistent : orthodoxes monophysites, catholiques et protestants, musulmans, falachas et animistes.

Berceau de l'humanité, les plus anciens hominidés ont été retrouvés en Éthiopie. Avant 1270, le royaume cosmopolite d'Aksoum permit le développement de l'alphabet éthiopien. Sous la dynastie salomonide de 1270 à 1974, le pays vécut une longue période de développement culturel, administratif, d'extension territoriale et de guerres. En 1923, l'Éthiopie devint le premier pays africain adhérant à la Société des Nations. C'était le début d'une ère de modernisation dans tous les domaines : abolition de l'esclavage, première constitution, construction d'écoles, réforme de l'économie, centralisation du pouvoir politique. Cela n'empêcha toutefois pas le déclenchement de guerres, de rébellions et de massacres dans les années qui suivirent. Depuis l'entrée en vigueur de la constitution éthiopienne de 1994, l'Éthiopie repose sur un système fédéral et est divisée en neuf régions et deux « villes-régions » disposant de leur propre gouvernement et d'un droit constitutionnel à l'autodétermination et à la sécession.

L'Éthiopie est signataire de la Déclaration des Nations unies depuis 1942 et est l'un des 51 États membres fondateurs de l'ONU. Addis-Abeba est aujourd'hui le siège de la Commission économique pour l'Afrique (CEA) et de l'Union africaine. L'Éthiopie est affectée par les changements climatiques, ainsi que par certaines politiques et réglementations internationales : elle devra œuvrer pour assurer la sécurité alimentaire et

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

la santé de la population. Également, la lutte contre le terrorisme est préoccupante, puisque le pays reçoit de nombreux réfugiés en provenance des pays voisins ravagés par les conflits internes et les mouvements extrémistes.

Mariam Abebe

AMY LOISELLE

Kezīhi k'edemi mek'eyeri āyichilumi negeri gini yewedefiti hiyiwetachinini mek'eyeri yichilalu : On ne peut pas changer le passé, mais on peut changer notre avenir (traduction libre)

Mariam Abebe, âgée de 35 ans, a vécu la majorité de sa vie dans son pays d'origine, l'Éthiopie. Elle vit à Québec avec son mari, d'origine congolaise, et leurs enfants depuis une dizaine d'années. C'est son mari qui entreprit les démarches pour immigrer au Canada en tant que réfugié.

Avant le départ

Avant de venir au Québec, Mariam vivait à Harar, en Éthiopie, une ville tranquille qui lui a permis de ne pas avoir été personnellement touchée par les conflits qui sévissaient dans son propre pays. L'Éthiopie est un vaste pays qui abrite plusieurs peuples, plusieurs cultures. Ces différences culturelles s'expriment dans les fêtes, dans les façons de célébrer et de vivre qui varient d'un peuple à l'autre, mais aussi dans la grande diversité linguistique de ce pays. L'Éthiopie n'a pas de langue officielle, même si l'amharique, la langue maternelle de Mariam, est la langue de travail du gouvernement éthiopien. La vie de son mari au Congo, traversé par d'importants conflits, fut plus mouvementée que la sienne. Quand son mari

décida de venir au Québec comme réfugié, Mariam le suivit hors du continent africain. Elle put revenir deux fois en Éthiopie par la suite.

Premiers moments au Canada

Dès son arrivée au Canada, Mariam fit face à la barrière de la langue. C'est en suivant des cours et en discutant avec des collègues de travail qu'elle réussit à apprendre le français qu'elle parle de façon courante aujourd'hui. Ses échanges avec ses amies l'ont aidée à se corriger pour certaines expressions de la langue française.

Quelle est la plus grosse difficulté à laquelle elle a dû faire face? « C'est l'hiver! » dit-elle en riant. Plus sérieusement, Mariam mentionne que, même si elle porte le voile en tant que musulmane, elle n'a jamais vécu de discrimination de la part des Québécois. La seule chose qu'elle reçoit, ce sont des regards curieux.

Retour en Afrique en tant que visiteuse

Ce n'est qu'en 2012 que Mariam retourna, sans son mari ni ses enfants, dans son pays d'origine pour visiter sa famille à Harar, une ville calme et paisible où les Éthiopiens ayant connu la violence trouvent refuge et se sentent en sécurité. Mais pour elle, ce fut presque un choc tant elle se sentit dépaycée dans son propre pays.

Je me suis sentie un peu moins [en sécurité], pourtant il n'y avait [en principe] rien qui me faisait peur. J'étais chez ma famille, mais durant cette période, pendant trois jours, je n'arrivais pas à dormir. J'avais peur!

Même si elle était dans un coin tranquille en Éthiopie, « on ne sait jamais », mentionne-t-elle en parlant de la guerre et de la violence. Avant d'arriver au Canada, Mariam ne sentait pas qu'il y avait quoi que soit qui clochait dans son pays, mais quand elle y retourna, elle put comparer les deux modes de vie et sentit que sa ville natale était peut-être moins sécuritaire qu'elle ne le pensait auparavant.

Aujourd'hui

Comme il n'y a pas vraiment de communauté éthiopienne dans la ville de Québec, Mariam lit l'actualité sur son pays d'origine de temps à autre et crée des liens avec des personnes de différentes ethnies : « J'ai des amies québécoises et des amies d'autres ethnies. De temps en temps, deux à trois fois par an, je les invite chez moi s'il y a une fête » dit-elle. Mais elle affirme qu'en général, elle est une femme qui préfère rester à la maison s'occuper de ses enfants plutôt que de sortir. Avec les relations qu'elle a développées dans

différents contextes, elle se sent tout de même bien entourée dans la ville de Québec.

De toute évidence, aujourd'hui femme d'affaires, Mariam aime beaucoup les gens : « Je suis une personne qui se met facilement en relation avec les autres ». Quand on lui parle de valeurs, Mariam mentionne l'amour, le travail et la santé. À noter que lorsqu'on la rencontre, c'est ce qui semble naturellement se dégager d'elle.

Mariam a réellement fait de la ville de Québec son chez-soi. « C'est une bonne ville, Québec. Le coût de la vie est cher, mais c'est une bonne ville » ajoute-t-elle. « C'est facile d'accès, si je marche toute seule à minuit, je n'ai pas peur. J'ai confiance. »

Une femme libre

Je peux dire ce que je veux [...] et moi, je suis libre.

Malgré les regards et les questions, elle mène sa vie comme elle l'entend. Autrefois préposée aux bénéficiaires, elle démarra en collaboration avec son mari *ADH ménage*, une entreprise spécialisée dans le ménage à domicile et commercial. Le but de cette nouvelle entreprise était surtout d'assurer une vie plus facile à leurs trois enfants, pour leur permettre de bien vivre dans leur nouveau pays et de ne pas manquer d'amour. En effet, en devenant sa propre patronne, Mariam décide de son horaire et s'assure par la même occasion d'être présente pour ses enfants : « C'est important, surtout à cet âge-là, que mes enfants ne manquent pas d'amour ». Même si, pour l'instant, il n'y a pas beaucoup d'argent qui rentre, la qualité de vie est meilleure pour Mariam qui s'est respectée en choisissant le mode de vie qui lui convenait le mieux dans son pays d'adoption.

Valeurs et points de vue

Dans ce monde, chacun a ses défauts, mais le respect des femmes devrait être une base, selon elle. Si une cause lui tient particulièrement à cœur, c'est bien celle de la défense des droits des femmes. Une femme, pour Mariam, c'est une mère de famille. Elle ne comprend pas comment un homme peut avoir de l'irrespect envers une femme, puisque c'est une femme qui lui a donné la vie. Pourtant, c'est envers une femme que certains hommes font preuve d'attitudes ou de comportements condamnables. « C'est une femme qui a mis cet homme au monde, mais c'est cet homme qui fait souffrir une femme ». Elle trouve difficile de voir les femmes toujours se faire manquer de respect dans la société d'aujourd'hui. « Ça fait mal », déclare-t-elle simplement. Mariam considère les études universitaires comme une étape importante de la vie. Surtout en tant que femme, elle considère que c'est la dernière étape pour devenir importante et se démarquer en société.

Ses perceptions du peuple québécois restent les mêmes qu'à son arrivée. Les Québécois et les Québécoises sont de bonnes personnes, respectueuses, aidantes et encourageantes. « Il ne faut pas s'occuper des détails », dit-elle, expliquant qu'il ne faut pas faire un drame avec un rien. Elle ne s'occupe pas des perceptions que les Québécois peuvent avoir d'elle, parce qu'elle se concentre sur ce qui est beaucoup plus important pour elle. Elle vit sa vie, tout simplement. Elle a, comme beaucoup d'autres, constaté qu'il peut y avoir certains groupes de personnes dans la société québécoise qui acceptent moins les musulmans parce que plusieurs terroristes présentés dans les médias sont musulmans. Mais il ne faut certainement pas mettre tout le monde dans le même bateau. Comme Mariam le mentionne, « il y a des gens fous partout ».

Selon elle, les Québécois perçoivent l'Afrique comme étant une région du monde où règne la guerre et la famine. Mais ce n'est pas le cas partout en Afrique. Il y a des régions qui sont plus pauvres que d'autres et des régions, des pays, qui sont plus mouvementés, tandis que d'autres sont plus tranquilles, comme la ville de Harar.

Au sein d'un même pays, tout peut être différent, tant dans la culture que dans les conditions de vie en général. Elle raconte une anecdote à ce sujet : « Il y avait eu, un jour en Alberta, une inondation et ma mère m'avait appelée en disant qu'elle avait entendu parler qu'au Canada, il y avait un problème et j'ai dit « Non, pas pour moi, [je suis au Québec, c'est différent!] » ».

Conclusion et message

Mariam comprend qu'il est normal de s'inquiéter des gens que l'on ne connaît pas, mais elle ne souhaite pas pour autant qu'on manque d'ouverture envers autrui. Pour les nouveaux immigrants qui se soucient de leur nouvelle vie, elle a un message : le Canada est comme une mère avec les bras ouverts, il faut simplement être reconnaissant. Après tout, il y a des gens qui fournissent des efforts considérables afin de simplifier l'arrivée au pays des immigrants.

Le mot de la fin

Befits'umi huligizē wedefiti menik'esak'esi ālebachewi hiyweti wisit'i tesifa ina betechale met'eni wedefiti yeteshale gizē lemaginyeti inya mewagati yinoribinali : Ne jamais se décourager. Dans la vie, il faut toujours avancer et pour un meilleur avenir, il faut se battre (traduction libre)



Addis Abeba, Éthiopie. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89thiopie#/media/File:Meskal_square.JPG

Gabon

Le Gabon est un pays forestier situé en Afrique centrale, traversé par l'équateur, entouré par la République du Congo à l'est, au sud-est et au sud, par la Guinée équatoriale au nord-ouest et par le Cameroun au nord. Il compte près de 2 millions d'habitants et sa superficie est de 267 667 km². La langue officielle du Gabon est le français et 80 % de la population serait francophone, ce qui représente la plus forte proportion de tous les pays du continent africain. On dénombre une cinquantaine d'ethnies, dont les Fang, les Mpongwè (sous-groupe Myènè), les Obamba, les Punu, les Guisir, les Vili, les Nzebi, les Kota, les Vungu, les Massango, les Téké, etc. Le peuplement du Gabon s'est fait par vagues successives de migration.

Les premiers colons Européens, des Portugais, arrivèrent au 15^e siècle. Ils furent suivis des Hollandais, qui se livrèrent à la traite négrière. Les esclaves furent d'abord destinés aux plantations de Sao Tomé avant que ne se développe le commerce avec l'Amérique. La traite resta importante jusque vers 1860 malgré son abolition en Angleterre (1807), puis étendue à tous les autres pays européens (1815). Grâce à l'action d'explorateurs, tels Victor de Compiègne, Alfred Marche, Pierre Savorgnan de Brazza, la France occupa progressivement le Gabon à partir du 19^e siècle. Enfin, le 17 août 1960, comme la plupart des colonies françaises d'Afrique subsaharienne, le Gabon accéda à l'indépendance : Léon Mba en devint le premier président. Soutenu et militairement maintenu au pouvoir par la France jusqu'à son décès en 1967, il fut par la suite remplacé par son vice-président Albert-Bernard Bongo (El Hadj Omar Bongo après sa conversion à l'islam en 1973), dont le fils Ali Bongo est l'actuel président.

Aujourd'hui, le pays tente de se développer. Face à la déplétion pétrolière, des stratégies visant l'essor de nouveaux secteurs économiques (industrie minière, agriculture, économie numérique, etc.) sont mises en place pour garantir une prospérité durable aux Gabonais. Toutefois, après l'élection présidentielle très contestée d'août 2016, la situation politique est instable et la cohésion sociale représente l'un des plus grands enjeux du pays.

Jacques Okoué Édou

MÉLODIE LEPAGE-POULIOT

Jacques Okoué Édou, âgé de 45 ans et natif du Gabon, vit au Québec depuis juin 2007. Il a immigré avec ses deux enfants et sa femme. Il est considéré comme un immigrant économique, très qualifié. En 1998, il quitta le Gabon pour aller étudier la finance en France, au 3^e cycle. À la fin de ses études, en 2005, il enseigna deux ans à l'Université de La Rochelle (France). À la suite de l'élection de Sarkozy en 2005, Jacques Okoué Édou décida de quitter ce pays pour assurer l'avenir à ses enfants, car il trouvait que ce président tenait un discours populiste qui encourageait l'exclusion des immigrants. Il commença donc la procédure d'immigration vers le Québec qui dura finalement deux ans puisque plusieurs enquêtes ont lieu aux niveaux provincial et fédéral avant d'obtenir l'approbation de la demande. Voici donc le récit de son aventure vers le Québec.

Choisir le Québec

Jacques a choisi le Canada par une analyse de type coût-avantage. C'est un pays qui possède d'excellents indicateurs socio-économiques concernant le taux de chômage, l'indice de développement humain, la démocratie, la liberté, la possibilité de faire des études, etc. À l'époque, le Canada figurait d'ailleurs au sommet des pays en termes des conditions de vie. Au sein du

Canada, le choix du Québec permettrait aux membres de la petite famille de parler une langue qu'ils maîtrisaient très bien, ce qui représentait un avantage indéniable.

Avant d'immigrer au Québec, Jacques avait déjà entendu parler du Canada et un peu du Québec puisque sa professeure de 3^e secondaire au Gabon était québécoise. Il admirait le Canada pour son respect des libertés et des droits de la personne. Il considérait le Canada comme un pays en avance sur les autres en matière de droits à la vie, à la santé. « Au Canada, quand tu respectes le système, il te respecte en retour », croit Jacques Okoué Édou, alors que c'est tout le contraire dans son pays d'origine puisqu'une dictature y règne et que les hommes ne sont pas libres.

L'arrivée au Québec

Évidemment, la décision d'immigrer au Québec ne fut pas facile à prendre, surtout pour ses enfants. Ils avaient la peur au ventre, car immigrer au Québec signifiait pour eux aller vers l'inconnu. Heureusement, dès leur arrivée, ils se sentirent rassurés. Jacques Okoué Édou affirme que

les Québécois ont une bonne culture d'accueil envers les immigrants, ils sont conscients que nous sommes une nécessité pour leur peuple, pour assurer une main-d'œuvre qualifiée et que nous leur venons en aide dans un certain sens.

Depuis son arrivée, il se débrouille presque entièrement seul. En France, il avait reçu quelques conseils d'ordre professionnel de la part d'un agent d'immigration Québec. En arrivant, il ne demanda aucune aide supplémentaire, n'en ressentant pas le besoin. Il fit seulement une demande d'aide financière pour les premiers mois afin de subvenir aux besoins de la famille, jusqu'à ce qu'il commence à travailler pour plusieurs institutions d'enseignement dès janvier 2008, soit à peine six mois après son arrivée : l'UQAR, le Cégep Limoilou et l'ÉNAP.

Aujourd'hui, il travaille encore pour le Cégep Limoilou et pour l'UQAR, en plus d'étudier au certificat en finance personnelle et de faire un doctorat en science politique à l'Université Laval. Les connaissances sont pour lui une ressource précieuse et infinie.

Premiers moments de son arrivée

Jacques avait vécu en France pendant plusieurs années avant d'immigrer au Québec, donc il en connaissait déjà beaucoup sur le monde occidental. Très ouvert d'esprit, il n'a pas vécu de difficultés particulières avec les Québécois, l'emploi, l'école, les traditions, etc. De plus, sa langue

maternelle est le français, ce qui fut facilitant. Son seul point négatif concerne la neige, puisqu'elle entraîne des coûts supplémentaires.

Une expérience positive le marqua à son arrivée. Ses nouveaux voisins l'abordèrent deux jours après son arrivée, alors qu'il marchait pour aller prendre l'autobus. Ils lui demandèrent si tout allait bien et cela lui fit chaud au cœur.

L'une des seules expériences négatives qui lui arriva fut lors de son premier emploi, qui consistait à trier du courrier dans un ministère. Il disait toujours « bonjour » à ses collègues en rentrant travailler et personne ne lui répondit, et ce, pendant quatre jours. Il se mit alors à analyser ses collègues pour se rendre compte qu'il s'agissait en fait d'une valeur culturelle : les gens ne se disent pas souvent « bonjour » le matin. Cela l'étonna et le choqua, puisqu'au Gabon les gens n'agissent pas de cette manière. Par contre, Jacques Okoué Édou et sa famille se définissent comme des noirs assumés, c'est-à-dire qu'ils acceptent les blagues, ne sont pas offensés rapidement et sont très ouverts d'esprit. Cette situation ne le choqua pas bien longtemps et il s'intégra rapidement.

Sa famille et lui ne vécurent pas d'expériences racistes au Québec. Jacques Okoué Édou croit que :

les Québécois sont aussi immigrants dans leur pays et c'est pourquoi ils se sentent accueillants et tolérants à l'égard des immigrants actuels...

Il ajoute que le Québec est un État de droit : il existe des lois qui répriment les comportements racistes. Le racisme en France est bien plus flagrant. À la suite des attentats du 11 septembre 2001, il fut arrêté comme plusieurs autres immigrants, sans aucune raison. Il considère qu'il s'agissait là d'une atteinte à ses droits fondamentaux, puisqu'il n'y avait aucun motif à l'arrestation.

Perception de la société québécoise

Les valeurs québécoises qu'il apprécie le plus sont le bénévolat et le collectivisme. Il aime particulièrement la capacité que les Québécois ont de donner à leur prochain. Cela l'encouragea d'ailleurs à créer sa propre fondation (Fondation Jacques Okoué Édou) qui aide à la bonne gouvernance en Afrique. Il apprécie que les Québécois s'entraident et se rallient pour des causes qui leur tiennent à cœur. Mais il croit que les Québécois sont individualistes dans leurs gestes quotidiens, qu'ils font parfois preuve d'hypocrisie, manquent de politesse et de courtoisie. Il a remarqué que les gens disent rarement en face ce qu'ils pensent réellement, surtout dans les organisations. Il croit que cela fait partie du jeu politique des organisations. Pour ce qui est de la politesse et de la courtoisie, c'est surtout le fait que les gens ne se saluent pas ni ne remercient. L'histoire du « bonjour »

racontée plus haut en est un bon exemple, mais en voici un second. Lorsqu'il fit la rencontre d'un de ses voisins, Jacques Okoué Édou lui raconta brièvement sa vie. Deux jours plus tard, il reçut la visite d'un autre voisin qu'il n'avait pas encore rencontré et ce dernier connaissait déjà presque entièrement sa vie. Évidemment, cela signifiait que les deux voisins s'étaient parlé et cela représente pour lui l'hypocrisie et un manque de courtoisie.

Malgré tout, il vit bien avec les Québécois. Au départ, afin d'assurer une bonne intégration, il suivit une formation sur l'intégration dans la société québécoise civile et organisationnelle. Cela l'a bien aidé à comprendre comment les Québécois fonctionnent et quelles sont leurs valeurs. Aujourd'hui, il se considère comme un Québécois, il a d'ailleurs adopté plusieurs expressions québécoises. Il a plusieurs amis et s'intègre bien dans le milieu organisationnel. Il a le même emploi depuis plusieurs années. Sa famille et lui vivent comme des intellectuels, c'est-à-dire qu'ils analysent et tentent de comprendre leur environnement au lieu de prendre des décisions hâtives.

Perception des Québécois face à l'Afrique

Jacques Okoué Édou a remarqué que les Québécois ont parfois des préjugés envers les Africains. Par exemple, lorsqu'il a commencé à travailler au Cégep de Limoilou, son collègue lui a dit que les Gabonais étaient paresseux. Par contre, il a vite compris qu'il ne fallait pas généraliser, puisqu'il est bien la preuve que ce ne sont pas tous les Gabonais qui sont paresseux. Alors qu'il est âgé de 45 ans, il enseigne dans deux institutions en plus d'étudier dans deux programmes à l'université. Par contre, il assure que les minorités sont bien traitées puisqu'elles sont bien protégées par la loi, comme s'ils étaient Québécois de souche.

Recommandation pour les nouveaux arrivants

Jacques Okoué Édou a des recommandations à faire, particulièrement en matière d'emploi, pour contrer les difficultés des Africains à s'insérer dans le marché professionnel. Il croit qu'une bonne formation, ainsi que la maîtrise de la culture et des valeurs québécoises sont un gage de bonne intégration et de rétention en emploi. C'est pourquoi il est important d'investir dans la formation des immigrants. Il faudrait créer des programmes pour faciliter l'entrée des immigrants sur le marché du travail puisque la plupart sont très qualifiés, mais les ordres professionnels ne reconnaissent pas les diplômes obtenus hors Canada et restreignent l'intégration. Il affirme que ça lui a pris cinq ans afin de bien comprendre le système québécois et de se considérer complètement intégré malgré les formations qu'il a suivies et son implication dans la société.

Message aux Québécois

Il veut rassurer les Québécois qui ont peur de l'arrivée des immigrants. Le Québec est un État de droit et il protège bien sa culture. Les comportements marginaux sont faibles et sanctionnés. Les Québécois doivent se rendre à l'évidence que l'immigration est une bonne solution pour contrer le vieillissement de la population et la formation d'une relève qualifiée. Fermer les frontières de l'immigration équivaut à s'appauvrir. Pour finir, il croit que le Canada est un pays jeune qui ne s'accommode pas du racisme, qui tient à se développer et mise sur la compétence.



Jacques Okoué Édou

Tancredi Ropivia

MADELEINE PIETTE

Mye no Rafemo y Ropivia, mye ngwe myene, mi dwana gho Quebec y mi be signa go mandji gho maniza ni ntchoni ni noka : Je suis Rafemo fils de Ropivia, je suis « myene », je vis au Québec et je rentrerai dans ma terre natale afin d'y mettre fin aux impostures et à la honte qui y règne.

Partir pour mieux revenir

Tancredi Ropivia vient de Libreville, la capitale du Gabon. En 2006, après avoir terminé ses études secondaires en France, Tancredi quitte définitivement ce pays européen. Ayant une passion pour l'aventure, il est arrivé à Québec le 10 septembre 2006. Il s'y est installé pour compléter ses études en génie informatique à l'Université Laval, comme ses parents. C'est grâce à une bourse d'études remise par le gouvernement gabonais que Tancredi peut payer sa scolarité. Partir étudier à l'extérieur du pays signifiait aller chercher une certaine expertise et une plus-value pour le Gabon.

Malgré les désagréments reliés à l'hiver, l'intégration s'est faite sans trop de problèmes.

J'ai la chance d'avoir mon frère aîné déjà installé dans la ville et une copine gaspésienne qui m'explique les dessous du Québec. Avec une culture aussi différente de la mienne, j'avais besoin qu'on m'explique certaines choses,

comme l'humour québécois par exemple. Ce ton sarcastique et cette possibilité de toujours pouvoir tout dire grâce à la libre expression ne m'étaient vraiment pas familiers.

Tancrede a décidé de s'impliquer dans la communauté gabonaise de Québec en devenant président de l'Association des Gabonais et Gabonaises dans le but d'améliorer l'expérience d'intégration des nouveaux arrivants à Québec.

Pour moi, l'intégration, c'est exactement comme la démocratie : on ne peut pas l'imposer, il faut plutôt tenter de conscientiser et sensibiliser.

Pour y arriver, les immigrants doivent passer par tout un processus complexe et parfois des étapes difficiles. La fréquentation d'immigrants d'expérience ne peut qu'être bénéfique pour les nouveaux. Tancrede, ayant à cœur l'intégration des nouveaux Gabonais, considère qu'il faut travailler conjointement avec les associations pour changer les choses.

En venant au Québec, Tancrede savait que son séjour serait temporaire, son objectif étant de retourner au Gabon. Pour lui, venir étudier au Québec n'était qu'un prétexte pour venir chercher une expertise qu'il pourrait ramener au Gabon et, au final, en faire bénéficier son pays. Il aime son pays et c'est avec passion qu'il en parle.

Le Gabon, ce pays qui grandit

Tancrede m'a longuement parlé de son pays. Le Gabon est un petit pays qui se situe en Afrique centrale. Ancienne colonie française, ce pays a revendiqué son indépendance en 1960. Il a été longtemps en paix, malgré les familles et les clans qui désiraient avoir monopole et pouvoir. Cependant, cette situation a changé depuis 2016. Avec les élections qui se sont déroulées dans la dernière année, la population a exigé du changement. Les gens se sont soulevés et se sont réunis dans les rues pour manifester. Cette agitation n'a pas représenté une menace réelle pour la population, mais comme le mentionne Tancrede, le gouvernement gabonais réagit dès qu'il perçoit qu'un individu devient une menace. Toutefois, Tancrede ne voit pas le Gabon comme étant un pays dangereux, car cet endroit est pour lui sa maison.

Il s'agit d'un pays où d'incroyables richesses se cachent. D'un point de vue économique, le Gabon dispose d'une ressource rare et en forte demande : le pétrole. Tancrede mentionne toutefois que cette ressource qui coule à flots sur leur terre est à la fois une chance et une malchance. Pourquoi? Tout simplement parce que malgré les liquidités qui découlent de l'exploitation du pétrole, la population n'a pas la chance de s'autodéterminer. Les multinationales influencent la vie politique et la vie politique influence les multinationales. Il s'agit d'un cercle vicieux sans fin sur lequel la

population n'a pas son mot à dire. La richesse du Gabon ne se limite pas au pétrole, mais elle englobe également les nombreuses forêts préservées et la culture. Pour les habitants de ce pays, la musique est une partie importante de leur vie, un moyen de propager la joie. Ils ont une musique unique et à leur image. Comme le dit si bien Tancrède : « Les Gabonais peuvent jouer n'importe quelle musique des Occidentaux, mais les Occidentaux ne peuvent pas jouer la musique des Gabonais ».

La religion est aussi une partie importante de la vie des Gabonais. L'Église catholique est très présente au Gabon, ce qui explique que la majorité des Gabonais sont chrétiens. Tancrède fait un parallèle avec l'Église catholique au Québec dans les années 60 : le prêtre au Gabon se mêle de la vie des gens et a un certain pouvoir. À son sens, il s'agit d'un pouvoir qui lui a été donné par la colonisation et qui n'a jamais été repris. Tancrède explique qu'il n'est lui-même pas un adepte de l'église catholique, mais qu'il croit tout de même en Dieu. Selon lui, il n'existe pas une façon unique d'entrer en contact avec Dieu : « C'est lui qui a créé la diversité alors pourquoi aurait-il créé une unicité dans la façon de la contacter? ».

Pour Tancrède, le Gabon est un pays qui n'a pas encore passé sa phase d'adolescence. Pour savoir qui est vraiment le peuple gabonais, cela doit bouger un peu plus. Avec la colonisation, l'origine de ce peuple a été oubliée et remplacée. Selon Tancrède, la France et le Gabon c'est la même chose, principalement du point de vue éducatif. Le système éducatif gabonais est calqué sur celui de la France. Ce qui s'enseigne à l'école gabonaise n'est pas l'histoire des Gabonais et Gabonaises, mais l'histoire des autres. Les Gabonais ont besoin de retourner aux sources pour comprendre qui ils sont; confronter leur passé permettrait de mieux contrôler leur avenir.

Il serait essentiel de prendre le temps de retourner vers le savoir ancestral qu'ils avaient, comprendre comment la société était organisée avant la colonisation et en dégager une certaine pensée. En combinant les bons côtés de cette réflexion avec l'évolution technologique, les Gabonais seront en mesure de produire une pensée gabonaise en phase avec le temps dans lequel ils vivent.

En conclusion, en discutant avec Tancrède, j'ai découvert bien plus qu'une personne, mais aussi un pays merveilleux. Le Gabon est peut-être un petit pays d'un million d'habitants, mais il s'y trouve des personnes formidables. Réaliser un portrait de Tancrède, c'est également parler de son pays natal où il retournera prochainement.



Tancredi Ropivia

Guinée

La Guinée est une vaste étendue de 245 857 km² qui englobe quatre régions naturelles : la Moyenne-Guinée montagneuse, la Guinée maritime ou Basse-Guinée, la Haute-Guinée en savane et la Guinée Forestière. Ses 12 millions d'habitants sont répartis en quatre ethnies principales : les Peuls, les Malinkés, les Soussous (jalonkés) et les ethnies forestières. Les Peuls et les Malinkés comptent pour plus de 60 % de la population totale. Il existe trois croyances principales : la religion musulmane pratiquée par plus de 90 % des habitants, le catholicisme et l'animisme. La capitale du pays est Conakry.

Avant l'ère coloniale, le royaume du Manding de Soundiata Keïta occupait la Haute Guinée. La confédération du Fouta-Djalon, un État théocratique féodal situé en Moyenne Guinée, était subdivisée en neuf provinces (*diwe*) placées sous l'autorité d'un Almamy (*imam*). La Guinée fut conquise après une farouche guerre. Alpha Yaya Diallo, Roi de Labé, fut déporté au Dahomey (actuel Bénin) puis mourut en 1912 en Mauritanie après une seconde déportation. Almamy Samory Touré, Roi du Wassoulou, tomba à Ndiolé (actuel Gabon) où il mourut en 1900. L'ère coloniale fut marquée par la mise en place du système français de gestion directe. Elle se termina en 1958 par l'éclatant vote du « non » de la Guinée face à la Communauté franco-africaine proposée par le Général de Gaulle. La Guinée indépendante fut par la suite dirigée par Ahmed Sékou Touré qui instaura un régime autoritaire inspiré du communisme. Ce régime mourut avec son *leader* en 1984. Depuis, plusieurs gouvernements se sont succédé au fil des coups d'État et d'élections influencées par l'appartenance ethnique.

Aujourd'hui, la situation générale de la Guinée comporte une lapidation systématisée des biens communs et un combat continu de l'individu pour le gain par tous les moyens. Sous une poussée démographique galopante, l'urbanisation anarchique surpasse les rares aménagements planifiés. L'économie ne décolle toujours pas en dépit des richesses naturelles nombreuses et d'un climat avantageux. Les ethnies ne se reconnaissent plus les unes dans les autres en dépit d'un brassage de longue date. La quiétude

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

ne vient pas malgré l'absence de guerre. Comment amorcer l'envol du développement économique et social?

Souleymane Toubou Bah

SARAH JONES

Souleymane Toubou Bah est physicien de formation, âgé de 57 ans. Son fils de 27 ans vit à Toronto. Originaire de la Guinée, il a passé son enfance dans le village de Toubou en compagnie de sa mère, de son père et de ses cinq frères et sœurs. D'ailleurs, puisque son patronyme est courant en Guinée, il a ajouté le nom de son village à son nom pour se distinguer de ses homonymes. Il est allé à l'école primaire et secondaire dans son pays d'origine, mais puisqu'il désirait poursuivre ses études à un niveau supérieur, il a dû envisager de quitter sa terre natale.

Son parcours avant le Canada

À la suite d'un concours, Souleymane Toubou Bah obtint une bourse lui permettant de poursuivre ses études de physique dans le pays qui s'appelait à l'époque l'Union soviétique (URSS) et qui est aujourd'hui la Russie. Durant la première année de son séjour, il travailla fort pour apprendre le russe afin de faciliter son apprentissage universitaire. Son père décéda hélas à peine deux mois après son arrivée en Russie. Attristé, il se remémora une phrase que son père lui disait fréquemment : « Il faut travailler fort ». Cela lui donna la force et la détermination de poursuivre ses

études dans un pays où tout lui était étranger. Réussissant à bien s'adapter à son nouveau style de vie, il termina sa maîtrise cinq ans plus tard.

Au moment du changement de régime en Guinée, quand le pays passa du socialisme au libéralisme, Souleymane Toubou Bah et quelques amis décidèrent de retourner vivre dans leur pays d'origine. Ce qui devait être un nouveau départ s'est toutefois transformé en moments très difficiles pour Souleymane, si bien qu'au bout d'un certain temps, il prit la décision de retourner vivre en Russie. Pendant près de quatre ans, il enchaîna différents travaux et recherches, et ce, afin de subvenir aux besoins de sa femme et de son garçon né en 1989. Il a également participé durant trois années consécutives au Congrès international de ferroélectricité, en tant que professionnel. C'est en 1993 que Monsieur Bah a défendu sa thèse de doctorat et qu'il a été diplômé.

La décision de venir au Canada

Alors qu'il venait tout juste d'obtenir son doctorat, sa femme et lui se demandaient ce qu'ils allaient faire par la suite. C'est lors d'une petite soirée amicale qu'une amie lui a parlé du Canada et de la possibilité de faire une demande d'immigration. Ne voulant pas retourner en Guinée, Souleymane et sa femme décidèrent de tenter le coup! Le couple fit une première demande en 1993. « J'ai été surpris que ma demande ait été traitée aussi rapidement », soutient-il. En effet, à peine quelques mois plus tard, ils furent convoqués à l'Ambassade canadienne pour passer une entrevue et entreprendre des démarches pour trouver un emploi ou poursuivre leurs études universitaires. Après plus de deux ans à remplir des formulaires, à faire reconnaître leurs différents diplômes ainsi qu'à passer plusieurs séries de tests, Monsieur et Madame Bah furent soulagés d'apprendre la bonne nouvelle : leur demande avait été acceptée et ils pouvaient enfin venir s'établir au Canada.

Lorsqu'il devait remplir sa demande d'immigration pour le Canada, Souleymane avait le choix entre la langue française ou la langue anglaise. Puisque le français est une langue qu'il parle depuis l'enfance, il a complété tous les documents dans cette langue. C'est pour cette raison que sa famille et lui se retrouvèrent dans la province de Québec, plus précisément dans la grande ville de Montréal.

L'arrivée au Québec

C'est à l'automne 1995 que Souleymane Toubou Bah et sa petite famille sont arrivés au Canada. Souleymane m'a raconté qu'ils ne vécurent aucun problème d'intégration et que tout le monde avait été particulièrement gentil avec eux. Le fait que le climat de la Russie est semblable à celui du Québec et ses nombreux voyages de pays en pays pour

participer à des congrès ont contribué à son adaptation plus que rapide. Sa femme ne parlant pratiquement pas le français et se débrouillant à peine en anglais a vécu une arrivée plus difficile. Le seul aspect qu'il a trouvé difficile, c'est le manque d'intimité. En effet, il m'a confié que le logement où il vivait à Montréal n'était pas très bien insonorisé et que d'entendre tout ce qui se passait dans la vie des autres le rendait mal à l'aise.

Lors de son arrivée au Québec, Monsieur Bah a fait parvenir plusieurs *curriculum vitae* à différentes compagnies et facultés et il a rapidement obtenu un stage postdoctoral à l'École Polytechnique de Montréal. Ce qui devait être un stage d'une durée de six mois s'est transformé en un poste permanent. Le département de physique a décidé de l'embaucher à temps plein et il y est resté plus de douze ans.

Son fils s'adapta bien à son nouveau mode de vie. Malheureusement Souleymane et sa femme se séparèrent au milieu des années 2000. En décembre 2007, le laboratoire de microfabrication (Pavillon d'Optique-Photonique) de l'Université Laval à Québec lui proposa le poste qu'il occupe encore aujourd'hui et qui lui permet de donner de la formation dans son domaine et de faire de la recherche sur des matériaux au laboratoire de microfabrication.

Le Québec selon Souleymane Toubou Bah

J'ai rapidement compris que Monsieur Bah était une personne que l'on peut qualifier de « polyvalente ». En effet, il semble s'adapter à n'importe quelle situation et il reste toujours positif devant les obstacles que la vie amène. Voici donc ce que cet homme pense de notre pays et de ce qui s'y passe.

Il affirme que vivre au Canada est beaucoup plus simple et facile que de vivre en Russie. « Quand on se compare, on se console », dit-il sur un air joyeux. Selon lui, nous sommes très bien au Canada. Ce qui compte réellement, c'est qu'il y ait du respect entre les individus.

Pour cet homme, vivre au Québec comporte de nombreux avantages. Il se dit chanceux de vivre dans un pays où règne la non-violence, ce qu'il apprécie beaucoup. Le fait de vivre en démocratie est quelque chose que nous pouvons souvent oublier d'apprécier, mais comme Monsieur Bah me l'a rappelé, notre démocratie est fonctionnelle, contrairement à la Guinée. Il trouve également qu'il est choyé de vivre dans un pays où la liberté, autant celle des médias que celle des individus, est une valeur prioritaire et mise de l'avant. De plus, l'égalité entre les hommes et les femmes le rend particulièrement fier; lorsqu'il aborde ce sujet, il déploie un large sourire. Finalement, il apprécie grandement la séparation entre la religion et le pouvoir politique.

Par contre, il trouve encore certaines choses difficiles, et ce, même après tant d'années passées au Québec. Il lui semble que les gens devraient être plus ouverts à connaître les autres, ce qui est d'ailleurs l'une des premières valeurs qu'il a apprises. Même aujourd'hui, il est encore frappé par l'individualisme qui règne partout à travers la province. Il affirme ne pas saisir pourquoi, puisqu'après tout, nous venons tous du même endroit et nous sommes tous des êtres humains.

Souleymane Toubou Bah est persuadé qu'en corrigeant de petits détails en ce qui concerne l'immigration, l'intégration des nouveaux arrivants se fera de manière plus fluide autant pour le peuple québécois que pour les gens qui viennent des quatre coins du monde. J'ai été agréablement surprise lorsqu'il m'a dit ne jamais avoir été victime d'intimidation ou de discrimination. Selon lui, il n'est jamais trop tard pour trouver des solutions et améliorer notre sort. Bref, l'homme que j'ai eu la chance de rencontrer est un exemple de courage et de détermination. Cet homme est humble, simple et il souhaite aider son prochain du mieux qu'il peut. Je suis persuadée que chaque personne qui le côtoie gagne en humanité et que le Québec a besoin de plus de gens humains et bons, à son image.



Souleymane Toubou Bah

Cellou Barry

MÉLISSA MARZOUK

Cellou Barry a passé la plus grande partie de sa vie à Conakry, capitale de la République de Guinée, où il a complété ses études. Il est père de trois enfants. Ses deux plus vieux (31 et 19 ans) habitent la Guinée, tandis que son plus jeune, Baben Ahmadou, âgé de 7 ans, est né à Québec et vit avec sa femme Nathalie, originaire de Ste-Hyacinthe, et lui. Cellou Barry est le fondateur des pages Facebook « Touche pas à mon Afrique » (347 j'aime), « Conakry en héritage » (359 j'aime) et « Avec vous et moi la Guinée gagnera » (1045 j'aime). Voici le portrait de cet homme inspirant.

La vie avant d'immigrer

C'est vers la fin des années 1980 que Cellou pensa à quitter la Guinée pour compléter ses études au Canada. Une conseillère culturelle de l'Ambassade du Canada à Conakry lui parla des possibilités et lui donna des informations sur l'Université de Montréal. Suivant ses conseils, Cellou fit les démarches nécessaires pour obtenir une bourse d'études. Peu de temps après, il obtint la Bourse de la francophonie, ce qui lui permit de concrétiser ses plans de venir étudier au Canada. C'est ainsi qu'en 1991, il entama sa maîtrise de sociologie à l'Université de Montréal. Par la suite, il travailla quelques années à titre d'agent de recherche à Montréal puis fit un doctorat

en urbanisation à l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) à Québec. En 2011, il déménagea à Québec pour travailler dans la fonction publique. C'est au début de ses études qu'il rencontra sa femme. Ils complétèrent leur doctorat ensemble.

Son arrivée au Québec

L'arrivée au Québec de Cellou ne s'est pas faite sans embûches. « C'était un changement radical. Le plus dur était de s'adapter aux études, à la vie et au climat », raconte-t-il. Dans les premiers mois, il ressentit beaucoup d'anxiété par rapport à la réussite de ses études. Il s'agissait d'un contexte complètement nouveau pour lui. Malgré la langue française commune que partagent la Guinée et le Québec, plusieurs lectures obligatoires étaient en anglais à l'Université de Montréal, ce qui l'obligea à suivre des cours pour s'adapter rapidement à cette réalité. Il était très important pour Cellou d'assimiler ce nouveau mode de vie et de devenir rapidement fonctionnel, car il voulait avoir des bons résultats et était prêt à faire les efforts nécessaires en ce sens. Les méthodes d'enseignement au Québec lui semblaient vraiment différentes de celles de Guinée, surtout les modes et les exigences de l'évaluation.

En Guinée, on peut prendre plusieurs cours, mais il n'y a pas beaucoup d'exigences d'évaluation. La charge est beaucoup plus grande au Canada, explique-t-il. La question du temps est une réalité très importante au Québec. On ne peut pas se contenter seulement de ce qu'on fait en classe, il faut apprendre à faire du travail supplémentaire, ajoute-t-il en expliquant que ça ne se passe pas comme ça en Guinée.

Malgré les difficultés, Cellou dit avoir reçu du soutien de l'Université de Montréal. Une aide était offerte aux étudiants étrangers et aux boursiers de la Francophonie pour les aider à mieux s'intégrer à la réalité québécoise.

En plus des défis universitaires, Cellou a dû apprendre toutes les choses qui permettent de bien fonctionner dans la société québécoise : faire la cuisine, l'épicerie, en somme s'adapter à son nouvel environnement. « Ma préoccupation était plutôt celle de l'apprentissage du quotidien, celle de bien réussir » dit-il. Pour Cellou, apprendre à cuisiner à la québécoise a été tout un défi. En Guinée, la cuisine est surtout faite de sauces à base de feuilles, d'arachides, de noix de coco et d'épices. « J'appelais ma cousine qui habitait aux États-Unis et elle m'apprenait à faire la cuisine », explique-t-il en riant.

À travers ces difficultés, Cellou dit avoir beaucoup appris au Québec, que ce soit pour ses études ou pour la vie en général. Par rapport au monde du travail, il considère qu'il y a beaucoup plus d'objectivité et de justice au Québec qu'en Guinée. Il a constaté au fil des années que l'éducation est très valorisée au Canada et que les étudiants ont la chance d'apprendre vraiment. « En Guinée, il y a toujours des gens qui ne font pas d'efforts, qui donnent

de l'argent pour avoir de bonnes notes et qui continuent à évoluer... Ici c'est l'effort qui paye et non pas l'argent » explique-t-il.

Il a été difficile pour Cellou de comprendre et de s'adapter à certaines valeurs québécoises. « Ici, chacun est centré sur son individualité et il faut accepter ça » exprime-t-il en expliquant qu'en Guinée, c'est plus facile de tisser des liens. Quand il est arrivé au Québec, ce sont des choses qu'il ne comprenait pas nécessairement, mais il dit s'y être habitué. « Un jour tu salues ton collègue et il te répond, le jour suivant tu salues ton collègue et il ne te répond pas et c'est normal » dit-il en rigolant. Les relations interpersonnelles au Québec ne sont pas les mêmes qu'en Guinée, elles ne sont pas constantes et cela se reflète également dans la vie de tous les jours selon Cellou. « Ici quand tu connais quelqu'un, ça ne veut pas dire que c'est ton ami », ajoute-t-il.

Aujourd'hui

Cellou habite aujourd'hui à Québec avec sa femme et son fils. Il travaille désormais pour une compagnie d'assurances et retourne en Guinée tous les deux ans. Il dit avoir encore d'excellents liens avec son pays d'origine et avoir même adopté deux de ses neveux et une de ses nièces, qui résident désormais au Québec. De temps en temps, il va à Montréal visiter sa famille, ses amis et participer à certaines activités culturelles. Il explique vivre plusieurs expériences et interactions positives avec les Québécois surtout grâce à son fils, ses amis québécois et sa belle-famille. Il dit être très proche de son beau-père! Aussi, il entretient de très bonnes relations avec ses clients, qui sont selon lui très gentils et ouverts.

Malgré tout, il y a encore aujourd'hui des choses qui le choquent.

Ici, dans les lois, tout le monde est égal, mais ce n'est pas comme ça dans la réalité. Moi j'ai fait mes études avec des collègues québécois et ils ont évolué plus facilement que moi.

Il a vu et vécu la différence et les injustices, notamment en termes d'emploi et d'avancement. Sa femme, par exemple, est titulaire du même doctorat que lui et semble avoir plus d'ouverture que lui sur le plan professionnel, tout comme plusieurs de ses collègues universitaires. Il a vécu des injustices et de la discrimination lorsqu'il travaillait dans la fonction publique. « Ce sont des choses qui arrivent, mais c'est sûr que c'est difficile à comprendre quand ça nous arrive à nous », exprime Cellou. Cela dit, il se montre extrêmement positif par rapport à ce genre de situation. Selon lui, il ne faut pas s'arrêter dès que ça va mal et il faut toujours persévérer.

Si les gens sont confrontés à quelque chose qui est étranger, ils réagissent, mais souvent c'est par ignorance, ce n'est pas par méchanceté... si tu ne connais pas quelque chose, tu t'en méfies » dit-il.

Selon lui, il faut apprendre à prendre ce qui est avantageux et laisser ce qui est désavantageux. Il a malheureusement vécu plusieurs expériences de discrimination avec la police de Québec. À plusieurs reprises, il a été arrêté à tort et accusé de commettre des infractions injustement. Selon lui, il y a un décalage important entre Québec et Montréal. « On dirait que les policiers à Québec ne sont pas formés par rapport aux étrangers ». Beaucoup de ses collègues africains sont partis en Ontario, en Alberta, en Europe ou sont retournés dans leur pays d'origine après avoir vécu plusieurs années au Québec, et ce, parce qu'ils se confrontaient toujours aux mêmes réalités difficiles.

L'image de l'Afrique et les perceptions ont beaucoup évolué depuis mon arrivée au Québec, mais globalement ce n'est pas une perception positive que les gens ont de l'Afrique, surtout à cause des médias qui véhiculent des images négatives et alarmistes.

Selon lui, l'immigration représente une chance pour le Québec et, si le Québec n'en profite pas, il va perdre cette chance au profit des autres provinces.

La solution réside dans l'ouverture aux autres. « Il faut s'ouvrir, il faut aller vers les gens d'ici, il faut aller là où il y a de l'aide disponible et du soutien. Il ne faut pas s'isoler » explique-t-il. S'il devait donner des conseils aux nouveaux arrivants, il leur suggérerait de ne pas avoir peur de faire les premiers pas et de ne pas renoncer, même si parfois ça ne marche pas.



Cellou Barry



Cellou Barry et son fils



Cellou Barry et sa
femme

René-Paul Coly

ANNE FOURNIER

René-Paul Coly est né en Guinée, mais grandit au Sénégal. Il y a 17 ans, il décida d'immigrer au Québec. Monsieur Coly est père de deux filles nées en Afrique qui habitent au Québec avec lui. Séparé de la mère de celles-ci, il a eu un garçon avec son ex-conjointe québécoise. Il est actuellement fiancé avec R.E.C d'origine ivoirienne depuis quelques mois.

Son parcours en Afrique

Monsieur Coly, dont l'arrière grand-père était d'origine française, est né au sein d'une famille multiethnique. Tout comme l'était son père avant lui, il s'est activement engagé en politique. C'est à l'âge de 33 ans qu'il prit la décision d'immigrer au Québec. La vie politique en Guinée était très difficile, principalement en raison de la dictature et du manque de liberté d'expression. Sa bonne éducation lui avait permis d'être au courant qu'il avait des droits, ce que bien d'autres habitants du pays n'avaient pas la chance de savoir. Selon lui, le fait que sa famille était mélangée et composée de plusieurs fonctionnaires l'aida beaucoup dans sa bataille pour les droits de la personne en Guinée. Mais il fut arrêté par les autorités pour avoir manifesté pour la liberté d'expression et la démocratie à la veille des élections présidentielles de 1998. Nelson Mandela est son idole, puisqu'il n'avait pas peur de défendre les

droits de son peuple et qu'il consacra sa vie entière à l'intérêt et au bien-être de ses semblables.

Son arrivée au Québec

René-Paul arriva au Québec en 1999, en plein mois de mars. Nul besoin de dire qu'il fut surpris par le froid et que les gens le regardèrent d'une drôle de façon puisqu'il se promenait en pantalons courts et en chandail à manches courtes. Mais il adore le froid! Même qu'en hiver, il ne porte ni tuque, ni gants, ni bottes. Il déneige même son véhicule en pantouffles!

Pourquoi le Québec? Sa réponse fut immédiate : « Ici, il n'y a pas la barrière de la langue, c'est un gros plus pour l'intégration ». Il prit la décision d'immigrer au Québec car, en plus de sa motivation d'ordre politique, il avait besoin d'aventure et il voulait voyager. À son arrivée à Québec, monsieur Coly rencontra une femme québécoise, avec qui il eut un jeune garçon, aujourd'hui âgé de 15 ans. Dès qu'il fut installé, il fit venir ses deux filles d'Afrique.

Son premier emploi fut commis d'épicerie chez Sobeys. Rapidement, il gravit les échelons et devint gérant. C'est à ce moment qu'il vécut sa première expérience de racisme.

Alors que j'étais gérant, un homme a demandé à un commis de voir son supérieur. Ce commis lui a répondu qu'il allait contacter son gérant. L'homme savait toutefois que j'étais noir et a dit au commis qu'il ne voulait rien savoir de me voir. Je crois fermement que dans la vie il faut changer les perceptions négatives des gens par rapport aux différentes cultures. Je suis donc quand même allé voir l'homme, pour briser la barrière. L'homme m'a dit que je ressemblais à Michael Jordan, mais que je n'étais certainement pas aussi riche que lui. Je lui ai répondu avec respect que peut-être que le basketteur est financièrement plus riche que moi, mais chose certaine, je suis plus riche de cœur. Ces paroles suffirent à l'homme pour m'apprécier, tellement qu'après cet incident, il demandait toujours aux commis de me voir.

Il fut l'un des premiers gérants d'épicerie du Québec à être noir et il en est fier. Il croit que c'est sa personnalité qui lui permit de gravir les échelons. Ensuite, quand il eut 40 ans, il entra à la Banque Laurentienne où il travailla pour un court moment, puis revint à son ancien amour, la politique, en faisant un retour aux études pour effectuer une mise à jour. Depuis ce temps, il est un personnage public œuvrant en politique et travaille pour le gouvernement du Québec.

Valeurs

René-Paul est un homme très centré sur l'être humain. Toutes ses actions sont faites en fonction du bonheur d'autrui. Rappelons que son idole

est Nelson Mandela, celui qui a sacrifié sa vie par amour de son peuple. René-Paul se décrit un peu comme lui : il n'a peur de rien et est toujours prêt à faire passer les autres avant lui. Aujourd'hui âgé de 50 ans, monsieur Coly a l'esprit très jeune, tellement jeune que ma collègue et moi avons estimé son âge à 35 ans! Il s'entoure de jeunes et affirme qu'il s'intéresse beaucoup à ceux-ci, non seulement parce qu'ils sont la relève, mais aussi parce qu'il a l'impression que la jeunesse a beaucoup à lui apprendre. Il est maintenant conseiller dans l'association politique libérale de Beauport-Montmorency et a été élu président régional de Québec du Parti Libéral du Canada. Il a perdu sa dernière investiture aux élections fédérales de 2015, mais il compte bien revenir en force comme candidat et travailler fort pour son élection au poste de député.

Une des choses qu'il a laissé aller avec le temps est la pratique de sa religion, notamment la messe à l'église le dimanche. En effet, monsieur Coly est un homme très pieux (catholique) et était autrefois très pratiquant. Depuis l'âge de 16 ans qu'il faisait le carême! Mais lorsqu'il est arrivé à Québec, il s'est fait dire que le jeûne n'était pas bon pour sa santé. Il a donc arrêté, mais sa conscience le travaillait et le travaille encore aujourd'hui si bien qu'il lui arrive encore de jeûner une journée de temps en temps. Selon lui, « la pratique, c'est tous les jours, dans nos paroles et dans nos actions ». Il croit fermement que la pratique religieuse, c'est à l'intérieur de soi.

Avec du recul, il est capable d'affirmer que son immigration, contrairement à bien d'autres, a été plutôt facile.

Moi, je ne vois pas les barrières, je ne vois pas les couleurs. Si tu te replies sur toi, les gens ne viendront pas. Il ne faut jamais attendre que les gens viennent vers nous, il faut aller vers eux et c'est cela qui nous permettra de nous intégrer.

Il croit que ce trait de personnalité, rare, l'amène à toujours vouloir briser les barrières, même en Afrique alors qu'il revendiquait ses droits et ceux de son peuple. Il pense que c'est sa responsabilité de faire en sorte que les gens l'apprécient et veulent venir vers lui. L'être humain est souvent sur la défensive et se met des barrières. Dans le cas de monsieur Coly, le respect de tout un chacun et la volonté de briser ces barrières qui nous séparent sont ce qui importe le plus.

Partout où il va, René-Paul Coly veut briser les barrières. Lors de notre rencontre, il nous a raconté qu'il s'est rendu à Cuba l'année dernière avec son fils et qu'il parlait tellement à tout le monde que son propre fils en avait honte! Il se faisait demander s'il était actionnaire de l'hôtel et, depuis son retour, plusieurs personnes rencontrées là-bas sont restées en contact avec lui, soit par téléphone ou par courriel. Il se décrit vraiment comme un homme rassembleur. Sa plus grande valeur est sans doute le respect, une valeur qui lui a été transmise par son père. René-Paul se décrit aussi comme un « universel », c'est-à-dire une personne qui s'adapte aux autres et qui ne

porte pas de jugement. Il prône vraiment le mélange des cultures. À la base, on ne devrait pas utiliser les mots « nous » et « eux ». Il faut arrêter de se différencier de la sorte et essayer de briser les barrières. Il dit que la beauté du monde, c'est qu'il soit mélangé.

Lors de notre rencontre, nous avons parlé d'une grande question éthique. Pourquoi serait-il pire d'affirmer que les blancs ne pensent pas comme les noirs que de dire que les Canadiens ne pensent pas comme les Américains? Pour monsieur Coly, ce n'est pas une question de racisme, mais plutôt de valeurs et d'éducation. Il affirme toutefois que même si les gens reçoivent la même éducation, il est possible qu'ils ne pensent pas de la même façon. « Il faut avoir l'esprit ouvert et respecter les valeurs des autres », affirme-t-il.

Aujourd'hui, lorsqu'il retourne en Afrique, certaines valeurs africaines le dérangent. Il dit qu'il possède, à ce jour, plus de valeurs québécoises que de valeurs africaines. Par exemple, il dit qu'il déteste attendre... En Afrique, les gens arrivent souvent en retard aux rendez-vous. Il dit que la vie est au ralenti en Afrique, principalement en raison de la chaude température et du contrôle du stress.

René-Paul n'a pas eu de grand choc culturel (nourriture, religion, etc.), il s'est adapté rapidement, car il est allé vers les gens et a voulu s'intégrer à la société québécoise. Il affirme que les gens qui ne veulent rien savoir des autres cultures sont une minorité.

René-Paul Coly est très fier de qu'il a réalisé à Québec, tant professionnellement que personnellement et il est même prêt à dire que son « chez-lui » c'est ici, et non là-bas.



Anne Fournier, René-Paul Coly et Catherine Heppell

Labico Diallo

SOPHIE MICHAUD-BÉLANGER

Labico Diallo est né en Guinée. Médecin, il partit au Québec en 2002 afin de poursuivre ses études de doctorat en épidémiologie du VIH/Sida à l'Université Laval. Il s'y est installé par la suite, avec sa femme et ses enfants.

Sa vie en Guinée

Labico Diallo est né dans la ville de Labé, la plus importante ville de la région du Fouta-Djalou en Guinée. Labé est la ville phare de la région naturelle de la Moyenne-Guinée et de l'ethnie peule dont il fait partie. C'est dans son pays natal qu'il rencontra sa femme. Ils eurent quatre garçons; tous naquirent en Guinée.

De 1990 à 1992, Labico Diallo dirigea un centre de santé rural du Ministère de la santé. Puis il alla faire l'internat de santé publique en France où il obtint un Diplôme d'études approfondies en épidémiologie en 1996.

De 1997 à 2000, Dr Diallo travailla comme directeur du Centre régional de formation en santé au Ministère de la santé, en Guinée. Son travail consistait à planifier, mettre en œuvre et évaluer la formation donnée au personnel de cinq hôpitaux et de 35 centres de santé. Il travailla sur plusieurs programmes tels que le programme de protection de la mère et de

l'enfant (surveillance de la grossesse et planification familiale), le programme élargi de vaccination (PEV) contre la tuberculose, rougeole, poliomyélite, diphtérie, tétanos et coqueluche, en soins de santé primaires et médicaments essentiels (SSP/ME), en prise en charge des cas de paludisme graves de l'enfant et de la femme enceinte, ainsi qu'en gestion hospitalière, recouvrement des coûts et recherche quantitative en santé.

C'est en 2001 qu'il devint épidémiologiste au sein du programme national de lutte contre le VIH/Sida au Ministère de la santé de Guinée. Il coordonnait la recherche et la surveillance épidémiologique des ITS, du VIH et du Sida.

Après 5 ans de services, il décida de se perfectionner davantage. Un collègue au Ministère de l'éducation et de l'enseignement supérieur lui parla d'une bourse financée par l'Agence canadienne de développement international (ACDI). C'était pour lui une belle occasion. Il se présenta donc au bureau d'appui de l'Ambassade du Canada pour y déposer son sujet de doctorat et sa demande de bourse. Ayant obtenu une Bourse de la francophonie, il partit pour l'Université Laval à Québec, avec l'appui de sa femme et de ses enfants. C'est quelques années plus tard que ces derniers vinrent rejoindre Labico Diallo dans son pays d'accueil.

Une intégration graduelle au Québec

Arriver dans un pays étranger, c'est difficile pour tout le monde. Ce n'est pas facile. Si un immigrant ou un accueillant dit que c'est facile, ce n'est pas sincère. Chacun fait face à l'inconnu, c'est une frayeur humaine.

En arrivant ici, Labico savait ce qui l'attendait sur le plan climatique et sur le plan de la rigueur requise pour poursuivre ses études supérieures, car il avait déjà vécu en France. Par contre, lors de son arrivée en 2002, beaucoup de neige était tombée, sans aucune comparaison avec les hivers en France : « J'étais au pavillon Alphonse-Marie-Parent en résidence. Je me souviens que je me suis cagoulé pour aller en cours afin de ne pas saigner du nez. » Malgré ces quelques obstacles, il garda le moral.

Au début, il dit ne pas avoir vécu dans la société québécoise, car ses études et son logement étaient directement situés sur le campus, de sorte qu'il se retrouvait surtout entouré de ses compatriotes guinéens. Il n'entretenait donc pas de relations sociales ou amicales avec des Québécois.

Ce n'est pas facile, parce que je suis de nature solitaire, introvertie, en raison de mon éducation. Je ne parle pas beaucoup. Je suis en même temps une personne ouverte et gentille. J'aime les gens, mais je fais rarement les premiers pas.

C'est avec le temps et par le biais de son milieu de travail qu'il s'est progressivement rapproché de la société québécoise. Il a alors noué des

amitiés sincères avec des Québécois et des Québécoises. À son grand étonnement, il entendit un jour son directeur de thèse dire : « Pour Labico, je n'ai pas d'inquiétude, il est bien intégré! ». C'est ainsi, grâce aux amitiés développées depuis son arrivée à Québec, qu'il réussit à s'intégrer graduellement dans la société.

Selon lui, le Canada est l'un des meilleurs pays d'accueil au monde.

Il me semble que le Québec souhaite avoir une ouverture extérieure. Ils sont ouverts à l'immigrant, à l'étranger et cela est très important. C'est une des valeurs importantes de la société québécoise.

Après son doctorat, il travailla de 2011 à 2016 au Centre d'Excellence sur le Vieillissement de Québec en tant que professionnel de la santé. Il faisait de la recherche sur les meilleurs programmes qui permettent de maintenir actives et durablement les personnes âgées. Il participait à la mise en œuvre et évaluation des outils d'aide à la prise de décision partagée clinicien-patient.

Je suis maintenant à la recherche de nouveaux défis dans la recherche en santé publique. Je comprends qu'il sera difficile de m'employer à cause de mon expertise et de mon niveau d'étude. Pour la majorité des offres d'emplois, je ne serai même pas appelé en entrevue. Maintenant que les enfants sont assez grands et responsables, je peux envisager la possibilité d'aller vers d'autres provinces pour trouver un emploi, explique-t-il.

Il y a quelques années, Labico Diallo a fondé, avec d'autres, le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) qui réunit les associations africaines de la région de Québec. Il en est maintenant vice-président chargé des finances et de la trésorerie. En plus de gérer les comptes, il assure le développement des ressources du COPAQ en planifiant, coordonnant et réalisant des activités de financement.

Quelques pensées sur l'immigration

En tant qu'immigrant ou en tant que Québécois, il faut avoir de la tolérance. Il ne faut pas faire d'amalgame. Dans une société, il y a des brebis galeuses, mais il ne faut pas indexer les Africains. Il faut indexer l'individu qui a commis l'erreur. Il a des gens bien et des gens moins bien dans le monde. L'avenir des étrangers est en gestation dans la population d'accueil.

L'immigration, c'est une valeur ajoutée à une société. Comme je le dis souvent, le Québec est un jardin! Je suis venu donc en tant que jardinier, avec des outils que j'ai améliorés ici. J'entends participer au jardinage. Sans emploi, le salaire va me manquer, c'est sûr! Toutefois mes paroles, mon attitude et mes conseils resteront toujours ceux d'un médecin de santé publique.



Dr Labico Diallo

Nigéria

Avec plus de 186 millions d'habitants, le Nigéria est le pays le plus peuplé d'Afrique. Première puissance économique d'Afrique grâce à son pétrole, la majorité de la population reste pauvre en raison notamment d'une très forte corruption. Le Nigéria est un pays anglophone enclavé entre des pays francophones : Bénin à l'ouest, Cameroun à l'est, Niger au nord et Tchad au nord-est. Le pays jouit d'un climat équatorial au sud, de régions de savanes et plateaux au centre, de montagnes à l'est et d'un climat aride au nord. La variété de coutumes, langues et traditions des 250 ethnies composant le pays lui confère une riche diversité. Les deux principales religions sont le christianisme et l'islam. Même si la langue officielle du Nigéria est l'anglais, plus de 500 langues autochtones et dialectes y ont cours.

Différentes civilisations et royaumes dominèrent le Nigéria à travers les siècles, notamment le califat de Sokoto. Après le Portugal, ce furent les Anglais qui prirent possession du territoire qui devint une colonie en 1914. Pour calmer le nationalisme montant après la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques dotèrent le Nigéria d'un gouvernement représentatif en 1951, puis d'une constitution fédérale en 1954. Le Nigéria obtint son indépendance en 1960. Par la suite, plusieurs coups d'État mirent le pays à sang et le plongèrent dans une dictature militaire. En 1999, les premières élections démocratiques depuis 16 ans furent gagnées par Olusegun Obasanjo, qui fut réélu en 2003. Les dernières élections eurent lieu en 2015 et furent démocratiquement gagnées par Muhamodu Buhari.

Le Nigéria fait face à différents enjeux : l'insécurité alimentaire et des maladies telles que le paludisme, la poliomyélite, le choléra, la méningite et le SIDA font en sorte que l'espérance de vie est courte et la mortalité infantile élevée. Également, malgré sa situation enviable de principal pays exportateur de pétrole, le pays est dépendant des baisses du prix de cette ressource, ainsi que du fait que seulement 10 % du pétrole est raffiné dans le pays. Aussi, des enjeux sociétaux majeurs liés à la religion et aux inégalités hommes-femmes ont cours, incluant l'instabilité causée par le mouvement Boko Haram.

Segun Afolabi

JULIA BERRYMAN

Segun Afolabi, 44 ans, a grandi au Nigéria, d'abord à Ibadan, où il est né, puis dans la ville de Lagos. Il a été élevé en compagnie de ses frères et sœurs, mais également de ses cousins, cousines, oncles et tantes. « Les traditions africaines favorisent la vie collective contrairement à la vie individuelle du Québec », dit-il. La langue officielle du Nigéria, en plus des langues nationales, est l'anglais, mais grâce à ses études en traduction, Segun parle très bien le français.

La révélation

C'est en 2006 que Segun et sa femme débutèrent leurs démarches pour aller vivre au Canada. À l'époque, Segun avait 34 ans et n'était pas encore père. Deux raisons motivèrent leur désir de quitter le Nigéria. La première raison relève du divin : chrétien pentecôte pratiquant, Segun eut une révélation lui disant qu'il devait venir vivre au Canada. Mais il ne savait toujours pas quelle province canadienne serait son nouveau chez-soi. C'est un facteur de nature académique qui fut déterminant à cet égard. Les études furent en effet la deuxième raison ayant conduit Segun et sa femme à quitter leur pays d'origine. Segun souhaitait poursuivre des études supérieures en traduction, ce qui lui aurait été impossible au Nigéria. Au Canada, il avait la

possibilité de faire une thèse de doctorat dans ce domaine, ce qui joua un rôle important dans sa décision. Il fit donc une première demande d'admission dans une université d'Halifax en Nouvelle-Écosse, demande qui fut malheureusement refusée. L'année suivante, il fit une deuxième tentative, à l'Université de Montréal. Encore une fois, sa demande fut déclinée. La même chose se reproduisit en 2009 et ce n'est qu'en 2011 que Segun fut finalement accepté à l'Université Laval. Il ne déménagea officiellement que quatre ans plus tard, soit en janvier 2015. Malheureusement, sa femme et leurs trois enfants nés entretemps ne purent quitter le Nigéria en même temps que lui. Ce fut un processus laborieux pour que la famille soit enfin réunie dans leur nouvelle demeure canadienne.

L'arrivée au Québec

Cela fait maintenant presque deux ans que Segun est arrivé au Québec. À son arrivée, il a d'abord été marqué par la bonté et la gentillesse des Québécois et des Québécoises. « Ils sont toujours prêts à aider », a-t-il mentionné. C'est d'ailleurs en arrivant ici qu'il a entendu pour la première fois l'expression « Ça me fait plaisir » en réponse au mot « Merci ». Il était habitué aux expressions « Je vous en prie » et « Pas de quoi », mais n'avait jamais entendu « Ça me fait plaisir ». Cette forme de politesse l'a particulièrement touché lors de ses premiers échanges avec des Québécois qu'il a trouvés extrêmement chaleureux et accueillants. Segun a aussi apprécié le confort et le niveau de vie du Québec. Au Nigéria, comme dans la plupart des pays d'Afrique, il n'avait pas accès à l'électricité et à Internet 24 heures sur 24. C'était donc un luxe pour lui d'avoir droit à ces accommodations à toute heure de la journée.

Toutefois, Segun a aussi été choqué par certains éléments de la vie québécoise. L'aspect qu'il a trouvé le plus ardu à son arrivée est l'adaptation au froid et à l'hiver. Tel que déjà mentionné, Segun est arrivé en janvier 2015, lors d'un des hivers les plus froids de l'histoire récente du Québec. Segun a alors adopté des stratégies afin d'éviter les sorties extérieures. Lors de sa première année à Québec, il habitait dans une résidence de l'Université Laval. Pour aller à ses cours, il pouvait donc emprunter les tunnels intérieurs mis à disposition. « Ça m'a beaucoup sauvé! », dit-il avec humour.

Segun explique aussi avoir été un peu dérouté en ce qui concerne la langue lorsqu'il est arrivé au Québec. Ayant fait son baccalauréat en langue française et sa maîtrise en traduction anglais-français au Nigéria, il était très à l'aise avec la langue de Molière. Toutefois, le français auquel il était habitué était complètement différent du français québécois. Il avait donc du mal à suivre lors de conversations courantes. En classe, il dit que les professeurs utilisent un français plus standard, où l'accent québécois se laisse moins entendre, ce qui lui a facilité la tâche pour ses études. Par contre, dans

un contexte plus familial, Segun a parfois éprouvé certaines difficultés de compréhension.

Par ailleurs, il a constaté une différence entre le Nigéria et le Québec quant à la religion. Au Nigéria, il y a des congés pour toutes les fêtes religieuses, même pour les festivités musulmanes, ce qui n'est pas le cas au Québec. Par contre, dans son pays natal, il n'y a pas de tolérance religieuse. « Ici, chacun respecte l'autre », dit-il. Segun apprécie le fait que la religion, au Québec, n'est pas une affaire publique.

Un autre élément que Segun a trouvé difficile lors de ses premiers mois au Canada est l'éloignement avec sa famille. En effet, à cette époque, sa conjointe ainsi que ses trois filles étaient toujours au Nigéria. Quand il est parti, sa plus jeune fille avait seulement cinq mois. Le départ et la distance ont donc été particulièrement difficiles pour Segun. Néanmoins, il se considère très chanceux puisque seulement six mois après son arrivée, sa famille était de nouveau réunie. Ainsi, en août 2015, sa femme et ses trois filles reçurent leur visa et arrivèrent en septembre 2015 à Québec. Ce fut donc assez rapide comparativement à d'autres familles qui peuvent rester séparées beaucoup plus longtemps. Segun soutient que tout ça est grâce à Dieu. « On a prié et Dieu a fait en sorte que six mois après, on était de nouveau ensemble », dit-il.

Enfin, Segun a été marqué par la façon dont les Québécois parlent de l'Afrique. « Quand les gens d'ici parlent de l'Afrique, ils parlent de l'Afrique comme d'un pays », remarque-t-il, ce qui est inexact. Il mentionne aussi que les Québécois s'imaginent souvent l'Afrique comme une région où il n'y a pas de civilisation ni de culture, ce qu'il trouve stupéfiant.

Aujourd'hui

Aux côtés de sa famille depuis plus d'un an, Segun adore sa nouvelle vie québécoise. Malgré les difficultés d'adaptation au tout début, il dit être dorénavant capable d'apprécier l'hiver. Ses trois filles sont d'ailleurs en amour avec la neige. De plus, Segun s'est habitué à notre accent et considère qu'il est capable de saisir toutes nos expressions. En tant que traducteur, l'accent québécois est une particularité qu'il apprécie beaucoup. Il poursuit actuellement son doctorat en traduction. Sa thèse porte sur la formation des traducteurs professionnels au Nigéria. Parallèlement à ses études, Segun travaille en tant qu'auxiliaire d'enseignement au sein de l'Université Laval. « Ce n'est pas très payant pour le moment », dit-il, mais sa conjointe, Tope Afolabi, est là pour assurer un meilleur revenu à sa famille. En effet, celle-ci, docteure en langue française, était professeure de français à l'Université au Nigéria, dans la même institution que lui. Elle travaille présentement comme agente de téléconférence bilingue avec une compagnie de télécommunications à Québec. Segun tient à souligner qu'elle lui est d'un

grand support. Elle est une « femme africaine très courageuse, elle est ma perle à un prix inestimable! Je l'adore! ».

Les deux filles les plus âgées de Segun sont à l'école, tandis que la plus jeune est à la garderie. Il dit avoir tissé des liens d'amitié avec plusieurs personnes, tant des Québécois que des immigrants. Il communique régulièrement avec sa famille au Nigéria : ses parents, ses frères, ses sœurs et ses cousins. Une chose est certaine, Segun est extrêmement reconnaissant de cette aventure. « Wow. Je dirais que c'est une expérience extraordinaire! J'aime les Québécois, ils sont très gentils. J'aime le Québec! », dit-il.

Recommandations aux Africains et message aux Québécois

Pour les Africains qui désireraient venir vivre au Québec, Segun n'a qu'une seule recommandation : savoir parler français. Pour les Africains francophones, c'est plus facile. « La ville de Québec est calme et sécuritaire. Il fait bon vivre ici », dit-il. Cependant, pour les Africains anglophones ne parlant pas français, cela risque d'être plus complexe. « Si ma femme et moi n'avions pas parlé français, ça aurait été très difficile de s'adapter », a-t-il révélé. Ainsi, il recommande aux Africains anglophones de se tourner vers le Canada anglais.

Finalement, pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants, Segun a le message suivant à leur transmettre : « Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, car l'union fait la force. » Selon lui, le monde devient un village planétaire et il encourage les gens à s'ouvrir. Cependant, Segun estime que les Québécois sont déjà très ouverts, accueillants et tolérants.



La famille Afolabi dans leur maison avant de quitter le Nigéria

République centrafricaine

La République Centrafricaine, ou Centrafrique, est un pays d'Afrique centrale enclavé entre le Cameroun, le Tchad, le Soudan, le Soudan du Sud, la RDC et la République du Congo. Peuplé de 4 millions et demi d'habitants, sa capitale est Bangui et ses langues officielles sont le français et le sango. Ce pays compte néanmoins plus de quatre-vingts ethnies parlant chacune une langue différente. Partagé entre savanes et forêt équatoriale, la Centrafrique regorge de richesses naturelles telles que l'or, l'uranium et le pétrole.

Les premiers colons européens arrivèrent sur les lieux en 1884. Le territoire devint une colonie française en 1905 sous le nom d'Oubangui-Chari. Des entreprises commencèrent alors à exploiter les ressources du pays en ayant recours au travail forcé et en réprimant fortement les tentatives de fuite en brousse, principale forme de résistance du peuple.

L'Oubangui-Chari devint la République centrafricaine en 1958 et proclama son indépendance le 13 août 1960, peu après la mort du premier chef de l'État, Barthélemy Boganda. Ce dernier sera considéré comme le « père fondateur » de la nation, qu'il dota d'un drapeau, d'une devise et d'un hymne.

En 1965, le « coup d'État de la Saint-Sylvestre » plaça le militaire Jean-Bedel Bokassa au pouvoir, renversant ainsi le premier président centrafricain David Dacko. Bokassa s'autoproclama empereur sous le nom de Bokassa Ier et mit en place une politique très répressive dans tout le pays. En septembre 1979, « l'opération Barracuda », organisée par la France, permit de le renverser et de remettre David Dacko au pouvoir. Après un nouveau coup d'État en 1981, un régime militaire fut instauré jusqu'en 1993. Cette année-là, de premières élections multipartites eurent lieu sous l'influence d'un mouvement de démocratisation, portant au pouvoir Ange-Félix Patassé. Celui-ci sera toutefois renversé en 2003 par le général François Bozizé, conduisant le pays à une violente période de guerres civiles.

C'est après l'intervention de l'ONU et la signature d'un traité de cessez-le-feu en 2014 que des élections démocratiques purent enfin avoir lieu : au

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

début de 2016, l'actuel président de la République centrafricaine, Faustin-Archange Touadéra, est élu avec 62,7% des voix au deuxième tour.

Jo-Kirby Olongbo

JAKE LAMOTTA GRANATO

Jo-Kirby a aujourd'hui 24 ans. Elle est arrivée il y a quelques années au Québec, mais elle continue encore et toujours à s'adapter à son nouveau pays. Voici le récit de cette diplômée en économie de l'Université Laval.

La vie avant le Québec

Jo-Kirby est née en France de parents centrafricains. Elle eut une enfance agréable et plutôt aisée. Après des études secondaires en République Centrafricaine, Jo passa une année en Angleterre pour y perfectionner son anglais. Comme ses parents voulaient offrir à leurs enfants l'accès à une bonne éducation et à un bon environnement pour leurs études et que le papa était déjà venu quelquefois au Québec, la famille décida d'entamer la procédure d'immigration au Canada. Jo commença néanmoins ses études universitaires en France pendant la durée de la procédure. Une fois tous les papiers réglés, la famille s'installa au Québec.

L'arrivée au Québec

Jo-Kirby arriva dans la capitale nationale au mois d'août 2012. La famille dormit quelques jours à l'hôtel en attendant de s'installer dans leur

nouveau lieu de résidence. Première étape, il fallait faire les courses. Les nouveaux arrivés comprirent rapidement qu'il y aurait un certain temps d'adaptation quant à leur nouveau mode de vie. D'abord, les épiceries étaient remplies d'aliments nouveaux et de produits de marques qui leur étaient inconnues. Même si, au départ, la famille s'ennuya des repas traditionnels de son pays, elle n'hésita pas à essayer des repas typiques de Québec. Jo avoue que « la poutine, je n'aime pas, mais ma petite sœur, je l'appelle mademoiselle poutine parce qu'elle mangerait de la poutine tous les jours ». Petit à petit, leurs habitudes alimentaires devinrent un mélange de celles de leur pays d'origine et de celles de leur nouveau pays. La famille demanda à d'autres immigrants Africains où ils pouvaient trouver des aliments plus typiques de leur pays : « Dieu merci, on a trouvé des endroits! Les premières journées, tu as envie d'en manger, mais tu ne sais pas où en trouver ».

Jo-Kirby et ses sœurs eurent comme responsabilité de monter les nouveaux meubles. « Ça, c'était comme wow! », s'exclame-t-elle. Elle explique qu'en République Centrafricaine, puisqu'ils vivaient assez aisément, les tâches de ce genre étaient réalisées par d'autres personnes. Elles avaient bien sûr l'habitude d'aider dans la cuisine ou de faire le ménage, par exemple, mais le bricolage, c'était une nouvelle expérience. En rigolant, Jo raconte que lorsque ses amis lui demandent « Alors, le Canada? », elle répond : « Au Canada, tu deviens ton propre coiffeur, ton propre jardinier, ton propre menuisier! ».

Dès les premiers jours, elle s'installa dans un logement individuel puisqu'il était difficile pour ses parents de trouver une maison capable de loger les quatre enfants. Elle rejoignait sa famille durant la fin de semaine et les vacances. Son premier hiver fut une surprise pour elle, l'hiver québécois étant bien plus froid que l'hiver français. Elle remarque que même les Québécois ne semblent pas s'habituer aux grands froids des mois de janvier et février. Heureusement, au bout de quatre ans au Québec, elle se dénicha quelques astuces : « Si tu te couvres bien, tu t'adaptes. Il ne faut pas juste regarder la température, mais bien la température ressentie! ».

Jo-Kirby et sa famille conservèrent leurs habitudes religieuses ; ils se rendent à l'église chaque dimanche. Jo constata sans réelle surprise que la religion n'occupait qu'une petite place dans la vie des Québécois, comme en France. Toutefois, elle fut frappée par une particularité québécoise :

À mon arrivée, je ne comprenais pas pourquoi les rues portent le nom de saints et que les gens ne pratiquent pas la religion et sacrent. Comment peut-on ne pas aimer la religion, mais l'afficher partout, avoir des églises dans chaque quartier ? À la suite de mes lectures et de mes discussions, j'ai compris que cela était lié à l'histoire.

Recherche d'emploi

Rapidement, Jo-Kirby voulut trouver un emploi. Elle déposa plusieurs candidatures le premier été, mais sans succès. Elle remarqua que les employeurs qui la rappelaient avaient tous la même requête : des références. Le fait d'avoir travaillé en France ne suffisait pas. Même si elle présentait des références comme celle de la chaîne mondiale McDonald's, les employeurs potentiels demandaient quand même des références liées à des expériences de travail au Québec.

Le plus difficile est vraiment de rentrer sur le marché du travail, il y a vraiment une barrière à l'entrée. Quand je parle à mes amis, c'est la même histoire.

Elle ne réussit pas à se trouver un emploi le premier été. Ce n'est qu'après avoir fait partie d'une association étudiante et fait du bénévolat qu'elle décrocha finalement un emploi : « Une fois qu'on voit que tu as déjà travaillé, c'est plus facile... il faut trouver la personne qui va te permettre d'avoir une première expérience, te donner le bénéfice du doute ». En effet, après son implication dans des comités scolaires, elle alla porter trois candidatures et se fit offrir deux emplois.

Parcours scolaire

À l'automne 2012, elle entreprit son baccalauréat en économie à l'Université Laval. Elle rencontra quelques obstacles au début, en raison des différences entre les systèmes universitaires français et québécois. La première difficulté fut, d'entrée de jeu, l'accent québécois :

Maintenant, je comprends le français québécois, mais ma première journée, j'étais comme : « Seigneur! Est-ce que c'est vraiment du français? ». Je comprenais des mots... mais les expressions, ce n'est vraiment pas la même chose.

Cela lui prit quelques mois pour vraiment comprendre les différentes expressions québécoises. Elle eut quelques difficultés à trouver de l'aide et des ressources offertes aux nouveaux arrivants venant d'un autre système universitaire. Par exemple, elle s'inscrivit à un cours de statistiques pour les sciences pour apprendre, quelques séances plus tard, que c'était un cours d'économie pour les sciences. Elle dut découvrir par elle-même les divers services offerts par l'université et le fonctionnement du système. En plus, elle remarqua avec déception qu'il n'y avait pas de suivi pour s'assurer que les étudiants soient sur la bonne voie. Elle suggère de mieux orienter les nouveaux étudiants vers les divers endroits où ils peuvent trouver l'information. « C'est quand tu tombes que tu comprends », dit-elle en riant. « Les immigrants n'ont pas nécessairement les bons réflexes et vu que c'est

un système différent, tu ne sais pas qu'il y a des personnes ressources qui sont là pour t'aider ». Au départ, tout ce qu'elle connaissait était le bureau du registraire... Elle ne savait pas qu'elle pouvait aller discuter dans le bureau du directeur de programme, par exemple.

Jo-Kirby œuvra au sein d'un comité et fit beaucoup de bénévolat. À travers son expérience dans le comité de l'AIESEC (Association Internationale des Étudiants en Sciences Économiques et Commerciales), elle reçut beaucoup d'aide et noua de nombreuses relations. Elle adora son expérience. C'est d'ailleurs quelque chose qu'elle apprécie beaucoup du Québec.

Ces possibilités d'implication n'existent pas dans le système scolaire en France, en Angleterre, ni où que ce soit. Non seulement l'université encourage [le bénévolat et l'implication scolaire], mais elle les valorisent. Je ne connais pas beaucoup de sociétés qui valorisent ça autant.

Jo constate que cette expérience lui a donné l'occasion de s'impliquer dans la société et d'en apprendre davantage. Elle sait que « après l'université, tu n'auras pas nécessairement le temps ». Elle apprécie aussi l'importance accordée aux femmes, qui est plus grande au Québec qu'en France et qu'en République Centrafricaine.

Sa vision des Québécois

Jo-Kirby a une vision très positive des Québécois. Elle fut surprise par leur ouverture d'esprit. En effet, elle mentionne qu'à son arrivée, plusieurs personnes tentèrent de l'aider à trouver ce qu'elle cherchait. Elle ajoute que « cette hospitalité, ce n'est pas tout le monde qui l'a ». Grâce à son implication universitaire et bénévole, elle put agrandir son cercle d'amis africains et québécois : des gens venant de son pays, mais aussi des gens qui ont les mêmes ambitions ou les mêmes goûts qu'elle. Elle dit « qu'à la fin de la journée, on est tous humains ». Elle trouve important de connaître beaucoup de gens de différentes cultures. Dans la même lignée, elle adore le fait que les chauffeurs de bus à Québec disent bonjour : « En Afrique tu dis bonjour pratiquement tout le temps, c'est quelque chose qui nous est propre, mais voir les chauffeurs de bus faire pareil démontre qu'il y a encore de l'humanité ». D'autant plus qu'elle admire la société québécoise pour ses valeurs.

Il n'est jamais trop tard pour que tu puisses poursuivre tes rêves.

Par ailleurs, sa mère put suivre de nombreuses formations après son arrivée. Jo-Kirby apprécie que les adultes, au Québec, soient encouragés à améliorer leur formation et qu'il existe des structures faites pour eux et elles.

Les perceptions des Québécois face aux Africains

Jo-Kirby connut toutefois des expériences plus négatives durant ses quatre années passées au Québec. Elle a constaté qu'il y existe plusieurs types de réactions face aux Africains :

C'est mitigé, il y a deux extrêmes. Il y a vraiment des ignorants qui vont tout faire pour te faire sentir mal à l'aise et, de l'autre côté, il y a la majorité des gens qui sont plus ouverts sur le monde et s'intéressent à l'Afrique.

Dans la boutique de mode où elle travaille, elle vécut un jour une expérience pénible. Elle essayait d'aider une cliente qui ne faisait pas attention à ses questions. Lorsqu'une autre employée, à la peau blanche, alla lui poser les mêmes questions, la cliente lui répondit tout de suite. Comme cette attitude était clairement dirigée contre Jo, la gérante prit la peine de mentionner à cette cliente que son comportement était inacceptable. Une autre fois, alors que Jo attendait l'autobus, un homme commença à lui crier dessus en lui disant de retourner chez elle. Les autres personnes présentes vinrent toutefois s'excuser à elle pour ce comportement déplacé.

Elle remarque aussi que certaines personnes ne connaissent tout simplement pas l'Afrique :

Ils ne sont pas méchants, mais ils vont poser des questions comme « Vous n'avez pas de neige à Noël? Mais comment vous faites? » ou ils vont dire « Tu parles vraiment bien français! ». Ce n'est pas mal intentionné, c'est juste que la personne n'a pas vécu d'une autre manière que la sienne. Ça lui fait bizarre d'entendre quelqu'un qui a grandi d'une manière différente.

Jo-Kirby croit qu'il y aura toujours de l'ignorance et des formes de racisme.

C'est normal, les gens ont peur de l'inconnu, ça ne me choque pas plus que ça. C'est plus la personne qui a peur qui a un problème. Je ne m'attarde pas avec ça. Quand tu sais ce que tu vaux, c'est son problème.

Elle reconnaît que sa personnalité lui permet de bien gérer ces situations embêtantes. Elle ajoute qu'il suffit de regarder les commentaires des articles concernant l'immigration sur le web ou sur Facebook pour constater que le racisme et l'ignorance sont encore bien présents dans la société québécoise.

Conseils pour les nouveaux arrivants et pour les Québécois

Après ses quatre ans de vie au Québec, Jo-Kirby a beaucoup appris de son expérience. Elle conseille aux nouveaux arrivants de rester ouverts, de ne pas avoir peur de poser des questions et d'aller chercher de l'aide,

surtout dans le cas des étudiants étrangers qui ne connaissent pas le système universitaire québécois. Elle suggère de créer des liens avec d'autres Africains qui peuvent donner des astuces et des conseils précieux grâce à leur expérience similaire, ce qui peut aider grandement l'intégration.

Il faut aussi accepter que, peu importe l'endroit, il va toujours y avoir de l'ignorance. Cependant, il faut savoir ce qu'on vaut et faire son possible pour ne pas accorder d'attention aux jugements des personnes ignorantes.

Jo-Kirby encourage les Québécois qui ont peur de l'arrivée d'immigrants africains à ne pas juger et à ne pas généraliser avec des stéréotypes. Il y a plusieurs catégories d'immigrants : les réfugiés, les étudiants étrangers ou les immigrants économiques, par exemple. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas d'emploi que les immigrants économiques immigreront, mais plutôt parce qu'ils veulent avoir de nouveaux défis et découvrir de nouvelles choses. Elle rappelle que les étudiants étrangers et les familles doivent payer cher pour venir étudier ici, louer un appartement, etc. Elle aimerait aussi « que ceux qui ont des préjugés viennent [nous voir en Afrique], qu'ils sachent qu'on ne vit pas dans des cabanes et qu'on ne vit pas avec des lions et des serpents ».

On n'a peut-être pas la même couleur de peau, mais les gens doivent comprendre que nous sommes des êtres humains avec juste une culture, une expérience et des pensées différentes.

Aujourd'hui, plus que jamais, elle précise qu'il est primordial de « vivre ensemble » et de « vivre au-delà des préjugés » parce qu'avec la mondialisation, « ça devient plus en plus courant les gens qui viennent de plusieurs cultures ».



Jo-Kirby recevant son prix

QUÉBEC AFRICAINE



Communauté centrafricaine de
Québec – marche pour la paix en RCA



Marché de Bangui

République démocratique du Congo

La République démocratique du Congo (RDC) est située en Afrique Centrale. Quatrième pays le plus peuplé d'Afrique, avec environ 80 millions d'habitants, il est aussi le deuxième plus vaste pays d'Afrique après l'Algérie. Sa population est constituée d'une centaine d'ethnies. Le français tient lieu de langue officielle, tandis que le lingala, le kikongo, le kiswahili et le tshiluba sont les quatre langues nationales. La RDC est le deuxième pays francophone du monde, derrière la France. Son économie repose principalement sur l'agriculture et l'exploitation minière.

Les frontières du Congo furent dessinées lors de la conférence de Berlin en 1884-1885. Le 1er août 1885, Léopold II de Belgique accepta la souveraineté sur l'État indépendant du Congo, qui devint sa possession personnelle et privée. Il la céda par la suite à la Belgique. L'indépendance de la « République du Congo » fut proclamée le 30 juin 1960 et on élut Joseph Kasa-Vubu comme président et Patrice Lumumba comme premier ministre. Néanmoins, le socialisme de Lumumba attira la méfiance de la Belgique et des États-Unis, qui aidèrent le militaire Mobutu Sese Seko à renverser Kasa-Vubu et à assassiner Lumumba.

Sous la dictature de Mobutu, qui débuta en 1965, le Congo fut rebaptisé « Zaïre ». Inspirée du modèle répressif chinois, une vaste opération politique et culturelle fut mise en place. L'abacost, qui interdit le port de costumes occidentaux, fut promulgué. En 1997, les troupes rebelles de Laurent-Désiré Kabila renversèrent le régime de Mobutu, provoquant sa fuite vers le Maroc. Cinq ans plus tard, le 16 janvier 2001, Kabila fut assassiné et son fils Joseph, désigné pour assurer l'intérim. Il deviendra le premier président légitime du Congo à la suite des premières élections multipartites tenues en 2006, héritant alors d'un pays déstabilisé, fragile et rongé par plusieurs guerres et conflits.

Réélu de manière contestée en 2011 pour un mandat de 5 ans, Joseph Kabila n'organisa pas d'élections en 2016, plongeant le pays dans une

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

incertitude politique. À la suite d'un accord signé le 31 décembre 2016, la RDC est actuellement en transition et son gouvernement, en cohabitation. Les prochaines élections devraient avoir lieu en 2018.

David Alain Muadiamvita

FRANCIS LAPIERRE

La curiosité, l'intérêt porté à l'autre, voilà ce qui a incité David Alain Muadiamvita à se projeter au-delà des frontières de son pays d'origine, la République démocratique du Congo, afin d'étancher sa soif de savoir sur les peuples d'ailleurs et leurs façons de vivre. En effet, dès le début de notre entrevue, M. Muadiamvita m'expliqua que la curiosité et le désir de découvrir furent pour lui d'une très grande influence dans le raffinement du regard qu'il portait sur la société humaine, tout au long d'un parcours qui l'a finalement conduit jusqu'au Québec.

La curiosité et l'aéronautique

Depuis qu'il est jeune, David Alain Muadiamvita a toujours été curieux de connaître les gens qui l'entourent, mais aussi ceux qui vivent dans les pays lointains. Enfant, il désirait connaître les différents modes de vie des peuples de la planète. Cette curiosité et cet intérêt envers son prochain sont venus se mêler à sa passion pour l'aéronautique. Puisque l'industrie de l'aéronautique est inexistante dans la République démocratique du Congo, il est très difficile d'y obtenir la formation nécessaire pour faire carrière dans ce domaine. La possibilité d'obtenir cette formation fut une grande motivation pour David Alain et lui donna la force de quitter son pays pour poursuivre son rêve.

C'est en France que David Alain se retrouva afin de suivre des études en aéronautique. Malgré un coût élevé, il poursuivit ses études tant bien que mal quelques temps, jusqu'à l'obtention de ses premières licences de pilote privé. Toutefois, afin d'obtenir une formation plus complète, il se vit forcé par des contraintes financières à se chercher une école de pilotage à l'extérieur de l'Europe. Deux choix s'offraient alors à lui : terminer ses études aux États-Unis à un coût dérisoire ou bien venir au Québec malgré le désavantage de payer une somme plus élevée.

David Alain se demanda alors comment choisir. Il en vint à la conclusion que la langue devait dicter sa décision. C'est ainsi qu'il choisit le Québec, puisqu'il maîtrisait parfaitement le français. Sa curiosité le conduisit à s'informer sur la province, sa culture, ses habitants, leurs usages et leurs traditions, etc. Il prit part à de nombreuses conférences organisées par la Délégation générale du Québec, afin d'obtenir le plus d'informations possible : « Il est important de savoir où l'on va et pourquoi on y va ». David découvrit rapidement que les Québécois sont très ouverts d'esprit et accueillants.

David Alain Muadiamvita arriva donc au Québec avec un bagage de connaissances sur notre société qui lui permit de s'intégrer très facilement. En effet, il décrit les Québécois comme étant accueillants et ouverts d'esprit, faciles d'approche. Il eut toutefois quelques difficultés, dans certaines circonstances, avec l'accent de quelques Québécois. En effet, il admet que plusieurs expressions locales peuvent être difficiles à comprendre. De plus, certains Québécois parlent très rapidement, ce qui peut nuire à la compréhension. À cela s'ajoute le langage très technique utilisé dans son environnement professionnel, ainsi que les nombreux anglicismes. Il témoigne que, malgré tout, son arrivée fut sans surprises et qu'il était bien préparé aux changements.

Aujourd'hui, M. Muadiamvita évolue toujours dans l'industrie de l'aérospatiale, et a étoffé ses expériences par une participation active aux efforts de développement communautaire. Il s'implique dans la société afin de mettre de l'avant une valeur chère à ses yeux : l'humanisme.

La relation avec le Québec

Une grande partie de notre discussion porta sur les valeurs de la société québécoise. En fait, David Alain Muadiamvita désirait bien plus discuter des valeurs et de leur influence sur nos vies que raconter sa vie. C'est d'ailleurs ce qui a fait, selon moi, le charme de cette entrevue.

M. Muadiamvita ne semble pas avoir vécu d'expérience qui ait pu ternir son attachement inconditionnel au Congo, son pays d'origine. Plusieurs fois au cours de la discussion, il mentionna qu'il s'agit d'un pays magnifique qui mérite d'être découvert et visité malgré les problèmes politiques. Nous avons

donc discuté davantage de sa vision du Québec et de la relation qu'il a avec ses habitants. Tout d'abord, David Alain apprécie énormément le fait que les Québécois sont empathiques.

J'ai l'impression qu'on ne porte jamais de jugement gratuit au Québec. Les gens portent en eux cette faculté de pardonner assez promptement les offenses dont ils peuvent être l'objet. C'est d'une grande noblesse d'âme.

Toutefois, il a remarqué que cette société est constamment en évolution et que, lorsque l'économie ne va pas, la société cartésienne et l'attachement aux valeurs matérielles prennent le dessus sur l'humanisme. Le premier choc que David vécut au Québec fut d'apprendre la définition du terme *slacker*. Il trouve incroyable qu'une entreprise puisse se débarrasser de nombreux employés qualifiés et expérimentés lorsqu'il y a des ralentissements sur le marché, alors qu'ils sont l'expertise même de ladite entreprise. Il n'avait jamais vécu cela auparavant. Il s'agit d'une pratique qu'il déplore et l'une des raisons pour lesquelles il a quitté le domaine industriel pendant une très brève période afin de se concentrer sur l'implication sociale.

David Alain Muadiamvita vit très bien au Québec. Bien que l'être humain ait tendance à se chercher, il se dit suffisamment bien enraciné dans son pays d'origine pour pouvoir, sans nostalgie, disposer de la capacité à s'intégrer dans son pays d'accueil. Ce qu'il entend par là, c'est qu'à son avis, l'humain n'a pas nécessairement besoin d'être dans son pays d'origine pour savoir qui il est et ce qui fait de lui une personne à part entière, quel que soit l'endroit où il se trouve – ce qui lui permet d'être tolérant et de s'intégrer facilement. Il a d'ailleurs fait la comparaison avec le Québec et notre *joual*. Les Québécois se disent très souvent « tissés serrés » et cela se reflète notamment lorsqu'ils défendent leur langue et leur culture partout où ils vont.

Il est important de garder son identité, son joual, sa différence. S'enraciner, c'est un pas vers la tolérance.

Il s'agit, selon David Alain, de la plus grande explication du caractère accueillant des Québécois : ils savent qui ils sont, ce qui fait d'eux un peuple unique. Cette reconnaissance de soi « donne de l'énergie pour accepter les différences ».

Recommandations

Vous ne nous connaissez pas. Mais ce n'est pas seulement de votre faute.

David Alain Muadiamvita est affirmatif, les Québécois ne connaissent pas la communauté africaine qui vit dans leur ville. Une partie de cette ignorance est due à deux raisons, selon lui : d'une part, c'est une communauté qui fait rarement l'objet de reportages permettant une

intégration souple et, d'autre part, elle n'est pas encore assez structurellement identifiable dans le paysage socioéconomique de Québec pour être un partenaire interactif. Il serait d'ailleurs essentiel pour cette communauté de se forger une réelle identité afin d'être mieux reconnue par la société québécoise. Selon David Alain, la communauté africaine a quand même la responsabilité de faire les premiers pas.

Comme il l'a mentionné, il est important pour une personne immigrante de connaître son pays d'adoption. Il est encore plus important de s'assurer que cette migration est plus que le résultat d'un choix économique : « La culture du pays d'accueil doit nous intéresser parce que c'est par choix qu'on arrive au Québec. On s'épanouit à aller aux endroits où on sent un appel, où il y a une possibilité de créer des liens! ».

David Alain estime que la peur est créée par la méconnaissance. Il conseille aux personnes inquiètes par rapport à l'immigration de plutôt s'intéresser à ces arrivants, de s'informer sur leur vie et de comprendre qu'il ne faut pas se forger des *a priori* et des préjugés, mais plutôt regarder l'autre avec les yeux du cœur : « Nous devons regarder les choses de manière humaine ». Il conclut en disant qu'on s'enrichit de la différence, qu'elle soit culturelle ou sociale, et que la nature a tendance à nous rapprocher plutôt qu'à nous éloigner les uns des autres, nous qui vivons sur une petite bille suspendue dans l'univers, qui fait fi des frontières.



Kinshasa, capitale de la RDC. Source :
[https://commons.wikimedia.org/wiki/
File:Kinshasa_2003.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Kinshasa_2003.jpg)

Estelle X

ANNE-MARIE DEMERS

Estelle a 39 ans et est originaire de la République démocratique du Congo. Installée au Mali avec son mari depuis plusieurs années, elle est de passage quelques mois à Québec pour ses études à l'Université Laval.

Décision de partir vers le Québec

Estelle a fait des études de mathématiques dans son pays, a travaillé dans le domaine de la téléphonie mobile et a étudié en administration des affaires en Angleterre. Récemment, elle a décidé de faire un grand changement de carrière et de recommencer un cursus universitaire, mais dans un tout autre domaine : les sciences sociales et en particulier les études sur les femmes.

Elle décida alors de quitter le Mali pour venir étudier à l'Université Laval à partir de janvier 2016. Pourquoi le Québec plutôt que de retourner en Angleterre? Elle a fait ce choix surtout pour la langue. En effet, elle désirait faire ses études dans une langue qu'elle maîtrise parfaitement. De plus, elle tenait à avoir un diplôme reconnu un peu partout dans le monde pour pouvoir travailler en Afrique.

Elle s'inscrivit donc à un microprogramme de deuxième cycle en études du genre qui se donnait à temps partiel. Comme, en tant qu'étudiante

étrangère, elle était obligée d'être inscrite à temps plein, elle décida de faire en même temps une maîtrise en sociologie plutôt que de prendre n'importe quel cours pour compléter son horaire. Elle envisage de terminer ses deux programmes à l'été 2017 pour retourner au Mali par la suite.

Premiers moments au Québec

Estelle n'a pas trouvé particulièrement difficile son arrivée au Québec. Une anecdote illustre toutefois certaines adaptations qu'elle a dû faire très rapidement... Le jour de son arrivée, épuisée par le voyage, elle s'endormit dans l'autobus Montréal-Québec. En se réveillant, elle fut bien surprise de la noirceur qui s'était emparée du ciel de Québec. Sa montre affichant 17 h, elle crut s'être trompée en la réglant. Vu la noirceur, il ne pouvait pas être seulement 17 h! Elle commença donc à s'inquiéter. Elle pensa qu'elle avait passé son arrêt et qu'elle se retrouverait dans un petit coin perdu du Québec. Elle eut également la crainte que le concierge de son immeuble l'oublie et de se retrouver sans logis pour sa première nuit au Québec. Après s'être informée auprès de ses voisins de banc, elle se rendit compte qu'il était tout à fait normal que le soleil se couche si tôt l'hiver au Québec...

Étant arrivée au Québec au mois de janvier, Estelle dut s'adapter rapidement au climat. Avant de quitter le Mali, elle avait beaucoup lu sur le Québec et l'hiver québécois, notamment des conseils sur l'habillement dans des forums sur Internet. Elle savait donc un peu à quoi s'attendre. Par contre, ses pieds n'étaient pas complètement prêts à affronter le froid hivernal. Lorsqu'elle sortait de ses cours à 21 h 30 et qu'elle attendait l'autobus, ses pieds gelaient à en faire mal. Elle ne comprenait pas pourquoi tous les autres autour d'elle semblaient très confortables alors qu'ils portaient le même genre de bottes qu'elle. Elle chercha donc sur Internet, croyant qu'il y avait forcément un truc. Elle se rendit finalement compte que l'achat de semelles réglerait son problème! Elle fut surprise par les coûts reliés aux vêtements d'hiver. Vu le froid ressenti au Québec, les habits de neige ne sont pas un luxe, mais bien un besoin.

Malgré le climat, les premiers moments d'Estelle ont été facilités par un jumelage avec une étudiante de l'Université Laval. Celle-ci l'a aidée à comprendre la culture québécoise et à appréhender certaines différences. « Mais ils sont bizarres, ces Québécois », se disait-elle avant de bien comprendre certains aspects. Par exemple, la faible pratique de la religion est quelque chose qui l'a étonnée. Peu de personnes pratiquent la religion au Québec, tandis qu'au Congo, c'est mal vu de ne pas aller à l'église le dimanche matin.

Sa perception de la société québécoise

Estelle trouve que le Québec est une société individualiste et très

bureaucratisée, même si les Québécois sont très accueillants. Elle déplore les grandes difficultés des immigrants et immigrantes à faire reconnaître leur expérience acquise ou leur diplômes obtenus à l'extérieur du Québec.

La vie ne semble commencer qu'à l'arrivée au Québec. En d'autres mots, ce que vous avez vécu avant votre arrivée au Québec n'est pas reconnu. C'est donc faire un pas en arrière, car les emplois antérieurs ne sont pas nécessairement reconnus.

À propos du système de santé québécois, Estelle remarque que, malgré sa gratuité, le service n'est pas très efficace et qu'il est dommage d'attendre longtemps pour des soins à l'urgence.

La perception des Québécois face à l'Afrique

Depuis son arrivée au Québec, Estelle a reçu quelques propos racistes d'un concierge et d'un voiturier. Elle dit que ce n'était pas des propos racistes directs, mais qu'elle pouvait sentir le rejet dans le ton. En France, les racistes sont beaucoup plus directs et ne se cachent pas pour dire ce qu'ils pensent.

Estelle a également remarqué qu'elle est souvent considérée par les Québécois comme une personne qui a un problème. On lui demande toujours si « c'est correct pour elle », si « elle pourra trouver l'endroit de leur rencontre », si elle a besoin de meubles ou de quoi que ce soit.

Ce sont de bonnes intentions, mais je trouve cela un peu infantilisant.

Recommandations pour les nouveaux arrivants

Les immigrants n'ont pas tous la même réalité et ne forment pas une population homogène. Au Congo, il y a de nombreuses régions qui vivent des situations bien différentes. Dans une de ces régions, il y a une guerre. Mais elle se passe à plus de 2 000 km de la capitale, Kinshasa. « Ainsi, si tu habites la capitale, tu n'auras vécu la guerre qu'à la télévision, tu ne seras pas autant marqué que quelqu'un qui vit quotidiennement la réalité de la guerre ». Et pourtant, ce sont tous des Congolais. Cette diversité fait en sorte que ce n'est pas parce qu'elle est congolaise qu'elle s'entendra bien avec tous les Congolais qui vivent à Québec. Les gens n'arrivent pas tous au Québec pour les mêmes raisons. La même formule ne peut donc pas être utilisée pour tout le monde.



Kinshasa. Source : <http://img.over-blog-kiwi.com>

Rwanda

Le Rwanda, surnommé le « pays des mille collines », est un pays d'Afrique de l'Est. Il s'étend sur environ 26 338 km² dans la région des Grands Lacs et compte plus de 12 millions d'habitants. Sa capitale, Kigali, est située au centre du pays. Les Rwandais parlaient le français et le kinyarwanda, langues officielles du Rwanda depuis la présence belge au début du 20^e siècle. Le retour de nombreux Tutsis qui ont grandi en Ouganda anglophone, ainsi que l'alignement du pays avec les États-Unis, amenèrent le gouvernement à vouloir remplacer le français par l'anglais.

La population rwandaise était au départ structurée en une vingtaine de clans composés d'éleveurs (les Tutsis), d'agriculteurs (les Hutus), et d'artisans (les Twas). Les colonisateurs allemands puis belges classèrent les populations rwandaises en fonction de leurs activités. Très impressionnés par la monarchie rwandaise, ils considérèrent les Tutsis comme un groupe supérieur et leur donnèrent des privilèges. La revendication d'indépendance des Tutsis incita par la suite les Belges à renverser leur alliance au profit des Hutus. En novembre 1959 éclata une guerre civile qui entraîne l'exil de milliers de Tutsis.

La première république fut proclamée le 28 janvier 1961 et Grégoire Kayibanda, un Hutu, accéda à la présidence. L'ONU fixa au 1^{er} juillet 1962 la date d'indépendance du Rwanda. La passation des pouvoirs et l'évacuation des troupes belges eurent lieu le 1^{er} août 1962. L'histoire du pays est marquée par le génocide des Tutsis perpétré en 1994. Aujourd'hui, la situation politique est un peu plus stable, avec le président Paul Kagame au pouvoir depuis 2000.

Les défis actuels du Rwanda concernent surtout le maintien de la croissance économique qui a été très impressionnante depuis 2005. Les enjeux politiques sont importants, la succession du président Kagame suscitant beaucoup de questionnements. Le nombre des femmes dans les processus de décision ou membres du gouvernement prend de l'ampleur. Il en est de même pour la jeunesse, que l'État pousse à s'impliquer et à entreprendre en créant des programmes d'entrepreneuriat et de leadership.

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

Beaucoup d'initiatives sont conçues pour financer des programmes destinés aux jeunes entrepreneurs.

Claire D'Assise

VALÉRIE THERRIEN

Gushaka ni ugushobora, kandi kwihangana bitera kunsha
Vouloir c'est pouvoir et la persévérance engendre la victoire (traduction libre)

La devise de Claire illustre sa volonté d'agir : quand nous voulons quelque chose, il est possible de l'obtenir si on persévère. Cette étudiante de 27 ans amorça son parcours scolaire à Kigali, la capitale du Rwanda, plus précisément dans la commune de Kicukiro. Elle termina son baccalauréat en octobre 2012 et obtint quelques mois plus tard un travail temporaire d'assistante de recherche pour un organisme privé. Dans ses temps libres, elle participa à divers actes de charité organisés par un groupe de jeunes universitaires de Kicukiro dont elle faisait partie. Il s'agissait par exemple de visiter les gens malades dans les hôpitaux, les enfants orphelins vivant seuls ainsi que les enfants handicapés habitant en maison d'hébergement en les assistant dans leurs tâches ménagères. Une des passions de Claire est d'aider les gens dans le besoin. Elle est aussi passionnée par la nature. En effet, elle aime parcourir les régions touristiques de son pays, par exemple le parc national des volcans, dernier sanctuaire des gorilles de montagne, le parc national Akagera, le lac Kivu et bien d'autres, avec les membres de sa famille. La plage et les îles de Kivu font d'ailleurs partie de ses

endroits préférés. C'est une femme simple qui aime prier, aider et découvrir le monde qui l'entoure.

Pourquoi venir au Québec?

Claire venait de finir son baccalauréat en sociologie et son objectif était de faire sa maîtrise ailleurs. Elle voulait voir ce qui se passait dans d'autres pays : « J'avais tellement envie de découvrir ». C'est grâce à une amie du Canada venue la visiter en 2012 qu'elle fut convaincue de partir. Après plusieurs longues recherches sur différentes universités potentielles, elle fut attirée par un programme d'études offert par l'Université Laval. Puisqu'elle avait fait son baccalauréat en anglais, l'une des langues officielles du Rwanda, Claire hésita d'abord avant de se lancer dans ce qu'elle qualifie d'« aventure » pour elle, soit de reprendre des études en français. En effet, sept ans auparavant, elle avait fait son secondaire dans la langue de Molière, mais elle avait l'impression d'avoir « oublié le français ». Claire tenta néanmoins sa chance et, à sa grande joie, fut acceptée. Le processus fut très rapide et la jeune femme se retrouva bien vite à partager son engouement avec sa famille, qui fut surprise d'apprendre la nouvelle, mais aussi très heureuse pour elle.

Arrivée au Québec

Claire fit son arrivée à Québec en septembre 2015. La personne qui l'accueillit fut la même amie qui la persuada de venir s'établir à Québec. Elle passa la première nuit chez elle, mais dut dès le lendemain se rendre à l'université. Une arrivée légèrement brusquée, selon l'avis de Claire, qui était arrivée à Québec une semaine après le début des classes en raison d'un retard dans l'obtention de son visa d'étudiante. Claire avait déjà beaucoup lu sur l'Université Laval ainsi que sur le Québec en général, pour bien se préparer... Mais entre la théorie et la réalité, la différence fut immense!

Elle estime avoir été bien accueillie par les Québécois. Elle rencontra aussi des Rwandais installés au Québec depuis près de quinze ans et qui lui offrirent de l'aide et du support. Toutefois, Claire remarque que les nombreuses années passées au Canada firent en sorte que ces Rwandais avaient mis de côté leur vécu là-bas pour faire place au mode de vie québécois : « C'est comme s'ils avaient oublié ce qui se faisait là-bas ».

À son arrivée, le passage de l'anglais au français fut assez complexe. Elle entremêlait les deux langues, le plus difficile pour elle étant de comprendre l'accent québécois. Encore aujourd'hui, il y a des expressions qu'elle n'arrive pas à comprendre. Elle raconte par exemple que, en remplissant les informations au bureau du registraire, elle bloqua devant les mots « adresse courriel », car elle n'avait aucune idée de leur signification!

Trouver un emploi fut un grand défi pour Claire. Étudiante étrangère sans bourse d'études, elle se devait de trouver une source de revenus. D'un autre côté, l'ajustement à la charge de travail requise pour ses études lui donnait du fil à retordre. Claire décida de ne pas baisser les bras : elle se concentrerait sur ses études durant l'année scolaire et travaillerait pendant l'été. Elle regarda les sites de placement et s'enregistra sur toutes les listes possibles. On lui offrit enfin un premier emploi qu'elle n'aurait jamais cru occuper un jour : femme de ménage dans un hôtel. Elle l'accepta afin de pouvoir aider ses parents à payer ses études et à subvenir à ses besoins. Elle travaille aujourd'hui dans une boutique de souvenirs du Vieux-Québec où elle a la chance de pouvoir parler anglais en discutant avec les touristes.

Pour ce qui est du climat, le froid québécois lui demanda un ajustement important. Fait cocasse, lorsqu'elle arriva à Québec durant l'automne, elle vit le soleil à l'extérieur et se demanda pourquoi les gens disaient qu'il faisait froid dehors, le soleil étant pour elle synonyme de chaleur. C'est en se pointant le bout du nez à l'extérieur qu'elle réalisa que la température du Québec était totalement différente du climat de son pays d'origine. Malgré l'instabilité de la température là-bas, souvent un seul parapluie suffisait à braver les intempéries, comparativement aux nombreuses couches vestimentaires requises pour survivre à l'hiver québécois.

Étant catholique, la fréquentation de l'église le dimanche fut pour Claire un moyen de bien s'intégrer à sa communauté et de se sentir chez elle. L'église est, pour elle, un endroit universel qu'on retrouve dans chaque pays : « C'est là que je me retrouve dans mon univers ». Elle explique qu'au Rwanda, tout est fermé le dimanche et la seule activité possible est d'aller à l'église, là où les habitants se réunissent. Une différence majeure avec le Québec, où les églises sont loin d'être pleines.

Un ange, cette Claire!

Comme mentionné, Claire s'impliquait déjà de manière incroyable au Rwanda ; elle fit de même en arrivant au Québec. Aujourd'hui encore, elle passe souvent son temps libre à faire du bénévolat dans des soupes populaires. Au départ, elle cherchait à nouer des liens avec les Québécois, tout en œuvrant pour la bonne cause. C'est là que lui vint l'idée de participer à une soupe populaire. Résidant dans le Vieux-Québec, elle en choisit une à proximité afin de pouvoir s'y rendre facilement la fin de semaine. Fait amusant, dans l'équipe du samedi, Claire est la seule Africaine, les autres bénévoles étant tous des Québécois d'origine. Très souvent, les gens lui demandent : « Toi tu viens d'où? Tu es haïtienne? ». Claire précise que les autres jours de la semaine, quelques Africaines viennent également donner de leur temps à la soupe populaire.

Des recommandations aux immigrants et aux Québécois

Forte de son expérience, voici ce que Claire aimerait transmettre aux potentiels immigrants qui aimeraient venir s'installer au Québec :

Quand nous venons ici, nous avons tendance à être réservés, mais il ne faut pas avoir peur, il faut se lancer et surtout ne pas se réserver. Ne baissez pas les bras et gardez toujours vos valeurs et vos objectifs de vie.

Quant aux Québécois, Claire souhaiterait leur dire de ne pas avoir peur d'aller à la rencontre de la communauté africaine :

Malgré les différents stéréotypes accordés aux immigrants africains, ce sont de bonnes personnes, réservées mais remplies de différentes expériences de vie. Osez les approcher!

Claire d'Assise ne regrette en rien son expérience et elle espère que d'autres auront le courage de la vivre.



Claire d'Assise

QUÉBEC AFRICAINE



Claire au bord du lac Kivu

Odette Kamanzi

GENEVIÈVE BLANCHET-ÉMOND

Originnaire du Rwanda, Odette et sa famille ont dû quitter d'urgence leur pays lors du génocide en 1994. C'est comme réfugiés qu'ils arrivèrent au Québec, non par choix, mais ce fut un heureux événement et ils construisirent tranquillement leur bonheur ici.

Un départ mouvementé du Rwanda

Le 7 avril 1994, l'un des pires carnages de l'histoire de l'humanité débuta en Afrique de l'Est : le génocide des Tutsis du Rwanda en 1994. Cette guerre civile opposant le gouvernement rwandais hutu au Front patriotique rwandais tutsi dura trois mois et causa la mort de 800 000 Rwandais. C'est dans cette atmosphère d'urgence et d'insécurité qu'Odette Kamanzi, son conjoint et leurs deux jeunes enfants décidèrent de quitter leur pays natal pour se réfugier ailleurs. Ils ont d'abord été transférés à Nairobi (Kenya). Puisque des membres de leur famille se trouvaient déjà en Belgique, ils croyaient qu'ils iraient les rejoindre dans ce pays d'Europe, mais ils furent finalement redirigés vers le Canada, plus précisément au Québec.

Arrivée au Québec

Arrivant dénués de repères culturels ou sociaux, ils ont dû repartir à zéro et se construire une nouvelle vie, loin de leurs racines rwandaises. Comme ils parlaient français et qu'ils avaient déjà résidé à une certaine époque en Belgique, la recherche d'aide financière et d'autres ressources en fut facilitée.

Pour moi, l'intégration fut vraiment facile. Puis, on avait l'ouverture d'esprit aussi. Ce n'était pas la première fois que l'on rentrait dans le pays des blancs. Si aujourd'hui quelqu'un me pose la question sur la différence entre l'intégration québécoise et celle en Belgique, je répondrais que je me suis intégrée plus rapidement à Québec, et plus facilement.

Aux dires d'Odette, les Québécois sont tolérants et ont une facilité d'approche qu'on ne retrouve pas ailleurs. Ces caractéristiques font partie de la culture québécoise et elles ont grandement simplifié l'arrivée d'Odette et de sa famille.

Les ressources qui l'ont accompagnée

Les programmes d'accueil gouvernementaux pour les immigrants et les réfugiés furent également d'une aide incommensurable pour Odette et sa petite famille. Ils leur ont permis de trouver un logement et de la nourriture lorsqu'ils en avaient besoin. Aussi, les sœurs de l'Église de Sainte-Foy, située à proximité du premier logement que la famille habita, ont grandement contribué à son intégration. Chaque dimanche soir, les sœurs encourageaient la famille à venir se recueillir et se ressourcer. « C'est eux qui m'ont offert ma première vaisselle! », se souvient Odette en souriant. Elle et sa famille ont rapidement participé aux activités organisées par l'Église. Puis, dès leur maturité acquise, les enfants d'Odette ont commencé à servir la messe lors des cérémonies du dimanche.

Les épreuves de son intégration

Le sentiment de solitude fut sans doute l'épreuve la plus difficile qu'Odette vécut à son arrivée en sol québécois :

Je n'avais pas quelqu'un avec qui je pouvais partager mes sentiments. Même si les Québécois venaient nous voir et nous accueillir, c'est comme s'il y avait une partie de l'histoire qu'on ne pouvait pas discuter avec eux.

Compte tenu de la situation d'urgence dans laquelle elle avait quitté son pays natal, une certaine barrière s'insérait entre Odette et ses proches québécois, par incompréhension du climat de guerre qu'elle avait vécu au Rwanda.

Aussi, les disparités entre les valeurs culturelles québécoises et rwandaises ne furent pas de tout repos pour Odette et son conjoint. En guise d'exemple, Odette mentionne : « Chez nous, lorsqu'on parle avec une grande personne, on ne regarde pas son visage, sans quoi c'est un manque de respect! Alors qu'ici, si tu ne le regardes pas les yeux de la personne à qui tu parles, c'est comme si tu lui manquais de respect ». Ces valeurs rwandaises, Odette les a encore bien à cœur, même après toutes ces années vécues au Canada. Ce sont ses racines, ses sources. Elle a tenu à les inculquer à ses enfants qui, en raison de leur jeune âge lors de leur arrivée au Québec, n'ont pratiquement aucun souvenir de la vie au Rwanda.

Le choix d'offrir une seconde vie à ses semblables

Quelques années après s'être établis ici, Odette et son conjoint prirent la décision de retourner au Rwanda et d'adopter trois enfants. Les parents de ces enfants, hébergés en orphelinat, étaient décédés dans la foulée du génocide. Odette souhaitait leur donner une seconde chance, une seconde famille dans laquelle ils allaient recevoir amour et réconfort. Après plusieurs démarches, les demandes d'adoption furent acceptées. Âgée de 23 ans, Odette devenait mère de cinq enfants! « Chaque jour, je priais pour qu'ils se sentent comme des frères et sœurs, ensemble, sous notre toit », m'avoua-t-elle. Ses prières ont été entendues puisqu'aujourd'hui, ses cinq enfants s'entendent à merveille!

Des liens tissés serrés avec ses frères et sœurs

Après les événements tragiques de 1994 au Rwanda, les frères et sœurs d'Odette ont été dispersés aux quatre coins de la planète. À ce jour, quelques-uns vivent aux États-Unis, certains en Belgique, tandis que d'autres sont demeurés au Rwanda. Malgré les kilomètres qui les séparent, ils sont toujours demeurés en contact. Tous les deux ans, ils se réunissent au Rwanda ou en Belgique pour partager de bons moments en famille. « C'est facile pour ceux qui vivent en Belgique de venir au Canada, mais pas pour ceux au Rwanda. Ils n'obtiennent pas aisément un visa » explique Odette.

Une histoire qui finit bien!

Finalement, 22 ans plus tard, Odette affirme s'être pleinement intégrée à la culture québécoise. Elle et son conjoint ont bâti leur vie ici, ils ont cultivé un cercle d'amis, ils ont poursuivi leurs études, leurs enfants se sont intégrés à leur environnement. Elle m'avoue même se « sentir davantage québécoise que rwandaise » aujourd'hui. Malgré tout, retourner au Rwanda demeure dans ses projets. Ce sont ses racines qui s'y trouvent. D'ailleurs, Odette poursuit présentement des études de doctorat à la Faculté des sciences

sociales de l'Université Laval. Animée par les valeurs d'entraide et de solidarité, elle aspire à décrocher un emploi à l'international qui lui permettra peut-être de venir en aide à son pays natal.

En terminant l'entrevue, j'ai demandé à Odette si elle était heureuse ici, aujourd'hui. Sans aucune hésitation, elle m'a répondu tout sourire : « Très heureuse! » Voilà une histoire qui finit bien!



Odette Kamenzi

Sénégal

Le Sénégal est un pays d'Afrique de l'Ouest d'une superficie de 196 722 km². Avec plus de 14 millions d'habitants, il possède une grande diversité linguistique avec le français comme langue officielle et six langues nationales : le wolof (parlé par 90 % de la population), le sérère, le peul, le mandingue, le soninké et le diola.

Au 14^e siècle, le territoire sénégalais était composé de plusieurs royaumes. Parmi ceux-ci, le plus puissant était l'empire du Djolof qui regroupait le Cayor, le Baol, les royaumes sérères du Sine et du Saloum, le Waalo, le Fouta-Toro et le Bambouk. Au 15^e siècle, le Sénégal devint une plaque tournante de la traite des noirs et du commerce triangulaire. De nombreux endroits tels que Saint-Louis ou l'Île de Gorée devinrent des comptoirs d'esclaves, dirigés par les Hollandais et les Français. La France prit peu à peu l'ascendant sur les autres puissances puis érigea Saint-Louis, Gorée, Dakar et Rufisque en communes françaises. Le Sénégal obtint son indépendance le 20 août 1960 avec Léopold Sédar Senghor comme premier président. Son président actuel est Macky Sall.

Aujourd'hui, parmi de nombreux défis, on retrouve la nécessité de transformer le système d'éducation, plutôt stagnant depuis 50 ans. Les campus universitaires sont surpeuplés, les grèves des enseignants ou des étudiants y sont fréquentes. Le taux de chômage des jeunes est trop élevé. Le Sénégal souffre aussi d'inégalités territoriales, notamment entre la presqu'île du Cap-Vert (Dakar) et les autres régions. Enfin, l'émigration clandestine vers l'Europe est un drame social majeur pour le pays.

Abdoulaye Anne

PIERRE-LUC BRIEN

Abdoulaye est né à Dakar, la capitale du Sénégal. Après avoir beaucoup circulé au Sénégal durant son enfance, puisque son père fonctionnaire changea souvent d'affectation et emmena sa famille dans les différentes villes du pays, il est revenu finir son lycée dans la ville de Dakar, où il a également fait ses études universitaires de premier cycle en sociologie. Son enfance voyageuse ayant fait naître en lui l'envie de découvrir le monde, il décida de continuer ses études à l'extérieur du Sénégal. Grâce à ses bons résultats scolaires, il obtint une bourse de mobilité de la Francophonie pour faire sa maîtrise à l'extérieur du pays. Il se dirigea alors vers la France où il obtint une maîtrise en sociologie, un diplôme d'études approfondies (DEA) en sociologie et un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en science politique à l'Université de Nice Sophia-Antipolis.

De la France au Québec

La France est un choix logique pour les jeunes Sénégalais qui souhaitent s'expatrier puisque c'est le pays qui avait colonisé le Sénégal. Il existe toujours des liens forts entre les deux pays et la transition migratoire est supposée d'y faire plus facilement. La réalité fut tout autre dans son cas. En effet, l'eldorado rêvé se révéla beaucoup moins intéressant. À la suite

de son DESS, Abdoulaye eut l'opportunité de faire un stage international à l'UNESCO. L'organisation l'engagea, par la suite, sur de courts contrats de consultant. Il mit cette période à contribution pour évaluer ses options qui, à ce moment-là, incluaient un retour au pays natal.

C'est alors qu'il prit connaissance d'une campagne invitant à venir s'installer au Québec. Elle montrait beaucoup de publicités qui vantaient les attraits du Québec. Le Canada peut être séduisant pour les jeunes Africains, mais le fait francophone du Québec le rend encore plus attirant pour les ressortissants des pays d'Afrique francophone. C'est à la suite d'une séance d'information qu'Abdoulaye décida de venir s'installer au Québec.

Arrivée au Québec

Et non, ça ne se fait pas du jour au lendemain, de devenir Québécois! Abdoulaye a commencé par remplir et faire accepter son dossier, puis a dû faire des modifications lorsque son épouse a décidé de partir en même temps. Après les entrevues et les tests médicaux, sa demande a aussi été acceptée. Ce qui n'était pas surprenant, car elle avait également fait des études supérieures et possédait un bon dossier.

Une fois sur place, les démarches d'installation se sont très bien passées. Par chance, Abdoulaye avait un cousin qui était venu s'installer au Québec, plus précisément à Montréal, quelques mois avant lui. Le couple a habité chez lui à leur arrivée. Ils n'avaient pas choisi le meilleur moment, parce que c'était en plein mois de février! Leurs vêtements n'étaient pas assez chauds. Ils ont dû faire les démarches d'usage pour obtenir les cartes nécessaires à la vie québécoise, comme la carte d'assurance maladie. Abdoulaye ne pourra jamais assez remercier son cousin pour tout ce qu'il a fait pour sa conjointe et lui. Il leur a montré le chemin à suivre pour que l'adaptation soit la plus rapide possible. Être bien accueilli enlève beaucoup de stress. Ensuite, il lui fut plus facile de faire ses propres démarches.

La communauté sénégalaise

Peu de temps après son arrivée, il a découvert avec surprise qu'il y avait une communauté sénégalaise relativement organisée dans la ville de Montréal. Il pouvait dorénavant compter sur d'autres personnes que son cousin et n'avait pas à mettre une croix sur les fêtes traditionnelles du Sénégal, car il avait trouvé des personnes avec qui les fêter. Il a même trouvé une organisation qui faisait des activités ponctuelles et qui donnait de l'information pour aider à l'adaptation des Sénégalais. Il existait aussi plusieurs commerces sénégalais permettant de se procurer des produits de son pays natal. Grâce aux liens entre l'Université de Montréal et l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar où il avait étudié, le transfert des étudiants et la reconnaissance des acquis étaient simplifiés. Le système universitaire

au Sénégal, lacunaires sur plusieurs de plans, est bien meilleur que ce que certains Québécois pensent.

Les études au Québec

En arrivant au Québec, il a travaillé pendant deux ans en tant que chargé de projet pour la Fondation Paul Gérin-Lajoie. C'est lors de sa deuxième année dans cette organisation qu'il a décidé de retourner aux études pour faire un doctorat. Sa scolarité antérieure n'était pas tout à fait reconnue. Il a dû faire trois cours pour obtenir l'équivalent de ce qu'il avait pourtant déjà fait en France. Heureusement, refaire ces cours n'aura pas été vain. En plus de rafraichir ses connaissances, sa scolarité préparatoire lui a permis d'améliorer son dossier académique ce qui a grandement aidé ses demandes de bourses doctorales.

Sur le coup, je n'étais pas très content, mais avec le temps, ça m'aura beaucoup aidé de refaire les cours. J'en retire du positif.

Aujourd'hui, Abdoulaye est professeur à l'Université Laval. Son bagage d'expériences l'aide à mieux comprendre les difficultés que peuvent vivre les étudiants et les étudiantes d'origine africaine. Son parcours a définitivement fait de lui un meilleur enseignant, plus conscient des gros obstacles qui jalonnent le cheminement aux études universitaires et donc plus aidant.

L'arrivée dans la ville de Québec

Abdoulaye habite la ville de Québec depuis maintenant deux ans, à la suite de son engagement par le Département des fondements et pratiques en éducation de l'Université Laval. Il n'a pas eu de problèmes d'adaptation à la ville, car ça faisait tout de même neuf ans qu'il vivait au Québec. Mais la communauté sénégalaise et africaine étant moins présente à Québec, il fut plutôt solitaire au début. Récemment, il a découvert le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) : ce n'est pas une organisation aussi grosse que celles de Montréal, mais il a été très content d'apprendre qu'il y avait un organisme qui vise à raffermir l'unité entre les communautés africaines de la ville de Québec.

Des différences

La première différence qu'il mentionne concerne les rapports avec le voisinage. Au Sénégal, on va manger chez notre voisin et on va le voir pour discuter, c'est naturel. Un vieux voisin devient de la famille. Au Québec, on a naturellement un peu plus de mal connaître ses voisins de cette manière.

Je suis gêné de ne pas pouvoir aller voir mon voisin au Québec.

Abdoulaye ne comprend pas comment des gens peuvent vivre aussi près les uns des autres sans se voir régulièrement. Heureusement, il a un voisin qu'il voit plus souvent que les autres. Ce dernier a même déjà accompagné sa fille, un matin où il devait partir très tôt, pour qu'elle attende l'arrivée du bus scolaire avec ses propres enfants. C'est ce genre de lien qu'il aimerait développer avec tous ses voisins.

Il voit aussi une différence importante entre le Québec et la France à propos du racisme. Contrairement à son expérience en France où il s'est déjà fait insulter par une vieille dame à qui il voulait céder sa place dans un autobus, M. Anne n'a pas vraiment vécu d'événements négatifs au Québec. Il lui est déjà arrivé qu'une personne dans une boutique refuse de le servir pour une raison qu'il n'a jamais comprise, mais c'est tout. Sur une moins longue période, il a vécu plusieurs mauvaises expériences de discrimination ou d'agressions verbales à Nice en France.

La famille

La famille et les parents de Abdoulaye au Sénégal lui manquent beaucoup. Le problème majeur est que ses parents habitent dans une zone de la ville de Dakar où la couverture Internet est très instable, probablement du fait de la proximité de l'aéroport. Par chance, son frère et sa sœur habitent dans des zones de la ville où le réseau fonctionne très bien. Il peut ainsi leur parler via *Skype*. Il communique avec au moins un membre de sa famille chaque semaine.

Il essaie d'aller les voir aussi souvent qu'il peut. Lorsqu'il habitait en France, il allait au Sénégal chaque année. Depuis qu'il est au Québec, il essaie d'y aller tous les deux ans, étant donné que c'est plus loin et plus cher. Sa mère est déjà venue lui rendre visite à deux reprises. Son père, qui n'aime pas voyager en avion, n'est jamais venu leur rendre visite au Québec.

Abdoulaye vit encore avec le sentiment de devoir redonner à son pays. Il sent qu'il doit faire quelque chose pour le système d'éducation qui lui a permis d'être où il est aujourd'hui. Selon lui, il faut remédier au taux élevé de décrochage scolaire chez les jeunes au Sénégal et aussi améliorer la qualité des apprentissages. Au début, il pensait à un retour physique au Sénégal, mais maintenant il envisage plus une sorte de « retour symbolique », au moins dans un premier temps. Il aimerait participer à des projets pour aider la population de son pays natal.

Conseils d'un sage

Abdoulaye conseille aux jeunes Québécois et Québécoises de faire un voyage, en Afrique ou même ailleurs. En tant que professeur, il voit la différence chez les étudiants et étudiantes avant et après leur voyage. Selon

lui, il s'agit d'une ouverture sur le monde qui fait comprendre aux jeunes à quel point ils sont chanceux au Québec à plusieurs points de vue, mais qui leur permet aussi de découvrir la richesse des autres, et en particulier celle des cultures africaines. La littérature sur l'Afrique et sur les cultures du berceau de l'humanité est tellement rare qu'il est normal que la population québécoise la connaisse moins. Dans un même ordre d'idées, il conseille simplement à ceux qui ne peuvent pas voyager pour diverses raisons de pratiquer leur ouverture sur le monde à travers les livres et en entrant en contact avec les immigrants et immigrantes. C'est cette ouverture aux autres qui fait de nous des gens dotés d'une meilleure acceptation de la différence.

J'ai eu la chance de pouvoir pratiquer mon ouverture de façon graduelle en voyageant d'abord à travers le Sénégal, la France, la ville de Montréal et, pour finir, à Québec. Toutefois, il faut avoir cette envie d'apprendre.

À ceux qui voient d'un mauvais œil l'arrivée d'immigrants africains sur le sol québécois, il dit ceci :

Les Québécois oublient souvent qu'ils ont été il n'y a pas si longtemps eux aussi des nouveaux arrivants. Si les décideurs au Québec pensent qu'il faut encourager la venue d'Africains, c'est qu'il y a un besoin. Les Africains ne viennent pas voler des postes, ils viennent en combler et enrichir la société.

Il aime aussi faire un parallèle avec le soccer et l'arrivée d'immigrants africains.

Je n'ai pas besoin de trop dire aux jeunes que j'entraîne au soccer qu'ils doivent vouloir gagner. Je dois seulement leur montrer comment ils peuvent arriver à atteindre leurs objectifs parce que je sais qu'au fond d'eux, ils veulent gagner. Il faut seulement leur en donner les outils.

De la même manière que cela ne sert pas beaucoup de crier aux jeunes la nécessité de gagner, il n'est pas besoin de simplement crier une injection de s'intégrer aux immigrants. Il faut poser des gestes concrets qui les y aident. Et on aiderait ainsi tous les Boucar Diouf en attente !

Aujourd'hui, Abdoulaye est heureux avec sa famille. Il est le père de trois beaux enfants, il a un emploi qui le satisfait et un merveilleux environnement de vie, mais il est bien conscient que cela n'est pas le cas de nombre de ses compères qui ont immigré dans la Belle Province. Il espère et travaille à son niveau pour que cela change.



Abdoulaye Anne

Ndèye Marie Fall

TRACY ST-AMAND

Native du Sénégal, Mme Ndèye Marie Fall a eu une brillante carrière au Sénégal, aux États-Unis et à l'UNESCO. Elle a d'abord été professeure d'anglais et de français au secondaire, puis cheffe du Département d'anglais à l'Institut universitaire de technologie de l'Université de Dakar, consultante en études africaines pour un consortium de 42 universités américaines sous les auspices de la Phelps Stokes Fund, et enfin fonctionnaire internationale à l'UNESCO pendant 23 ans. À ce dernier titre, elle a occupé de multiples fonctions dont celle de Directrice du Bureau et Représentante de l'Unesco au Canada (entre 1996 et 2001) avec résidence à Québec. Madame Fall a fini sa carrière comme Directrice du Bureau et représentante de l'UNESCO en Jordanie et en Irak. Elle a pris sa retraite en 2003 et est venue s'installer comme résidente permanente à Québec en 2006.

Son premier passage au Québec avait eu lieu en 1987, alors qu'elle accompagnait sa fille qui avait décidé de venir faire ses études à l'UQAM. Elle revint plusieurs fois voir sa fille, avant de demander une affectation au Bureau de l'Unesco au Canada. Sa fille est, depuis bien longtemps, mariée à un Québécois et demeure dans notre capitale nationale, avec sa famille. Passionnée par le Québec, Ndèye Marie Fall, maintenant âgée de 73 ans, s'implique toujours avec ardeur et conviction auprès des différentes communautés auxquelles elle est fière d'appartenir.

Premier contact avec le Québec

Enseignante de formation, curieuse et aimant les voyages, madame Fall a beaucoup voyagé, longtemps avant d'être recrutée à l'UNESCO. Ainsi, elle a été pratiquement sur tous les continents, habitant en Angleterre, 14 ans à Paris où se trouve le siège de l'UNESCO, au Canada, au Kenya, en Namibie, en Jordanie et en Irak, en ne comptant pas, bien sûr, les nombreux pays où elle est allée en mission.

Les années qu'elle passa au Québec l'amènèrent à adopter cette province dont elle a vite aimé l'humanité et l'humanisme, comme en témoigne le souvenir suivant. Venant prendre ses fonctions en août 1996, elle arriva en fin d'après-midi à Québec après 30 heures de voyage. Or la clé de la maison où elle devait emménager, laissée dans la boîte aux lettres par son assistante, n'était pas la bonne. Sans trop savoir comment elle allait être reçue, elle alla s'adresser à la voisine qui arrosait ses plantes... Cette dernière et son conjoint l'accueillirent chez eux, lui donnèrent à manger et à boire, prirent contact avec le promoteur qui avait construit la maison et finirent par obtenir la bonne clé! Constatant qu'il n'y avait qu'un lit dans la nouvelle maison (ses boîtes devaient arriver quelques jours plus tard), ils lui apportèrent une télévision, une table et d'autres articles ménagers qu'ils avaient en double. Ils se sont occupés d'elle jusque très tard dans la nuit. Ce n'est qu'un an plus tard, lorsqu'ils décidèrent d'organiser une fête des voisins, que madame Fall découvrit que ses voisins passaient alors eux aussi leur première nuit dans leur maison. Quel accueil formidable, inoubliable! Ils sont rapidement devenus ses premiers amis québécois. Elle les considère comme les membres de sa famille choisie, celle qu'elle a constituée dans ce pays qui est le nôtre à toutes et tous, nés ici ou ailleurs.

Arrivée au Québec

Après avoir passé les deux premières années de sa retraite au Sénégal, Mme Fall décida, en 2005, de demander la résidence permanente au Canada afin de retourner vivre au Québec. Elle aurait pu, bien entendu, aller vivre en France où elle a une maison, des amis et de la famille, notamment son fils, mais ce ne fut pas son choix pour de multiples raisons dont on ne parlera pas ici. Elle est donc résidente permanente depuis 10 ans et citoyenne canadienne depuis deux ans. Elle fit le choix délibéré de venir s'installer à Québec, non pas pour chercher du travail, puisqu'elle a une retraite, mais simplement parce qu'elle aime le Québec et plus particulièrement la ville de Québec, ainsi que les amis qu'elle s'y est faits. Connaissant déjà notre ville avant d'y emménager définitivement, elle savait que tout n'y était pas rose, mais affirme que les avantages d'habiter ici lui permettent d'accepter les inconvénients.

Son adaptation à la vie à Québec ne fut pas très difficile, car elle y avait déjà habité auparavant, ainsi qu'aux États-Unis, dans le Maryland où elle avait fait connaissance avec la rigueur des hivers.

J'aime le froid, c'est mon exotisme à moi! La neige m'émerveille chaque fois comme si c'était la première fois que je la voyais. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer à Québec, car au fil des saisons, c'est chaque fois une ville différente que je découvre, et ce, quatre fois par année.

Le seul élément difficile fut de trouver les aliments nécessaires à la cuisine sénégalaise, comme l'igname, la banane plantain ou le gombo. En 1996, il fallait aller à Montréal ou passer des commandes une semaine à l'avance à un petit commerce qui n'en recevait qu'une fois par semaine. Mais aujourd'hui, tout est disponible dans les épiceries. En ce qui concerne l'habillement, elle dit porter ses habits sénégalais sans jamais avoir eu de réaction négative de la part des Québécois. Au contraire, les gens trouvent que ses vêtements traditionnels sont beaux.

Une citoyenne parmi les autres

Être considérée comme une citoyenne parmi les autres, quelle que soit la couleur de sa peau et peu importe son âge, était une de ses attentes en s'installant à Québec. Hélas, elle fut parfois déçue de la manière dont ses droits étaient respectés par rapport à ceux des Québécois. En tant que musulmane, elle déplore le fait qu'il n'y a pas de cimetière musulman au Québec ailleurs qu'à Terrebonne. Elle croit que les autorités devraient promouvoir l'instauration de lieux de cultes et d'ensevelissement pour les différentes religions. Selon elle, une bonne façon de savoir si une personne a accepté un pays comme étant le sien est de savoir si cette personne veut être enterrée dans ce pays.

Elle affirme ne pas avoir eu de réelles mauvaises expériences de racisme depuis son arrivée à Québec. Certains événements minimes sont arrivés, sans la choquer vraiment, car elle les voit surtout comme une preuve de l'ignorance de la part des autres. Par exemple, des gens lui ont déjà demandé qui avait écrit son discours lors d'une rencontre professionnelle, comme si elle n'en était pas capable. Pour certains, il est impossible qu'une Africaine parle si bien le français (elle parle aussi très bien l'anglais en plus de sa langue maternelle, le wolof) alors qu'elle l'a appris dans son pays natal. Elle attribue cette ignorance au fait que ces Québécois ne quittent pas leur petit coin de pays, sont nés là, sont restés là et mourront là. Elle se considère comme une francophone décomplexée : son usage de la langue française est tout aussi légitime pour elle que pour les Français ou les Québécois. Ses aïeux n'ont-ils pas payé ce legs de leur sang, lors des deux grandes guerres mondiales du 20^e siècle, pour que la France continue de parler français et non allemand!

Les Québécois de souche ne sont pas de ce pays, ils viennent d'ailleurs, ils sont seulement arrivés plus tôt que moi. Les réels propriétaires de ce pays sont les Amérindiens. Si les Québécois ne peuvent pas accepter que d'autres viennent s'installer ici, comme eux l'ont fait il y a longtemps, il y a un réel problème et il faudrait créer de vraies opportunités pour en discuter avec sérénité.

Certaines interdictions dans notre société la dérangent, comme celle concernant le port du foulard. « En quoi mon foulard gêne-t-il alors que beaucoup de jeunes femmes montrent leur corps dans leur façon de s'habiller? » dit-elle. Sans être prude, elle se sent parfois gênée par l'habillement minimaliste de certaines Québécoises. Elle m'a confié qu'elle ne porte le foulard que depuis le projet de la Charte des valeurs québécoises. Ce geste lui permet d'affirmer son identité plurielle en réaction à la stigmatisation des femmes musulmanes.

Porter le voile, c'est mon choix libre et non un signe de soumission, encore moins un geste ostentatoire. Je déteste le terme « ostentatoire » car ce mot n'est pas neutre. Dans le contexte des accommodements raisonnables et de la fameuse Charte des valeurs, ce mot est particulièrement chargé d'agressivité!

Elle ne porte pas son foulard pour choquer ou agresser les autres, elle le fait pour elle tout simplement. Dans sa vision des choses, le terme « ostentatoire » est trop chargé et lui prête des sentiments qu'elle n'a pas.

Elle a constaté, surtout pendant la dernière décennie, que les problèmes de la France, en contexte d'immigration, se transposent au Québec. Entre son premier séjour à Québec en 1996 et son retour définitif en 2006, elle a remarqué que beaucoup de choses avaient changé.

Évidemment, avec la Commission Bouchard Taylor et la Charte des valeurs, il y a eu une libération de la parole publique, dans un sens récemment utilisé par un politicien français de droite qui se dit être de la droite décomplexée! C'est-à-dire qu'il se permet de dire des choses désagréables aux immigrants, car il n'était pas encore né quand la France colonisait et exploitait les pays d'origine de ces personnes. Par conséquent, il ne se sent en aucun cas ni responsable ni coupable des méfaits de son pays!

Madame Fall a remarqué la prédominance des Français parmi les immigrants à Québec. Le *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec* (2006) lui donne raison.

À cet égard, certaines émissions des chaînes françaises ont été importées ici, au point que « quand la France tousse, le Québec s'enrhume ». Ainsi, le port du voile n'avait jamais été un problème au Québec, mais lorsque la France s'y est mise avec l'identité française et la laïcité, le Québec s'y est aussi intéressé. Il faudrait faire remarquer que la France est un pays colonialiste impérialiste alors que le Canada et le Québec en particulier ont une tradition d'immigration et

d'inclusion. En dehors des Premières Nations, tout le monde ici est immigrant. L'ancienneté donne-t-elle droit à une supériorité?

Aujourd'hui

Aujourd'hui septuagénaire, Mme Fall est toujours passionnée par le Québec. Elle connaît son histoire par cœur, elle s'implique dans la communauté et on s'aperçoit en l'écoutant parler qu'elle a le bien-être de notre pays à cœur. Pour elle, le Québec est maintenant son pays. Elle n'est pas en accord avec le projet de Charte des valeurs, car elle a comme conviction que les valeurs comme le respect de l'autre, l'honnête ou l'intégrité sont universelles, qu'elles n'appartiennent pas à un peuple en particulier, mais à tous les peuples de la planète, même s'ils les expriment de manière différente. Elle est fière qu'en fin de compte, la majorité des Québécois aient rejeté cette Charte. Cela lui prouve qu'elle ne s'était pas trompée sur les vraies et profondes valeurs humaines portées par ce peuple et qu'elle a fait le bon choix en venant s'installer ici.

Profitant d'une retraite bien méritée, elle s'occupe en faisant du bénévolat dans trois organismes non gouvernementaux, dont le Collectif des femmes pour la promotion du patrimoine immatériel en Francophonie. La Convention de l'Unesco sur le Patrimoine immatériel décrit ce patrimoine comme étant ce que nous sommes, notre manière de faire, d'être et d'agir. Il est très important pour elle de protéger ces legs qui sont beaucoup plus fragiles que le patrimoine physique, matériel, protégé par une Convention adoptée presque trente ans auparavant. Elle affirme qu'on ne préserve pas les vieilles constructions et les pierres pour ce qu'elles sont, mais pour le génie humain qui les a créées. J'ai d'ailleurs pu voir chez elle une œuvre de tissage fléché qui est un patrimoine important pour le Québec, car de moins en moins de gens savent encore le faire.

Madame Fall essaie aussi de mettre en valeur ce qui rapproche les peuples. Ayant constaté de nombreuses et étranges ressemblances entre la ville de Québec et celle de St-Louis au Sénégal, elle a mis sur pied un projet intitulé *Regard croisé entre deux villes du Patrimoine mondial – Québec et St-Louis du Sénégal*. Ces deux villes ont été fondées par la France presque en même temps, à seulement 30 ans d'intervalle, Québec en 1608 et St-Louis en 1638. Toutes deux sont situées à l'embouchure d'un fleuve, le St-Laurent et le fleuve Sénégal respectivement, et possèdent des architectures très semblables. On peut aussi faire des comparaisons entre les Filles du roi qui devaient se marier et peupler le territoire, donc contribuer au développement du pays, et les Signares, femmes métissées de sénégalaises nobles qui se mariaient, à la mode du pays, avec des officiers français. Bien avant les Français, les Portugais occupèrent le territoire. D'ailleurs le terme *Signare* est une déformation du mot portugais *Signora*. Ainsi, sur les

deux rives de l'Atlantique et au même moment, ces femmes respectivement d'origine européenne et africaine ont apporté leur précieuse contribution à la construction de leur pays et au développement et à l'enrichissement de la France colonialiste d'antan. On trouve même des similarités dans leurs façons de s'habiller, aussi différentes qu'elles puissent sembler de prime abord!

Madame Fall m'a confié que, parfois, sa famille du Sénégal lui demande pourquoi elle ne revient pas dans son pays natal, qu'à son âge elle pourrait avoir une cuisinière, une femme de ménage, un chauffeur. Elle leur répond que son pays, c'est le Québec maintenant. Au Sénégal, elle se sent parfois immigrée. Là-bas aussi les choses ont changé et pas toujours en bien, ce qui ne lui permettrait pas de s'y épanouir pleinement. Les régimes en place sont de moins en moins démocratiques et il y a de plus en plus de népotisme. Nostalgique, elle dit qu'avant, tout le monde se connaissait dans un quartier et que, maintenant, c'est tout le contraire, personne ne connaît plus personne.

Il y a aussi une perte de certaines valeurs dont le respect et plus particulièrement celui envers les aînés, la probité morale et l'hospitalité, la fameuse *téranga* sénégalaise.

En bref, beaucoup d'aspects du Sénégal d'aujourd'hui, sur lesquels elle n'a aucun pouvoir, la dérangent, tandis qu'à Québec, elle a le pouvoir d'intervenir au sein de la communauté, de donner son opinion et de faire une différence. Elle va quand même dans son pays natal une ou deux fois par année, mais s'y sent dorénavant comme une visiteuse. Ses amis québécois la perçoivent comme une internationaliste; elle leur a fait découvrir une multitude de choses qu'ils ne connaissaient pas, comme les tenues sénégalaises ou la cuisine.

Ses recommandations

Comme elle considère son expérience comme atypique puisqu'en arrivant ici, elle faisait partie du corps diplomatique et qu'elle connaissait déjà le Québec, il lui est difficile de faire des recommandations générales, utiles pour une famille africaine qui viendrait s'installer ici pour la première fois. Toutefois, elle conseille de ne pas trop cultiver d'illusions avant leur arrivée. En fait, elle considère qu'on crée de fausses attentes chez les immigrants africains potentiels. On vend mal le Québec en Afrique. En effet, les Africains pensent que leur acceptation par le système d'immigration s'accompagne d'une maison et d'un emploi.

Nous savons qu'en réalité, ce n'est pas vrai. Les désillusions peuvent être dures, voire douloureuses et le changement du cadre social difficile. Les choses devraient être plus claires, sinon les nouveaux arrivants voudront repartir

quelques mois après leur arrivée, découragés de ne pas encore avoir trouvé l'emploi qu'ils espéraient, par exemple.

Madame Fall suggère aussi aux arrivants de ne pas rejeter certaines offres de travail, même si cela ne les intéresse pas. Il faut se dire que c'est pour un moment seulement et que toute expérience est bonne à prendre. Elle conseille aussi de ne pas arriver en hiver, car le choc est trop grand. Elle suggère que ces nouveaux immigrants puissent s'installer ici entre le mois de mai et le mois d'octobre pour se préparer tranquillement à l'hiver qui vient.

Ayant l'être humain au centre de ses préoccupations, elle a expliqué la différence qu'elle fait entre globalisation et mondialisation. Elle voit la globalisation comme un projet de société que nous impose le capitalisme où les gros mangent les petits et où l'humain est considéré comme une ressource, un outil. C'est pourquoi elle déteste le terme « ressources humaines ». La mondialisation désignerait en revanche le développement normal de l'humanité, le fait qu'on peut aller plus loin plus vite qu'avant et que l'humain est partie prenante de la planète.

Je ne comprends pas le terme *altermondialiste*, car on ne peut pas être contre la mondialisation, contre un monde qui suit la marche du temps, un monde qui devient de plus en plus petit, au fil des progrès. Ce village planétaire qui nous est à présent si familier, avec la troisième révolution, celle du numérique.

Madame Fall conseille donc de ne pas mettre en exergue ce qui diffère entre les êtres humains. Elle a comme conviction qu'il n'y a pas plusieurs races, mais seulement la race humaine et ensuite des ethnies. « L'étranger, c'est l'ami que vous n'avez pas encore rencontré » dit-elle. Ou encore mieux : « Pour l'être humain, il n'y a d'autre remède qu'un autre être humain ».



Ndéye Marie Fall et Tracy St-Amand



Mme Fall aux États-Unis



Mme Fall en Inde

Références complémentaires : Louise Lemieux, 22 février 2009, « N'deye Marie Fall: l'engagement et la passion, de Dakar à Québec », Le Soleil. En ligne à <http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/dossiers/le-laureat/200902/20/01-829665-ndeye-marie-fall-lengagement-et-la-passion-de-dakar-a-quebec.php>

Aly Ndiaye, dit Webster

ANDRÉANNE FALLU

Ce portrait sera sans doute bien différent des autres portraits présentés dans ce livre puisqu'Aly Ndiaye n'a pas immigré au Canada, il est né ici. Son parcours et son implication dans le monde du rap militant sont ce qui rend son histoire si enrichissante et inspirante.

Né dans le quartier Limoilou en 1979 d'un père sénégalais et d'une mère québécoise, Aly Ndiaye est maintenant plus connu sous le nom de Webster. On le surnomme ainsi car, dans sa jeunesse, il avait l'habitude de lire beaucoup et ses amis le taquinaient en le comparant au dictionnaire anglais, le Merriam-Webster.

Sa carrière et son implication sociale

Lorsqu'il était jeune, Aly cherchait un moyen de s'exprimer. Il avait beaucoup d'imagination et il était fasciné par le rap. Il était attiré par ce style de musique, car il pouvait s'identifier à ce qu'il entendait. En effet, c'était le domaine artistique qui traduisait le plus sa réalité de jeune métis vivant dans le quartier Limoilou. Lorsqu'il regardait la télévision ou encore écoutait la radio québécoise, il ne s'y reconnaissait pas. Par contre, il se sentait interpellé par la musique hip-hop. Il a donc commencé à écrire énormément sur sa vie

et sa réalité. À l'âge de 15 ans, il s'est lancé officiellement dans le rap afin de dénoncer les inégalités sociales.

Aujourd'hui, on peut considérer Webster comme l'un des pionniers du mouvement hip-hop québécois. Il est, entre autres, membre fondateur du groupe *Limoilou Starz*. Depuis, il a fait de nombreux albums, des concerts et des conférences auprès des jeunes sur la persévérance scolaire et la résilience. Il donne aussi des conférences et des visites guidées sur l'histoire de l'esclavage des noirs à Québec, un sujet qui lui tient grandement à cœur. Il a d'abord écrit une chanson nommée *QC History X*. De cette chanson découle une conférence et un tour guidé. Pour lui, c'est très important d'éduquer les gens à ce sujet, car c'est une partie de notre histoire qui est mise de côté. En effet, ce n'est pas un sujet abordé dans les cours d'histoire au primaire, au secondaire, au cégep ni même au baccalauréat en histoire. Presque personne n'est au courant au Québec de ce côté sombre de notre histoire. Il en apprend beaucoup sur le sujet, par lui-même, en faisant de nombreuses lectures sur le sujet. Issu de l'immigration, sans être un immigrant lui-même, il aurait aimé être au courant de cela, car ces informations auraient contribué à la construction de son identité québécoise.

Son expérience avec le racisme

Lorsqu'il est au Québec, Aly Ndiaye vit parfois du racisme parce qu'il est « noir ». Certains le regardent différemment, ou encore des agents de sécurité le surveillent lorsqu'il fait ses courses dans une boutique. Plusieurs n'accordent pas d'importance au fait qu'il soit né au Québec ou encore au fait que sa mère soit blanche. On le voit comme un « nègre », on le considère comme un citoyen de seconde zone. D'un autre côté, lorsqu'il va au Sénégal, il est considéré comme un « Blanc ». Là-bas, on a déjà refusé de le servir à cause de la couleur de sa peau.

Je vois ça comme un ping-pong culturel. Chaque côté s'envoie la balle. Ici, on me dit « retourne dans ton pays » et quand j'arrive là-bas (Sénégal) on me dit « tu viens d'où, retourne dans ton pays ». Partout où tu vas, tu es perçu comme un étranger.

Bien sûr, ce n'est pas la majorité des gens qui le traitent comme ça, mais il s'agit tout de même d'une réalité à laquelle il doit faire face. À cause de cela, beaucoup de personnes issues de l'immigration ou du métissage peuvent se sentir rejetées partout et n'arrivent pas à trouver leur place.

Aly avait un message très inspirant à me partager à ce sujet. Pour lui, il ne faut pas s'arrêter aux différences qui nous séparent. Il faut plutôt retourner à la pureté humaine. Avant d'être un Blanc, un Noir, un homosexuel, un homme ou une femme, nous sommes des humains, des terriens avant tout.

Au-delà de ça, je suis un homme de la terre, un homme de l'univers.

L'expérience d'immigration de son père

Son père est né dans un petit village au Sénégal. En 1970, après des études à Dakar, il est venu étudier à Québec en science politique. Lors de ce premier voyage au Québec, il a rencontré sa femme. Il est par la suite retourné au Sénégal pour finalement revenir s'établir définitivement au Québec. Tout juste retraité du métier de professeur, il enseigna longtemps la science politique au Cégep Garneau, un emploi qu'il aimait beaucoup et qui le stimulait tous les jours. Tout au long de sa carrière, il fit parfois face à de la discrimination. Par exemple, les jeunes lui disaient souvent « oui, mais nous au Québec ». Il leur répondait alors : « Je suis doublement plus québécois que toi ». Il était au Québec depuis 1970, donc depuis bien plus longtemps que ces jeunes nés dans les années 90!

Selon Webster, son père a su se tailler une place dans la société québécoise tout en gardant un attachement fort à son identité sénégalaise. Il était à la fois fier d'être Sénégalais et fier d'être Québécois. Il s'est intégré, plutôt que de s'assimiler et d'oublier d'où il venait, comme malheureusement trop d'immigrants le font encore aujourd'hui.

Son opinion face à l'immigration au Québec

Selon lui, l'une des choses qui contribuent le plus à la difficulté des immigrants africains à s'intégrer au Québec est la non-reconnaissance de leurs diplômes. C'est comme si on donnait une valeur moindre aux diplômes universitaires ne provenant pas de l'Occident. Lorsqu'ils ne peuvent pas se trouver d'emplois dans leur domaine, les immigrants ne peuvent pas contribuer à la société québécoise comme ils le souhaiteraient. C'est un obstacle majeur à l'immigration et cela a un impact négatif sur la perception que les Québécois ont des immigrants.

Selon Webster, la deuxième problématique majeure concerne les minorités visibles. Il les appelle les « minorités visibles invisibles ». « Elles sont visibles de par leur apparence, mais elles sont invisibles dans notre société ». Pour lui, il serait très important qu'on puisse voir des Noirs comme policiers, juges ou encore journalistes dans les médias. Il faut rendre les « minorités visibles » visibles pour les bonnes raisons. Cela contribuerait à renforcer une image positive et à détruire plusieurs préjugés.

D'autre part, bien qu'il soit très important que les immigrants n'oublient pas leurs racines, il ne faut pas non plus qu'ils s'isolent au sein de leurs communautés, comme on le voit souvent à Montréal. Webster m'a raconté qu'il rencontre souvent des jeunes qui renient leur identité québécoise. Ils se considèrent seulement Africains, Syriens ou Juifs.

Pourquoi tu ne pourrais pas être les deux? Pourquoi tu ne pourrais pas être à la fois Africain et Québécois?

Webster pense qu'il est important pour les immigrants de voir leur pluralité culturelle comme une force. Ils peuvent prendre le meilleur de chaque culture et se forger une identité qui les représente vraiment. Par exemple, Aly apprécie beaucoup l'esprit communautaire présent au Sénégal. Au Québec, il apprécie une plus grande latitude quant à certaines normes sociales. Il laisse donc ce qui lui déplaît du Sénégal là-bas et ce qui lui déplaît du Québec ici, puis garde le meilleur des deux.

Bref, pour Webster, il est grand temps que les Québécois s'ouvrent davantage à la diversité culturelle. Il faut arrêter de voir les différences des gens comme une menace et plutôt les voir comme une force.

Maintenant, le Québécois n'est plus seulement blanc, francophone et catholique. Le Québec a maintenant un visage différent.



Webster. Crédit : Issam Zejly

Pour en savoir plus sur l'engagement de Webster contre le racisme : <http://www.journaldequebec.com/2017/02/16/festival-contre-le-racisme-webster-denonce-lindifference-et-lignorance>

Cheikh Amadou Tidiane Ndiaye

CATHERINE LACHANCE

Cheikh Amadou Tidiane Ndiaye est né au Sénégal en 1948 dans la petite commune de Khombole, dans la région de Thiès. Dès son enfance, il apprit à être un jeune homme autonome et responsable. Ayant vécu l'enseignement colonial, il comprit très tôt qu'il y avait quelque chose qui clochait dans cette situation, tout en se familiarisant avec la langue française enseignée à l'école, langue que ses parents ne parlaient pas. Son enfance fut marquée par son dévouement à ses études et la conciliation entre le travail dans les champs et l'école. Après le primaire, il poursuivit ses études secondaires au Lycée Malick Sy de Thiès, à quelques trente kilomètres de Khombole, avant de faire son entrée à l'Université de Dakar en 1968. Au Sénégal, l'éducation était de type colonial et était très sélective à l'époque. Les classes étaient peuplées et il fallait travailler très fort pour passer les examens, ce que M. Ndiaye a fait avec brio. Deux ans plus tard, il partait pour Québec.

Comme Samuel de Champlain

C'est grâce à deux voyages que M. Ndiaye a appris à apprécier le Québec au point d'en faire sa maison. Ces voyages lui ont permis de grandir

et d'apprendre sur lui-même. C'est le projet d'une vie qui prenait tranquillement forme.

1^{er} voyage : jeune étudiant

M. Ndiaye est arrivé la première fois au Québec le 20 juillet 1970, à l'âge de 22 ans. Après deux années passées à l'Université à Dakar, il s'aventurait au Québec pour compléter son baccalauréat en enseignement de l'anglais à l'Université Laval. En 1968, le Sénégal a vécu une énorme crise politique et sociale dont l'Université de Dakar était l'épicentre. L'année fut d'ailleurs marquée par de nombreuses grèves universitaires. Pour le gouvernement, ce fut l'occasion de fermer certaines facultés et d'allouer de nombreuses bourses d'études, ce dont bénéficia Cheikh Ndiaye qui s'est ainsi envolé vers le Québec, seul avec sa valise.

À son arrivée, le Québec était en plein tourbillon : c'était la révolution tranquille. La province était en pleine action, les arts et la culture se développaient à toute vitesse. Les Québécois remettaient en question beaucoup de choses. On sentait une atmosphère de renouveau : le Québec s'ouvrait sur le monde.

C'était excitant de venir au Québec, nous avions l'impression qu'il y avait tellement de choses possibles! Un esprit d'effervescence régnait chez les Québécois et ça me plaisait beaucoup.

Habitué aux valeurs de communauté et aux relations sociales élargies, il trouva difficile de comprendre le sens de la famille et des rapports interpersonnels au Québec. La communauté, la famille élargie, les rituels, les cérémonies étaient et sont toujours des aspects importants de la société, au cœur de la culture sénégalaise, alors que le Québec était et est toujours davantage centré sur les individus.

À son arrivée, la communauté africaine du sud du Sahara était très peu présente dans les universités québécoises. Même si la majorité des gens avait l'esprit ouvert, subsistaient cependant certains préjugés. Par exemple, les gens pensaient que les Africains qui venaient étudier au Québec étaient tous issus de familles riches. Ce n'était pas du tout son cas. M. Ndiaye avait travaillé extrêmement fort, étudiait beaucoup et réussissait bien sur le plan des résultats. C'est grâce à des bourses qu'il a pu venir étudier au Québec.

Les Québécois et les Africains ne s'étaient pas rencontrés souvent. Nous n'étions pas vus alors comme des menaces, mais bien comme quelque chose de nouveau et d'exotique. Les gens étaient curieux. L'immigration commençait à se diversifier dans les années 70 et les gens voulaient en savoir plus.

M. Ndiaye était venu au Québec par pure curiosité. Le goût de l'aventure et la soif d'apprendre l'interpelaient. Il n'avait pas pour but de s'y

établir. Habitant temporairement ici le temps de finir ses études, il ne porta pas vraiment attention aux réactions de son entourage. Pour lui, il n'y avait qu'une évidence :

J'étais étudiant et les étudiants sont de passage, je serai donc de passage aussi. Je ne me souciais pas du regard des autres, j'étais là pour étudier et ce qui m'importait était de terminer l'université. C'est quand j'ai commencé à me chercher du travail plus tard que j'ai vu les VRAIES barrières...

Un retour aux sources

Après sa première aventure au Québec, M. Ndiaye est retourné au Sénégal en 1974 pour enseigner l'anglais dans un lycée. À son retour, il avait la ferme intention de rester dans son pays d'origine. Il changea d'idée après quelque temps, ayant d'autres projets en tête, notamment retourner au Québec.

2^e voyage : Québec, un nouveau chez-soi

C'est donc en 1976 que M. Ndiaye est venu s'établir au Québec pour de bon. Il a repris les études, mais cette fois-ci, en science politique. C'est en raison de son manque « d'expérience canadienne » que le monde du travail en enseignement ne s'est pas tout de suite ouvert à lui. C'est avec son emploi qu'il a pu s'intégrer dans la société québécoise, mais c'est aussi au niveau de l'accès au marché du travail qu'il s'est senti le plus discriminé.

Les employeurs sont plus réticents [à engager des immigrants]. On perd beaucoup de compétences. C'est dommage, car nous sommes dans une société qui permet d'acquérir un niveau d'études supérieures. Mais plusieurs d'entre nous finissent dans des domaines autres, y compris comme chauffeurs de taxi. Quand une personne est compétente et apte, elle devrait avoir du travail, peu importe sa religion, son mode de vie ou sa couleur de peau. Mais au final, ce n'est pas un problème de couleur, c'est un problème de société.

Après ses études en science politique, il a travaillé dans le milieu syndical québécois : à la Fédération des Travailleuses et Travailleurs du Québec (FTQ) pendant quatre ans comme conseiller social, puis pendant deux ans comme conseiller en relations de travail pour le Syndicat des Professeurs du Québec Métropolitain (SPQM- affilié à l'ex- CEQ – actuelle CSQ) pour le primaire et le secondaire). Il s'est ensuite dirigé vers Carrefour Tiers-Monde, une ONG dans le domaine du développement international, pour s'occuper des questions africaines pendant quatre ans. Il a été membre de plusieurs conseils d'administration dont l'Association des Travailleurs Immigrants et Québécois (ATIQ), Solidarité Canada-Sahel, le Centre Sahel de l'Université Laval, SOIIT, Garneau-International, Prendre Ma Place,

Comerence. Finalement, c'est en 1991 qu'il a commencé à enseigner pour de bon les sciences politiques au Cégep Garneau.

En même temps que ses études dans les années 1980, il décida d'entreprendre avec d'autres amis, au sein de l'ATIQ, un projet visant à faciliter l'acquisition de cette fameuse expérience canadienne de travail chez les immigrants. Ce projet, qui fut accepté par le gouvernement fédéral, permit à de nombreux immigrants d'obtenir des stages à la suite de quelques semaines de formation sur les méthodes de recherche d'emploi. Ce projet existe aujourd'hui sous le nom de SOIIT.

Un grand homme

Enseignant à la retraite après 25 ans de loyaux services au Cégep Garneau, M. Ndiaye habite Limoilou. Époux et père heureux de deux enfants de 33 et 36 ans, il voyage tous les deux ans au Sénégal pour se ressourcer et visiter sa famille. Il n'a jamais fui ni ne fuira jamais le Sénégal. Au contraire, il y est très attaché. Ses enfants ont même profité et profitent encore de ces voyages et séjournent eux-mêmes au Sénégal à leur tour. M. Ndiaye est fier de donner à ses enfants le meilleur des deux cultures. À l'aube de ses 69 ans, il est heureux d'être à moitié Québécois et à moitié Sénégalais.

Il ne faut pas choisir entre les deux et il ne faut jamais mettre de côté l'endroit d'où on vient. Il faut au contraire voir l'immigration comme une différence qui contribue à la société et non une différence qui s'oppose. Nos différences contribuent ainsi à faire évoluer la culture, car une culture qui n'évolue pas est une culture morte.

Fier de faire partie et de défendre la communauté africaine, M. Ndiaye souligne qu'aujourd'hui, l'image négative de l'Afrique et de l'immigration ici et ailleurs est un problème d'éducation dans la société. Il existe beaucoup d'ignorance face à ce continent, car une grande distance, pas uniquement physique, sépare l'Afrique du Canada. Le fardeau historique y est aussi pour beaucoup. Un bon nombre d'individus pensent que l'Afrique est un continent stationnaire plongé dans l'obscurité, qui n'évolue pas. Il suggère de miser sur l'éducation pour contrer cette perception.

Aujourd'hui, on associe l'étranger à ce qui ne va pas dans la société. Les citoyens pensent que le problème, c'est l'immigration. La composition de la population change et on cherche à trouver un bouc émissaire : c'est la faute des noirs ou des musulmans! C'est étrange, car le Québec à l'instar de beaucoup de pays, surtout en Amérique du Nord, est une société d'immigration, mais on accepte mal les immigrants. Les Québécois oublient souvent ça...

Après 45 ans au Québec, M. Ndiaye s'implique depuis toujours dans sa communauté et est fier de contribuer au développement de la culture et de

la société québécoises. Il apprend de jour en jour à vivre dans différents contextes, mais avec son bagage, il est capable d'en prendre et d'en laisser et d'apporter son grain de sel, à petites doses, à la société québécoise.

Un dernier mot inspirant

L'éducation est essentielle et incontournable, ici comme ailleurs. Pour construire le mieux-vivre ensemble, il faut s'impliquer dans la société, dans son quartier, au travail, etc. C'est notre différence qui contribue et c'est l'éducation, à long terme, qui va permettre de lever les barrières discriminatoires et de lutter contre le racisme. Il faut travailler pour nos générations futures. Les différences vont toujours exister, mais il faut voir cette différence comme une contribution à la société. Il ne faut pas seulement accueillir les immigrants, il faut leur donner le goût de rester. Ils doivent s'intégrer, mais tout le monde a besoin d'un coup de pouce. Immigrer est le projet d'une vie, il faut en être fier, mais sans jamais oublier d'où l'on vient. J'ai, comme une bonne partie des immigrants, décidé de venir au Québec, parce que c'était MON choix, ma décision, mais à chaque étape de ma vie, je dois m'habituer à quelque chose d'autre. Il faut accepter les différences et comprendre que c'est une différence qui contribue et non une différence qui s'oppose, pour un mieux-vivre ensemble!



Cheikh Tidiane

Tchad

La République du Tchad est un pays d'Afrique centrale, bordé par la Libye au nord, par le Niger, le Nigéria et le Cameroun à l'ouest, par la République centrafricaine au sud et finalement par le Soudan à l'est. Il s'agit d'un vaste pays avec ses 1 284 000 km², ce qui en fait le 5^e plus grand État du continent africain. Le Tchad n'a toutefois aucun accès à la mer, étant enclavé au cœur de l'Afrique. La population est d'un peu plus de 14 millions de personnes (24^e en Afrique), avec un taux de croissance qui se situe entre 3 % et 4 % par année.

Le Tchad est une ancienne colonie française ayant obtenu son indépendance en 1960. Le français en est une des deux langues officielles, avec l'arabe. Il existe cependant plus d'une centaine de langues ou dialectes dans ce pays à la culture hétérogène. Une guerre civile éclata en 1965 et sévit pendant plusieurs années. Le premier président du pays indépendant, François Tombalbaye Ngarta, fut assassiné à la suite d'un coup d'État le 13 avril 1975. Après quelques mois de répit entre les rebelles armés majoritairement issus du Nord et le régime constitué surtout de ressortissants du sud du pays, le Tchad retomba en guerre civile en février 1979.

Le président actuel de la République Tchadienne, Idriss Déby Itno, est au pouvoir depuis plus de 26 ans. Faisant parti des pays du G5 Sahel, ses objectifs principaux sont de lutter contre le terrorisme en combattant les groupes djihadistes utilisant notamment le Mali comme « base de repli ». Au niveau de l'environnement, il est impératif de freiner le recul du Lac Tchad et de favoriser une gestion forestière intelligente, les initiatives économiques des femmes et l'adaptation de l'agriculture face aux changements climatiques.

Anne Kouraga

VALÉRIE DUBÉ

Anne Kouraga est originaire du sud du Tchad, mais a toujours vécu à N'Djaména, la capitale du pays. En 2001, lorsque son fils unique atteignit sa majorité, elle décida de quitter son mari et son pays et s'envola vers le Québec. Officiellement au pays pour un échange étudiant, Anne Kouraga s'inscrivit à l'Université Laval pour faire une maîtrise en service social. Cela fait maintenant 15 ans qu'elle habite le territoire québécois.

Pourquoi partir vers le Québec

Les motivations de Mme Kouraga étaient nombreuses et variées malgré son autonomie financière au Tchad. Les dures conditions de vie en tant que femme, l'absence d'assurance maladie et le stress d'être confrontée, dans le cadre de son travail comme responsable dans un centre social, à de nombreux cas de violence envers les femmes et les enfants furent autant de raisons motivant son départ. Par ailleurs, ayant fait ses études en travail social, elle avait remarqué que les méthodes d'intervention préconisées provenaient souvent d'Amérique du Nord, ce qui titilla sa curiosité envers ce continent. Finalement, elle savait que la langue ne serait pas une barrière à son intégration, ses deux langues maternelles étant l'arabe et le français.

Son parcours québécois

Lorsqu'elle habitait encore au Tchad, madame Kouraga fit la connaissance d'une amie originaire du Nouveau Brunswick qui avait séjourné au Tchad. Quand elle partit pour le Québec, cette amie l'a mise en contact avec une famille ayant séjourné dans le passé au Tchad et vivant présentement à Trois-Rivières; c'est cette famille qui vint l'accueillir à l'aéroport de Montréal. hébergea une famille de Trois-Rivières. Tout de suite, Anne s'installa dans la ville de Québec pour ses études. Une session suffit à la convaincre d'immigrer. Le respect envers les femmes et d'autres valeurs furent autant de raisons de rester. Elle s'intégra si bien au pays qu'elle commença à travailler dès sa deuxième session. Après la fin de ses études en 2007, elle déménagea à Ste-Anne-des-Monts en Gaspésie pour travailler en tant que gestionnaire au CLSC. Elle se fit beaucoup d'amis là-bas. En 2009, elle obtint le poste de chef de programme des jeunes en difficulté et santé mentale des jeunes au CLSC de la Capitale-Nationale, où elle travaille encore aujourd'hui. Son travail consiste à gérer environ 45 employés travaillant auprès des familles qui ont des enfants de 0 à 18 ans.

Difficultés rencontrées et nostalgie

À son arrivée, Mme Kouraga ne rencontra que très peu de difficultés. Son intégration fut facilitée par sa connaissance de la langue française, mais s'avéra parfois difficile en raison du français parlé et des accents québécois parfois plus difficiles à comprendre.

Anne Kouraga n'a connu qu'un seul épisode raciste, dans un restaurant de Gaspésie. Une femme lui a dit : « Qu'est-ce que vous faites ici, retournez chez vous! ». Elle n'eut même pas le temps d'intervenir que tous les gens présents prirent sa défense et obligèrent la dame à quitter le restaurant! Elle se dit chanceuse d'avoir toujours obtenu ce qu'elle désirait au Québec, que ce soit un poste convoité, des bourses ou même des lettres de recommandation.

Par contre, elle entendit à maintes reprises des opinions arrêtées et non fondées quant à l'Afrique et aux gens qui y habitent telles que « Tout le monde est pauvre en Afrique! », « C'est pas vivable! », « Les Africains sont toujours en retard », « Ils viennent tous voler nos jobs », « Ce sont tous des escrocs ». Il faut mentionner que ces propos ne furent jamais dits directement à madame Kouraga. Celle-ci eut plusieurs occasions de comprendre que les Canadiens sont souvent mal informés en ce qui concerne l'Afrique. En effet, lorsqu'elle montre des photos de son passé au Tchad, les gens restent toujours surpris de voir que les maisons ne sont pas toutes des cabanes et qu'une bonne qualité de vie y est possible.

Bien évidemment, quelques aspects de son pays d'origine lui manquent. Premièrement, ses proches tels que son fils, ses petits-enfants, sa mère, sa

sœur et ses amis lui manquent. La présence physique de ces êtres chers lui manque, malgré les appels téléphoniques, Internet et la visite qu'elle fit il y a quelques années. Deuxièmement, certaines valeurs présentes au Tchad, comme la famille, les rassemblements et les fêtes familiales lui manquent. Elle s'ennuie aussi de la simplicité du mode de vie, d'une société moins individualiste. En effet, au Tchad, chacun est perçu comme étant l'enfant de tous. Tout le monde accepte son prochain tel qu'il est réellement. Étonnamment, elle ne s'ennuie pas du climat tchadien nettement plus chaud que celui de la province de Québec. Selon elle, les températures sont trop élevées au Tchad, tandis qu'ici « des bonnes bottes et des bons habits, ça aide beaucoup », dit-elle.

Choc culturel et amour du Québec

Anne Karouga vécut plusieurs petits chocs culturels au Québec. En particulier, c'est avec tristesse qu'elle réalisa que les valeurs chrétiennes tendent à disparaître, contrairement à son pays d'origine où la religion est une valeur prédominante. Aussi, l'utilisation fréquente du tutoiement au Québec l'a choquée. Un inconnu, un aîné, tous sont susceptibles d'être tutoyés. L'apparent manque de respect dont les enfants font parfois preuve en s'adressant à leur parents l'a déstabilisée : au Tchad, il est inacceptable d'insulter ses parents ou de leur manquer de respect. Ayant connu le système éducatif français, madame Kouraga considérait l'acte de manger en classe comme inacceptable à son arrivée au Québec, alors que ça se fait parfois. Finalement, l'aspect capitaliste et obsédé par la productivité de notre société la bouleverse quelque peu, car c'est à l'opposé du rythme de vie de son pays d'origine : les Tchadiens prennent le temps de vivre et priorisent l'être humain. Selon Anne Kouraga, aucun cellulaire, aucun ordinateur ni aucune promotion ne pourront remplacer la chaleur humaine.

Malgré ces chocs, madame Kouraga souligne avoir été charmée par le Québec pour de nombreuses raisons. Tout d'abord, ce qu'elle aime énormément du Québec, c'est la place des femmes et le respect et la reconnaissance dont elles bénéficient comme êtres humains à part entière. La femme qui reste à la maison au Tchad est invisible : cuisiner, faire le ménage, s'occuper des enfants et même s'occuper du mari, c'est encore considéré comme « rien » aux yeux des hommes au Tchad. Au Québec, le partage des tâches familiales est plus équilibré. Ensuite, elle fut charmée par la valeur d'entraide grandement véhiculée au Québec et le sentiment de sécurité que l'on ressent en y habitant puisque chacun, la plupart du temps, veut aider son prochain. Une fois, à son arrivée en 2007 dans la ville de Ste-Anne-des-Monts, un voisin vint cogner à sa porte pour s'assurer que madame Kouraga allait bien puisqu'il ne l'avait pas vue depuis un certain temps. C'est cet esprit de solidarité et de paix qu'il ne faut surtout pas perdre, selon elle.

En conclusion, elle a un message pour les Québécois effrayés par l'arrivée d'immigrants africains sur leur territoire :

On ne vient pas voler d'emploi. Il y a du travail pour tout le monde. Aussi, il ne faut pas mettre tous les Africains dans le même bateau, il ne faut pas généraliser. Il y a des mauvaises personnes parmi les Africains, mais aussi de nombreuses bonnes personnes qui ne cherchent qu'à aider, comme dans toutes les sociétés. Le Québec est une société d'accueil et, dans ce cas, il faudrait que les gens qui la composent soient ouverts d'esprit et de cœur. En prenant le temps d'approcher ces personnes-là, de les côtoyer, ils réaliseront qu'ils en sortiront grandis puisque ces personnes ont bien des choses à partager avec eux.

Elle ajoute à cela un message aux immigrants et aux futurs immigrants :

Arrêtons de dire que tout le monde est raciste et que ce sera impossible de trouver un emploi, puisque quand on veut, on peut et quand on travaille pour y arriver, nous avons les mêmes chances qu'un Québécois d'y arriver. J'en suis la preuve vivante. Il faut y croire.

Un proverbe de son pays dit ceci : « Un morceau de bois dans l'eau ne deviendra jamais un crocodile ». Anne en tire cette réflexion :

Nous sommes des immigrants, mais nous ne pouvons pas faire comme si nous ne connaissons plus nos origines et pouvions les renier. Quoi que nous fassions, peu importe le nombre d'années vécues dans ce pays, nous resterons des immigrants malgré notre citoyenneté. Il faut l'accepter et le voir positivement.

Pour inciter tous les immigrants à être vigilants et ne pas dormir sur leurs oreillers, Anne propose un autre proverbe en arabe tchadien : *Kane Dunia farach lek, ma togod usut lakine agod Taraf* qu'elle traduit ainsi : « si la vie t'étale une natte pour t'asseoir, ne t'assois pas en plein centre, mais plutôt sur le côté ». Cela signifie que peu importe la réussite que nous avons vécue, il ne faut rien prendre pour acquis, toujours continuer à travailler fort et toujours rester sur ses gardes.

QUÉBEC AFRICAINE



Anne Kouraga dans l'hiver québécois

Bruno Mbaïkar

SAMUEL GIGUÈRE

Arrivé au Québec en 2005, Bruno Mbaïkar est père de quatre enfants. Cet homme articulé, intelligent, passionné, visionnaire a eu un parcours fascinant qui le conduisit du Tchad au Québec en passant par le Burkina Faso et la Belgique.

Un riche parcours universitaire

Cet homme de sciences possède un parcours scolaire enviable. Ayant eu la chance d'avoir une famille possédant les moyens de l'envoyer à l'école dès l'enfance, Bruno a fait ses études au Tchad jusqu'à la licence. Toute son éducation s'est déroulée en français, ce qui le rend parfaitement compétent dans cette langue. Puis, il partit pour le Burkina Faso où il compléta une maîtrise en biologie. Ensuite, Bruno décrocha une bourse de la Banque mondiale pour continuer ses études pendant deux ans dans un pays du Nord, ce qui lui permettrait de se spécialiser dans son domaine, de sortir d'un pays en conflit et de vivre dans un endroit choyé. Il s'envola alors pour la Belgique où il fit une deuxième maîtrise, en génétique cette fois. Sa famille le rejoignit huit mois plus tard. Vers la fin de cette deuxième maîtrise, sa femme et lui commencèrent les démarches nécessaires pour pouvoir immigrer au Canada.

Le Québec comme terre d'accueil

C'est en 2005 que Bruno fut reçu comme immigrant au Canada, avec sa femme et ses trois enfants (ils en auront un quatrième en sol québécois). Après l'obtention du visa, les autorités canadiennes leur demandèrent d'être en mesure de se débrouiller sans certaines commodités pendant trois mois (carte d'assurance maladie, par exemple). Ils durent faire preuve d'audace à cette période, mais cela n'est rien, dit-il, quand on a la chance d'être accueilli dans un pays comme le Canada. Ils furent hébergés chez un compatriote tchadien de Québec pendant leurs premiers jours à Québec et reçurent énormément d'aide de la société Saint-Vincent de Paul de Québec, notamment pour trouver un logement. Grâce à cette aide, ils emménagèrent dans leur premier appartement, une semaine après leur arrivée, dans le quartier Duberger-Les Saules. Les employés de la Saint-Vincent de Paul lui apprirent à cuisiner les plats québécois qu'ils offraient à ses enfants sur l'heure du dîner. Il s'est également retrouvé en compagnie d'autres Africains, ce qui était sécurisant au début. Bruno est fasciné par les ressources de la société Saint-Vincent de Paul. Il a toujours réussi à y trouver ce dont il avait besoin (meubles, conseils, etc.). Il la porte dans son cœur encore aujourd'hui! Quand il eut assez d'argent, il laissa sa place à un autre nouvel arrivant dans le besoin. Sa famille et lui résident dorénavant à Val-Bélair.

Peu de temps après son arrivée, Bruno rencontra la personne qui devait devenir son directeur de thèse à l'Université Laval. Initialement, Bruno voulait faire un doctorat en génétique. Après y avoir réfléchi longuement, il comprit que cette option comportait de nombreux sacrifices et que les débouchés étaient peu reluisants (il n'est pas rare de devoir se déplacer dans d'autres provinces ou aux États-Unis pour quelques mois). Pour sa femme, ce manque de stabilité était inconcevable. Également, les emplois dans ce domaine sont peu nombreux au Québec. Il choisit alors de mettre ce projet de côté.

Un jour, dans un autobus, deux semaines après son arrivée, il rencontra un ami congolais de la Belgique. Grâce à lui, Bruno décrocha son premier emploi : ouvrier dans une manufacture de chaussures. Cet emploi l'aida à accumuler l'argent nécessaire pour le bien de sa famille. Il suivit plus tard, à temps partiel, une formation sur la société québécoise. À force de chercher et de s'acharner, Bruno trouva ensuite un emploi en génétique au gouvernement fédéral. C'était réellement la meilleure chose qui pouvait lui arriver sur le plan financier. Il travailla dans ce domaine pendant près de trois mois dans le but de mettre de l'argent de côté pour son plus récent projet : retourner à l'Université. À l'automne suivant, il s'inscrivit au baccalauréat en éducation secondaire et termina rapidement, en 2007, grâce à ses formations antérieures qui lui permirent de se faire créditer des cours. Bruno réalisa alors que la demande pour les professeurs de mathématiques était bien plus grande

que pour les professeurs de sciences et décida de choisir cette branche. Il réussit à obtenir un poste d'enseignant en mathématiques après un stage remarquable dans une école secondaire de Québec. Il œuvre depuis à la Commission scolaire de la Capitale. Il enseigne là où est le besoin. Il vit bien.

Différences de culture

L'adaptation à un nouveau chez-soi ne se fait pas en une fraction de seconde. Heureusement, le fait que Bruno et sa famille aient habité la Belgique pendant deux ans les avait très bien préparés. L'immigrant doit réapprendre plusieurs choses. Un bon exemple est la préparation des repas. À Québec, Bruno et sa femme n'ont pas vraiment réussi à retrouver les mêmes ingrédients qu'au Tchad ou alors à un prix trop élevé. Ils ont dû apprendre à cuisiner à la québécoise.

Quand un immigrant africain débarque au Québec, il doit faire face à deux réalités incontournables : la perception des Québécois à son égard et les valeurs prônées localement. Bruno affronta d'abord les jugements de la population québécoise face à son éducation, notamment le mythe selon lequel les Africains ne sont pas éduqués ou qu'ils ne maîtrisent pas le français. En plus d'avoir probablement plus de diplômes que la moyenne des Québécois, Bruno possède une excellente connaissance de la langue française! Plusieurs Québécois perçoivent les Africains comme étant non scolarisés et pauvres. Quand Bruno se rend dans une boutique de vêtements pour s'acheter une belle chemise, il est régulièrement suivi par les vendeurs et même déconseillé par ces derniers. Il doit littéralement leur faire comprendre qu'il est enseignant et qu'il a de l'argent. Le préjugé reste. Les policiers aussi ont déjà mené la vie dure à sa femme et lui qui peuvent se faire demander les preuves que leur voiture leur appartient. Ces histoires très inquiétantes ne sont hélas pas connues dans l'espace public. La perception négative de l'Afrique parmi les Québécois continue puisque les médias continuent à la faire circuler. Les images de *Vision mondiale* ne représentent pas la réalité, selon Bruno : « On montre l'Afrique quand ça va mal ». Les préjugés, dit-il, sont plus ou moins vifs selon les familles, mais ces croyances sont souvent léguées d'une génération à l'autre.

Parmi les valeurs locales, celle que Bruno apprécie le plus est le respect de l'être humain. Il trouve que les gens sont plus respectueux de l'autre ici qu'en Afrique. Il se réjouit du fait qu'il est possible au Québec de revendiquer le salaire qui nous est dû, qu'on soit en sécurité partout et que la corruption politique et policière soit très faible, voire inexistante, en comparaison avec l'Afrique. Il aime que l'université, entre autres, poursuive l'objectif de faire réussir ses étudiants plutôt que de les faire échouer, ce qui n'est pas fréquent en Afrique.

À l'opposé, il constate que l'individualisme est un problème au Québec

et qu'il est assez difficile d'établir des relations avec les autres. Les individus sont moins portés à donner à leur prochain. Les Africains ont « l'obligation » de s'entraider, c'est dans leur mentalité. En effet, « les gouvernements n'aident pas le peuple comme ici ». Cependant, la générosité québécoise existe aussi. Par exemple, au décès de son père, Bruno a reçu une belle somme d'argent de la part de ses collègues de travail. Ils se sont tous cotisés et c'est un geste qui l'a beaucoup touché et lui a prouvé que les gens peuvent aussi s'entraider.

Les relations qu'entretient Bruno avec sa famille tchadienne ne sont pas simples et tourne souvent autour de l'argent qu'il devrait leur envoyer, par souci d'entraide.

Étant le seul à l'étranger, les gens supposent que j'ai de l'argent. Tu as beau [leur] expliquer, pour eux, tu as l'argent.

Bruno aide ses proches avec fierté. Il a récemment envoyé de l'argent à sa nièce pour qu'elle puisse s'inscrire aux études supérieures. Il envoie 100 \$ à certains membres de sa famille à tour de rôle quand il le peut. Mais les Tchadiens au pays sont convaincus qu'on est riche dès qu'on débarque au Canada. Selon Bruno, c'est peine perdue de leur expliquer que ce n'est pas le cas. Alors il donne : « Je dois donner, je suis élevé dans cette culture-là, je dois donner ».

Les philosophies africaines regorgent de proverbes justes et mordants au sujet de cette entraide fondamentale. Bruno se souvient de celui-ci : « À toi seul, tu ne peux pas soulever le toit [de paille] d'une maison » : nous sommes bien plus forts si nous sommes ensemble.

Un grand rêve

Bruno chérit un grand rêve depuis quelques années : réformer le système éducatif tchadien. Il désire bâtir une thèse de doctorat sur le sujet, en montrant les forces de notre système scolaire et les manières de transférer ces éléments au système du Tchad. Il veut présenter, avec d'autres experts, cette future thèse au gouvernement de son pays d'origine. C'est absolument inspirant et passionnant, mais c'est un projet énorme. Il est convaincu que les Tchadiens ont plus de chances de s'en sortir s'ils réforment leur système d'éducation et s'ils forment mieux leurs enseignants. Il constate qu'il y a de très bonnes choses en la matière au Québec. Il souhaite amorcer un changement et vise un avenir florissant.

Conseils aux immigrants

Habiter « parmi les Québécois » plutôt que dans des « quartiers d'immigrants » est essentiel pour être rapidement bien dans son

nouveau pays, selon Bruno. Les fameux « quartiers d'immigrants » n'aident personne. Ils font bêtement la promotion de la fermeture à autrui. Bruno aime donner des conseils aux nouveaux arrivants qui se sentent perdus afin de contribuer à leur adaptation. Premièrement, il leur dit de respecter les façons de faire d'ici, de ne pas nécessairement chercher à faire comme en Afrique : « Si tu veux rester ici, tu devras t'adapter ». Pas de panique, il faut y aller à notre rythme et rester ouvert : il ne faut pas avoir peur du changement. Deuxièmement, il faut parler français. C'est primordial. Malheureusement, la perte de la langue maternelle, surtout pour les enfants, est une conséquence possible. Néanmoins, choisir de ne pas parler français, particulièrement à la maison, nuit à l'adaptation et à la réussite scolaire des enfants. Si les nouveaux arrivants désirent pour leurs enfants le meilleur avenir possible, ils se doivent de parler français rapidement.

Perte de la culture

Même si Bruno est né en ville, il est passé par un rituel d'initiation avec les gens de son ethnie pour passer du statut d'enfant à celui d'adulte. Il s'agissait d'un séjour d'un mois dans la forêt sacrée (à quelques 10 km de la ville). C'est une philosophie qui est difficile à comprendre pour les Québécois, mais c'est un passage obligé au Tchad.

Si tu ne le fais pas, tu n'es pas du tout respecté, ils ne te diront pas tous les secrets.

Aujourd'hui, la culture traditionnelle bat de l'aile. L'argent, Internet et l'influence des autres cultures sont les plus grands facteurs de changement. Certaines familles ferment dorénavant la porte de leur maison, alors que normalement, « à l'heure du midi, tu prépares à manger, tu prépares beaucoup, tu ne sais pas qui vient à ta table, tout le monde vient et s'installe, tu ne peux pas dire non ». Les jeunes n'adoptent plus les rites et les coutumes. Bruno s'attriste également de constater que ses propres enfants ne connaissent pas ces coutumes, parce qu'ils en sont tellement loin. Ils sont complètement immergés dans notre culture et c'est une tendance qui est de plus en plus généralisée.



Bruno Mbaïkar

Emmanuel Mbaï-Hadji Mbaïrewaye

MAXIME BLOUIN

Les lignes qui suivent relatent l'histoire de Emmanuel Mbaï-Hadji Mbaïrewaye, un Africain de 40 ans originaire du Tchad qui poursuit avec détermination son intégration dans la société québécoise. Son histoire est inspirante et sa réussite trace une piste d'acculturation intéressante pour les autres immigrants venant des quatre coins du globe.

La vie avant de quitter le Tchad

Mbaï-Hadji est né et a vécu dans la capitale du Tchad, N'Djamena. D'ailleurs, il se décrit plutôt comme un citadin qui passa la majorité de sa vie dans de grandes villes. Toutefois, les choses brassèrent dans la République du Tchad à la suite de l'indépendance du pays. Une guerre civile éclata dans la capitale N'Djamena en 1979 et obligea Mbaï-Hadji et sa famille à fuir vers le village de son père, Bodo, situé complètement au sud du Tchad. Le Tchadien, qui avait vécu en ville jusqu'à ce moment, découvrit une toute nouvelle culture et une mentalité différente de celle de la ville. « J'ai passé les six meilleures années de ma vie en campagne. C'était tellement bien, j'ai encore plein de bons souvenirs » relate Mbaï-Hadji.

Plier bagage vers d'autres horizons

Ce furent les études qui poussèrent Mbaï-Hadji hors de son pays natal en 1998. Le Tchad ne possédant pas de programme de sciences politiques, il dut s'expatrier vers de nouveaux horizons pour pousser plus loin sa passion. Après un séjour et un diplôme au Cameroun, il s'envola vers l'Europe. Il passa une année à Anvers, en Belgique, où il décrocha une maîtrise en gouvernance et développement à l'Institut de politique et de gouvernance de développement de l'Université d'Anvers. Il traversa ensuite en France afin d'explorer les différentes avenues du domaine des sciences politiques à l'Université de Picardie Jules Verne. Son séjour fut couronné de deux maîtrises, l'une en savoirs et pratiques du politique et l'autre en évaluation et expertise des politiques publiques.

Son séjour en Europe s'est plus ou moins bien passé. Pour la première fois, il a fait l'expérience directe et indirecte de la discrimination et du racisme. Il fut personnellement victime d'un contrôle au faciès de la police d'Anvers. Cet acte de discrimination, gravé à jamais dans sa mémoire, changea beaucoup sa manière de voir les choses :

Je sortais tout juste d'une épicerie africaine d'Anvers, située dans un quartier peuplé d'immigrants turcs, chinois, africains, etc. Je traversais un terrain de jeu. Et c'est alors que deux policiers m'interceptèrent. Ils me demandèrent de présenter mon passeport. N'ayant pas ce dernier, je leur ai présenté ma carte de séjour et leur ai demandé pourquoi ils faisaient ce genre de contrôle dans ce quartier. Ils me répondirent que c'était suite à un arrêté municipal étant donné l'insécurité ambiante dans le quartier. Ils m'apprirent qu'il y existait du trafic de drogue et de la prostitution. Les deux policiers prirent ma carte de séjour et continuèrent d'exiger mon passeport. Je leur ai répondu que je ne me promène pas avec mon passeport sur moi, que je préfère le laisser chez moi pour éviter de le perdre, et que la carte de séjour n'est délivrée que sur présentation du passeport. Malgré ces explications, ils continuèrent d'exiger le passeport. Je leur ai proposé de me conduire chez moi et je leur montrai mon passeport. Sur ces entrefaites, un homme blanc traversa le terrain de jeu sans se faire contrôler. J'ai demandé aux policiers pourquoi ils ne le contrôlaient pas puisque, d'après eux, toute personne qui traverse ce terrain doit être contrôlée. Ils n'ont dit mot. Alors j'éclatai de colère et je refusai immédiatement de coopérer. Ils me menottèrent et me firent monter dans leur véhicule sans résistance de ma part. Au poste de police, on m'obligea à me déchausser et à enlever mon manteau. Ils m'installèrent devant une table, me remirent une fiche et un stylo et me dirent d'écrire que j'ai été arrêté, car je refusais d'obtempérer au contrôle policier. J'ai refusé et répliqua que j'ai refusé de coopérer, car il me semblait qu'il s'agissait d'un contrôle au faciès. C'est ce que j'ai écrit. J'ai rapporté l'incident au directeur de mon institut qui m'avoua que je n'étais pas le premier à être victime d'un contrôle au faciès à Anvers, mais que la plupart du temps, les plaintes n'aboutissent pas faute de preuve, c'était la parole des policiers contre celle des victimes. Ce fut une expérience excessivement humiliante.

Cette expérience négative amena toutefois à Mbaï (comme on l'appelle communément) à faire un constat très important sur la tolérance et la discrimination.

En Afrique subsaharienne, on ne connaît pas le racisme. Nous sommes tous entourés de Noirs. Cet épisode m'a fait réaliser bien des choses.

Ce jour-là, il comprit la violence de la discrimination que peuvent vivre les minorités (sexuelles, religieuses, ethniques, etc.), ainsi que les groupes racisés, et décida de se battre contre toutes les formes de discrimination. Le fait d'avoir vécu des épisodes de racisme au cours de ses différents séjours en Occident l'avait amené à comprendre la violence du racisme et la colère qu'il suscite chez la victime. Mais en même temps, il comprit que la colère est la pire des réactions face au racisme. Opposer la non-violence, la raison et l'amour à la discrimination est la meilleure solution, la seule susceptible de rompre le cycle de la haine.

L'arrivée en terre québécoise

En 2007, après ses études en France, il décida de faire le grand saut vers l'Amérique du Nord afin de poursuivre ses études à l'Université Laval. Un superviseur de thèse l'intéressa suffisamment pour qu'il prenne la décision de faire un doctorat en science politique à Québec.

Son arrivée au Québec au mois d'août ne lui causa pas un très grand choc thermique. La moyenne des températures en août oscille entre 13 et 24 degrés Celsius, ce qui n'est pas très déstabilisant pour un immigré. Ce qui marqua davantage Mbaï-Hadji en arrivant au Québec, c'est la chaleur humaine des Québécois. Les gens furent plus faciles à aborder ici qu'en Europe, ce qui surprit grandement le Tchadien. Puis, l'hiver arriva rapidement et le véritable choc climatique fut brutal pour le nouvel arrivant. La température peut descendre sous les -30°C à Québec en janvier, alors qu'elle descend tout au plus autour de 14°C dans la République du Tchad. « Le premier hiver, ce fut difficile. J'ai passé toute la session d'hiver dans les tunnels et les couloirs de l'Université. Il faisait trop froid. Puis, on s'habitue et on s'habille plus chaudement », a commenté Mbaï-Hadji.

Ayant vécu en Europe, son intégration à la société québécoise fut beaucoup plus facile que ce qu'il avait vécu en France et en Belgique. Il n'eut pas besoin de rencontrer des organismes d'intégration présents dans la ville de Québec. Son apprentissage se fit au fil d'expériences et de contacts humains dès son arrivée. Ses expériences humaines valent beaucoup plus, selon lui, que ses nombreux diplômes obtenus au fil des années. De plus, sa décision de s'impliquer dans son milieu eut un impact considérable sur son adaptation à la société québécoise.

L'implication dans ton milieu te permet de mieux comprendre

l'environnement dans lequel tu vis. Elle te permet aussi de te créer un réseau, chose qui est énormément importante au Québec. Je me suis donc impliqué au sein des partis politiques, du conseil de quartier de Saint-Roch, des associations africaines ainsi que de l'église de mon quartier.

Désormais un Québécois d'origine africaine

Mbaï-Hadji est établi à Québec depuis maintenant neuf ans. Il travaille au Secrétariat du Conseil du Trésor du Québec depuis 2011. Le patron qui l'avait alors recruté était une personne très ouverte qui n'a pas hésité à lui donner sa chance. Le Tchadien n'a pas attendu très longtemps pour faire ses preuves. Il vit actuellement dans un appartement du quartier Saint-Roch, ce qui lui permet d'être au cœur de ce quartier vivant et multiculturel dans lequel il s'implique beaucoup.

Mbaï-Hadji s'est également imprégné de la culture québécoise depuis qu'il est arrivé ici. Il a intégré à son quotidien nos émissions d'affaires publiques de Radio-Canada, notamment *le Club des ex*, les *Coulisses du pouvoir* et *RDI Économie*, ou encore des émissions plus légères et humoristiques comme *Les Parents*. Il est également devenu un partisan des Canadiens de Montréal, le hockey étant une véritable religion ici au Québec et dans tout le Canada. D'ailleurs, l'hiver dernier, il a commencé son apprentissage du patinage et lorsqu'il maîtrisera parfaitement la technique sur glace, il veut se mettre au ski alpin. Comment ne pas aimer l'hiver lorsqu'on pratique ces belles activités? Il ne faut pas oublier son mets québécois préféré : le pâté chinois.

Son adaptation à la société québécoise et à sa culture ne lui fait pas oublier ses origines africaines qu'il souhaite faire découvrir aux gens d'ici. Son alimentation est largement composée de mets et de produits africains et il possède une collection intéressante d'objets provenant de son pays natal. Évidemment, il tient à conserver plusieurs belles valeurs africaines tout au long de sa vie, notamment le respect des aînés et la solidarité. Toutefois, c'est par les diverses rencontres et les activités organisées dans la région par les associations africaines que son lien avec l'Afrique grandit chaque jour.

En participant à des activités de diverses associations africaines, dont le Conseil panafricain de Québec (COPAQ) qui rassemble les Africains et Africaines de Québec, je connais encore mieux l'Afrique aujourd'hui que je la connaissais à l'époque lorsque j'y demeurais. Je rencontre des Africains des quatre coins de l'Afrique, chose que je n'avais pas l'occasion de faire lorsque j'y résidais. C'est aussi en sortant de l'Afrique et en faisant face au racisme anti-noir qu'on est poussé à s'attacher davantage au continent africain et à l'histoire des Noirs, a passionnément exprimé Mbaï-Hadji.

D'ailleurs, au moment de notre entrevue qui a eu lieu chez lui, il

était en pleine lecture d'un livre sur l'Afrique, *Petite histoire de l'Afrique* de Catherine Coquery-Vidrovitch.

Mbaï-Hadji est retourné à quelques reprises dans son pays. Son voyage le plus récent datait de novembre 2016 pour assister aux obsèques de sa petite sœur. Il a témoigné se sentir un peu étranger désormais lorsqu'il met le pied dans son pays d'origine, car il s'est imprégné de certaines coutumes, manières de faire et des valeurs québécoises qui changent sa vision et sa personnalité lorsqu'il se présente devant les siens demeurés en Afrique. « On ne peut pas y retourner sans faire quelques concessions. Le milieu détermine inévitablement notre comportement », a-t-il conclu sur le sujet.

Le Québec et l'Afrique

En poursuivant le jeu de la comparaison entre le Québec et l'Afrique, Mbaï-Hadji a énuméré quelques valeurs qui sont communes aux deux peuples et d'autres qui les distinguent, ainsi que les valeurs qui sont en évolution suivant les générations. Ainsi, ce qui est commun aux Québécois et aux Africains est le sens du collectif qui est très présent, notamment le sens de l'entraide. Par exemple, le bénévolat, l'aide au prochain et les programmes sociaux sont quelques exemples qui illustrent l'importance du collectif au sein de nos sociétés.

Cependant, certaines choses divergent. C'est d'ailleurs le cas de certains rapports sociaux qui sont davantage égalitaires au Québec, mais davantage hiérarchiques en Afrique : le rapport entre hommes et femmes, parents et enfants, étudiants et enseignants ou encore le respect des minorités sexuelles. Les conventions sociales sont moins rigides et conservatrices au Québec. Le Tchadien avoue d'ailleurs qu'il aime bien les rapports égalitaires qui créent davantage de liens entre les personnes. Néanmoins, il demeure attaché au vouvoiement lorsqu'il ne connaît pas son interlocuteur.

Le Québec professionnel

Selon Mbaï-Hadji, le milieu professionnel fut et reste encore aujourd'hui un des grands problèmes de la terre d'accueil québécoise. À plusieurs reprises, il a souligné à quel point le réseau était important au Québec pour percer le marché professionnel. « Ici, le réseau de contacts est important. C'est difficile pour un immigrant. Quand tu viens d'ailleurs, l'employeur doute de tes capacités, donc si tu n'as pas un bon carnet d'adresses, ça peut être très complexe ». Pour lui, il existe un problème majeur d'adéquation entre la qualification des immigrants que le Québec accueille chaque année et les types d'emplois disponibles. La plupart des immigrants viennent ici pour l'emploi. Si la terre d'accueil est en mesure d'offrir des opportunités en emploi, il n'y aura pas de problèmes

d'intégration. « Lorsqu'on a un travail, l'implication et l'attachement à la terre d'accueil viennent facilement », a énoncé Mbaï-Hadji.

Le Québec culturel et social

De plus, comme pour la majorité des immigrants qui arrivent en sol québécois, l'apprentissage de la culture du Québec fut un travail d'apprentissage continu pour l'Africain de 40 ans. Les manières de faire sont selon lui différentes, notamment en ce qui a trait à notre grand amour du consensus et notre façon d'exprimer notre désaccord. Cette adaptation prit au moins cinq ans. Rapidement, Mbaï-Hadji comprit aussi que le Québec était synonyme de tolérance et de créativité. Il croit que notre créativité provient de la lutte historique des Québécois pour préserver leur langue et leur culture au sein d'une Amérique du Nord majoritairement anglophone et sous influence états-unienne.

Dans la même veine, il y a deux principaux points qui frappèrent le Tchadien dans les premières années de sa vie au Québec : l'incompréhension du Canada par les Québécois (puisqu'il a vécu un an en Alberta) et la peur de la différence. Ces deux points s'entrecoupent un peu.

Les Québécois sont ouverts, mais ils ont peur de se diluer dans la différence qui arrive d'ailleurs. C'est un problème ici lorsqu'on est trop différent. Prenons l'exemple des musulmans. Les gens ici semblent penser qu'ils sont venus imposer leur culture et leur religion, mais ce n'est pas le cas. La plupart des musulmans viennent ici pour rechercher un emploi et une vie meilleure et non en tant qu'ennemis du Québec.

En guise de conclusion, le Tchadien a mentionné que le Québec continue ses efforts pour intégrer ses immigrants et il croit fermement que les prochaines générations seront plus ouvertes aux cultures du monde. À titre personnel, son défi pour les prochaines années sera de découvrir les régions québécoises allant de l'Abitibi-Témiscamingue à la Gaspésie.



Emmanuel Mbaï-Hadji Mbaïrewaye

Togo

Le Togo est un pays d'Afrique de l'Ouest dont la population est estimée à environ 7,5 millions d'habitants. Avec ses 56 700 km² de superficie, c'est un des plus petits pays du continent. Sa langue officielle, héritée de la colonisation, est le français. Deux langues nationales sont l'éwé et le kabiyè, depuis 1975. Il existe également une quarantaine de langues locales au Togo dont le mina, le moba, le tem, le ntcham, l'akposso, l'ifè, le nawdem et le peul. Ces langues se répartissent en deux groupes : les langues gur au nord et les langues kwa au sud. Le Togo se divise en cinq régions administratives : la région maritime, la région des plateaux, la région centrale, la région de la Kara et la région des savanes. Sa capitale est Lomé, ville cosmopolite qui s'ouvre sur l'océan atlantique.

Ce territoire a longtemps été utilisé lors du commerce négrier, à partir 16e siècle. Il devint un protectorat allemand au 19e siècle. Après la Première Guerre mondiale, les Allemands perdirent le territoire correspondant au Togo qui fut récupéré par les Français et les Britanniques. Ce territoire qui s'étalait alors sur plus de 90 000 km² fut partagé entre ces deux puissances. La partie britannique fut rattachée à la Gold Coast (actuel Ghana) et celle qui était revenue à la France constitue le Togo actuel. Le Togo obtint enfin son indépendance le 27 avril 1960. Sylvanus Olympio, figure marquante des mouvements d'indépendance, fut le premier Président élu. Il fut assassiné en 1967, lors d'un coup d'État militaire, par Eyadema Gnassingbé qui prit le pouvoir et le garda jusqu'en 2005. De 1990 à 1994, le pays connut des émeutes et une politique répressive qui firent de nombreux réfugiés. Le fils du président, Faure Gnassingbé, lui succéda en 2005 lors d'une autre crise sanglante et est actuellement le Président.

À ce jour, les problèmes d'accès à Internet, d'effectifs scolaires et de qualité de l'éducation primaire et secondaire nuisent au système d'éducation. Les problèmes des cycles primaire et secondaire se répercutent sur l'enseignement supérieur où on retrouve des problèmes d'infrastructures universitaires et d'accès à une formation supérieure de qualité, ainsi que la nécessité d'une restructuration de la pédagogie universitaire. Par ailleurs,

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

la culture, l'économie, l'emploi, les réformes sociopolitiques attirent aussi l'attention et appellent à une action plus soutenue.

Mawouko Jérémie Gnagniko

LAURIE PRÉMONT

Mawouko Jérémie Gnagniko, né en 1974, est originaire de Lomé, la capitale du Togo. Il arriva à Québec en 2010 pour poursuivre sa formation en droit.

Parcours scolaire et professionnel

Mawouko Jérémie a toujours été passionné par le droit. Il fit un baccalauréat en droit au Togo suivi d'une maîtrise en droit des affaires. Diplômé en 2002, il obtint ensuite un poste d'enseignant en droit civil et commercial, ainsi qu'en éducation civique, à l'École Grand-Enseignant. Étant un grand travailleur, il enseigna aussi le droit civil et commercial à l'école privée Kouvahey et à l'ISSECK (Institut Supérieur des Sciences Économiques et Commerciales) où il resta en poste pendant trois et cinq ans, respectivement.

Après avoir enseigné pendant sept ans, un besoin de changement s'imposait. Inspiré par l'expérience de son frère qui avait quitté Lomé pour aller poursuivre ses études en Allemagne et au Québec en 2004, Mawouko Jérémie eut envie lui aussi de tenter l'expérience. Ce projet d'études au Canada fut planifié pendant deux ans avant de se réaliser.

Enthousiasme du départ

C'est en 2010, à l'âge de 36 ans, que Mawouko Jérémie s'envola pour le Québec, avec de grands projets en tête et le statut de résident permanent. Il imaginait avec enthousiasme les conditions d'étude au Québec, ainsi que les possibilités d'emplois qui allaient s'offrir à lui. Pourquoi avoir choisi Québec? Premièrement, on y parle français, une langue qu'il maîtrise parfaitement puisque c'est la langue du système d'éducation du Togo. Même s'il parle bien l'anglais, les autres provinces canadiennes constituaient des options beaucoup plus difficiles puisqu'il aurait fallu qu'il apprenne de nouveau toutes les connaissances qu'il avait acquises en français pendant ses études. Deuxièmement, la capitale nationale lui semblait plus petite que Montréal, mais aussi plus chaleureuse et regorgeant de possibilités d'emploi relatives au domaine du droit. Il estimait qu'une population moins nombreuse résulterait en une moins grande rivalité professionnelle. Troisièmement, la famille. Son frère habitait déjà la région depuis six ans. Ce visage familier qui avait lui aussi traversé l'épreuve qu'est l'immigration était pour M. Gnagniko une ressource inestimable. Ces trois éléments allaient faire en sorte que son adaptation allait être plus facile. Mawouko Jérémie voulait absolument mettre toutes les chances de son côté pour s'envoler vers une carrière au Canada.

Choc culturel

Limiter le choc de l'immigration ne veut pas dire l'éliminer. Le premier grand choc qu'il vécut à son arrivée fut le choc climatique, classique pour les personnes qui proviennent de régions chaudes lorsqu'elles vivent leur premier hiver québécois. M. Gnagniko a atterri à Québec le 6 février 2010. Passer de +30 à -20 degrés en une journée a été pour lui un grand choc, puisqu'il ne possédait ni manteau ni bottes pour des températures aussi froides. Heureusement, il put compter sur l'aide de son frère qui lui apporta un manteau d'hiver en allant le chercher à l'aéroport et qui lui donna ensuite tout qu'il fallait pour braver le froid hivernal. Toutefois, ce choc climatique a été difficile et l'a affecté pendant son premier mois au Québec. Heureusement, son immersion a été largement facilitée par la langue. La barrière linguistique était tellement minime qu'il lui a été très facile de s'intégrer.

Pendant ses premiers mois au Québec, Mawouko Jérémie a habité avec son frère. Avec l'envie et la capacité de se débrouiller seul, Mawouko Jérémie décida de déménager à Limoilou, sans son frère, après seulement sept mois au Québec.

Le deuxième choc qu'il vécu fut le choc professionnel. Malgré son vaste bagage professionnel, Mawouko Jérémie eut l'impression de frapper

un mur en effectuant des demandes d'emploi. Le problème n'était ni la langue ni un manque d'éducation. Où résidait donc la problématique? Il n'avait aucune expérience de travail québécois. Malgré un *curriculum vitae* garni de plusieurs expériences en sol togolais, Mawouko Jérémie n'arrivait pas à se trouver un emploi ici. Les potentiels employeurs demandaient toujours au moins une expérience de travail en sol québécois. Mais puisqu'il venait tout juste d'arriver, il n'en avait aucune! Les employeurs québécois ne voulaient pas lui donner une chance en l'employant et en lui offrant sa première expérience de travail au Québec. Peu importe quelle aurait été cette expérience, il aurait pu par la suite l'inscrire sur son CV. Il ne lui fallait qu'une seule expérience, une seule première chance. Ce fut finalement une usine de transformation de canneberges qui lui offrit sa première expérience de travail en sol québécois.

En temps réel

Actuellement, Mawouko Jérémie Gnagniko est étudiant à la maîtrise en droit à l'Université Laval, après avoir fait un baccalauréat en droit (2012-2015). Il fait également l'école du barreau en parallèle, ce qui lui demande beaucoup de temps.

Le retour aux études n'a pas été un choc pour M. Gnagniko, puisqu'il restait en quelque sorte dans des terrains connus. « Le droit civique français reste le même », comme il le dit lui-même. Il ne partait pas de zéro, tout ce qu'il avait précédemment étudié pouvait lui être utile.

Actuellement, il s'investit dans ses études et dans l'organisme la Table du pain où il est bénévole depuis 2011. Cet organisme à but non lucratif vient en aide aux étudiants précaires de l'Université Laval. Tous les mercredis de la session scolaire, ces étudiants et les bénévoles se rassemblent pour prendre le repas. En dehors des temps d'études, ces étudiants sont dirigés vers d'autres banques de nourriture de la ville de Québec. Mawouko Jérémie adore donner du temps à cette organisation. Il trouve très important d'assister les gens dans le besoin et de tenir compagnie aux étudiants qui sont seuls. Il se considère très chanceux d'avoir eu son frère dans ses premiers mois au Québec. Il réalise que ce n'est pas le cas pour tout le monde et souhaite aider ceux et celles qui sont seuls.

C'est grâce à ces rencontres dans les résidences que Mawouko Jérémie a pu rencontrer de nombreux autres étudiants et créer des liens avec ceux-ci. Tout le monde semble le connaître! Plusieurs l'appellent le doyen. Il est quelqu'un qui s'intègre vite grâce à son côté sympathique, chaleureux et, comme il le dirait lui-même, « grâce à la convivialité à l'africaine ».

Malgré cette adaptation rapide à la culture québécoise, Mawouko Jérémie n'a pas perdu ses racines, notamment en ce qui concerne l'alimentation. Il aime concocter des plats traditionnels de l'Afrique de

l'Ouest. Il adore faire des réceptions, inviter tout le monde à venir manger, etc. Ce qu'il aime, c'est lorsque la table est remplie et que tout le monde partage un bon moment.

Malgré que le Québec soit une province plutôt athée, M. Gnagniko a gardé des habitudes chrétiennes soutenues. Il fréquente l'église tous les dimanches et s'y rend régulièrement d'autres jours de la semaine lorsqu'il en ressent l'envie.

Conseils pour le Québec

Mawouko Jérémie perçoit la culture québécoise comme une culture ouverte. Il estime que les citoyens québécois, ainsi que le système, favorisent l'intégration des étrangers. Il a aussi remarqué l'interculturalisme de la société québécoise. Pour lui, les gens d'origine différente s'intègrent mieux à Québec qu'à Montréal où les immigrants sont souvent isolés dans des quartiers distincts, ce qui crée des groupes et ne favorise pas le mélange culturel. Contrairement à la métropole, la ville de Québec ne comporte que très peu, voire aucun quartier distinct, si bien que tout le monde peut être le voisin de tout le monde. De ce fait, le mélange des cultures est favorisé.

Selon M. Gnagniko, le Québec a une bonne démocratie. Toutefois, il croit que le système politique actuel devrait s'ouvrir davantage à l'intégration de la population dans les décisions politiques et miser sur l'aspect participatif de la démocratie.

Il n'est pas encore retourné au Togo pour revoir sa famille, mais admet qu'elle lui manque énormément. Puisqu'il n'a pas quitté son pays natal pour des raisons politiques ou de conflits, il garde un très bon souvenir du Togo. « J'aimerais beaucoup retourner me ressourcer dans mon pays », m'a-t-il expliqué lors de notre rencontre. Cependant, ce voyage n'aura pas lieu tout de suite puisqu'il souhaite terminer son barreau avant d'y retourner.

Les Québécois et les Africains

Mawouko Jérémie a rencontré des Québécois qui avaient une vision plutôt caricaturale de ce qu'est l'Afrique. Il remarqua que cette perception était centrée sur les clichés véhiculés par les médias. Souvent, quand les Québécois pensent à l'Afrique, ils ne pensent qu'au tiers-monde et à la pauvreté. Mawouko Jérémie explique que la distance géographique entre le Canada et l'Afrique rend difficile la perception réelle de la vie africaine par les Canadiens, même en 2016. Pour lui, les Européens ont une vision plus juste de la réalité africaine puisqu'ils sont plus proches géographiquement.

L'Afrique, ce n'est pas que pauvreté et misère. En Afrique, il y a de grandes villes parsemées de gratte-ciels et d'immeubles. Même s'il manque certaines ressources, des Africains ont effectué de grandes avancées pour

l'humanité. Par exemple, il m'a raconté qu'un jeune Togolais avait réussi récemment à confectionner une imprimante 3D avec des matériaux entièrement recyclés.

Pour ce qui est de l'avenir, M. Gnagniko a déjà quelques idées en tête. Il souhaite possiblement enseigner lorsqu'il aura terminé ses études, lui qui a déjà été chargé de cours à l'Université Laval. Il souhaite prendre le temps de retourner se ressourcer au Togo pour revoir sa famille et ses amis. Toutefois, il souhaite revenir au Québec. Il a trouvé de nombreux avantages à venir étudier et travailler ici et il a adopté la province.

Il veut dire ces quelques mots aux Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants dans la province : « Cessez de vous inquiéter! Les immigrants sont très gentils et il faut leur faire plus confiance! ». Il explique que ces voyageurs peuvent apporter beaucoup à la société et c'est cette diversité culturelle qui la rend belle. Beaucoup d'immigrants quittent leur pays pour accomplir de grandes choses et il faut leur laisser la chance de le prouver. Ces nouveaux citoyens québécois choisissent le Québec pour de nombreuses raisons positives et « il faut leur souhaiter la bienvenue ».



Mawouko Jérémie Gnagniko

Epiphane Koku Kavegue

JOANIE MOREAU

Né au Togo, Epiphane Koku Kavegue est le quatrième d'une famille de sept enfants. Après des études en Russie, il est arrivé au Québec il y a 15 ans avec le statut de réfugié politique.

Avant le Québec

À la fin des années 1980, M. Kavegue est allé en Russie pour étudier l'ingénierie. Il a appris le russe pendant sa première année et a étudié ensuite dans une école d'ingénierie mécanique pendant cinq ans. En Russie, il se maria avec une femme ukrainienne et ils eurent un garçon qui a aujourd'hui 24 ans.

Epiphane Kavegue parle le français, qui est la langue officielle du Togo, l'anglais et le russe, mais sa langue maternelle est l'*éwé*. Voici quelques mots de cette langue : *Mi efoa*, qui signifie « vous allez bien? » et peut servir à dire « bonjour » et « salut ». Le *Mi* signifie « Vous » en s'adressant à une personne plus âgée ou à un groupe de personnes, car *efoa*, s'il est employé seul, est plutôt un terme familier.

Direction : la ville de Québec

En 1992, après ses études en Russie, Epiphane Koku Kavegue est retourné au Togo avec sa famille. Cependant, pour des raisons sociopolitiques, il a choisi de quitter son pays. « Il y avait des problèmes politiques, ça n'allait pas bien, c'est devenu dangereux pour notre sécurité, donc j'ai dû quitter », mentionne M. Kavegue. Le peuple togolais s'était levé pour revendiquer ses droits, mais le pouvoir en place n'a jamais respecté ce mouvement. M. Kavegue a fait son choix : « Ou bien tu restes et tu peux mourir un jour, ou tu quittes le pays ».

Il fit une demande pour être reçu comme réfugié au Canada. Sa demande acceptée, il arriva à Québec avec sa famille en avril 2001, il y a de cela maintenant 15 ans. Il avait choisi le Canada, car c'était un pays en paix où les citoyens disposaient d'une vraie liberté d'expression, ce qui était loin d'être le cas au Togo à l'époque.

Un peu avant son arrivée avec sa famille, un comité d'accueil du Centre multiethnique de Québec avait fait la plus grande partie des démarches liées à leur installation prochaine, comme la recherche d'un logement. À leur arrivée, les membres du Centre leur ont fait visiter quelques logements afin de leur permettre de choisir celui qu'ils préféraient.

Ses débuts en tant que Québécois

M. Kavegue s'adapte très bien partout où il va, que ce soit en Russie ou en Europe : « quand tu décides de voyager, et bien il faut s'adapter. C'est plus facile pour toi de t'adapter que de laisser les gens s'adapter à toi ».

La recherche d'emploi a été plus complexe. À son arrivée, ses acquis et de ses compétences n'ont pas été reconnues par le Québec. Ce manque de reconnaissance allait l'empêcher de travailler dans son domaine. Il a donc suivi le processus lui permettant d'adhérer à l'Ordre des ingénieurs du Québec. Puisque c'est un long processus, M. Kavegue en a profité pour suivre en plus des formations connexes à sa spécialité, comme le dessin par ordinateur. Il travaille maintenant chez Tetra Tech (anciennement BPR), dans le domaine informatique plutôt que mécanique.

Epiphane Kavegue n'a pas vécu beaucoup de racisme à son arrivée au Québec, mais il admet qu'il a sans doute subi une certaine forme de discrimination lors de sa recherche d'emploi. C'est ce qu'il a trouvé le plus difficile à son arrivée. Puisqu'il est un étranger, il croit que c'est peut-être la preuve d'un manque de confiance des employeurs envers les nouveaux venus.

On dirait que vu que j'ai étudié au Togo, on me dit « ah, il n'a pas les atouts ». Mais j'ai aussi étudié en Russie et c'est un pays très développé!

Il pense que ce système ne favorise pas les étrangers. Il dénonce d'ailleurs l'inexistence de structure pour les accueillir et les encadrer afin de les aider à se trouver un emploi.

Même le plus petit boulot que j'aurais pu avoir était très difficile à trouver.

Parfois, M. Kavegue trouve que les gens ne sont pas à l'écoute ou font semblant de ne rien comprendre. Parce que, dans la tête des Québécois, les étrangers ne parlent pas bien la langue française. Malgré tout, son arrivée au Québec fut une expérience très positive pour lui.

Différences de culture

Je pense que les Québécois ont un peu peur des étrangers, alors que nous, on n'a pas peur de l'étranger.

Dans sa culture, lorsqu'on voit un étranger, on va plutôt l'accueillir, puisqu'il y a de fortes chances qu'il n'ait ni parents ni amis. M. Kavegue explique que si un ami québécois avait à aller au Togo, il demanderait automatiquement à sa famille de l'accueillir et l'héberger sans rien lui demander en retour. En plus de le prendre en charge, sa famille le présenterait à tous les voisins et à la famille, même si cet ami était dans les faits un parfait inconnu. Au Québec, il sent davantage de la méfiance ou de la peur d'être dérangé plutôt que cette hospitalité. Il a tout de même souligné que ça n'enlève rien aux Québécois, car c'est une façon de faire à laquelle ils ne sont pas habitués, comparativement à ceux qui viennent d'ailleurs.

Aussi, dans la culture africaine, la salutation est très importante et constitue une marque de respect, alors que ce n'est pas si important pour les Québécois.

Pour ce qui est de la nourriture, Epiphane Kavegue s'est très bien adapté. Au Togo, ils mangent beaucoup de produits à base de maïs, ce qu'il retrouve ici. Avec cet ingrédient, il est possible de faire d'innombrables recettes, dont de la farine. À partir de cette farine, les Togolais peuvent faire du gruau, appelé bouillie, de la pâte, accompagnée de différentes sauces (de poisson, de viande, de tomates) accompagnées par toutes sortes de légumes, ainsi que des desserts.

En somme, on peut dire qu'Epiphane Koku Kavegue a bien vécu la transition dans sa nouvelle vie au Québec. C'est un homme avec un esprit très ouvert et s'adapte rapidement partout où il va. Cette ouverture d'esprit lui semble essentielle pour bien vivre une expérience d'immigration.



Epiphane Koku Kavegue

Micheline Randolph

BENOIT BÉDARD

Arrivée au Québec il y a 27 ans, Micheline Randolph, âgée de 68 ans, a toujours vécu dans la Vieille Capitale. Mère de trois enfants, Micheline est venue vivre au Québec avec les deux plus jeunes, alors âgés de neuf et douze ans. Le plus vieux étudiait en France et ne les rejoignit que quelques années plus tard. Ayant séjourné à deux reprises en France, dont une fois pour compléter un DEA (Diplôme d'étude approfondi de 3^e cycle en anthropologie sociale et culturelle à la Sorbonne), elle est venue au Québec en tant que réfugiée politique en novembre 1988. La ville de Québec la conquist dès son arrivée. Selon elle, « on tombe vraiment en amour avec [cette ville]. » Femme impliquée, elle cofonda l'Association des femmes africaines de Québec et elle fut aussi vice-présidente de la Diaspora togolaise pour la démocratie (DIASTODE). Elle a longtemps lutté afin de faire changer les choses, non seulement pour elle, mais surtout pour les générations futures.

Partir : devoir quitter son pays

Alors que le Togo était sous le contrôle du président Gnassingbé Eyadema, Micheline prit position sur la place publique contre le régime en place et perturba l'ordre public en distribuant des tracts, ce qui lui valut d'être

accusée d'avoir attaqué le gouvernement. Ses actions, bien que pacifiques, lui méritèrent 11 mois de prison. Son frère, ainsi que plusieurs autres, se retrouvèrent dans la même situation. À la suite de ces événements, Micheline perdit son poste de professeure d'anthropologie à l'Université du Bénin au Togo.

Pendant son séjour en prison, des représentants d'Amnistie Internationale se déplacèrent de Londres pour s'assurer de son bien-être. Son dossier fut ensuite transféré à la Croix-Rouge, qui les prit en charge, elle et ses enfants. Micheline se fit alors offrir de quitter le Togo pour s'installer au Canada. Ne sachant pas vraiment ce qui l'attendait dans son pays, elle se dit « pourquoi pas! » et accepta l'offre. Elle resta malgré tout encore deux ans au Togo. Ne regrettant pas son choix de venir s'installer au Québec, elle aime bien dire qu'elle le regrette une fois par année lorsque l'hiver s'installe pour de bon...

Les premières années

Arrivée à Montréal et prise en charge par le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (aujourd'hui nommé ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion), Micheline et ses deux fils atterrirent à l'aéroport de Mirabel, prirent l'autobus puis un vol intérieur qui les amena finalement à Québec. Micheline se rappelle qu'il n'y avait qu'eux dans l'autobus... « Il n'y avait pas d'autres arrivées de réfugiés cette journée-là », se remémore-t-elle en riant. Aussi, à son arrivée, elle entendait les gens parler à l'aéroport, mais ne comprenait strictement rien de ce qui se disait. Elle en est même venue à douter si le français était réellement la langue parlée au Québec. L'accent était tellement différent de celui auquel elle avait été habituée lors de ses séjours en France! Encore une fois, à son arrivée à Québec, un second comité d'accueil les prit sous son aile afin de les aider à s'intégrer à la société québécoise. La première étape fut de les habiller chaudement pour l'hiver, puisque Micheline et ses enfants arrivèrent en plein mois de novembre. Ils s'installèrent à l'hôtel pendant quelque temps, question de se trouver un logement et de s'acclimater à leur nouvelle vie. Pendant la dizaine de jours où ils vécurent à l'hôtel Mercure, les enfants s'inscrivirent à l'école avec l'aide d'employés du gouvernement. Quelqu'un les a même accompagnés lors de leur première épicerie!

Ayant déjà vécu en France où « tout est gris », Micheline tomba rapidement sous le charme de la ville de Québec et de ses jolies maisons colorées. Pourtant, l'un des aspects les plus importants de ce nouveau départ et qui, rapidement, devint un élément frustrant fut la recherche d'emploi. « On [ne] sait pas où taper. On ne sait pas quoi faire en plus! » Ne pouvant plus exercer son métier de professeure, elle s'adressa à un organisme venant en aide spécifiquement aux femmes en recherche d'emploi. Elle obtint une

entrevue pour un poste de préposée aux bénéficiaires grâce à un contact lointain. Le poste étant déjà comblé, l'administration lui proposa plutôt un poste d'aide alimentaire, ce que Micheline accepta sans hésiter.

Pendant trois mois, elle exerça ce métier, mais des problèmes de santé l'obligèrent à quitter le service alimentaire de l'hôpital. Micheline se tourna alors vers le bénévolat. « C'est le meilleur moyen, pour les immigrants, d'intégrer des emplois ici », dit-elle. Elle travailla alors bénévolement à la bibliothèque d'un organisme similaire à celui pour lequel elle travaille actuellement, soit le Service d'orientation et d'intégration des immigrants au travail (SOIT Québec). En raison de son implication, Micheline se fit proposer un poste de conseillère en emploi. C'est à ce moment que « la confiance a chuté » : elle douta de ses capacités. Pourtant, l'un des membres du conseil d'administration lui rappela son passé de professeure et à quel point ses acquis et son expérience, autant personnelle que professionnelle, pouvaient servir à aider les nouveaux arrivants. Trois ans après être arrivée à Québec, Micheline trouva donc un emploi stable qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Différences culturelles

Au Québec, l'égalité entre les hommes et les femmes, la laïcité de l'État et l'absence de hiérarchie sont des éléments qui plaisent beaucoup à cette femme. Pourtant, Micheline considère que les Québécois sont froids et distants. À l'inverse des Américains qui se saluent dans la rue et qui sont « amicaux », les Québécois évitent généralement les contacts. Selon elle, seules les personnes âgées semblent prêtes à aborder les gens dans la rue.

Un autre élément qui surprend Micheline est son constat que, malgré l'apparence de liens qui unissent deux individus dans un contexte précis, ces liens se dissipent presque instantanément lorsque ce contexte change. Les liens ne sont que superficiels et très peu symboliques : « Même au travail, des collègues, [ce ne sont que] des collègues ». En Afrique, des collègues sont plus que des personnes qui travaillent ensemble, ce sont des amis. Ici, au Québec, il n'y a généralement rien de plus que le travail qui les unit.

Elle est toujours surprise du caractère privé et structuré des événements familiaux des Québécois. Dans son pays, les amis de la famille assistent aux baptêmes, aux fêtes et aux célébrations les uns des autres. « Même quand j'ai quitté le Togo, mes amis allaient encore voir mes parents! », dit-elle en riant.

Regard des Québécois sur l'Afrique

Lorsqu'elle arriva à Québec à la fin des années 1980, « l'Afrique était absente ». Au Canada, mais plus particulièrement au Québec, lorsque les gens parlaient « des autres », il s'agissait des États-Unis et de l'Europe.

Lorsqu'il était question « du monde entier, ce n'était pas vraiment le monde entier... C'était l'Amérique, l'Europe, l'Asie et puis c'était fini ». Toutefois, Micheline a vu une réelle progression en ce qui a trait à l'ouverture sur le monde des Québécois. Les médias parlent de plus en plus de ce qui se passe sur le continent africain, mais ce n'est malheureusement pas toujours pour les bonnes raisons : les médias en parlent principalement lorsqu'une nouvelle concerne des Québécois de passage en Afrique, des guerres ou des coups d'État.

En 2016

Micheline est fascinée par les autres cultures, elle aime voir comment une culture se traduit dans les actes des gens. C'est un peu pour cette raison qu'elle aime son travail de conseillère en emploi. Chaque jour, elle aide des immigrants de partout dans le monde à intégrer la société québécoise par l'entremise de la recherche d'emploi. Toutefois, depuis environ cinq ans, elle se concentre davantage sur elle-même, sa famille et ses petits-enfants.

papa lé' kebec sinhou nta

Signification : « Il fait froid au Québec » en *mina*, la langue parlée par Micheline au Togo.



Micheline Randolph

Benoit X

CHRISTINE GERVAIS

Benoit (*pseudonyme*) est un retraité vivant au Québec depuis 1972. C'est une personne charmante, joviale et déterminée. Il est père d'un enfant qui réside aussi au Québec. Très dévoué, il a déjà reçu un prix pour son implication dans l'intégration des nouveaux immigrants au Québec.

Ses premiers pas vers le Québec

Benoit, 73 ans, posa le pied dans la ville de Québec pour la première fois en 1966. Il avait déjà en poche un diplôme de son pays natal, mais souhaitait se spécialiser dans le domaine de la communication et des télécommunications. C'est pourquoi, à l'âge de 23 ans, il demanda un visa étudiant pour poursuivre ses études au Canada. Il arriva à Montréal, où une délégation étudiante le guida vers celui qui allait devenir son tuteur : le directeur de son école à Rivière-du-Loup. Il se considéra alors très chanceux, parce qu'il fut bien intégré et guidé. On lui apprit à s'habiller selon le climat, notamment. Il faisait partie de la famille et devint même « le frère » des enfants de son tuteur.

Durant ses années d'études, il remarqua qu'il était l'un des rares étudiants à être noir. Cependant, ce fut un atout, selon lui :

Ça a facilité aussi. Je me suis fait beaucoup d'amis de classe. Parce qu'on est différent, parce que tout le monde était curieux et venait nous poser des questions, fallait leur montrer le meilleur de nous. Fallait leur montrer que nous, on [ne] vient pas d'un village. Moi je viens de la capitale, je sais comment ça fonctionne. J'ai été dans des écoles, chez moi. Il y a des gens qui posaient des questions »stupides«, ce qui est tout à fait justifié du fait qu'ils n'avaient aucune notion de comment la vie se passe là-bas [au Togo]. Alors c'était à moi de répondre.

À l'époque, l'Afrique était mal connue de tous. Les Québécois considéraient le continent comme un seul pays campagnard et pensaient que les villes africaines n'avaient rien d'industriel ou de métropolitain.

Il rencontra la femme de sa vie dans les années qui suivirent.

Son arrivée officielle

Quand Benoit termina ses études en 1970, il dut retourner dans son pays d'origine. L'année suivante, il fit sa première demande officielle pour immigrer au Québec et rejoindre sa femme. La demande fut refusée et il ne sut jamais pourquoi. Pourtant, il avait en main un diplôme, il parlait la langue, il connaissait déjà la culture... Sa femme l'aïda, à distance, à faire avancer son dossier et « à pousser l'affaire ». C'est en 1972 qu'il put la rejoindre définitivement. À son arrivée, l'officier lui souhaita *bad luck*. Il le menaça de ne jamais pouvoir trouver un emploi. Cette méchanceté eut l'effet inverse et a grandement motivé Benoit!

Avec les années, il fonda sa famille et sa propre entreprise de télécommunication, une compagnie qui se spécialise dans les services aux navires grâce à l'implantation de systèmes de communication radio entre terre et mer. Ce travail l'amena à voyager partout dans le monde. Il vécut même quelques années en Alaska. Il faut croire que les hivers québécois ne lui ont pas fait peur!

Benoit a pris sa retraite il y a quatre ans. Il vit seul depuis deux ans maintenant, à la suite du décès de son épouse. Il n'a pas un cercle social très élargi. Il faisait partie d'un club de *volleyball*, mais son entreprise et ses clients passaient toujours avant ses activités et ses amis. Il faut dire aussi que, pendant sa carrière, il avait beaucoup plus de contacts qu'aujourd'hui. Avec le temps, ces amitiés n'ont pas perduré parce qu'elles n'étaient liées qu'au travail.

La vie en sol québécois

Selon lui, les Québécois sont des citoyens très respectueux d'autrui. Ce sont des êtres libres, qui respectent les lois, mais qui sont libres. Et dans leur liberté, ils respectent ceux autour d'eux. Cependant, quoiqu'ils soient

accueillants, Benoit considère qu'ils n'aiment pas être dérangés dans leur routine.

Il pense aussi que les pays riches, comme le Canada, généralisent beaucoup en parlant de l'Afrique. Même encore aujourd'hui, il considère que les médias ne font que « remplir leurs lignes ».

Il est conscient que les Québécois et Québécoises peuvent s'inquiéter de l'arrivée d'immigrants. Ils pensent que les gens en région sont plus inquiets que les gens de la ville, car ceux-ci pensent que les immigrants vivent sur le dos de l'État et que ce sont alors leurs impôts qui servent à les faire vivre. Les mentalités doivent être modifiées. Les gens de la ville, eux, peuvent voir que les immigrants travaillent et tentent de s'intégrer. Le problème, pour Benoit, c'est que les immigrants qui ont un diplôme ne sont pas tous acceptés au Québec et, s'ils le sont, leur diplôme n'est pas toujours reconnu. Aussi, plusieurs immigrants ne parlent ni le français ni l'anglais, ce qui leur ferme des portes. Il y a donc une forme d'injustice. Benoit se dit très chanceux dans son parcours.



Marché au Togo, Source : http://www.togo-tourisme.com/uploads/media/city/0001/01/thumb_180_city_big.jpeg

Béatrice X

CLARA HUYGHE

Béatrice (*pseudonyme*) est originaire de la région maritime du Togo en Afrique de l'Ouest. Le Togo est reconnu pour l'hospitalité de ses habitants ainsi que pour la diversité de ses paysages grandioses. La mère de Béatrice habite à Accra, au Ghana. Béatrice fut donc élevée par ses grands-parents dans une ville du sud du Togo, appelée Kévé.

Avant d'immigrer

Béatrice compléta son école secondaire dans sa ville natale avant de déménager au Nigéria. De là, elle enchaîna de nombreux emplois tels que gardienne d'enfants, coiffeuse et esthéticienne. Son mari, maintenant son ex-mari, était engagé au sein d'un groupe de jeunes universitaires togolais opposés au régime dictatorial de Gnassingbé Eyadema. Sa vie étant de plus en plus en danger au Togo, il décida de rejoindre Béatrice au Nigéria. La situation politique ne s'arrangeant pas, ils ont été approchés par l'UNHCR afin d'immigrer en tant que réfugiés politiques. Ayant le choix entre plusieurs pays d'Europe et d'Amérique du Nord, ils se sont bien informés avant de prendre leur décision. Esthéticienne à domicile de quelques expatriés au Nigéria, Béatrice a longtemps côtoyé la femme de l'ambassadeur d'Arabie Saoudite qui lui parla longuement du Canada dont elle avait une

opinion très favorable. Béatrice et son mari prirent alors la décision, il y a de cela vingt ans, de déménager au Québec avec leurs deux garçons de neuf et six ans.

Vers une nouvelle vie

Pour Béatrice, la décision de partir ne fut pas un choix difficile, car elle suivait son mari, sa famille. Le choix du Canada, mais surtout du Québec, fut une évidence. Béatrice et son mari tenaient à offrir à leurs fils l'opportunité d'avoir une éducation en français, mais aussi en anglais. Étant donné que ses enfants habitaient aussi au Nigéria, qui est un pays majoritairement anglophone, elle espérait qu'ils continuent à parler ces deux langues. Le fait d'immigrer dans un pays bilingue était donc une valeur ajoutée, selon elle. Béatrice raconte que le mois de novembre est toujours teinté d'un peu de nostalgie, car cela lui rappelle leur arrivée au Canada. En effet, c'est un 14 novembre à la fin des années 90 qu'ils arrivèrent tous les quatre à l'aéroport de Montréal, accueillis par le spectacle de la neige. Béatrice s'était bien préparée à son arrivée au Canada. Sa belle-sœur qui habite en France et qui n'avait jamais mis le pied en Amérique du Nord l'avait prévenue de la rudesse du froid canadien. Aujourd'hui, ce genre de stéréotype sur le Canada la fait beaucoup rire, car elle sait qu'ils ne sont pas vraiment fondés.

À l'aéroport, ce fut une découverte. Les enfants sont sortis à l'extérieur et ont commencé à ramasser la neige, ils étaient tout simplement émerveillés!

Béatrice souligne que le fait de vivre quatre saisons distinctes est très agréable, et ce, malgré les premiers hivers très froids. Leur intégration s'est très bien passée. Les Québécois étant très accueillants, ils se sont tout de suite sentis acceptés.

À chaque fois que je croisais quelqu'un dans la rue, il me faisait un grand sourire, ce qui me rassurait.

Ses enfants éprouvèrent quelques difficultés d'adaptation sur le plan scolaire. Le système étant très différent du leur, cela leur a pris un peu de temps pour le maîtriser. Hormis ce changement, ils n'ont rencontré aucun problème d'intégration et se sont toujours considérés comme des Canadiens, voire des Québécois. Cependant, du côté de Béatrice, tout ne fut pas rose. En arrivant ici, après une année en tant que mère au foyer afin de faciliter l'intégration de ses enfants, elle décida de reprendre ses études. Tout d'abord, au secondaire, puis au cégep en soins infirmiers. La première année se passa très bien, mais c'est au début de son stage que tout se corsait. Une professeure qu'elle admirait pour son professionnalisme la méprisa tout au long de sa formation. Béatrice déclare tristement : « Elle me traitait comme si je n'avais rien dans la tête et elle osait même me dire que ce n'était pas moi qui avais

complété mes devoirs ». Malheureusement, l'attitude de son enseignante tout au long de son apprentissage la contraignit à quitter ses études et à s'orienter vers un autre domaine. Malgré les encouragements de ses collègues, les remises en questions incessantes rendaient le climat trop lourd et elle n'eut d'autres choix que d'abandonner. Malgré tout, Béatrice n'a jamais considéré cela comme du racisme, car ce mot a une connotation trop forte selon elle.

Et aujourd'hui...

Béatrice est une femme heureuse. Ses enfants sont grands et travaillent tous les deux. Le cadet est agent de sécurité, tandis que l'aîné travaille dans l'immobilier. Quant à Béatrice, cela fait plus de treize ans qu'elle travaille en tant que préposée aux bénéficiaires au Centre de santé et services sociaux de Québec-Nord. Le côté relationnel de son travail est important pour elle et est une source de bonheur. Elle considère le Canada comme son pays depuis les premiers jours et se dit parfaitement intégrée.

Je ne me suis jamais sentie différente, les gens sont très accueillants!

Une chose qu'elle apprécie tout particulièrement au Québec, surtout dans le cadre de son travail, est la facilité d'accès à son supérieur. En Afrique, la structure d'une entreprise est ultra-hiérarchisée et rigide, tandis qu'au Canada, il y a une certaine proximité entre les employés de différents corps d'emploi. Cette proximité fut un choc culturel au début, mais elle apprécie maintenant ce fonctionnement et se sent beaucoup plus à l'aise au travail.

Une recommandation

Elle recommande aux nouveaux immigrants africains d'être conscients de la différence de culture et du fait qu'ils arrivent dans une société plus individualiste que collectiviste. Contrairement au Canada, les valeurs familiales sont très fortes en Afrique. Aussi, le Togo est une société patriarcale, il faut donc se préparer au changement. Généralement, au Togo l'homme subvient aux besoins financiers de la famille et laisse la majeure partie de l'éducation des enfants à la mère. Cependant, au Canada, l'homme et la femme sont considérés comme égaux et peuvent gagner tous les deux de l'argent pour subvenir aux besoins de la famille. Souvent, en arrivant dans ce genre de système, l'homme togolais peut se sentir délaissé et inutile et devenir complètement absent au sein du cocon familial. Béatrice recommande alors d'en parler ouvertement au sein du couple et d'impliquer l'homme dans les décisions concernant l'éducation des enfants, car cela pourrait causer des problèmes si les parents ne sont pas sur la même longueur d'onde.

L'avenir

Malgré le fait que Béatrice se sente chez elle au Québec et qu'elle rende souvent visite à sa famille restée au Ghana et au Togo, son pays natal lui manque, en particulier les plages le long du golfe de Guinée. Lorsqu'elle prendra sa retraite, elle désire retourner vivre au Togo, auprès de sa famille. Béatrice termine sur ce dicton : « La poule n'a jamais honte de son poulailler », car malgré le fait d'habiter dans un autre pays et de s'y sentir bien, on n'oublie jamais ses origines, d'où on vient.



Femmes togolaises Source : Lee Graham, Andy
<http://www.hobotraveler.com/labels/pots.html>

Conclusion

À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages

Comment les étudiantes et étudiants en communication publique qui ont réalisé ces portraits au cours de l'automne 2016 ont-ils vécu cette expérience? Qu'ont-ils appris de leur participation au projet « Québec ville ouverte » dans le cadre de leur parcours universitaire? Ces rencontres ont-elles transformé leur perception des immigrantes et immigrants africains, du Québec, d'eux-mêmes et d'elles-mêmes? Voici quelques réponses, d'abord recueillies en équipe, puis individuellement, dans le journal de bord tenu par les étudiantes et les étudiants. Ces paroles sincères et directes prouvent hors de tout doute l'immense potentiel de la rencontre, de l'écoute et du dialogue pour lutter contre les préjugés et le racisme, ainsi que pour renforcer le désir de vivre ensemble.

Réponses collectives

Ce projet nous a permis d'ouvrir nos horizons et d'en apprendre davantage non seulement sur une autre culture, mais également sur les dessous du phénomène de l'immigration qui est souvent méconnu du plus grand nombre. Nous entendons souvent parler des côtés les plus négatifs de l'Afrique, des conditions difficiles dans lesquelles certains de ses habitants sont contraints de vivre. Nous avons fortement apprécié de découvrir l'envers de la médaille : nous avons appris à connaître des individus fiers de leurs racines et de leur pays d'origine. Ce fut très enrichissant et même émouvant de les voir en parler avec autant d'émotion, prêts à s'ouvrir afin

de répandre cette fierté contagieuse. Au final, nous pensons que ce projet est très formateur, non seulement au niveau personnel, mais aussi académique. Il nous a permis en effet de briser certaines barrières et de faire ce que l'on fait de mieux en tant que communicateurs et communicatrices : écouter et donner la parole. Voilà la beauté de ce projet. Nous en sortons grandis, avec quelques pas de plus dans nos bagages personnels et professionnels respectifs. Merci.

À la suite de nos rencontres, nous avons tous été agréablement surpris de l'intégration des personnes que nous avons rencontrées. Alors que certains immigrants sont pleinement engagés dans la communauté, d'autres ont créé leur propre compagnie. Ces rencontres nous ont permis de connaître des gens ayant une scolarité remarquable, un courage enviable, une gentillesse sans mesure et une persévérance des plus admirables. Ces personnes ont été comme un vent de fraîcheur qui nous a montré une autre dimension de la vie. Effectivement, bien qu'ils aient appris beaucoup en étant au Québec, nous avons tout autant appris d'eux par leur parcours et leurs valeurs. Que ce soit sur le plan culturel ou même moral, il est intéressant de discuter et d'apprendre différents modes de pensée. Qui a dit que nous devons tous avoir un parcours et des origines semblables? La curiosité et l'échange sont des richesses partageables et il n'en tient qu'à chacun de nous de démontrer de l'ouverture face à ces échanges. Aujourd'hui, les frontières sont quasi inexistantes face à toutes les possibilités que nous avons de découvrir le monde et les différentes cultures. Dans un monde où nous avons toujours soif de voyages et de découvertes d'autres pays, il est également possible d'apprendre tout autant par l'échange et la communication avec des immigrants maintenant devenus québécois. Nous avons trop souvent des idées préconçues de l'inconnu et c'est ce qui freine trop souvent notre curiosité. Faisons le premier pas et intéressons-nous à la diversité culturelle. Nous en serons tous gagnants.

En rédigeant ces portraits, nous avons réalisé que malgré une certaine ouverture d'esprit, les Québécois et Québécoises ne connaissent pas réellement les pays d'Afrique. Plusieurs personnes ont une idée très stéréotypée de cette région du monde, ce qui est problématique. Selon nous, cette ignorance serait la raison qui expliquerait pourquoi des Québécois et Québécoises sont encore sceptiques par rapport à l'arrivée de nouveaux immigrants. Nous croyons donc que nous avons collectivement encore du chemin à faire. En effet, il serait à notre avantage de nous ouvrir davantage aux autres cultures, afin d'approfondir nos connaissances sur le monde qui nous entoure. En étant plus curieux et en laissant nos préjugés de côté,

nous apprendrons à mieux vivre ensemble. On se dit ouvert, mais en fait, qu'est-ce qu'être ouvert? Selon nous, être ouvert n'est pas seulement accepter l'autre, mais c'est aussi apprendre à le connaître et à briser les préjugés. Même s'ils peuvent paraître inoffensifs, des commentaires tels que « Alors comme tu es Africain, tu as plusieurs femmes? » alimentent l'ignorance, les stéréotypes et la fermeture d'esprit. Cependant, nous pensons que c'est aussi aux immigrants à aider à briser ces idées préconçues, car il y a encore de l'éducation à faire auprès de la population québécoise. On remarque d'ailleurs qu'il y a encore beaucoup trop de personnes qui croient que l'Afrique est un pays et non un continent. Enfin, nous croyons que d'engager des conversations avec des Africains comme nous l'avons fait nous permet de mieux saisir leur culture et leur vision du monde. S'intéresser à l'autre, que ce soit en voyageant ou en abordant autrui, permettrait un meilleur « vivre ensemble ».

En somme, nos rencontres ont toutes été très enrichissantes. Nous avons ouvert nos yeux et nos cœurs sur la réalité des immigrants au Québec. Il nous a été possible de discuter avec des personnes dont les discours sont rarement entendus dans l'espace public. Ces discussions ont permis d'élargir nos horizons et de nous transporter dans un monde sans barrières ni préjugés. Nous avons retenu qu'être Africain n'est pas une question de couleur de peau, mais bien une façon d'être. Du moment que l'on s'ouvre aux autres cultures, nous découvrons ce qui nous unit et comment nous pouvons bien vivre ensemble. Les immigrants dont nous avons relaté les récits nous ont fait part que c'est l'ignorance des Québécois qui crée un mur avec les nouveaux arrivants. La résilience de ces personnes est ce qui nous a le plus marqué lors des rencontres des dernières semaines. Malgré les obstacles qu'elles ont dû surmonter, elles sont optimistes envers l'avenir de l'immigration au Québec puisque le peuple a besoin de cette dernière. Nous sommes tous des immigrants et nous devons faire preuve d'une ouverture plus grande face à ces nomades. D'un côté comme de l'autre, ces rencontres ont été bénéfiques. Elles nous ont permis d'échanger et de comprendre les fondements de nos réticences face à l'autre. Au final, tout le monde en ressort épanoui et grandi. Il serait bien de créer plus d'occasions d'échange puisque selon eux, les Québécois sont prêts à accepter la nouveauté et ils ne demandent qu'à comprendre la réalité des immigrants.

Malgré quelques problèmes relatifs à la communication et à la prise de rendez-vous avec nos interviewés, nous avons grandement apprécié cette expérience culturelle. Pour chacun de nous, ce projet a permis d'apprendre davantage sur la situation des immigrants africains, ainsi que sur

l'accueil que les Québécois leur offrent en général. En bref, nous retenons principalement que, malgré l'ouverture et l'aspect chaleureux du peuple québécois, il y a tout de même beaucoup de travail à faire pour mieux intégrer nos nouveaux arrivants. Il reste encore un sentiment d'inquiétude bien ressentie au sein de la population locale quant à l'arrivée massive de nouveaux immigrants. Au Québec, on peut croire que cet aspect est encore plus présent en raison de notre culture particulière. Notre peuple a bataillé depuis la fondation de la province afin de conserver sa langue française et sa culture particulière. Nous avons résisté à l'assimilation anglophone pendant des siècles. Certains Québécois voient l'arrivée des immigrants comme une nouvelle menace pour cette langue et cette culture et pensent qu'il existe maintenant deux fronts de bataille. Toutefois, comme mentionné par certains de nos intervenants africains, ils viennent ici pour les bonnes raisons. Ils ne viennent surtout pas pour changer notre culture ou nos traditions. Bien au contraire, ils tentent de s'adapter et de se retrouver dans leur nouvelle culture tout en y apportant de nouveaux éléments pour la faire grandir et l'enrichir. Il est important de reconnaître leur courage et leur détermination. C'est d'ailleurs un aspect que nous avons tous ressenti lors de nos entrevues respectives. Nous pensons que ce projet servira à bien plus qu'à rassurer les inquiets. En effet, il permettra de mieux informer les québécois sur la situation vécue par les arrivants et de nous ouvrir les yeux sur notre propre système d'immigration. Cela permettra également à tous de voir l'envers de la médaille et de faire preuve de plus d'empathie. Mieux comprendre l'autre serait le premier pas vers un meilleur climat de vivre ensemble. En conclusion, nous remercions les participants de ce projet. Leurs paroles nous confirment leur bonne volonté et leur collaboration.

Bien que les immigrants que nous avons interrogés aient des histoires très différentes, nous pouvons affirmer à l'unanimité que ce projet d'écriture a constitué pour nous tous une expérience d'ouverture sur le monde et nous a permis d'apprécier les différences culturelles entre le Québec et les pays africains. Les discussions ont aboli certains préjugés ou stéréotypes souvent véhiculés, nous permettant de mieux connaître la réalité des immigrants africains qui viennent s'établir au Québec. Les rencontres se sont avérées, dans plusieurs cas, très inspirantes. Celles-ci nous ont permis de rencontrer des personnalités très diversifiées ayant des projets et des rêves en réalisation. Nous avons appris beaucoup en partageant nos expériences avec les autres. Nous avons également constaté que les immigrants ont une excellente perception des Québécois, et ce, malgré les expériences plus négatives qu'ils ont pu vivre, ce qui témoigne de leur grande capacité d'acceptation et d'adaptation. Ce sont des personnes ayant un grand cœur et qui ont accepté de nous raconter leur vécu dans une ambiance très conviviale. Nous pouvons

dire que ce projet nous a donné envie de voir plus loin et de briser certaines barrières qui auraient pu empêcher une rencontre. Nous devons aller de l'avant et discuter avec des gens comme ceux que nous avons rencontrés, car ils ont des histoires fabuleuses à nous raconter et elles méritent d'être écoutées. Merci beaucoup pour ce beau projet, en souhaitant qu'il puisse se réaliser encore et encore au fil des sessions.

À la suite de nos rencontres avec certaines personnes de la communauté africaine de la ville de Québec, nous avons ressenti une curiosité sur une nouvelle culture que nous n'avions pas eu la chance de connaître auparavant. Ces rencontres nous ont conscientisées à la réalité que vivent au quotidien les gens qui ont immigré à Québec. Cela nous a permis de découvrir des affinités avec des gens qui ont une histoire différente de la nôtre et ainsi, constater que les barrières n'étaient peut-être qu'une construction sociale. Ça a ouvert nos horizons vers une nouvelle culture et, de ce fait, nous avons envie d'en apprendre davantage sur leur mode de vie, leurs valeurs, leurs coutumes et leurs habitudes de vie.

De plus, aller à la rencontre de ces Africains nous a amené à nous renseigner sur leur pays d'origine et leur contexte social, ce qui nous a beaucoup appris sur les différents pays de l'Afrique. En plus d'en avoir appris davantage sur nous-mêmes, nous avons également appris sur notre société qui a accueilli les immigrants. Il s'agit d'un aspect de notre société que nous connaissons moins en tant que personnes natives de la province de Québec. Nous avons réalisé que nous étions peu informées par rapport à l'immigration à Québec et qu'être plus outillées à ce sujet nous permettrait d'approfondir notre dialogue avec les immigrants africains. Ces rencontres nous ont fait réaliser la difficulté d'adaptation que peuvent vivre ces personnes en arrivant dans notre ville, et qu'il est important pour tous les citoyens de contribuer à leur bonne adaptation.

Ce que nous avons retenu de ces rencontres, c'est que les Québécois sont beaucoup plus accueillants et ouverts d'esprit que nous pouvions le croire. La plupart des personnes rencontrées nous ont d'ailleurs fait part qu'elles n'avaient pratiquement jamais vécu de racisme à Québec, autant pour elles que pour leurs enfants. Également, nous avons pu voir d'un nouvel angle l'immigration africaine au Canada. Selon la vision que les médias donnent de l'Afrique, nous avons l'impression que les Africains venaient au pays pour des raisons davantage politiques ou encore économiques. Cependant, durant les rencontres, nous avons constaté que, dans de nombreux cas, ils immigrèrent au Québec parce qu'ils ne peuvent pas faire

leurs études dans leur pays ou parce qu'ils rêvent d'avoir un diplôme nord-américain.

Nous avons compris que notre perception concernant la situation des immigrants africains était erronée, en raison de l'image négative de l'Afrique projetée dans les médias. Lors de nos rencontres, nous avons appris que le train de vie en Afrique n'est pas aussi souffrant et désagréable qu'on peut le penser et qu'il y a aussi des gens qui y vivent bien. C'est que, dans les médias, on parle de l'Afrique seulement quand ça va mal.

Nous pensons que les Québécois et Québécoises n'ont pas à être inquiets de l'arrivée des nouveaux immigrants. Nos participants ont tous effectué leurs études au Québec ou, du moins, ils sont en voie d'obtenir leur diplôme. Ainsi, ils contribuent à la société en rentrant, par la suite, sur le marché du travail. De ce fait, ils participent également à l'économie provinciale. Les immigrants que nous avons interviewés viennent tous de villes industrielles ou métropolitaines, des capitales. Ils connaissent le fonctionnement de la ville et le comportement à adopter. Ils ne viennent pas nécessairement de petits villages de campagne, comme se l'imagine la majorité.

Nous sortons tous grandis de ces rencontres. Nous en avons appris beaucoup sur l'immigration et les démarches qui permettent celle-ci. Nous avons entendu de belles histoires de famille, mais aussi de persévérance scolaire et professionnelle. Nous avons eu droit à des récits sur la poursuite du bonheur et l'envie de donner à notre progéniture un avenir toujours plus beau.

Nous avons énormément retenu de nos rencontres. Le fait de rencontrer des personnes issues d'une autre culture qui ont immigré dans notre province, notre pays, fait réaliser de nombreuses choses. Chaque personne a vécu des situations aussi particulières qu'inusitées dès son arrivée au Québec. Il est très intéressant de découvrir les difficultés qu'elles ont pu rencontrer, mais également de voir qu'aujourd'hui, elles arrivent à se sentir québécoises malgré toutes les épreuves auxquelles elles ont dû faire face. La question identitaire est un aspect très important et récurrent dans les discours des différentes personnes rencontrées. Cela nous a fait réaliser à quel point les enjeux sont importants pour quelqu'un qui vient de l'étranger. Par exemple, la majorité de nos interlocuteurs et interlocutrices ont vécu des expériences d'immigration avant même d'arriver au Canada. Ils ont tous dit que leur arrivée au Québec était plus facile que leur arrivée dans d'autres pays européens. Plusieurs de ces personnes sont maintenant actives dans l'accueil

des nouveaux immigrants qui vivent une situation similaire à la leur. Elles ont conscience de la situation que ces derniers peuvent vivre et n'hésitent pas à les encourager. Elles s'enthousiasment à l'idée de conseiller les nouveaux arrivants sur la culture québécoise.

Touchantes et inspirantes, ces rencontres nous ont apporté l'ouverture. Tout d'abord, une ouverture d'esprit par rapport à l'autre : sa réalité, sa situation, ses différences et son vécu. Les personnes rencontrées nous ont touchées droit au cœur par leur générosité et leur humanité. Nous sommes allées à la rencontre de gens extraordinaires au parcours hors du commun. Ces personnes nous ont fait grandir, et ce, en quelques heures à peine. C'est une chance que nous avons de vivre au Québec. Le pacifisme de notre peuple et sa tolérance envers l'autre sont de l'or. Mais, pour certaines d'entre nous, ces rencontres ont donné lieu à une prise de conscience malheureuse : le racisme est toujours bien présent dans nos sociétés. Cette présence est subtile, mais elle existe. La peur de l'inconnu prend encore beaucoup de place dans notre quotidien. L'ouverture d'esprit est une clé indispensable à la vie en communauté. Comme peuple, nous avons encore du chemin à faire de ce côté. Les immigrants ont beaucoup à apporter au Québec et à notre pensée collective. C'est à nous de saisir cette unique chance d'humanisme et d'entraide mutuelle par le partage de nos cultures. Dans ce contexte, la peur est l'ennemie de l'ouverture.

Témoignages individuels extraits des journaux de bord des auteurs-étudiants et auteures-étudiantes

Lorsque madame Florence Piron nous a expliqué son projet qui consistait à créer un livre avec des témoignages de personnes venant d'Afrique, j'étais loin de me douter que je rencontrerais un homme qui changerait ma perception des personnes immigrantes au Québec. En fait, cette rencontre m'a permis d'ouvrir les yeux sur une autre culture et de mieux comprendre tous les aspects et les difficultés liés à l'immigration. L'homme que j'ai eu la chance de rencontrer est, selon moi, un exemple de courage et de détermination.

J'ai beaucoup apprécié ce projet. En effet, il m'a permis de sortir de ma zone de confort et d'aller à la rencontre de deux personnes qui ont un parcours de vie formidable, qui ont vécu de grandes choses dont je n'aurais pu me douter sans avoir eu la chance de les rencontrer pour faire leur portrait. Je me suis donc rendu compte que c'est en allant directement à la source, c'est-à-dire en abordant les gens directement sur le terrain que l'on

peut mieux comprendre leur histoire, leurs valeurs, leur culture et toutes les épreuves qu'ils ont traversées pour se rendre jusqu'ici. Avant ce projet, je n'avais pas conscience de tout le temps et les efforts requis pour immigrer et s'adapter à une nouvelle culture. Une fois arrivés ici, ils vivent l'inconnu. Que ce soit le froid, la neige, la nourriture, le nom des rues, tout est à apprendre. Ils doivent donc s'adapter, se trouver une place et repartir à zéro. Un très grand courage est nécessaire pour passer au travers de toutes ces étapes pour arriver à un mode de vie similaire à celui que des Québécois et Québécoises natifs.

Il y a deux semaines environ, j'étais dans l'autobus de ville. J'ai remarqué qu'en rentrant dans l'autobus, un Africain saluait tous les gens qui se trouvaient à l'intérieur. Plusieurs ne l'ont pas vu puisqu'ils étaient concentrés sur leur téléphone cellulaire. Moi, par contre, je l'ai vu et je l'ai salué. J'ai tout de suite pensé à la dame africaine que j'ai eu la chance de rencontrer pour le projet. En effet, lors de l'entrevue elle m'avait mentionné que lorsqu'elle était arrivée ici, elle disait bonjour à tout le monde, comme en Afrique, mais que personne ne lui répondait. Elle m'a même confié qu'elle trouvait cela triste. Lorsque ce fut à mon tour d'être saluée par l'homme, je lui ai répondu. Je suis convaincue qu'avant ce projet, je n'aurais pas réagi de la même manière. Le projet m'a donc beaucoup conscientisée. J'ai d'ailleurs très hâte de lire les différents portraits réalisés pour ce livre.

J'ai appris à travers ce projet que nous sommes tous des êtres humains à part entière, des citoyens qui ont le droit de parler et d'être écoutés en retour. Je pense que souvent, ces droits devraient être rappelés à ceux qui sont nos décideurs : leur rappeler qu'eux aussi, avant d'être des citoyens politiques, sont des êtres humains.

J'ai adoré faire ce projet. Cela m'a permis de connaître deux nouvelles personnes géniales. Leur histoire est fascinante, mais ce qui l'est encore plus, c'est leur culture. Elle est tellement différente de la nôtre. Je suis maintenant plus ouverte envers les autres. J'avais parfois tendance à juger vite les personnes. Maintenant, j'apprends à les connaître et j'écoute leurs histoires. Ce qui forge quelqu'un, ce n'est pas seulement son pays d'origine ou encore sa religion, mais également ses expériences de vie et les deux personnes que j'ai rencontrées sont riches en histoire. L'une a fait preuve de beaucoup de résilience depuis qu'elle est arrivée au Québec, tandis que l'autre a fait preuve de beaucoup d'ouverture et d'humour.

Ces rencontres m'ont également appris des choses sur le peuple

québécois, sur nos valeurs, mais aussi sur nos préjugés et notre attitude face aux nouveaux arrivants. J'ai appris que certains Québécois n'agissaient vraiment pas convenablement avec les nouveaux arrivants. Une des personnes que j'ai rencontrée a raconté que certains citoyens de Québec ont refusé de lui serrer la main à l'église parce qu'elle était noire. C'est triste de voir qu'en 2016, la situation n'a toujours pas changé. Nous devrions être plus ouverts aux autres. L'autre personne a, quant à lui, tenu à me dire que les Québécois manquent seulement d'information sur les Africains et que c'est pour cette raison qu'ils jugent rapidement. Ils craignent de se faire assimiler. Toutefois, il soutient également que le peuple québécois gagnerait à s'ouvrir sur le monde.

Au fil de ma rencontre, je me suis rendu compte qu'un simple « bonjour » peut valoir beaucoup. Ça m'a touché que la personne que j'ai rencontrée prenne beaucoup de temps pour me parler de l'importance de se faire dire « bonjour ». Ça ne coûte rien, en plus. C'est si simple et ça peut tellement faire du bien. Je me suis dit que dorénavant j'essayerai de dire plus souvent « bonjour » aux gens que je croise.

Dans ma rencontre, j'ai abordé la question des préjugés avec la personne rencontrée. Elle m'a répondu qu'il ne fallait pas en vouloir aux gens qui émettent des préjugés, car ce n'est qu'un signe de leur ignorance. Elle m'a expliqué que, de son point de vue, il fallait simplement expliquer la réalité de chacun et développer un dialogue pour mieux se comprendre et abattre les stéréotypes. C'est vrai que nous avons tendance à nous insurger et à nous fâcher contre ceux qui propagent des idées négatives associées aux gens différents, alors que la plus grande sagesse serait plutôt de les éduquer. À mon avis, le dialogue est la clé pour défaire les injustices sociales.

Le projet en lui-même a été une aventure assez dépaysante puisqu'il différait totalement des autres projets scolaires du programme. C'était vraiment stimulant, mais aussi un peu inquiétant, car on nous confiait la voix de quelqu'un d'autre. Raconter la vie de quelqu'un, on ne peut pas prendre ça à la légère! Surtout que le but du livre est de créer un lien entre les Québécois et les immigrants. Il fallait donc être capable de bien véhiculer les opinions et les messages des personnes rencontrées. Pour ma part, je n'ai pas fait de cours en journalisme, je n'ai donc jamais appris de techniques d'entrevue, ni même suivi de cours en écriture. J'y suis vraiment allée avec ma sensibilité et mon désir d'exactitude.

Le projet spécial m'a permis de pouvoir écrire sur un sujet qui me passionne. Les immigrants vivent tous des situations différentes et il me semble important de montrer les difficultés auxquelles ils font face. Toutefois, je trouve important de montrer à quel point le Québec est une terre d'accueil remarquable pour tous les individus qui souhaitent s'y installer. Il est bel et bien certain que ce n'est pas sans aucune difficulté, mais il reste que le Québec est une terre d'accueil extraordinaire. Cet ouvrage représente l'une des valeurs qui me tient le plus à cœur : laisser la parole à tous. Les histoires des uns et des autres sont fascinantes. Je relirai attentivement chaque ligne de cet ouvrage. Je n'avais pas réellement de préjugés face à la communauté africaine. Je pense que ce constat me vient de mon expérience en Afrique, de ma vie là-bas. Je suis toujours attachée à cette culture, si riche, de l'Afrique. J'ai pris un énorme plaisir à écrire sur la personne que j'ai rencontrée. Je recommencerais le cours demain matin pour pouvoir partir à la rencontre d'autres communautés, qui me sont peut-être encore inconnues.

J'ai trouvé ce projet très intéressant et très formateur. Je dois avouer qu'au début, je n'étais pas convaincu du lien entre ce projet et le cours d'éthique de la communication. Cependant, c'est tout au long de ce projet que j'ai appris à l'apprécier. L'homme que j'ai rencontré était un ancien enseignant aujourd'hui à la retraite. Il m'a fait voir un côté plus inspirant et plus heureux de l'Afrique – un côté dont on n'entend pas souvent parler, un côté qui n'est pas beaucoup médiatisé. Cet homme m'a fait comprendre certaines sphères de sa culture, mais aussi de la mienne. Il m'a montré que la différence est essentielle au développement de la culture et d'une société. Comme il me l'a dit souvent, « il faut voir cette différence comme une différence qui contribue et non comme une différence qui s'oppose ». C'est intéressant et inspirant de voir quelqu'un parler de ses origines avec autant d'émotions et de passion. J'ai eu la chance de discuter avec un homme fier d'être Sénégalais, mais aussi fier d'être Québécois. Deux vies complètement différentes, mais qui se complètent.

Cette rencontre et ce projet m'ont permis de me rendre compte qu'encore aujourd'hui, malheureusement, la discrimination est toujours présente, mais de manière plus subtile. Elle est tellement subtile que c'est parfois difficile de mettre la main dessus. C'est triste de constater que dans notre société, les gens n'acceptent toujours pas les différences.

La beauté de ce projet a été d'apprendre davantage sur une autre culture. L'homme que j'ai rencontré m'a appris comment bien mélanger le meilleur des deux cultures. Il m'a répété tout le long de notre entrevue qu'il était fier d'avoir encore un lien d'appartenance fort avec ses origines. J'ai adoré discuter avec un homme aussi passionné par son métier, par ses

origines, par la vie. C'est un homme inspirant et notre conversation fut une belle expérience que je garderai dans mes souvenirs.

Quel projet touchant! Je me réjouissais déjà à l'idée de faire ce travail, mais je ne m'attendais pas à ce que cette rencontre me marque autant. La personne que j'ai rencontrée, réfugiée politique habitant au Québec depuis plus de vingt ans, s'est dévoilée comme une femme forte, altruiste, mais surtout très humble. Et elle l'est! Sa vie ne fut pas toujours facile. Malgré sa réserve au début de la rencontre, elle a réussi au bout de deux heures à s'ouvrir un peu plus et à m'avouer sa réalité. Cependant, je n'ai pas voulu montrer cette partie-là dans le portrait, car je comprenais que cela n'était pas l'image qu'elle voulait donner de sa vie au Canada ni comment elle percevait sa vie ici. Étant préposée aux bénéficiaires, elle est souvent confrontée à des moments difficiles. Certains de ses patients crient au meurtre quand ils la voient à l'entrée de leur chambre et n'hésitent pas à l'injurier de tous les noms: « sale noire », « tu vas me donner des maladies », ou « ne me touche pas ». J'ai osé lui demander si elle considérait ça comme du racisme, car pour moi il n'y avait pas d'autres mots pour expliquer cette méchanceté envers elle. Je fus surprise de la sagesse de sa réponse. Pour elle, le mot racisme n'existe pas, car sa connotation est trop forte, elle n'aime pas employer ce mot. Non, pour elle ce n'est pas du racisme, mais simplement de l'ignorance. Pour elle, ces remarques sont éphémères et lui passent au-dessus de la tête, car cela représente une toute petite minorité parmi les gens incroyables qu'elle a pu rencontrer ici. Désireuse de retourner dans son pays pour sa retraite dans quelques années, ce sont des moments enrichissants et heureux qu'elle souhaite ramener avec elle et non ceux-là.

Briser l'ignorance, voilà l'objectif, la motivation première de ce projet. Nous pouvons tant apprendre de ces personnes. Cela peut paraître prétentieux, mais cette rencontre fut une révélation. Je savais, en passant la porte de chez cette femme, que mon choix de carrière allait tout simplement être une continuité, un prolongement de ce projet. La vie nous envoie des signes et ce fut le cas pour ma part le 18 novembre 2016. Je veux me battre pour l'égalité, l'intégration et les droits des minorités, quelles qu'elles soient. En aucun cas, je ne mentionne la volonté de devenir la mère Teresa de demain, je risquerais de tomber de haut. Cependant, je pense que chacun peut agir à son échelle et à sa façon. Comme je le mentionnais au début de la session, travailler au sein d'une ONG ou d'un OSBL est quelque chose que j'ai toujours souhaité. Mon choix s'affirme de jour en jour.

Si le projet spécial m'apparaissait au départ comme un banal travail de session, je peux maintenant dire que je ressors de ce cours avec la motivation et l'enthousiasme d'avoir contribué à un tel projet. Même si on vit dans une

société ouverte au multiculturalisme, je dois avouer qu'avant ce projet, j'avais quelques préjugés sur la culture africaine. Je m'attendais donc à devoir faire un travail de session comme à l'habitude, mais sans plus. Par contre, l'intérêt des personnes rencontrées lors de ce projet et l'amour de leur culture dont elles font preuve ont réussi à semer une petite graine au fond de moi et, qui sait, peut être germera-t-elle un jour et j'aurai envie de visiter ce continent. Les témoignages recueillis m'ont donné l'envie de m'ouvrir et de retirer les barrières et préjugés que j'entretenais bien malgré moi. Je constate que même si sur le plan culturel plusieurs éléments nous éloignent, j'ai envie d'en connaître davantage sur ces personnes.

Ainsi, ce projet qui m'apparaissait banal en début de session s'est transformé en un projet d'envergure et d'ouverture à l'autre. Sur le plan personnel, c'est donc une richesse et je comprends mieux pourquoi je dois faire un tel travail. C'est donc encore plus motivant et instructif que les travaux que nous avons l'habitude de faire à l'université. Par contre, à de nombreuses reprises, j'ai été surprise des réponses et des réactions de certaines personnes de notre société envers les immigrants. Je me suis parfois sentie gênée de cette méfiance de la part de ma société même si, pour leur part, les Africains étaient très sereins avec cette idée.

J'ai donc trouvé ce projet très inspirant et après réflexion, je me considère chanceuse d'être née dans un pays sans guerres ni conflits et de pouvoir vivre dans une société multiculturaliste où il est possible d'échanger et de s'ouvrir à d'autres cultures. Si on tente de mieux comprendre et de s'ouvrir à la culture des autres, les conflits disparaissent et nous pouvons vivre ensemble et mieux nous comprendre.

Le projet spécial a suscité chez moi de grandes réflexions et des remises en question. Ces rencontres m'ont amené à voir les choses différemment. D'abord, lorsque l'on parle des barrières entre nous, les Québécois, et les immigrants en général, je pense dorénavant qu'elles n'existent pas réellement en dehors de la construction que nous nous faisons de celles-ci. Nous sommes probablement plus responsables que nous le croyons de ces barrières ou difficultés à entretenir des relations fluides et sans préjugés avec les immigrants. Plus personnellement, j'ai découvert en moi une curiosité par rapport au vécu de ces immigrants. Lors des entrevues, plus on discutait, plus j'avais envie d'en savoir davantage. Je trouve ces personnes absolument inspirantes et je réalise à quel point nous vivons une vie facile au Québec, du moins, pour la majorité des personnes. D'ailleurs, je pense que nous devrions nous inspirer de leur modèle familial. Lors de l'une des entrevues de mon équipe, il y a un des immigrants qui a dit : « lorsque nous sommes malades, le premier remède est la présence de l'autre ». Je pense sincèrement que je vais m'en souvenir toute ma vie. Ici, au Québec, notre fierté, bien malgré

nous, nous empêche ou nous fait hésiter à demander de l'aide. Pourtant, il est vrai que les relations humaines sont l'une des plus grandes richesses. Bref, je crois que le partage des connaissances et des valeurs entre les Québécois et les immigrants peut réellement conduire à un peuple plus riche, et je ne parle pas d'argent.

J'ai beaucoup aimé ce projet, car en plus de nous permettre de contribuer à un ouvrage collectif, il nous a permis de faire des rencontres très enrichissantes. Pour ma part, j'ai beaucoup appris en discutant avec la femme que j'ai rencontrée, car elle avait beaucoup de choses à me dire à propos de la société québécoise, de la France et de l'Afrique. Merci encore pour ce beau projet, car il nous permet de sortir de notre zone de confort et d'aller de l'avant pour entamer des discussions très intéressantes. Ce sont des gens simples et normaux que nous avons rencontrés et ce sont ces personnes qui ont les meilleures histoires à nous raconter.

Je reconnais que je n'ai rencontré qu'une personne et que chaque personne peut vivre l'immigration au Québec différemment (et j'ai bien hâte de lire les autres portraits). Mais après en avoir parlé à d'autres étudiants, j'ai réalisé que c'était un apprentissage très similaire. Les Africains immigrants au Québec sont reconnaissants, estiment généralement avoir vécu un accueil exceptionnel et apprécient leur vie au Québec. Je ne veux pas dire que je m'attendais à entendre des expériences de vie et d'intégration plus difficiles, mais je dois dire que j'ai été surpris par le fait que rares sont les expériences peu agréables qui nous ont été racontées. La personne que j'ai rencontrée a vraiment mis l'accent sur le fait que les gens à Québec sont là pour aider. On doit seulement être ouvert et ne pas avoir peur d'aller vers les gens. J'ai compris qu'au Québec, comparé à d'autres endroits, beaucoup de services s'offrent aux immigrants, ce qui facilite leur intégration.

Toutefois, ils existent encore des préjugés et stéréotypes chez les gens. Il semble y avoir un manque d'éducation ou d'ouverture dans une petite partie de la population. C'est quelque chose qu'on devrait améliorer en tant que société. Nous devons comprendre que, de plus en plus, nous formons une société multiculturelle et que chaque citoyen mérite le même traitement, peu importe son origine.

En somme, ce qui m'a le plus marqué est la personnalité de la personne que j'ai rencontrée. Après seulement quelques années au Québec, elle a déjà beaucoup d'expérience dans des associations et a de nombreux réseaux d'amis. De plus, elle m'a expliqué qu'elle a vécu quelques situations embarrassantes, qu'on pourrait dire racistes, mais que l'important est de savoir ce qu'on vaut. Si on le sait, des situations comme celles-là vont moins nous déranger et on va reconnaître que c'est plutôt « l'autre personne qui a

un problème ». Je trouve que sa personnalité marquée par l'ouverture et la confiance en soi est exemplaire.

J'ai énormément apprécié ma rencontre. Je suis tombé sur un homme intelligent, naturel et ouvert. Il n'était pas du tout gêné et la conversation fut agréable. Je n'avais pas eu la chance dans ma vie de pouvoir parler avec un Africain de la vie sur ce continent. Toutes mes connaissances me viennent des médias (reportages, articles, témoignages, etc.). Comme je suis une personne qui s'informe intelligemment, en consultant beaucoup de sources et en faisant preuve de jugement critique, je n'entretiens pas vraiment de préjugés ou de stéréotypes envers les Africains. Quand mon interlocuteur m'a raconté ce que pensaient certains Québécois de l'Afrique et des Africains, ça ne m'a pas surpris, mais plutôt désolé. Il m'a dit que plusieurs personnes croyaient encore qu'il n'y avait pas de villes, pas d'écoles, que tous les gens parlaient des dialectes, ne mangeaient pas à leur faim et avaient des religions animistes. C'est fascinant que certains Québécois ne soient pas capables de changer leur perception de l'Afrique. Bien sûr qu'il y a des victimes de la faim et de la pauvreté, mais ce n'est pas tout le monde.

C'est surtout ce discours que j'ai retenu. Un discours basé sur la déconstruction des préjugés et des fausses images. Cette personne souhaite que les habitants du Nord comprennent réellement la vie en Afrique. Il note que les médias montrent l'Afrique quand ça va mal, ce qui entretient une image négative du continent. Les lunettes qu'utilisent les médias teintent la vision de tout le monde. Les « Médecins Sans Frontières » et autres sont aussi des organismes qui cultivent la perception négative pour continuer d'amasser notre argent. Dans certaines régions d'Afrique, les gens vivent dans des conditions inimaginables, c'est vrai, mais il ne faut pas généraliser. Ensuite, mon interlocuteur m'a fait comprendre que sa vie a été tout de même « facile » par rapport à d'autres. En effet, fils de militaire, il a grandi dans la capitale et a toujours pu aller à l'école. Il a eu de la nourriture en quantité suffisante et un toit. « Quand tu n'es pas en train de lutter pour ta survie, tu peux te concentrer sur autre chose. » Il a eu de bonnes notes dans son parcours scolaire et a pu décrocher des bourses pour aller étudier en Belgique. De là, sa vie a été complètement transformée. Cela m'a montré qu'il y a des choyés partout. Par ailleurs, une bonne amie à moi est allée faire une mission d'aide humanitaire de plusieurs mois au Sénégal et ses histoires m'ont aussi fait réaliser que les Africains sont des êtres heureux. Leur côté très spirituel les aide beaucoup. Même si la technologie commence à transformer leur culture, les valeurs familiales et amicales sont très présentes et ils sont bien tant qu'ils sont ensemble.

Au final, cette rencontre a pu me donner une belle image de ce continent, tout en gardant en tête qu'il y a des conflits et des problèmes

graves de pauvreté. Cependant, ce n'est pas que ça! J'ai beaucoup apprécié cette vision optimiste de l'avenir. Cela a changé en moi mon attitude face aux pays africains. Ils sont dirigés par des hommes perfides qui corrompent la police et l'armée pour que personne ne puisse se soulever. Ces présidents élus « démocratiquement » utilisent toutes sortes de magouilles pour conserver le pouvoir et l'argent. Je suis persuadé que je ne ferais pas mieux si j'étais né dans ce pays. Je comprends maintenant que nous avons un devoir d'aider les Africains en leur permettant de venir s'instruire chez nous et d'acquérir des connaissances. Après, ils pourront transformer les choses dans leurs pays respectifs.

Pour ceux qui souhaitent rester ici, il faut absolument que la société leur offre un emploi à la hauteur de leurs compétences. Trop d'Africains sont réduits à des emplois au bas de l'échelle même s'ils sont brillants et cultivés. C'est un problème qu'il ne faut pas nier. J'ai, finalement, retenu que les Québécois devraient peut-être changer leur rapport avec la générosité. Selon cet homme, les gens se reposent sur les gouvernements pour aider les plus pauvres d'ici et ne font pas beaucoup pour eux. On nie un peu la misère, ici. Ça m'a fait réfléchir. Je devrais tenter de compatir davantage avec ceux qui n'ont pas la même chance que moi. En Afrique, la générosité est une valeur omniprésente. C'est dans leurs veines de donner. « Comme tu es le seul à l'étranger, les gens supposent que tu as de l'argent- tu as beau [leur] expliquer, ils pensent que tu as l'argent ». Alors il donne. Autant qu'il peut. Il le fait pour sa famille, pour l'honneur, pour le bonheur. C'est un comportement qui est plus fort que lui. C'est sa culture. Notre attitude individualiste nous éloigne de plus en plus des autres. Attention!

Initialement, j'avais quelques appréhensions à propos du projet spécial en classe. Je me demandais en quoi celui-ci allait nous servir d'un point de vue académique. Je voyais en ce projet une tâche de plus à accomplir pour l'obtention de mon baccalauréat. Mais honnêtement, je peux le dire haut et fort maintenant, je me suis énormément trompé quant à l'utilité de ce projet. Je crois qu'il s'agit de l'un des projets les plus enrichissants que j'ai eu à faire lors de mes études universitaires. Le fait de rencontrer et de communiquer avec un immigrant africain m'a sorti de ma zone de confort et m'a surtout permis de vivre une expérience que je pourrais qualifier d'incroyable et d'inusitée. La personne qui a partagé avec moi quelques moments de sa vie était d'ailleurs très sympathique, ce qui a facilité la communication entre elle et moi en plus de rendre la rencontre plus que plaisante!

La personne que j'ai rencontrée n'a certes pas eu un processus d'immigration des plus dramatiques, mais cela n'enlève rien à tout le courage qu'il lui a fallu pour quitter son pays natal et faire le saut dans l'inconnu. Pour ma part, je ne crois pas avoir le même courage de quitter ma vie actuelle, surtout tout le confort de cette vie. Il s'agit d'une chose que certaines

personnes, qui vivent généralement dans des conditions difficiles, sont dans l'obligation de faire pour améliorer leurs conditions de vie. Et pour ça, je leur lève mon chapeau.

J'ai posé à mon interlocuteur une question sur le racisme. Il m'a dit n'avoir jamais vécu à Québec de situations dans lesquelles il aurait fait face directement à du racisme. Un seul événement pourrait être en lien avec du racisme. Il cherchait un endroit et avait tenté de demander des informations à des passants. Il m'a notamment parlé d'un individu qui était en voiture. Cette personne, pour une raison qu'il ignore toujours, l'a évité et ne lui a pas répondu, comme s'il le craignait. Il pourrait s'agir d'une situation indirecte de racisme ou de peur liée à la couleur de sa peau.

Ma rencontre avec la personne dont je devais faire le portrait a certainement été une de mes plus belles expériences de la session. Je pense que ça m'a fait réaliser à quel point on prend souvent pour acquis la chance qu'on a au Québec de vivre en toute liberté. J'ai vraiment réalisé que, pour cet homme et pour beaucoup d'immigrants au Québec, rien n'est tout cuit dans le bec et il faut qu'ils travaillent très fort pour s'intégrer et réussir. Pourtant, j'ai remarqué qu'ils le font avec énormément d'esprit positif et qu'ils se considèrent extrêmement privilégiés d'être ici. Pour moi, cette attitude est un exemple dont je veux m'inspirer. Je veux apprendre à affronter la vie comme ça, avec plus d'esprit positif et surtout profiter de la chance que j'ai de vivre ici au Québec. Je réalise que je me plains souvent pour rien... Notre rencontre m'a permis de me remettre à ma place, si je peux le dire comme ça. Pourtant, mon père est lui aussi immigrant, mais on dirait que j'oublie parfois par quoi il est passé. Je trouve ça admirable, vraiment.

Ce que j'ai trouvé moins génial, c'est de constater qu'au Québec, encore aujourd'hui, il y a du racisme et des préjugés à l'égard des Africains et des autres groupes minoritaires. J'ai tellement de mal à l'accepter. Je ne comprends pas pourquoi le racisme existe, ça me donne mal au cœur. Mais comme l'homme que j'ai rencontré me l'a bien expliqué, les gens agissent souvent ainsi parce qu'ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas – ce n'est pas par méchanceté.

La leçon que j'en tire, c'est que tout le monde devrait être forcé d'interagir avec plein de gens de cultures différentes : ça devrait faire partie de l'apprentissage scolaire et de notre éducation, selon moi. Pourquoi ne pas envoyer les enfants en séjour à l'étranger obligatoirement au moins une fois dans leur parcours scolaire? Pourquoi pas les adultes aussi? Je pense que ça aiderait beaucoup de personnes à vaincre cette peur de l'autre qu'on retrouve encore trop souvent dans notre société supposément égalitaire. À ce sujet, je constate que cet idéal de société égalitaire au Québec n'est pas exactement la réalité. Il y a encore beaucoup trop d'injustices sur le marché du travail

pour les personnes africaines et beaucoup d'autres groupes. Je pense que nous devons tous travailler pour changer les choses. En tant que future professionnelle, c'est certainement quelque chose qui m'amène à réfléchir beaucoup. Si cela m'arrivait à moi, je trouverais ça tellement injuste, alors je pense qu'il faut penser à tous les autres à qui ça arrive se mettre à leur place. On est tous des êtres humains au même titre! Il faudrait que ce soit quelque chose dont on parle davantage dans les médias et dans les débats de société. J'ai confiance que si on s'y mettait tous ensemble, on pourrait atteindre l'égalité, la vraie. Il faut arrêter de traiter l'autre comme un étranger.

Ma rencontre avec deux immigrants africains a été la première occasion de ma vie de découvrir la culture africaine. Cette rencontre m'a sensibilisée à la réalité que vivent les Africains immigrants dans leur quotidien. Il ne s'agit pas de deux mondes différents, le leur et le nôtre. Leur réalité se rapproche beaucoup de notre routine quotidienne. Cette rencontre m'a permis de créer des liens et de remarquer que les barrières ne sont qu'une construction sociale. En effet, notre opinion se forge à partir des préjugés qui circulent dans la société et les médias. Avant la rencontre, le plus gros préjugé qui me venait à l'esprit lorsque je pensais à l'Afrique était la pauvreté matérielle universelle. Pourtant, lorsque le sujet a été abordé lors de notre rencontre, j'ai été surprise de constater que les deux personnes ne considéraient pas la pauvreté comme le seul enjeu important. À l'inverse de ce que je pensais, plusieurs Africains vivent dans des maisons équipées d'air climatisé, par exemple.

J'ai trouvé généreux de la part de ces personnes de partager avec nous leur propre histoire et les sentiments qu'elles ressentent au sujet de l'intégration dans notre ville. Cela n'a pas dû être facile pour ces personnes qui devaient exprimer une partie de leur vie personnelle.

Cette rencontre m'a permis d'être en contact avec le continent africain et de comprendre le contexte social dans lequel vivent nos concitoyens qui en viennent. Je n'ai pas seulement appris sur l'Afrique, mais également sur ma propre société. J'ai découvert la compassion que partagent les citoyens pour accueillir et intégrer le mieux possible les immigrants. Plusieurs services et ressources existent afin d'aider et d'encourager les nouveaux arrivants dans leur cheminement d'intégration. Bref, ce projet m'a ouvert les yeux tant au niveau du continent africain que de ma propre société. Les immigrants doivent se sentir comme chez eux et les citoyens de la ville de Québec doivent faire preuve de compassion, d'intégrité et de partage.

Honnêtement, lorsque j'ai vu que notre projet consistait à rencontrer des inconnus et à faire leur portrait, j'ai tardé à me mettre au travail. Pourtant, j'ai été grandement étonnée à la suite de la rencontre que j'ai eue avec un couple d'immigrants d'Afrique centrale. Ça fait franchement

du bien de prendre le temps de s'asseoir avec des gens comme eux et de discuter de plusieurs sujets. Alors qu'il était prévu que l'entrevue ne dure que trente minutes, tout se passait tellement bien et le couple était tellement intéressant et ouvert que je suis restée deux heures finalement! J'ai appris à les connaître et ils ont pris du temps pour me connaître aussi, ce que j'ai beaucoup apprécié. En jasant, nous avons constaté que nous nous étions déjà croisés à quelques reprises lorsque j'étais au secondaire, puisque je jouais au basketball avec leur plus jeune fille. Je me suis rendue compte d'un grand défaut chez moi : lorsque je ne suis pas certaine qu'une activité va me plaire, j'y vais souvent à reculons. Mais au moment où je suis entrée dans la maison de la famille, j'ai tout de suite été bien accueillie et je me suis sentie très bien. Ils ont été chaleureux et sympathiques, ils m'ont offert du thé et un petit mélange de noix caramélisés, ce qui a enrichi mon expérience.

Ce que j'ai pu comprendre, c'est qu'en général les Québécois sont très accueillants avec les immigrants. Évidemment, chaque immigrant a son histoire et ses expériences avec notre société. Ce couple n'a jamais vraiment vécu de racisme ni de malaise social à Québec. Cependant, ils ont compris que les Québécois sont tellement ancrés dans leur société qu'ils n'ont pas conscience de la perception des autres et que ce qu'ils font n'est pas la seule manière de faire les choses. Par exemple, la famille est très importante en Afrique centrale : les membres de la famille prennent soin de tout le monde sans exception et gardent les aînés, les personnes âgées, dans la maison familiale. En revanche, au Québec, plusieurs familles placent les grands-parents dans des résidences pour personnes âgées. Au Québec, nous sommes une société qui accorde beaucoup d'importance à la carrière et nous avons tous des vies tellement chargées que parfois nous oublions de prendre du temps avec les membres de notre famille.

Lorsque la session a commencé, je trouvais ce projet un peu ennuyant et je m'étais dit que j'allais faire ça sur le coin du comptoir. Très sincèrement, je n'en avais pas vraiment envie. Or, lorsque les gens de la COPAQ sont venus en classe pour nous parler du projet, le tout a sincèrement commencé à m'emballer. Je suis un amoureux des voyages et j'ai toujours adoré découvrir de nouvelles cultures. Partout où j'ai été sur le globe, j'ai reçu un accueil merveilleux et j'étais en mesure de classer les différentes cultures selon la manière dont j'ai été reçu. Je me suis alors dit que c'était une très belle opportunité de voir l'envers du décor, c'est-à-dire d'entendre de la bouche d'un immigrant quelle sorte d'hôte nous étions ici au Québec. La rencontre a été tout simplement une expérience de vie en soi. Je crois que j'ai appris davantage sur l'immigration et sur l'Afrique en 90 minutes de discussion avec mon invité que dans les 23 ans de ma vie. Ce projet n'a été que

bénéfique puisque c'est assez rare que nous ayons la chance de discuter pendant des heures avec une personne qui nous raconte son histoire.

C'est enrichissant de savoir comment ces personnes ont réussi à s'adapter à notre culture et à notre rythme de vie. Cela en dit beaucoup sur notre propre histoire, nos propres valeurs, notre propre manière de vivre. Je suis toutefois fier de voir que nous avons dans la région des exemples de belles réussites d'intégration sociale. Je crois que ça témoigne d'une terre d'accueil qui est en mesure d'intégrer les gens venus d'ailleurs en leur permettant de garder leur culture, mais en leur transmettant également la nôtre. Cet échange permet à notre culture québécoise de s'enrichir en même temps. Je peux vous dire que ma culture s'est enrichie en faisant ce projet. J'ai une vision tout à fait nouvelle de l'Afrique et des immigrants.

J'ai également appris sur ma culture québécoise et vu comment elle est en évolution constante vers une lignée de tolérance, d'ouverture et d'acceptation. Et j'en suis très fier, car les autres cultures nous apportent plein de petits cadeaux pour rendre la nôtre encore plus attrayante et mature. Notre société est de en plus ouverte à avoir davantage d'immigrants chaque année qui vont venir changer le portrait du Québec et qui vont contribuer à une nation plus prospère. Nous évoluons ainsi comme société, que ce soit dans nos valeurs, notre mode de vie, nos goûts, etc. N'est-ce pas génial d'avoir une pluralité d'options en alimentation, en musique, en mode, en techniques, etc.? Notre expertise générale est également renchérie par l'arrivée de personnes qui amènent leurs trucs et conseils ici.

En ce qui a trait aux préjugés, je crois que nous avons la peur de l'étranger assez facile. Nous avons peur de lutter sur deux fronts pour notre culture, c'est-à-dire sur le premier front avec les anglophones de l'Amérique du Nord et sur le second front avec les immigrants venus d'autres continents. Plusieurs Québécois sont racistes, car ils ont peur de se faire assimiler à une culture dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. Personnellement, je ne crois pas que les gens débarquent au Québec en ayant dans le viseur l'objectif de changer notre culture. Le temps des explorateurs est révolu. Puis, lorsque je regarde mes grands-parents, des gens profondément racistes, je me dis qu'il ne s'agit que de la sous-éducation ou encore d'une méconnaissance totale de l'autre. Je crois toutefois que ce phénomène va s'estomper avec le temps et avec les générations. Bref, il s'agit d'une superbe idée de nous avoir fait faire ce projet. Quelle belle façon de découvrir de nouveaux horizons.

En ce qui concerne le racisme, il me vient tout de suite à l'esprit une histoire racontée par la personne que j'ai rencontrée. C'était en France. Une vieille femme qu'il ne connaissait pas s'est mise à l'insulter simplement en

raison de sa couleur de peau. Il m'a dit que des gens refusent encore de servir les personnes à la peau foncée dans les magasins, et ce, même au Québec.

Tout d'abord, j'ai eu la chance d'interviewer un homme exceptionnel. Ce qui m'a frappé sur le coup, c'est sa convivialité. Je suis à peine arrivé dans son bureau que je sentais déjà qu'il était content que je sois là. Il ne voyait pas notre rencontre comme une perte de temps. Je lui ai dit que l'entrevue ne serait pas bien longue et il m'a répondu : « Ce n'est pas grave si c'est long, je me suis réservé du temps pour pouvoir répondre à tes questions et ça me fait plaisir ».

Durant l'entrevue, j'ai vu la confiance qui se dégageait de cet homme. Je voyais qu'il était fier de lui et de ses origines. Encore aujourd'hui, il se sent redevable à son pays d'origine. Je lui ai alors demandé pourquoi il avait ce sentiment de devoir quelque chose à son pays alors que c'est lui qui a mis les efforts pour avoir sa qualité de vie au Québec. Il m'a répondu : « C'est grâce à mon pays si j'ai cette vie. Oui, j'ai fait les efforts, mais cette facette de ma personnalité m'a été transmise par l'endroit où je suis né. » En comparaison, jamais je ne dirais que c'est à cause du Québec que j'ai obtenu mon baccalauréat. Est-ce parce que je suis trop individualiste? Je n'en sais trop rien. Ce que je sais toutefois, c'est que cet homme est une personne avec le cœur sur la main. J'en suis même venu à penser qu'il aime réellement plus son entourage que lui-même. Il remerciait ses cousins, ses voisins, sa famille et ses amis pour l'aide qu'il a reçue, sans jamais dire qu'il était bon.

Ce projet fut une expérience enrichissante. Je me suis rendu compte que j'étais bien là où je suis et que je n'ai pas encore vécu de réelles épreuves jusqu'à maintenant. Ce projet m'a démontré que ce n'est pas toujours l'atteinte de l'objectif qui compte, mais bien le parcours pour se rendre jusqu'à celui-ci.

J'ai discuté de racisme avec la personne que j'ai rencontrée. Elle m'a affirmé que, pour sa part, elle n'avait pas vécu de telle situation, à la différence de sa fille. Par exemple, lorsque sa fille travaillait au Macdonald, il est arrivé que des gens n'aient pas voulu être servis par elle et que certains aient évité de toucher sa main lorsqu'elle redonnait la monnaie. Je trouve cette situation tristement désolante et je suis très déçue que de telles choses se produisent. Je trouve que c'est une attitude absolument dépassée et surtout injustifiée.

Je dois dire que je me suis surprise moi-même à travers ce projet. Au début, l'idée de ce travail me rendait un peu fébrile parce que, je dois le dire, il me sortait de ma zone de confort. J'ai énormément retardé le moment où j'allais réellement me lancer dans ce travail. Puis, finalement je n'ai simplement plus eu le choix. Et ma rencontre a été tout simplement géniale. La personne rencontrée était chaleureuse et a su tout de suite me

mettre à l'aise, alors que c'est moi qui aurais dû le faire. On a discuté de tellement de choses et j'ai énormément appris. Pas seulement sur elle, mais aussi sur notre société et même un peu sur moi. Avant, j'avais l'impression qu'au Québec nous étions chaleureux et ouverts, car c'est ce que les gens disent de nous lorsqu'on voyage. Pourtant, les Africains, eux, le perçoivent différemment. Nous sommes des individualistes et cela se traduit dans tout ce que l'on fait. Nous affichons et adorons notre intimité, alors que cela nous éloigne de ce qui est réellement important, comme les contacts humains. Je suis comme ça aussi. Parfois, je fais exprès d'avoir « l'air bête » pour éviter que les gens me parlent... J'ignore pourquoi, mais ça m'arrive et je ne pense pas être la seule. Pour mon invitée, nous sommes un peuple fermé qui a la conviction profonde que les rapports humains n'apportent rien, alors que c'est tout le contraire. Par ailleurs, j'ai été énormément touchée lorsqu'elle m'a dit que la principale distinction entre nos deux peuples était que, pour eux, l'humain passait nettement avant l'argent. Je trouve que c'est une valeur importante et dont les Québécois s'éloignent de plus en plus. Je crois également que, contrairement à ce que la majorité de la population peut penser, les immigrants ont beaucoup à nous apprendre et c'est pourquoi on se doit de les accueillir et de s'ouvrir à leur culture. Je pense aussi que le partage et l'ouverture sont des valeurs originelles dont le capitalisme nous éloigne constamment.

J'ai aussi été très déçue de constater que le racisme était quelque chose de très présent dans notre société. Je trouve cela très triste et j'ai de la difficulté à comprendre quelles en sont les causes. Après tout, avec un peu de recul, les immigrants sont la solution à plusieurs problèmes au Québec, notamment le recul des naissances. Le Québec est une région où la diversité culturelle est très riche et pourtant plusieurs repoussent cette idée. Je garde espoir que nos jeunes sauront montrer leur ouverture face à cela et je suis persuadée que l'avenir nous le prouvera. Bref, j'ai vraiment trouvé que c'était un projet enrichissant et qu'on gagne à y participer. Pas seulement pour la réussite de ce cours, mais aussi pour notre accomplissement personnel. J'espère que vous donnerez la chance aux prochaines cohortes d'y participer également.

En un mot, cette rencontre d'échange m'a apporté l'ouverture. Tout d'abord, une ouverture d'esprit par rapport à l'autre : sa réalité, sa situation, ses différences et son vécu. On dit souvent qu'il faut avoir marché dans les mêmes souliers qu'une personne pour pouvoir la juger. Cette rencontre m'a permis de comprendre pourquoi. Attachante et inspirante, la personne que j'ai rencontrée m'a touchée droit au cœur par sa générosité, son humanité et sa détermination. Elle a vécu des choses incroyables, parfois horribles, mais elle a toujours su demeurer positive et confiante. C'est une grande épreuve que de quitter sa terre natale pour tout rebâtir dans un nouveau « chez

soi », surtout lorsqu'on a des enfants. Elle l'a fait! Son parcours est hors du commun. Elle m'a fait grandir, et ce, en quelques heures à peine. Elle m'a ouverte à la différence. J'ai réalisé que souvent, nous avons peur d'approcher l'autre. Et, pourtant, nous vivons en collectivité et n'attendons que ça, d'échanger et d'être en contact avec nos semblables! La peur de l'inconnu prend encore beaucoup trop de place dans notre quotidien. L'ouverture d'esprit est une clé indispensable à la vie en communauté. C'est une chance que nous avons de vivre au Québec. Je vous remercie, Madame Piron, de m'avoir donné la chance de vivre cette expérience. Elle m'a appris beaucoup plus qu'un cours à l'université n'aurait su le faire!

Quel projet! J'ai adoré faire ce projet pour plusieurs raisons. D'abord, je n'aurais jamais cru autant rire durant mon entrevue. L'homme que j'ai rencontré était un personnage vraiment pince-sans-rire. Malgré la brièveté de notre entretien, une complicité certaine s'est vite installée. Ensuite, il m'a fait réaliser tellement de choses à propos de l'immigration que j'en suis ressorti grandi. J'avais déjà pris le temps de réaliser que ce pouvait être difficile et même étrange de se retrouver dans un autre pays, mais de voir quelqu'un décrire son parcours qui lui est propre m'a ouvert les yeux encore plus grands. Aussi, c'est beaucoup plus frappant de comprendre la réalité d'un immigrant quand il s'agit de notre propre ville. Quand nous entendons l'histoire d'un immigrant russe arrivé en France ou encore d'un Syrien qui immigré en Allemagne, nous pouvons comprendre ce qui lui arrive, mais jamais nous n'aurons la même perception, la même vision que s'il s'agit de notre propre ville. Pour quelqu'un qui, comme moi, est né et a été élevé à Québec, même le récit d'un immigrant à Montréal n'est pas aussi révélateur et frappant que celui de quelqu'un qui immigré dans la ville de Québec. Quand il me parle par exemple du trajet d'autobus qu'il doit faire pour aller travailler à Lebourgneuf, je sais exactement de quel trajet il s'agit puisque je l'ai moi aussi pris maintes fois. J'ai trouvé drôlement intéressant de comprendre que les gens que je croise dans le transport en commun qui n'ont pas l'air d'être né au Québec peuvent avoir exactement le même parcours que cet homme. En bref, cette expérience s'est révélée moins exigeante et beaucoup plus enrichissante que je pouvais le croire au début.

Malgré le fait que j'ai eu beaucoup de réticences lorsque ce projet nous a été présenté, je suis très heureux d'y avoir participé! N'étant pas très familier avec l'Afrique, j'ai beaucoup aimé ma rencontre. Je pense vraiment avoir eu la chance de rencontrer une grande dame lorsque je suis arrivé dans son petit bureau du quartier Saint-Roch. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une femme qui, alors qu'elle vivait encore en Afrique, s'est battue pour les droits de la personne et qui croyait tellement fort en ce qu'elle considérait comme étant juste qu'elle s'est retrouvée en prison pour ensuite se réfugier au Canada et y refaire sa vie. Cette rencontre m'a permis de remettre en

perspective ce que je considérais moi-même comme étant « *the right thing to do* »! J'aime défendre mon point de vue, prendre position lors de débats, mais je me suis rendu compte que ce que je faisais n'était que superficiel, mes actions ne vont pas de pair avec mes paroles... Je dois revoir mes priorités et non pas dire ce que je pense être juste, mais aussi agir afin de concrétiser ces belles paroles. Sans actions, ces mots ne sont rien.

J'étais persuadée que le Québec voulait rendre invisibles les signes religieux pour ne pas faire sentir aux immigrants qu'on leur imposait une manière de penser. L'homme que j'ai rencontré m'a montré le contraire : pour être ouvert de manière optimale, le Québec doit accepter toutes les religions et ce qui vient avec. Ignorer la religion serait donc plus une erreur qu'autre chose. J'ai eu l'impression que cet homme avait beaucoup plus une juste compréhension de mon peuple que moi-même. Mais pourquoi? Probablement parce qu'il garde un pied en dehors, et qu'il est plus facile d'analyser lorsqu'on sait comment ça fonctionne ailleurs. Je pense donc personnellement que les immigrants ont beaucoup à apporter au Québec, et ce, pour le bien de notre province.

J'ai toujours dit que tout le monde avait quelque chose à nous raconter, à nous apprendre. Cette rencontre en est clairement la preuve. Immigrante du bout du monde ou voisine d'à côté, chaque échange avec autrui est pertinent.

Personnellement, je connaissais déjà la personne dont j'ai fait le portrait. Mais notre discussion m'a permis de connaître un tout autre côté de sa vie, si bien que j'ai encore plus d'admiration pour lui qu'auparavant. Au Québec, nous nous plaignons souvent « le ventre plein », comme on dit. Connaître le parcours détaillé qui a permis à mon ami de se rendre là où il est maintenant me donne la force de poursuivre mes efforts dans mes études et ma vie personnelle, car « quand on se compare, on se console ». Au fil de ses propos, j'ai découvert un Québec plus accueillant et chaleureux que je ne croyais et une culture beaucoup plus ouverte d'esprit également. Je pense que ce qu'on voit dans les médias n'est pas représentatif de la majorité des Québécois, bien qu'il y ait encore trop de comportements négatifs face à l'immigration. Dans l'ensemble, je crois que notre peuple est ouvert d'esprit et que notre société veut partager ses richesses et par la même occasion, en apprendre des autres cultures.

Au moindre petit obstacle, nous avons souvent tendance à baisser les bras. Faire le portrait de cet homme m'a rappelé que « lorsqu'on veut, on peut » parce que, comme il l'a si bien dit, « un guerrier fléchit, mais ne tombe

pas ». C'est donc dans cet état d'esprit que je ferai face aux obstacles de la vie. Par la même occasion, je tâcherai de donner davantage à ma communauté, comme il le fait si bien, car c'est le plus beau cadeau qu'on puisse se faire : s'entraider.

Sur le plan personnel, cette expérience m'a appris à m'ouvrir encore plus sur le monde. J'étais déjà quelqu'un de très ouvert d'esprit, mais les expériences vécues durant le cours, particulièrement le projet *Québec ville ouverte*, m'ont fait comprendre que je ne dois pas être passif par rapport à ma société, je dois participer au mouvement et faire participer les autres. C'est en agissant que les choses peuvent changer et pas en les laissant aller. Par exemple, j'ai trop souvent fermé les yeux lorsque je voyais certains gestes discriminatoires ou racistes, non pas parce que j'étais d'accord avec eux, mais parce que je n'y accordais pas une grande importance. La personne que j'ai rencontrée m'a bien fait comprendre que, sans participer directement à des gestes racistes, le fait de ne pas agir ne permettait pas d'évoluer et d'éradiquer le problème.

Je dois admettre qu'à l'annonce de ce projet, j'étais inquiète à l'idée de rencontrer quelqu'un d'une autre culture et de l'interroger sur son intégration et sur ses origines. Je trouvais cela un peu intrusif. Mais rapidement, après la réponse chaleureuse de la femme que je devais rencontrer, j'ai adoré l'idée. En effet, lors de l'entrevue avec cette femme de grande sagesse, j'ai grandement appris sur ma culture et ouvert mon esprit à la sienne. Bien que très intéressée par le monde et ses différences, j'ai réalisé que, moi aussi, j'étais tombée dans le cliché très négatif de ce qu'est l'Afrique. J'ai rencontré une femme fière de sa culture, déterminée à réussir et à en savoir toujours plus sur ce qui la passionne. Une femme qui, en Afrique, vivait dans des conditions monétaires pas très différentes des nôtres. Par contre, la condition des femmes dans son pays n'était pas très différente de ce qu'on peut imaginer. C'est en partie pour cette raison que cette femme immigra au Québec, un Québec que j'affectionne et qui me surprend toujours de jour en jour.

J'ai toujours considéré ma culture comme étant ouverte et bienveillante. Nul doute, nous y sommes en sécurité. Mais je n'aurais jamais cru que même après 15 ans, une immigrante africaine n'aurait vécu aucun acte de racisme. Je trouve rafraîchissant, au regard de tout ce qui se passe dans le monde en ce moment, que des valeurs aussi humaines soient dans le cœur de la majorité des Québécois. Je suis aussi heureuse de constater que la culture et la société dans laquelle je vis sont à l'image de mes valeurs et de ma façon de voir les contacts humains.

Notre discussion a aussi abordé un côté que je considère négatif de la culture nord-américaine et par le fait même de la culture québécoise : le fait que notre mode de vie soit beaucoup trop axé sur les choses matérielles et la performance. Cet aspect de notre culture me dérange grandement. J'ai toujours rêvé d'une société où l'être humain serait la première priorité, où le temps pour soi et pour ses proches ne serait plus un fardeau, mais bien une priorité, comme c'est le cas dans la culture d'origine de la femme que j'ai rencontrée. À mon avis, le matériel n'est que superficiel et la performance n'est qu'une illusion de bonheur. Nous nous devons de prendre le temps de nous arrêter et de profiter des simples et petites choses de la vie. Parler de ces valeurs fut pour moi très enrichissant. Je recommencerais dès demain un tel projet pour en apprendre toujours plus sur les cultures de ce monde.

Ce projet a été touchant, mais surtout instructif. Jamais en début de session je n'aurais cru accomplir un travail aussi formateur au niveau personnel. La générosité des individus désireux de nous partager leurs expériences de vie a été inspirante. Le fait d'en apprendre davantage sur une vision du Québec et de ses coutumes bien différente de la mienne m'a appris à voir au-delà de mon petit confort. Cela m'a permis d'être plus sensibilisé aux difficultés que certaines personnes surmontent afin de venir vivre dans une société aux valeurs bien différentes. J'ai également pu apprécier l'importance accordée par ces immigrants à la langue du Québec, à sa culture, à ses formes de relations interpersonnelles et à ses lois concernant l'immigration. Ils viennent au Québec en respectant notre culture. Tout ce qui manque est une facilité des Québécois à les intégrer. En espérant que ce livre donnera espoir aux futurs immigrants africains.

Rencontrer un jeune homme africain de mon âge fut une expérience très révélatrice. J'ai souvent été en contact avec des immigrants dans des circonstances académiques, professionnelles ou sociales, mais c'est la première fois que ce contact visait à en apprendre davantage sur eux et les rapports avec la société québécoise.

Notre discussion m'a beaucoup fait réfléchir sur l'individualisme présent dans notre société. Mon interlocuteur ne lui a jamais donné une connotation négative, mais cet aspect a été très frappant. Nous nous soucions beaucoup de notre personne et accordons moins d'importance au sentiment collectif. Nous ne connaissons plus nos voisins ou ne discutons pas avec la personne assise à nos côtés dans l'autobus.

Cette conversation a aussi suscité une remise en question. J'ai toujours eu comme préjugé que les immigrants préféreraient s'entraider dans leur petite communauté plutôt que de venir chercher l'aide dans les institutions et services sociaux du Québec. Mais si nous leur donnons l'impression d'être

renfermés sur nous-mêmes, pourquoi viendraient-ils chercher de l'aide auprès de nous? Cela ne m'était jamais passé par l'esprit avant de connaître la perception que les Québécois inspirent aux immigrants.

Personnellement, cette rencontre m'a beaucoup apporté, et j'ai adoré réaliser le portrait de l'homme que j'ai rencontré. J'ai appris à le connaître autour d'une table de billard, alors qu'il avait apporté du chocolat chaud. La rencontre ayant été difficile à organiser, j'avais peur de rencontrer un homme qui viendrait répondre à mes questions à reculons, qui refuserait peut être tout simplement de me répondre et qui serait si mal à l'aise que notre échange serait délicat. Il n'en a rien été : il m'a appris des astuces de jeu, m'a fait rire et aucun sujet ne semblait tabou. Son parcours de vie a été difficile, et j'ai apprécié le fait qu'il prenne à cœur mon interview et qu'il se livre à moi. J'aurais pu l'écouter parler pendant des heures, ses paroles étant toujours pleines de sagesse. J'ai retenu plusieurs de ses conseils, à commencer par ce proverbe « À brebis tondue, Dieu mesure le vent ». Tolérant, empathique, compréhensif, il m'a parlé de son arrivée difficile à Québec avec émotion. Il n'a pas tant parlé de lui en tant que personne, de sa famille ou de ses amis, mais il m'a donné une leçon d'humilité. Il a suggéré des idées pour améliorer l'arrivée des nouveaux arrivants, des recommandations pour faciliter leur intégration, il a évoqué la nécessité d'être un soutien en tout temps, ce combat face à la peur d'aller vers l'autre, comment se sentir chez soi dans un environnement si loin du quotidien passé... Sans parler de lui, il m'en a dit beaucoup plus. J'ai saisi les traits de sa personnalité seulement en l'écoutant et en l'observant. Il est fondamentalement tourné vers l'autre au point qu'il oubliait parfois de me parler de lui et que j'étais venue à cette table de billard pour le rencontrer lui seulement. Je le remercie encore de m'avoir accordé ces deux heures de son temps et de m'avoir permis de vivre cette rencontre que je ne suis pas prête d'oublier.

J'ai adoré faire ce projet. Il m'a permis d'en savoir un peu plus sur une personne qui, par hasard, avait été mon professeur! Dès cette époque, il m'avait impressionné et intrigué. Il m'a donné sa vision du Québec et des Québécois et m'a surpris dans ses réponses. Premièrement, il m'a spécifié que nous ne sommes pas un peuple raciste, alors que je croyais le contraire. Au contraire, il estime que nous sommes accueillants et tolérants, si bien que j'étais soudainement fier de ma société. Avant de déménager ici, il a vécu en France pendant plusieurs années et y a vécu plusieurs événements racistes, surtout après les attentats du 11 septembre 2001. À Québec, il n'a pratiquement rien vécu de négatif. Il faut aussi dire qu'il est tolérant et ne se sent pas attaqué à la moindre petite remarque – c'est un vrai blagueur.

Deuxièmement, j'ai été surpris par les points négatifs qu'il a mentionnés

sur le Québec. Ils trouvent que les Québécois ne sont pas « polis » parce qu'ils disent rarement « bonjour » et « merci ». Dans son pays, tout le monde se dit bonjour et le remerciement est primordial. Ensuite, sans surprise, il m'a dit que nous étions une société individualiste, mais il m'a aussi dit que nous étions solidaires, car nous mettons beaucoup d'emphasis sur le bénévolat. Il était étonné de voir à quel point les gens s'impliquaient dans des causes et à quel point il y avait des opportunités de bénévolat.

Les auteures et auteurs

Ce livre a été rédigé au cours de l'automne 2016 par un collectif d'étudiantes et d'étudiants de premier cycle en communication publique à l'Université Laval (Québec), sous la direction de leur professeure Florence Piron. Ces étudiants et étudiantes se spécialisent en relations publiques, en journalisme et en publicité sociale.

Audet, Stéphanie

Stéphanie est une jeune Saguenéenne bavarde, souriante et énergique. Le calme, ce n'est pas sa tasse de thé. Les activités amicales, les sports extérieurs et les horaires surchargés l'enivrent. Bien qu'elle soit reconnue pour avoir un style plutôt classique, Stéphanie a une personnalité très colorée. Son côté leader fait surface dans toutes les sphères de sa vie. Elle aime aussi apprendre des autres et s'entourer de personnes positives, voire inspirantes. Tout le monde a quelque chose à nous apprendre, dit-elle!

Bédard, Benoit

Originaire du Bas-Saint-Laurent, Benoit s'est établi à Québec en 2014 afin de poursuivre ses études en communication publique. Inscrit à la concentration en relations publiques, il terminera son Baccalauréat en 2017. Benoit a de multiples intérêts et passions qui vont dans tous les sens : musique, mode, culture web, cuisine, sciences et bien d'autres.

Berryman, Julia

Julia est une jeune femme de 22 ans ayant grandi au cœur de la ville de Québec. Passionnée des communications depuis maintenant trois ans, elle souhaite travailler dans une agence de publicité lorsqu'elle aura terminé son baccalauréat. En dehors de ses études, Julia est une adepte de voyages. Curieuse, fonceuse et dynamique, elle est toujours en quête d'une nouvelle aventure dans laquelle elle saura se dépasser.

Bertrand, Raphaël

Raphaël est un étudiant de 22 ans en communication publicitaire, originaire de la ville de Québec. Il adore partir à l'aventure et croit dur comme fer que l'important n'est pas la destination, mais le voyage en soi. Il a plusieurs projets en tête pour son entrée sur le marché du travail, par exemple travailler

à l'étranger, apprendre le graphisme et le design ou encore créer sa propre boîte de placement média.

Blanchet-Émond, Geneviève

Âgée de 23 ans, Geneviève est une extravertie avec des projets plein la tête. Sa passion pour l'écriture l'a transportée jusqu'à Montréal où elle a réalisé un certificat en journalisme. De retour à Québec depuis peu, elle est désormais finissante au baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Sportive, dévouée et passionnée, Geneviève mord, croque dans la vie à pleines dents!

Blouin, Maxime

Maxime est un jeune homme de 23 ans originaire de la sublime ville de Québec. Finissant en communication publique à l'Université Laval, il espère faire carrière dans le monde du sport professionnel à titre de communicateur. Grand voyageur, il souhaite toujours ouvrir ses horizons sur le monde dans le but d'acquérir le plus de connaissances et d'expériences multiculturelles afin d'enrichir son bagage culturel et intellectuel. Il a jusqu'à maintenant visité plus d'une vingtaine de pays en Amérique et en Europe, mais les continents asiatique et africain sont dans sa mire pour les prochaines années.

Bolduc, Claudia

Claudia est jeune fille dynamique qui a toujours besoin d'avoir de nouveaux projets. C'est d'ailleurs à travers ces projets qu'elle arrive à se réaliser pleinement. Les rêves sont le point de départ de chacune de ses actions et sa ténacité est ce qui lui permet d'aller jusqu'au bout. Cela dit, en vieillissant, il ne lui faudra pas perdre sa capacité d'émerveillement devant les simplicités de la vie, car c'est ce qui façonne sa joie de vivre et la base de sa philosophie. Après tout, la réussite passe d'abord par la réalisation de soi.

Brien, Pierre-Luc

Pierre-Luc est un bon vivant qui n'a pas peur du ridicule. Âgé de 21 ans, il est né à Granby où il a vécu jusqu'à ce qu'il quitte le nid familial pour poursuivre ses études à l'Université Laval. Il est un passionné des sports comme le soccer ou le hockey et adore passer du temps avec ses proches. Le baccalauréat en communication lui va comme un gant parce qu'il adore communiquer tant oralement qu'à l'aide de l'écrit. Cet étudiant qui en est à sa dernière année à l'Université ne sait pas ce que l'avenir lui réserve, mais il est confiant et a des tonnes de projets.

Célant, Nicolas

Nicolas est originaire de Baie-Comeau sur la Côte-Nord. Ses ambitions journalistiques l'amènent finalement dans la Capitale nationale, à l'Université Laval où il obtiendra son diplôme en communication publique au cours de l'année 2017. Passionné de sports et de voyages, il espère que sa formation en journalisme lui permettra de couvrir les plus grands événements sportifs autour de la planète. Pour lui, un projet comme celui-ci représente une occasion idéale d'ouvrir ses horizons sur la réalité de ceux qui nous entourent.

Colonna D'istria, Manon

Française, Manon s'est expatriée au Québec pour une session avant de finir son master en communication des organisations et développement durable dans l'année. Projetant d'intégrer au plus vite le monde du travail, il lui était nécessaire de développer son profil international. Après six mois à Milan en Italie, elle est rendue en 2016 à braver le froid pour découvrir la gestion des communications de l'autre côté de l'atlantique.

Demers, Anne-Marie

Anne-Marie habite la ville de Québec depuis sa tendre enfance. Finissante au baccalauréat en communication publique de l'Université Laval, elle a un intérêt marqué pour les relations publiques et la rédaction. Elle est d'ailleurs impatiente de voir ce que la vie lui réserve. Tantôt sociable, tantôt plus réservée, elle aime découvrir de nouvelles choses et ouvrir ses horizons. Sa passion pour les voyages ne cesse de grandir au fil du temps. Celle-ci la pousse à vivre de nouvelles expériences et à s'ouvrir sur les différentes cultures.

De Roy-Boucher, Kévin

Kévin, âgé de 24 ans, est finissant au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Très curieux de nature et impliqué au maximum de ses capacités au niveau académique, parascolaire et professionnel, il carbure aux défis et aux nouveaux projets. Également graphiste de formation, Kévin se passionne pour toutes les sphères des arts et de la culture. Ses ambitions : combiner ces passions avec son bagage déjà bien rempli dans le monde de l'événementiel afin de se dépasser encore et toujours.

Desjardins, Marie-Hélène

Nouvellement bachelière en communication publique, Marie-Hélène est une jeune femme passionnée et motivée. Son retour aux études à 25 ans lui a permis de se dépasser et d'apprendre à gérer ses priorités. Grande voyageuse, elle aime les défis, ses chats et être entourée des gens qu'elle aime.

Dion-Jobin, Mathieu

Originaire de Québec, Mathieu est un jeune homme dans le début de la vingtaine. Il y a quelques années, il a décidé de tirer profit de sa personnalité volubile, dynamique et curieuse afin d'en faire une carrière. C'est pourquoi Mathieu se plait si bien dans le baccalauréat en communication de l'Université Laval.

Dionne, Frédérique

Installée dans la belle ville de Québec pour ses études, Frédérique est présentement en troisième année du baccalauréat en communication publique. Rêveuse, elle souhaite partir sa propre entreprise ou encore d'aller pratiquer son métier dans un autre pays. Vivant un jour à la fois, elle ne pourrait dire ce que lui réserve demain.

Dubé, Valérie

Dévorant la vie à pleines dents depuis 1994, Valérie est, comme le dirait

sa mère, une vraie girouette. Elle expérimente la vie du nord jusqu'au sud, de l'est jusqu'à l'ouest, et ce, en ne passant certainement pas par les sentiers battus. L'art, les voyages et les sports ont toujours motivé au plus haut point cette native du Bas Saint-Laurent. Valérie est finissante au Baccalauréat en communication publique et a pour ultime but de mener une vie simple et sans superflu, basée sur les petits plaisirs de la vie.

Dupont, Vincent

Vincent est un jeune homme de 22 ans qui est présentement à sa 3^e année du Baccalauréat en communication publique. Passionné par la musique et les arts, il souhaite faire sa place sur la scène musicale québécoise tout en travaillant dans le domaine de la publicité.

F-Nadeau, Audrey

Baptisée de son mystérieux « F. », Audrey F.-Nadeau aime rire un peu, beaucoup, passionnément, à la folie! Folie, état qui la représente assez bien de par son côté « fofolle ». Amoureuse de la vie et de ses deux chats, elle est une passionnée du travail bien fait et elle met du cœur dans tout ce qu'elle entreprend. N'ayant pas assez de 24 heures dans une journée pour tous ses projets, c'est par le sport, la lecture et l'écriture qu'elle s'évade de son quotidien. Lunatique ou plutôt observatrice, elle a toujours une idée créative qui mijote. Partageant sa vie avec un homme d'origine haïtienne, elle démontre toujours de l'ouverture et de la curiosité quant aux différentes cultures et ce qu'elles peuvent lui apporter. Les réunions familiales deviennent ainsi multiculturelles et sont donc des plus divertissantes!

Fallu, Andréanne

Terminant son baccalauréat en communication publique, Andréanne est une fille remplie d'ambitions. Lorsqu'elle s'implique dans quelque chose, elle le fait à 110%. Passionnée par les voyages et la découverte de différentes cultures, elle aspire à faire le tour du monde. Maladroite en tout temps, Andréanne sait faire rire son entourage avec ses multiples anecdotes.

Fournier, Anne

Native de Baie-Comeau sur la Côte-Nord, Anne est une jeune femme de 22 ans qui adore la nature et les voyages. Finissante au Baccalauréat en communication publique, elle reste toutefois indécise quant à son futur métier. Chose certaine, elle n'a pas peur de foncer et plusieurs beaux projets l'habite. Parfois réservée, parfois très sociable, elle adore rencontrer de nouvelles personnes et passer du bon temps avec ses proches.

Gagnon, Aurélie

Native de la ville de Québec, Aurélie est finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Ricaneuse, épicurienne et passionnée, elle souhaite partir à la découverte du monde entier. Chose certaine, rien ne peut l'arrêter puisqu'elle va toujours au bout de ce qu'elle entreprend. Malgré son horaire chargé, Aurélie ne refuse jamais une invitation pour aller déjeuner au restaurant, son plaisir coupable.

Gallant, Francis

Francis est un jeune Beauportois de 23 ans qui réalise présentement la toute dernière session de son Baccalauréat en communication publique. Passionné de sports et des technologies numériques, il est un véritable initiateur de projets de tous genres. Son intérêt grandissant pour la création, l'innovation et les technologies l'a effectivement mené à l'endroit là où il est aujourd'hui.

Gervais, Christine

Native de la ville de Québec, Christine est âgée de 22 ans. Elle étudie à l'Université Laval et elle en est à sa troisième année du Baccalauréat en communication publique. Christine est créative, unique et emphatique. C'est pourquoi elle souhaite travailler en direction artistique, pour un magazine de mode. Bientôt, vous la découvrirez peut-être à Montréal...ou à New York!

Giguère, Samuel

Passionné de voyage et de cultures étrangères, Samuel est quelqu'un d'ouvert qui aime réfléchir. Natif du Bas-Saint-Laurent, il fit un parcours assez standard. Passant par le Cégep de Rivière-du-Loup pour faire ses sciences humaines, Samuel atterrit à l'Université Laval où il étudie en communication publique, plus spécialement le merveilleux domaine de la publicité. Ses autres champs d'intérêt sont le théâtre, la photographie, la lecture et la cuisine de tous les horizons.

Granato, Jake Lamotta

Jake Lamotta est un jeune adulte de 23 ans, natif de Lévis, d'un père américain et d'une mère canadienne. Tout de suite, ça en dit beaucoup sur ce personnage coloré. Il a des valeurs très diversifiées et a un esprit ouvert surtout! Étudiant à l'Université Laval en communication, il est attiré par la publicité. Cela n'est pas surprenant car Jake L. est quelqu'un qui a beaucoup d'imagination. Il a de très belles valeurs familiales et est une personne qu'on gagne à connaître.

Gravel, Williams

Natif de Château-Richer et âgé de 21 ans, Williams est à la dernière année de son Baccalauréat en communication publique, concentration publicité sociale. N'ayant pas peur du ridicule, il a plusieurs projets en tête n'attendant que le bon moment pour les mettre à exécution. Si son parcours continue à suivre le chemin qu'il emprunte, Williams se retrouvera d'ici quelques années à travailler en publicité, que ce soit dans une agence ou une entreprise quelconque.

Gueï, Lindsay Aïda

Lindsay est une jeune étudiante dynamique en troisième année du baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Elle a vécu entre Toulouse et Abidjan, de son enfance à son adolescence. Née à Paris le 8 mars 1997, le jour de la Journée internationale des droits des femmes, elle est mordue d'implication étudiante et toujours prête à relever des défis : elle ne cesse de se réinventer. C'est pourquoi elle a choisi le Québec pour ses études universitaires. Produit 100 % africain, originaire de la Côte

d'Ivoire et du Sénégal, elle tire sa créativité et son énergie de ses richesses culturelles. Ses traits de personnalité et sa capacité à se lancer lui ont permis d'élargir son sens du leadership et de l'entrepreneuriat. Pour avancer, elle garde toujours en tête un principe : ne jamais perdre espoir. Un bon nombre d'événements dans sa vie lui ont montré que l'espoir fait vivre, avancer et permet également de réaliser ses rêves, même les plus fous. On clôturera sa biographie sur sa citation préférée : « Le succès n'est pas la clé du bonheur. Le bonheur est la clé du succès. Si vous aimez ce que vous faites, vous réussirez. » – Winston Churchill

Heppell, Catherine

Catherine est une jeune femme de 23 ans originaire de Baie-Comeau. On dit d'elle qu'elle est une petite boule d'énergie qui est toujours souriante. Venue à Québec pour ses études supérieures tout comme la plupart de ses amis Baie-Comois, elle cultive le rêve de pouvoir retourner dans sa petite ville natale pour s'y établir et profiter des belles richesses que le paysage de la Côte-Nord a à offrir.

Houle, Amélie

Finissante au baccalauréat en communication publique, Amélie est une fille dynamique qui est passionnée du domaine des communications. Avec un bacc. en communication publique prochainement et une technique en journalisme en mains, Amélie n'a pas froid aux yeux et souhaite découvrir le monde des relations publiques. L'écriture est une passion pour la jeune femme âgée de 22 ans. Perfectionniste à ses heures, Amélie vit sa vie à fond d'un projet à un autre et est toujours en action. Se reposer n'est donc pas dans son vocabulaire.

Huyghe, Clara

Étudiante en communication publique après un baccalauréat en chimie pharmaceutique, déterminée, altruiste, engagée et curieuse, Clara souhaite commencer une maîtrise en relations publiques et en politique européenne afin de travailler dans une ONG. C'est à la suite de rencontres comme celle réalisée pour ce livre qu'elle a décidé de changer radicalement de domaine. Son choix de carrière sera simplement la continuité, un prolongement de ce projet.

Jones, Sarah

Sarah est une femme de 23 ans qui a besoin de sa famille autour d'elle pour être parfaitement comblée. Elle préfère nettement mieux partir en randonnée et être en compagnie de personne qu'elle aime plutôt que de sortir en boîte de nuit ou d'aller magasiner. Cette jeune femme ne sait pas encore précisément ce qu'elle souhaite faire une fois qu'elle aura terminé son Baccalauréat en communication publique. Par contre, il est clair qu'elle ne se tournera pas les pouces, car elle souhaite agrandir sa famille avant d'entreprendre une carrière. Bref, Sarah est une personne simple, directe et qui n'a pas peur d'exprimer haut et fort ce qu'elle pense et de défendre les gens qu'elle aime.

Lachance, Catherine

Finissante au baccalauréat en communication publique, Catherine aime mordre à la vie à pleines dents. Âgée de 22 ans, elle adore les communications, et ce, depuis toujours. Amoureuse de la vie et du bon café, Catherine est toujours partante pour des nouveaux projets. Ses passions : la mode, la bonne cuisine et les voyages. Malgré son horaire chargé, Catherine est toujours prête à relever de nouveaux défis et à en surprendre plus d'un. Sa philosophie : souris à la vie et celle-ci te sourira en retour! Invitez-la à prendre un café et elle vous embarquera avec elle dans ses étonnantes aventures.

Laforest-Routhier, Myriam

Déjà 22 ans et toutes ses dents, Myriam est une fille enjouée et dynamique. Elle apprécie les petites choses de la vie et profite de chaque rayon de soleil. Depuis longtemps, elle travaille avec les enfants et a beaucoup appris d'eux. De plus, elle aime être à l'extérieur et jouir des bonheurs que la nature lui offre. Avec un bon caractère, elle ne se laisse cependant pas tromper facilement et n'hésite pas à critiquer ce qui lui déplaît. En bref, un petit rayon de soleil, facile d'approche, mais qui tient tout de même à ses idées.

Lapierre, Francis

Francis Lapierre est un jeune homme âgé de 22 ans qui est toujours prêt à entreprendre de nouveaux défis. Son énergie et son sens de l'humour lui permettent d'avoir une présence unique et agréable au sein d'un groupe. De plus, grâce à sa passion pour l'histoire et sa nature curieuse, Francis est constamment à la recherche de nouveaux intérêts et défis à surmonter. Finissant au bacc. en communication publique de l'Université Laval, Francis est impatient de faire son entrée sur le marché du travail et enfin vivre la pleine expérience des communications.

Lepage-Pouliot, Mélodie

Native de l'Île d'Orléans, Mélodie Lepage-Pouliot est aujourd'hui âgé de 21 ans. Elle est finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Arrivée à la fin de son parcours universitaire et ne sachant pas encore ce qu'elle veut précisément faire dans la vie, elle s'implique dans plusieurs projets pour ajouter des cordes à son arc. Chose sûre, Mélodie s'implique à 100% et avec passion dans tout ce qu'elle entreprend.

Loiselle, Amy

Originnaire de Sherbrooke et aujourd'hui finissante au Baccalauréat en communication publique, Amy Loiselle est passionnée de danse, de publicité et de tout ce qui relève du domaine des arts. De nombreuses personnes ont pu être ses sources d'inspiration dans sa vie, et elle se considère aujourd'hui comme un produit de toutes ces inspirations. Rieuse, elle essaie toujours de faire sourire les gens autour d'elle et de voir le bon côté des choses ou des personnes qui pourraient être plus dures à cerner. Elle n'a maintenant qu'un défi : se lancer dans ce grand vide au ciel bleu qu'est la vie.

Marzouk, Mélissa

Finissante au baccalauréat en communication, Melissa est une grande passionnée de voyages et des communications. Sortir de sa zone de confort et entreprendre des nouveaux défis sont les choses qui la motivent dans la vie. Positive, curieuse et déterminée, lorsqu'elle a une idée ou un projet en tête, rien ne peut la faire reculer. Elle souhaite poursuivre ses études au deuxième cycle l'an prochain en communication politique et son plus grand rêve est de pouvoir voyager en travaillant toute sa vie.

Masson-Wong, Athena

Originaire de la ville de Québec, Athéna est une femme de 27 ans qui a comme principale priorité sa famille. Ayant des contacts quotidiens avec l'ensemble de celle-ci, Athéna a développé des valeurs très fraternelles et loyales. Possédant des origines chinoises, irlandaises et québécoises, elle a, depuis son enfance, une vision profitable du multiculturalisme. Philosophe à ses heures, elle adore l'actualité et apprécie grandement débattre de ses points de vue et cela, parfois même, de façon enflammée. Athéna est actuellement en réorientation de carrière après avoir travaillé comme coiffeuse et comme courtier immobilier. D'ailleurs, elle travaille toujours dans le domaine de l'immobilier, domaine qui la passionne, et cela depuis bientôt une dizaine d'années. Elle étudie présentement en communication publique, profil publicité, à l'Université Laval et s'est découvert récemment une préférence pour le domaine du placement média. Par ce fait, elle souhaite travailler éventuellement dans une agence média.

Michaud-Bélanger, Sophie

Native de la ville de Québec, Sophie Michaud-Bélanger est finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Avant son retour aux études, elle part faire ses études à Montréal en Design de mode en 2005. Elle commença à toucher au stylisme dès son arrivée dans la métropole. Dès lors, elle obtint plusieurs contrats pour de multiples entreprises, photographes et défilés. Dès sa graduation en 2008, elle fut embauchée chez la Maison Simons, où elle contribue à de nombreuses collections. Elle quitte cette entreprise de renom pour continuer sa passion, le stylisme. En plus du métier de styliste, elle fonde en 2013 l'entreprise Estelle & Lucille, compagnie de tricot « nouveau genre » qui vise la mise en valeur des grands-mères dans la société, de leur savoir-faire et de la qualité des produits tricotés à la main. Son parcours diversifié prouve qu'elle est une personne ambitieuse et de talent qui s'adapte facilement aux changements.

Moreau, Joanie

Originaire de la belle région de Saguenay, Joanie Moreau décide de quitter le nid familial pour vivre de nouvelles expériences. Trois années plus tard, elle termine un Baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Joanie a énormément grandi tout au long de ses études et elle est maintenant prête à foncer et saisir chaque opportunité qui se présente. Très généreuse, ouverte d'esprit, passionnée par l'être humain, elle est dynamique

et aime par-dessus tout faire rire et rire à son tour. Avec sa famille et ses amis auprès d'elle, elle est prête à tout!

Pelletier, Emie

Passionnée des arts sous toutes ses formes, Emie se définit comme un individu à la fois introverti et coloré. Accordant une grande importance à la créativité et à la liberté d'expression, elle souhaite s'épanouir dans la sphère artistique. Curieuse à temps plein, elle adore les nouvelles idées et collectionne chaque moment de bonheur.

Perez, Alexandra

Alexandra Pérez est une jeune femme de 22 ans, étudiante en communication publique à l'Université Laval. Sa passion pour le domaine des communications a commencé très tôt, c'est-à-dire à sa dernière année du secondaire... dans son cours d'éthique! Elle est toujours très impliquée dans tout ce qu'elle entreprend, que ce soit dans le sport, à l'école, avec ses amies ou avec sa famille. Elle s'embarque toujours dans plusieurs projets motivants qui la poussent hors de sa zone de confort. Pour elle, c'est un excellent moyen d'apprendre sur soi-même et d'acquérir de l'expérience formatrice. Curieuse de nature et très ouverte d'esprit, elle s'intéresse à plusieurs sujets.

Piette, Madeleine

Madeleine Piette vit dans la ville de Québec depuis ses tous premiers jours. Âgée de 21 ans, elle termine présentement son baccalauréat en communication à l'Université Laval. Fonceuse et travaillante, elle aime embarquer dans toutes sortes de projet. Que ce soit des projets qui touchent l'ingénierie, l'événementiel ou tout simplement la communication, Madeleine est une passionnée qui donnera toujours son 110%, parce que donner son 100% ce n'est jamais assez!

Piron, Florence

Florence Piron est anthropologue et éthicienne, professeure titulaire au Département d'information et de communication de l'Université Laval où elle enseigne la pensée critique à travers des cours sur l'éthique, la démocratie et le vivre-ensemble. Présidente fondatrice de l'Association science et bien commun et de la boutique des sciences Accès savoirs de l'Université Laval, directrice des Éditions science et bien commun, elle s'intéresse aux liens entre la science, la société et la culture (l'éthique), à la fois comme chercheuse et comme militante pour une science plus ouverte, plus inclusive, socialement responsable et tournée vers le bien commun qu'elle interprète comme la lutte contre les injustices et la dégradation de l'environnement. Elle intervient oralement et par écrit dans une grande diversité de milieux, dans et hors du monde universitaire. Elle dirige depuis janvier 2015 le projet SOHA (science ouverte en Haïti et en Afrique francophone).

Prémont, Laurie

Originaire de la ville de Québec, Laurie est âgée de 21 ans. Elle termine sous peu son Baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Laurie est une jeune femme créative, dynamique et visionnaire. Travaillante

et passionnée, elle a toujours été impliquée dans de nombreux projets. Elle souhaite un jour intégrer une entreprise qui lui permettra d'allier travail et voyage. Qui sait ce que l'avenir lui réserve? En tout cas, elle fera tout pour sortir de l'ordinaire.

Rivard-Nolin, Sophie

Après trois années d'étude en design graphique, c'est le désir de pousser ses connaissances qui amena Sophie Rivard-Nolin à s'inscrire à l'Université Laval en communication publique. Travaillant conjointement avec les mots et le design, c'est finalement dans le domaine des relations publiques qu'elle concentre ses efforts. Elle ne laisse toutefois pas de côté le design graphique, mais cherche plutôt à l'intégrer au travers de ses diverses réalisations.

Travaillant depuis trois ans chez Préambule Communication, elle a pu mettre en pratique dès le début de ses études les différentes notions acquises dans ses cours. Jouant entre la mise en page de document, les communiqués de presse et les relations publiques, c'est une malléabilité communicationnelle qu'elle aura acquise grâce à cette expérience professionnelle.

Schneider, Malika

D'origine française et québécoise de cœur, Malika voue une passion à ce domaine si stimulant qu'est le journalisme. Finissante en journalisme à l'Université Laval, l'actualité l'interpelle sans cesse. Très curieuse, elle aime découvrir de nouvelles choses tous les jours. Analyser, rechercher et comprendre sont ses mots d'ordre. L'inconnu ne l'effraie pas, bien au contraire.

St-Amand, Tracy

Native de Amqui en Gaspésie, Tracy St-Amand éprouve depuis son adolescence le désir de découvrir le monde. C'est pourquoi elle fait des études collégiales en Technique de tourisme au Cégep de Matane. Ses expériences de voyages lui confirment sa passion pour l'aventure et la découverte. Elle décide par la suite de se lancer en communication à l'Université Laval dans l'optique de se partir en affaires afin d'aider les entreprises de son petit coin de pays à se développer et à se faire connaître davantage. Malgré ses projets d'avenir de revenir en région, elle conserve son désir de voyager à travers le monde.

Therrien, Valérie

Native du petit village de Château-Richer, Valérie n'en est pas à son premier choix de carrière. Elle a fait le grand saut pour retourner aux études dans un domaine qui cette fois la passionne, celui des communications. Ce sont des projets comme ce livre qui lui confirme qu'elle a fait le bon choix.

Tremblay, Carol-Anne

Carol-Anne est curieuse de nature. Elle aime voyager et en apprendre davantage sur les diverses cultures. Passionnée par la création, elle apprécie la photographie, l'écriture et la publicité. Un projet comme ce livre confirme qu'elle a fait le bon choix de plonger dans l'univers des communications.

Tremblay-Lachance, Marion

Après un parcours collégial dans le domaine des sciences, Marion délaisse sarrau et chiffres pour se lancer en communication à l'Université Laval, où elle se sent bien plus à sa place. Véritable touche-à-tout et curieuse de nature, elle adore faire la découverte d'activités qui sortent de l'ordinaire et apprécie grandement les nouvelles rencontres. Bricoleuse à ses heures, les projets créatifs sont pour elle une manière de passer le temps et de se changer les idées par temps gris. Ayant toujours apprécié la lecture et l'écriture, ce projet de rédaction constitue une belle manière de terminer son baccalauréat sur une note inspirante.

Turcotte, Anne-Renée

Anne-Renée est une étudiante de 23 ans en communication publicitaire. La jeune femme est également native de Québec. Arrivée à la fin de son parcours scolaire, elle s'investit dans de nombreux projets dans le domaine des communications avec passion.

Vachon-Plante, Marika

Originaire de Victoriaville, Marika Vachon-Plante se passionne pour le milieu des communications. Bientôt diplômée du Baccalauréat en communication publique de l'Université Laval, la jeune femme de 22 ans compile les projets professionnels. Rien n'est trop grand pour la détentrice d'un diplôme d'études collégiales en journalisme. Curieuse de nature, elle aime tout connaître sur ce qui l'entoure. Qu'est-ce que l'avenir réserve à Marika? Une carrière de communicatrice publique et une tonne de surprises aussi excitantes les unes que les autres.

Vallières, Marie-Pier

Marie-Pier est une jeune femme originaire de la petite ville de Donnacona dans le comté de Portneuf. Elle est une personne dynamique, souriante et ambitieuse. Elle entreprend en plus de ses études et de son travail, de nombreux projets ce qui lui permet d'en apprendre encore plus sur le métier qu'elle désire pratiquer après ses études, soit d'être responsable des relations publiques et des communications.

Vézina, Marie-Michèle

Native de Québec, Marie-Michèle est une jeune femme de 21 ans qui a des projets plein la tête. Finissante au baccalauréat en communication publique, elle rêve de devenir créatrice et gérante d'événements. À travers ses études et son travail, elle a appris à réaliser de nouveaux défis, à persévérer et à vouloir faire toujours plus. Le monde des communications est réellement un environnement qui la passionne.

La série Québec, ville ouverte

Cette série de livres en format numérique et imprimé (sur demande) s'inscrit dans la volonté de lutter contre le racisme et la peur de l'Autre dans la région de Québec. Pilotée par une professeure de l'Université Laval, elle propose des livres en libre accès, imprimables sur demande, rassemblant chacun plusieurs dizaines de portraits d'immigrantes et d'immigrants réalisés par des étudiantes et des étudiants de l'Université Laval, en collaboration avec des organismes de la région.

Son but est de donner un visage « humain » et humanisant à des citoyennes et des citoyens de groupes minoritaires, souvent mal connus du grand public et parfois objets de racisme. Chaque volume représente une région du monde : Afrique sub-saharienne, Amérique latine, monde arabe, etc.

Les partenariats avec les organismes régionaux se font sous le parrainage de la boutique des sciences et des savoirs Accès savoirs qui a pour vocation de mettre en lien des étudiants et étudiantes avec des organisations de la société civile pour réaliser des projets au service du bien commun. Dans le cas de *Québec ville ouverte*, les auteurs et auteures sont les étudiantes et étudiants du cours Éthique de la communication publique, sous la direction de leur professeure Florence Piron. La réalisation de ce projet spécial fait partie de leur évaluation (à la place d'un examen). Le rôle des organismes partenaires est principalement le recrutement des personnes dont le portrait figurera dans un des volumes de la série et l'accompagnement des étudiantes et étudiants dans cette aventure. Chaque volume contient d'ailleurs une section présentant les témoignages et apprentissages vécus lors de l'écriture de ces portraits.

Québec africaine

Québec ville refuge

Québec arabe

LA SÉRIE QUÉBEC, VILLE OUVERTE

- *tome 1 (Algérie, Mauritanie, Syrie et Tunisie)*
- *tome 2 (Maroc, Liban et Lybie)*

Québec latina

À propos de la maison d'édition

Les Éditions science et bien commun sont une branche de l'Association science et bien commun (ASBC), un organisme sans but lucratif enregistré au Québec depuis juillet 2011.

L'Association science et bien commun

L'ASBC a comme mission de stimuler la vigilance et l'action pour une science ouverte au service du bien commun. À cette fin, elle s'emploie à :

- Défendre et promouvoir une vision des sciences au service du bien commun;
- Colliger, analyser, produire et diffuser de l'information sur la science et sur ses rapports avec la société;
- Soutenir, promouvoir ou organiser des expériences de démocratisation des sciences;
- Organiser des expériences de débat public sur diverses facettes des sciences;
- Mettre en place des expériences de rencontre entre le monde scientifique et d'autres sphères sociales (ex. le milieu artistique, le milieu politique, etc.);
- Offrir un service d'orientation des groupes de la société civile dans le monde universitaire;
- Offrir, sous réserve de la Loi sur l'enseignement privé (L. R. Q., c. E-9.1) et de ses règlements, des formations sur la responsabilité sociale, la science avec les citoyens et l'éthique des sciences.

Sur son site Web se trouvent de nombreuses informations sur ses activités et ses publications. Il est possible de devenir membre de l'Association science et bien commun en payant un tarif modeste.

Pour plus d'information, écrire à info @ scienceetbiencommun.org, s'abonner à son compte Twitter @ScienceBienComm ou à sa page Facebook : <https://www.facebook.com/scienceetbiencommun>

Les Éditions science et bien commun

Un projet éditorial novateur dont les principales valeurs sont :

- la publication numérique en libre accès, en plus des autres formats
- la pluridisciplinarité, dans la mesure du possible
- le plurilinguisme qui encourage à publier en plusieurs langues, notamment dans des langues nationales africaines ou en créole, en plus du français
- l'internationalisation, qui conduit à vouloir rassembler des auteurs et auteures de différents pays ou à écrire en ayant à l'esprit un public issu de différents pays, de différentes cultures
- mais surtout la justice cognitive :
 - chaque livre collectif, même s'il s'agit des actes d'un colloque, devrait aspirer à la parité entre femmes et hommes, entre juniors et seniors, entre auteurs et auteures issues du Nord et issues du Sud (des Suds); en tout cas, tous les livres devront éviter un déséquilibre flagrant entre ces points de vue;
 - chaque livre, même rédigé par une seule personne, devrait s'efforcer d'inclure des références à la fois aux pays du Nord et aux pays des Suds, dans ses thèmes ou dans sa bibliographie;
 - chaque livre devrait viser l'accessibilité et la « lisibilité », réduisant au maximum le jargon, même s'il est à vocation scientifique et évalué par les pairs.

Le catalogue

Le catalogue des Éditions science et bien commun (ESBC) est composé de livres qui respectent les valeurs et principes des ÉSBC énoncés ci-dessus :

- Des ouvrages scientifiques (livres collectifs de toutes sortes ou monographies) qui peuvent être des manuscrits inédits originaux, issus de thèses, de mémoires, de colloques, de séminaires ou de projets de recherche, des rééditions numériques ou des manuels universitaires. Les manuscrits inédits seront évalués par les pairs de manière ouverte, sauf si les auteurs ne le souhaitent pas (voir le point de l'évaluation ci-dessus).
- Des ouvrages de science citoyenne ou participative, de vulgarisation

À PROPOS DE LA MAISON D'ÉDITION

scientifique ou qui présentent des savoirs locaux et patrimoniaux, dont le but est de rendre des savoirs accessibles au plus grand nombre.

- Des essais portant sur les sciences et les politiques scientifiques (en études sociales des sciences ou en éthique des sciences, par exemple).
- Des anthologies de textes déjà publiés, mais non accessibles sur le web, dans une langue autre que le français ou qui ne sont pas en libre accès, mais d'un intérêt scientifique, intellectuel ou patrimonial démontré.
- Des manuels scolaires ou des livres éducatifs pour enfants

Pour l'accès libre et universel, par le biais du numérique, à des livres scientifiques publiés par des auteures et auteurs de pays des Suds et du Nord

Pour plus d'information, écrire à info@editionscienceetbiencommun.org